

VOYAGE DE NÉARQUE,

DES BOUCHES DE L'INDUS JUSQU'A L'EUPHRATE,

OU

JOURNAL DE L'EXPÉDITION DE LA FLOTTE D'ALEXANDRE,

Rédigé sur le Journal original de Néarque conservé par Arrien, à l'aide des éclaircissemens puisés dans les écrits et relations des Auteurs, Géographes ou Voyageurs, tant anciens que modernes; et contenant l'Histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes:

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE WILLIAM VINCENT,

Par J. B. L. J. BILLECOCQ, Homme de Loi.

TOME SECOND.

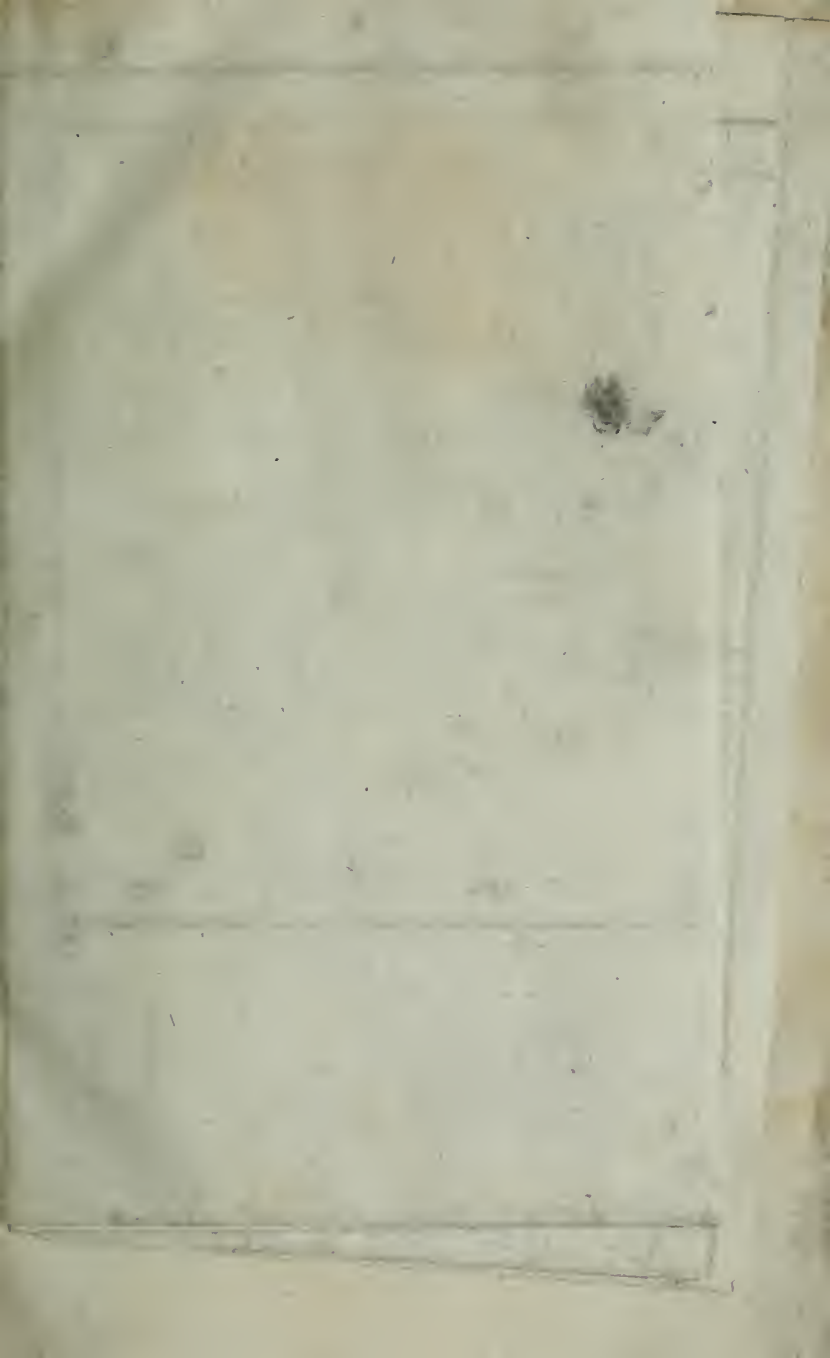
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

8.





KANASIDA d'Arrien
TYSA de Ptolémée
KANA-DISA?
BAIE CHURBAR

KUIZA, GUIDSA,
BAIE DE GUTTAR

KOPHAS d'Arrien,
BAIE ORIENTALE DU CAP GUADEL

BAIE ORIENTALE DU CAP ARRUBAH

KROKALA
KROTCHEY,
CARANGI.

Isle Sablonneuse d'Arrien

N.B. Krokala est le premier port dans l'Océan Indien qui ait été visité par une flotte Européenne.
Longitude 66° 8' à l'Est de Greenwich
Latitude 24° 50' Nord

MEKRAN anciennement GÉDROSIE

ICHTHYOPHAGI

ORITÆ

MEKRAN

ARABITÆ

PATALENE

N.° I.

PLAN DE LA COTE DU MEKRAN

depuis l'INDUS jusqu'au GOLFE PERSIQUE

Tiré, pour cet Ouvrage seulement,
d'un Manuscrit de la Collection de M. Dalrymple
en date de 1795.

Les noms anciens sont placés par le D.r Vincent

REMARQUES

Les noms anciens sont en caractère Romain
Les noms modernes en Italique
Ceux dont l'application est douteuse sont suivis d'un ?
*Les noms placés d'après les mesures d'Arrien sont marqués d'un **
et ceux dont l'application est certaine sont marqués d'un —— par dessous

Longitude orientale de Greenwich

VOYAGE DE NÉARQUE.

LIVRE III.

NAVIGATION DE LA FLOTTE,

DEPUIS L'INDUS JUSQU'AU CAP JASK.

I. *Côte des Arabiens ou Arabites.* II. *Côte des Orites.* III. *Côte des Ichtyophages.* IV. *Dissertation.*

J'AI déjà fixé au second jour d'octobre de l'an 326 avant J. C. le départ de la flotte de l'embouchure de l'Indus ; et quoique j'eusse pu me prévaloir de l'autorité de Strabon pour en reculer l'époque jusqu'au dix du même mois, je préférerai toujours la précision d'Arrien aux dates générales du géographe. A la vérité, la supposition de quelques jours de retard s'accorderoit mieux

avec la saison, parce que la mousson de nord-est, qui commence en novembre, se fixe en décembre : mais comme nous allons voir que Néarque, après être entré en pleine mer, fut obligé de relâcher dans un port, et d'y rester durant vingt-quatre jours, jusqu'à ce que le temps fût devenu plus favorable; comme aussi d'autres circonstances du voyage indiquent le commencement de la mousson, et marquent même qu'elle était dans toute sa force, la méthode que j'ai adoptée pour déterminer la date du départ, ne prête, je crois, à aucune objection.

Suivant Strabon, le motif pour lequel Néarque mit à la voile avant que la mousson eût commencé, fut le mécontentement des naturels. Nous pouvons observer en outre, que Mæris, ce chef de Pattala, quoiqu'il eût d'abord offert à Alexandre l'hommage de sa soumission, prit la fuite à l'approche de la flotte, et que les historiens ne font ensuite nulle mention de son retour; qu'aucun d'eux ne dit non plus qu'il ait été ramené par les troupes qu'Alexandre avoit envoyées à sa poursuite. Nous pouvons donc en conclure que la fuite

de ce chef jusque dans le désert, eut lieu à l'est de l'Indus; car, si c'eût été à l'ouest, il seroit parlé dans l'itinéraire de l'armée, de quelque tentative faite pour le ratrapper, lorsqu'elle avança dans cette direction : mais comme aucune circonstance ne nous laisse présumer rien de semblable, nous devons supposer qu'il revint aussi-tôt qu'il eut appris le départ d'Alexandre, et qu'il s'efforça de recouvrer la province qu'il avoit perdue.

Cet événement jette quelque lumière sur le récit d'Arrien, et explique la difficulté que présentoit le départ de la flotte pour son expédition avant la saison favorable. Toutefois Arrien est si éloigné de rapporter le fait, qu'il parle des jeux et des sacrifices dont la solennité avoit lieu d'ordinaire en pareilles occasions ; ce qui ne donne point à penser qu'il y ait eu de la précipitation ou de la confusion sur la flotte au moment même de l'embarquement (1) : mais

(1) Le passage de Strabon est trop clair et trop précis, pour que je néglige de le rapporter :

Καὶ δὲ καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος, ἤδη τοῦ βασιλέως τελοῦντος τὴν ὁδὸν, αὐτὸς μετοπώρου κατὰ Πλειάδος

il est une circonstance particulière relative au départ, qui sembleroit indiquer réellemen une fuite des Macédoniens, si Arrien eût omis à dessein d'en faire mention; c'est que la flotte, suivant son récit même, n'appareilla point de Pattala, mais d'un mouillage voisin de l'embouchure du fleuve. Ce lieu de stationnement est sans doute le poste qu'Alexandre avoit établi, et, selon toute apparence, c'étoit à Killuta [Killoota] (1); car en cet endroit, dit notre

---

ἐπιτολήν ἑσπερίαν ἄρξασθαι τοῦ πλοῦ, μήπω μὲν τῶν πνευματων οἰκείων ὄντων τῶν δὲ βαρβάρων ἐπιχειρούντων αὐτοῖς, καὶ ἐξελαυνόντων. Καθαρρῆσαι γὰρ ἀπελθόντος τοῦ βασιλέως, καὶ ἐλευθεριάσαι. *Liv. XV, page 721.*

« Néarque dit qu'après qu'Alexandre se fut mis en marche, il appareilla lui-même au coucher du soir des Pléiades, quoique le vent ne fût pas encore propice; mais les naturels l'attaquèrent, et chassèrent les Macédoniens, ayant repris courage après le départ d'Alexandre, et brûlant du desir de recouvrer leur indépendance ».

Si le journal de Néarque faisoit mention de ces circonstances, comme il y a tout lieu de le croire, Arrien n'est point excusable de les avoir supprimées. (*N. de l'A.*)

(1) Ἄραντες ἀπὸ τοῦ Ναυστάθμου. (N. de l'A.)

auteur, il avoit trouvé de l'eau et un bon mouillage, également à l'abri des marées et de la mousson. Si j'avois quelque donnée précise pour fixer le Debil-Scindi de nos cartes modernes à l'embouchure de la rivière de Lari-Bundar, ou que je pusse déterminer sa position d'une manière certaine, j'hésiterois peu à soutenir qu'il est le même que Killuta ; car Debil-Scindi n'est qu'une corruption du persan, ou du nom marin *Dev* ou *Div-il-Scindi*, l'île de Scinde ou Scindi (1).

S'il me falloit indiquer une position pour Dive-il-Scindi, d'après les observations que je puis réunir, je conjecturerois qu'il est placé sur le côté oriental de l'entrée de la rivière de Lari-Bundar, qu'il a une étendue de dix à quinze milles depuis la barre, et qu'au bout de cette étendue il est séparé

---

(1) *Dive* est ou tamoulian ou malabare : Selen-dive est Ceylan; Lack-dives, Mal-dives, Anje-dives, sont autant de groupes d'îles ; *Diu*, dans Guzarate, forme un autre genre de corruption. *Voyez* les Eclaircissemens de d'Anville. Selen-dib, que nous rencontrons dans l'orthographe orientale, autorise le changement de *v* en *b*, dans Dib-il-Scindi. *Il* s'écrit *el*, *al* ou *ahl*, qui signifie *de*. (N. de l'A.)

du Delta par un bras ou canal du fleuve principal; d'où il résulteroit que sa situation est celle d'une île, et qu'ainsi le nom de *Dive-il-Scindi* (1) seroit bien justifié. La côte, à l'endroit où elle formoit le bord oriental du fleuve, couroit nord-est et sud-ouest. Je ne prétends pas que telle soit réellement la position de Dive-il-Scindi; mais j'ose assurer d'avance, que si l'on parvenoit jamais à la constater d'une manière certaine, ou bien à indiquer les embouchures de l'Indus avec autant de précision que celles du Gange et de l'Euphrate, j'ose assurer, dis-je, qu'en accordant quelque chose pour les changemens qui ont eu lieu sur la côte, ainsi que pour l'intervalle des vingt siècles qui se sont écoulés depuis l'expédition, on trouveroit que mes conjectures ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité.

Mais si Néarque partit de l'île dont il vient d'être parlé (2), et non de Pattala

---

(1) D'Anville, dans ce qu'il nous dit de Debil-Scindi, d'après Pimentel, favorise ces conjectures. *Voyez* Antiquité géograph. de l'Inde, *page 38.* (N. de l'A.)

(2) Cette station est le lieu où Pline a placé la Xylé-

(comme on le verra bientôt), cette circonstance, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait une preuve qu'il ait été chassé du lieu par les naturels, offre pourtant une grande raison de le présumer, et tend à confirmer l'assertion de Strabon, qui a copié le journal de Néarque, aussi bien qu'Arrien.

En quelqu'endroit que nous placions cette station, elle ne se trouvoit qu'à cent cinquante stades (1) ou un peu plus de neuf

---

nopolis [*Ville de bois*], le point d'où Néarque, au rapport de l'historien latin, commença son voyage, *undè ceperunt exordium*, liv. VI, chap. 23: mais tout cela est fort douteux. (*N. de l'A.*)

Voyez d'Anville, Antiq. géog. de l'Inde, *p.* 42. (N. du T.)

(1) J'ai examiné plus haut le stade de cinquante-une toises françaises de d'Anville, et j'ai fait voir jusqu'à quel point il est susceptible, en général, d'être employé comme mesure des distances pour tout le voyage. Je ne prétends point en garantir l'exactitude quant aux distances partielles, ni ne veux embarrasser le lecteur ou m'embrouiller moi-même avec le calcul des fractions. Onze cent onze de ces stades, plus une fraction, forment un degré d'un grand cercle; quinze de ces stades, moins une fraction, égalent un mille romain de sept cent cinquante-six toises; et seize, avec une fraction, équivalent à un mille anglais de huit cent

milles de l'embouchure du fleuve ; car Arrien nous donne deux distances, l'une en-dedans de la barre, l'autre, depuis la barre jusqu'à Krokala, toutes de cent cinquante stades d'étendue : et comme ces distances correspondent, à un mille près, à la mesure prise de la côte, nous ne pouvons sans injustice soupçonner celle que je viens de déterminer, de manquer d'exactitude.

AN 326 AVANT J. C. 2 octobre.

La flotte ayant appareillé de cette station, elle ne fit le premier jour que six milles (1) en descendant le fleuve (2), et vint mouiller dans une crique (3) ou entrée

---

vingt-six toises. Je négligerai toutes ces fractions, parce qu'il est impossible d'atteindre à une précision rigoureuse dans l'application de distances partielles. Chercher à l'établir, cette précision, là où l'on ne doit pas espérer d'y réussir, n'est qu'une vaine affectation. Je me sers de la toise, qui est une mesure de France, par la raison que le calcul de d'Anville est ce que nous avons de mieux en cette matière. *(N. de l'A.)*

(1) Cent stades. (*N. de l'A.*)

(2) Arrien ne nous a donné nulle part le nom du canal occidental; mais Ptolémée l'appelle Sagapa, et le place au 110e degré 20′ de longitude, et au 19e degré 50′ de latitude. (*N. de l'A.*)

(3) *Διώρυχι μεγάλη*, un grand *nullah*. (N. de l'A.)

(*inlet*) nommée *Stura* [Stoura (1)], où elle s'arrêta pendant deux jours. Le lendemain elle remit à la voile; mais avant d'avoir navigué seulement deux milles (2), on jeta l'ancre à Kaumana (3). Ici on trouva que 3, 4, 5 oct.

(1) Je m'attache, en général, à conserver l'orthographe grecque, pour l'utilité de ceux qui s'occupent de rechercher les étymologies des mots orientaux. (*N. de l'A.*)

(2) Trente stades. (*N. de l'A.*)

(3) Dans l'état d'abandon absolu où se trouvent aujourd'hui cette côte et l'Indus, il n'est guère probable qu'on parvînt à découvrir quelques lieux qui se rapportassent à Stoura, Kaumana, ou Koreatis. Tous ces noms paroissent avoir été ceux de *nullahs* [canaux] ouverts pour les besoins de l'agriculture ou pour la facilité des communications; et nous sommes fondés à croire que les nullahs ont tous été comblés à la longue. Je conserve néanmoins ici les noms qui leur furent propres, et cela pour l'instruction des personnes que leur curiosité pourra déterminer par la suite à visiter le pays. Dans le meilleur manuscrit de Gronovius, ces noms sont écrits, Kaumara, et Koreostis [Koreacatis, suivant Dodwell et les *Geographi minores*]. Freinshémius, *in Curt. IX, 9, 9*, et *IX, 9, 20*, parle, d'après l'autorité des académiciens de Coïmbre, de la violence des marées sur cette côte, et de la nécessité de ces nullahs ou διώρυχες, pour la sûreté des

l'eau de la crique étoit salée, ou du moins saumâtre, même à la marée descendante. Le jour suivant (1) on arriva à Koreatis après une route d'un peu plus d'un mille (2); et à peine venoit-on d'en partir, qu'on fut obligé de s'arrêter à l'aspect de l'agitation violente qu'on remarquoit alors à la barre (3). En effet, comme la flotte avoit changé de position, et continué sa route avec la marée descendante, le vent souffloit nécessairement dans une direction absolument contraire : on se détermina donc sur-le-champ à jeter encore une fois l'ancre; et après avoir attendu que la mer fût basse, on observa que le banc de sable (qui selon toute apparence formoit la barre), étoit un fond mou et vaseux près de la côte, et

---

vaisseaux qui font voile, soit le long de la côte, soit sur le fleuve. (*N. de l'A.*)

(1) Il y a ici, quant à ce jour, que le Journal n'indique pas précisément, une supposition de ma part. (*N. de l'A.*)

(2) Vingt stades. (*N. de l'A.*)

(3) Ἕρμα. La barre de Scindi est connue de tous les navigateurs qui ont fait voile sur cette côte; et j'imagine qu'il s'en trouve une à l'embouchure de chaque fleuve. (*N. de l'A.*)

n'avoit guère plus d'un quart de mille de largeur. On résolut de couper au travers de ce banc de sable (1), comme offrant le passage le plus facile et le plus sûr pour arriver dans la pleine mer : on profita en conséquence de la marée descendante ; et l'on réussit avec tant de bonheur à effectuer ce projet, qu'à l'aide du flux, lorsque la mer remonta, les vaisseaux furent poussés au travers du banc de sable (2) sans essuyer aucun dommage, et que le même jour, après avoir fait une route d'environ neuf milles (3), on atteignit Krokala. La flotte s'y arrêta pendant la durée du jour suivant. 8 octobre. 9 octobre.

ARABIENS ou ARABITES.

I. KROKALA est la baie désignée sous le nom de Crotchey (4) dans le journal du KROKALA. CROTCHEY. *Ire Station.* 9 octobre.

---

(1) Pour cela, j'ai supposé deux marées en vingt-quatre heures ; il n'y en eut peut-être qu'une. (*N. de l'A.*)

(2) A l'entrée de la rivière de Lari-Bundar : lat. 24° 44'. *P. S.* de Rennell. (*N. de l'A.*)

(3) Je suppose ici deux jours. (*N. de l'A.*)

(4) Écrit Caranchy, Carrangie, &c. ; et par Gro-

commodore Robinson ; et je regarde comme une circonstance vraiment fâcheuse, que les vues de la côte qui ont été esquissées pendant que cet officier étoit occupé à la reconnoître, ne soient jamais tombées entre les mains de Dalrymple, qui en témoigne aussi le plus vif regret. Toutefois, je présente ici au lecteur un plan de cette baie, levé en 1774 par le lieutenant Mascall (1) ;

---

novius, Κρώκελα [Crocela], dans son meilleur manuscrit. La langue grecque n'a point de *ch.* (N. de l'A.)

(1) Communiqué par Dalrymple. Le lieutenant Mascall étoit officier à bord du vaisseau du commodore Robinson. *Voyez* le plan de cette baie sur la carte n°. I.

« De l'embouchure de la rivière de Lari-Bundar, on voit une partie du pays de montagnes situé au-dessus de Crotchey; il n'y a rien de remarquable dans l'espace intermédiaire. La terre qui avoisine les bords de l'eau, est basse, et, en divers endroits, hérissée de buissons; mais, dans le haut du pays, on apperçoit plusieurs monticules d'une médiocre élévation ». *Voyez* le lieutenant Porter, journal du commodore Robinson, *p. 1*. C'est cette élévation qui conduit à la chaîne de montagnes que termine le cap Monze (ou Irus), et que j'ai marquée plus haut comme la limite orientale du territoire des Arabites. « Crotchey (la ville) étoit jadis sous la domination des Bloachees; mais aujourd'hui c'est le prince de Scindi qui la tient en sa

j'éprouve quelque satisfaction à pouvoir mettre sous ses yeux le premier port de la mer des Indes dans lequel un vaisseau européen ait jeté l'ancre. Krokala (1), dit Arrien, est une île sablonneuse : et nous trouvons encore dans cette baie une île semblable que la mer met à découvert (2)

---

puissance». *Id. p.* 2. Cette ville est à cinq milles de la baie, et seulement à un mille d'une crique qui se décharge dans la baie. Les habitans nous sont représentés comme un peuple policé. Peut-être les Belootches ne sont-ils pas des brigands plus redoutables que ceux de leurs voisins qui ont fait de plus grands progrès vers la civilisation. (*N. de l'A.*)

(1) Le major Rennell suppose que Crotchey est le Port d'Alexandre (*voyez* son Post-scriptum) : mais cela est impossible, attendu que la flotte doubla très-certainement le cap Monze, avant d'arriver dans ce port. (*N. de l'A.*)

(2) Je parle ici d'après le plan du lieutenant Mascall : mais Porter, dans son journal, nous dit qu'il y a plusieurs îles au nord, et que l'entrée dans la baie est communément entre un promontoire sur lequel on a élevé un tombeau de pierre blanche, et la plus considérable de ces îles. Il est difficile de se persuader que l'île dont Porter fait mention ici, réponde au *νησως ἀμμώδης* d'Arrien (*voyez* le lieutenant Porter, Journal du commodore Robinson, *page 1*); car le plan

lorsqu'elle baisse : elle gît par 24° 28′ de latitude, à douze lieues de la barre de Scindi, et, suivant la carte du capitaine Pritty, à dix milles marins de la rivière de Lari-Bundar. Cette dernière distance correspond si exactement avec la mesure que je suppose être celle d'Arrien, qu'à mon avis c'est une preuve complète de l'identité du lieu, et une marque frappante de la fidélité du journal. Pour peu que je fusse curieux de faire concorder les deux distances, je pourrois ajouter quelques fractions aux stades, et supposer que le passage frayé au travers du banc de sable (1), a eu pour effet d'abré-

---

nous la représente comme très-haute : et j'en conclus que l'île basse indiquée par Arrien, consiste dans ce banc de sable placé au centre de la baie et que l'eau met à découvert lorsqu'elle se retire. Suivant toute apparence, la première île dont parle Arrien, comme située au cap Eirus, et que Dalrymple prétend être un bas-fond ; cette île, dis-je, reste à découvert quand l'eau est basse, ou peut être apperçue quelquefois au moment du reflux : il suffit toutefois, pour l'exactitude de l'assertion d'Arrien, que ce bas-fond marque un point qui, distingué jadis par les navigateurs, se trouve dérobé aujourd'hui à leur vue par les eaux de la mer, qui le couvrent sans cesse. (*N. de l'A.*)

(1) Quelque extraordinaire, ou quelque inutile que

ger la route : mais j'observe, une fois pour toutes, que dès l'instant où je découvre une correspondance générale, je n'insiste pas sur les difficultés qui peuvent se rencontrer dans les détails.

Si la distance depuis la barre jusqu'à Crotchey est bien établie, celle depuis le point de départ jusqu'à la barre doit être nécessairement admise. Toutes deux, suivant Arrien, s'élèvent à cent cinquante stades; et si l'une est exacte, il semble presque impossible que l'autre ne le soit pas. En supposant donc que je me fusse mépris dans la position que j'ai assignée à Killuta, ou dans les conjectures que je viens de former sur l'identité de ce lieu avec Dive-il-Scindi, les navigateurs qui, par la suite, visiteront le fleuve après avoir pris con-

---

puisse paroître une entreprise de ce genre à des navigateurs modernes, ils devront observer qu'il y avoit au moins autant de difficulté pour Néarque à conduire une flotte composée de galères grecques en pleine mer avec la mousson contraire, qu'il y eût eu de danger pour Xerxès à doubler l'Athos; car, même après que le monarque persan eut fait couper la croupe de ce promontoire, il en eut deux de plus à passer. (*N. de l'A.*)

noissance de mon ouvrage, y trouveront des moyens de rectifier l'erreur que j'aurois commise. J'imagine que le passage au travers du banc de sable, fut ouvert à l'endroit où la barre joignoit autrefois le bord occidental du canal de Lari-Bundar; et si l'on m'indique, à neuf milles environ au-dessus de ce point, une position où des vaisseaux puissent être à l'abri des marées et de la mousson, je ne balancerai pas à l'adopter comme celle d'où Néarque mit à la voile (1).

C'est à Krokala qu'Arrien fait commencer le territoire des Arabiens ou Arabites, dont la limite, selon lui, est le fleuve Arabis. L'intérieur du pays, depuis la mer, tel que nous le représentent les journaux des voyageurs modernes, est parfaitement conforme à cette position, et à ce que j'ai dit de l'élévation progressive des terres depuis ce point jusqu'au cap Monze. L'ensemble s'accorde avec l'idée que je m'étois formée d'après le texte de l'auteur grec.

---

(1) Le *Ναυστάθμον* d'Arrien.

Je suis persuadé que cette station est placée sur le côté oriental du canal : mais il appartient aux navigateurs futurs de fixer les doutes à cet égard. (*N. de l'A.*)

En partant de Krokala (1), la flotte avança vers l'ouest, ayant à droite un promontoire Irus, Eirus, cap Monze. 9 octobre.

(1) La ville de Crotchey est située à cinq ou six milles environ du lieu où viennent mouiller les vaisseaux; elle est fortifiée d'un mur de boue, flanqué de tours rondes; deux mauvaises pièces de canon sont toute sa défense. Cette ville appartenoit anciennement aux Bloachees (les Belootches); mais le prince de Scindi la trouvant plus commode pour les caravanes qui partent de l'intérieur du pays, lesquelles ne peuvent arriver à Tatta, parce que les bras de l'Indus ont trop de profondeur pour que des chameaux les traversent, il obtint des Belootches qu'ils la lui cédassent en échange d'une autre place. Il s'y fait aujourd'hui (en 1774) un commerce considérable. *Voyez* le lieutenant Porter, *page* 2.

Ce prince de Scindi est un Mahométan d'origine abyssinienne; sa résidence est à Hydrabad sur l'Indus, près de Nusserpoor, qui se trouve à peu de distance de la pointe du Delta. *Post-script.* de Rennell, *p. 291.*

D'après la relation du lieutenant Porter, je n'hésite pas à penser que la route tenue par Hamilton doit avoir été dans l'intérieur du Delta; car son *caffila*, ou sa caravane, consistoit en quinze cents bêtes de somme, en un pareil nombre d'hommes et de femmes, avec deux cents chevaux. Il auroit fallu que toute cette caravane traversât l'Indus, ou la rivière de Lari-Bundar, deux fois plutôt qu'une, si elle eût fait route à l'ouest du fleuve, ce qui ne paroît pas avoir été possible,

nommé *Irus*, et sur la gauche une île basse, presque à fleur d'eau. Cette île court dans une direction parallèle avec la côte, dont elle est tellement proche, qu'elles ne sont séparées l'une de l'autre que par un canal étroit et sinueux (1). On franchit ce passage, et l'on doubla le cap; mais, selon toute apparence, la petite île protégea la flotte contre le vent violent qui souffloit. Aussi-tôt qu'on fut sorti de ce détroit, la côte offrit une baie ou port, abritée par une seconde île nommée *Bibacta*, qui n'étoit pas à plus de trois cents verges [yards] de l'entrée (2).

Néarque trouva ce port si vaste et si commode (3), qu'il lui donna le nom

---

d'après le passage du lieutenant Porter que je viens de citer: si je ne me trompe point dans cette conjecture, la position de Lari-Bundar et de Dungham dont parle le major Rennell, est sur le côté gauche du fleuve. *(N. de l'A.)*

(1) Στενὸν κολπόν, *fretum sinuosum;* expression qui pourroit se rendre, à mon avis, et sans qu'on s'écartât trop du texte, par celle-ci: un passage, ou détroit, dont les détours sont formés par les inégalités de la côte. *(N. de l'A.)*

(2) Σταδίυς δύο ἀπέχυσα. (N. de l'A.)

(3) Μέγας τε καὶ καλὸς ὁ λιμὴν; mot à mot, *un*

d'Alexandre, et résolut de profiter de cet abri assuré pour la flotte, jusqu'à ce que la saison plus favorable lui permît de continuer son voyage. En conséquence, il établit un camp sur le bord de la mer, et le fortifia tout autour, d'un rempart de pierre, pour le protéger contre les insultes des naturels du pays. Cette précaution n'étoit pas inutile; car Néarque venoit alors de s'arrêter dans l'intérieur du pays des Arabites, qu'Alexandre avoit attaqués et mis en déroute peu de jours avant l'arrivée de la flotte. Il parvint à se garantir avec succès et des irruptions des naturels, et des rigueurs de la saison : mais les troupes qui étoient à bord, eurent beaucoup à souffrir, ne buvant que d'une eau salée (1), et n'ayant, pour subsister, que des moules (2),

---

port vaste et bon pour les vaisseaux. On verra, lorsqu'il sera question de l'Arabis, ou de Sommeany son embouchure, dans quel sens notre auteur emploie cette expression. *(N. de l'A.)*

(1) Ἁλμυρὸν. (N. de l'A.)

(2) Μύας θαλασσίους. Une espèce de testacée, dit Saumaise, qui a deux coquilles pour s'ouvrir et se refermer. De *μύειν*, *nictere*. Voyez *Exercit. Plin.* pag. 1129; — *Gronov. in loco.* (N. de l'A.)

des huîtres, et une autre espèce de gros testacées (1), qu'on pouvoit ramasser en abondance sur le rivage.

Un port semblable à celui qui nous est décrit par les historiens sous le nom de port d'Alexandre, devroit être plus facile à découvrir aujourd'hui sur cette côte, qu'il ne l'est réellement. Le lieutenant Porter se contente de dire qu'aussi-tôt que vous tournez le cap, vous rencontrez une *espèce de baie.* Mais quelqu'indifférence que le navigateur anglais ait pu mettre dans ses observations, cette prétendue baie étoit, dans le fait, un port capable de recevoir une flotte composée de galères grecques, et qui offroit un bon mouillage à l'abri de l'île. J'ajoute que la connoissance très-superficielle que nous avons du port lui-même, n'empêche pas que sa position ne soit incontestable : car Eirus est le cap Monze, et Bibacta l'île de Chilney. Il ne peut exister le plus léger doute sur ce point, depuis que Dalrymple a publié sa dernière carte

(1) Σωλῆνας n'est bien rendu ni par l'un ni par l'autre mot. Je crois que c'est la pétoncle de Kima. Voyez *infrà.* (N. de l'A.)

de la côte dont il s'agit. Avant que notre illustre compatriote eût rendu ce service à la géographie, j'avois cherché en vain les deux îles décrites par Arrien, dans un endroit où je ne pouvois en découvrir qu'une : mais sur la nouvelle carte, nous trouvons un banc de sable (qui n'est peut-être à découvert que lorsque l'eau est basse (1)), dans la position même établie par Arrien à quelque distance du cap; et elle nous donne l'île de Chilney pour une seconde île qui correspond exactement avec le Bibacta de cet historien.

Le cap Monze, suivant le major Rennell (2), gît par 65° 46′ de longitude est de Greenwich, et par 24° 55′ de latitude nord. La carte du commodore Robinson ne marque pas la longitude.

---

(1) La carte de Dalrymple ne m'autorise pas à dire que ce banc de sable soit jamais à découvert; mais la position est si parfaitement conforme aux détails de la relation d'Arrien, qu'on ne doit guère douter que le banc de sable dont il s'agit ne s'élevât au-dessus de l'eau, il y a deux mille ans, et n'ait pu être remarqué par Néarque. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* son Post-scriptum. *(N. de l'A.)*

L'île de Chilney (1) se montre à vous immédiatement après que vous avez doublé le cap ; elle est située à quelque distance de la côte, au sud-ouest, précisément dans la direction nécessaire pour que la flotte pût se trouver à couvert dans la baie. J'ajoute que cette île est assez haute pour détourner le souffle violent de la mousson ; car elle a près d'une lieue en longueur, et s'élève dans la forme que voici :



SANGADA. ÎLE BIBACTA. PORT d'Alexandre. *IIe Stat.* 10 octobre. 9e jour.

C'est un point qu'il est d'autant plus essentiel de déterminer avec exactitude, qu'aucun autre ne peut servir à nous orienter jusqu'à ce que nous arrivions au fleuve Arabis. Depuis le cap Monze jusqu'à ce fleuve, la côte rentre et forme une espèce d'enfoncement dont il faut suivre le contour en traçant la route de la flotte : mais nous ne pouvons espérer de parvenir à fixer d'une

---

(1) Suivant la Rochette, elle gît par 60° 40′ de longitude de Gibraltar, et 24° 57′ de latitude nord. *(N. de l'A.)*

manière bien précise la position des stations diverses, toutes les fois que le Journal même ne nous offre que des noms de lieux sans habitations, et lorsque, s'il s'en rencontre par hasard quelques-unes, le voisinage des Belootches ne permet guère qu'elles aient de la stabilité. Le pays et le district aux environs sont désignés par Arrien sous le nom de *Sangada*; et le camp étoit évidemment assis sur cette petite langue de terre basse qui va gagner le bord de la mer, tout autour de ce creux que forme la côte depuis le cap Monze jusqu'à Sommeany, ou l'Arabis, avec une chaîne de montagnes qui lui est adossée, laquelle se termine au promontoire.

Néarque passa vingt-quatre jours dans le camp; et pendant toute la durée de ce séjour, la mousson continua de souffler sans aucune variation, et avec une violence qui ne diminua pas un seul moment. Cet intervalle nous fait arriver au 3 du mois de novembre avant que la flotte ait pu remettre à la voile : or, la date du 3 novembre s'accorde merveilleusement avec le jour adopté comme celui du départ originaire de l'Indus; car la mousson change dans le milieu

de ce mois, et il y a toujours un intervalle de variation entre la fin de l'une et le commencement de l'autre. Il étoit dans l'ordre naturel des choses qu'un effet semblable se fît sentir vers le 3 de novembre : et la lenteur de la route des jours suivans, ainsi que la nécessité où se trouva la flotte de serrer de très-près la côte, prouveront que cette variation de la mousson avoit déjà commencé; qu'en général le vent étoit contraire, sauf quelques instans où il devenoit plus favorable; que la flotte fit insensiblement chaque jour une route plus longue, à mesure qu'on approchoit de la mi-novembre; qu'enfin la mousson de nord-est ne régna dans toute sa force que vers les premiers jours de décembre. Est-il possible, en considérant bien ces circonstances, de ne pas reconnoître le caractère d'évidence et d'authenticité que porte avec lui le Journal, et de ne pas souscrire au témoignage de Strabon, qui assure que Néarque fut chassé de la Pattalène par les naturels du pays? Quel autre motif que la crainte de ne plus pouvoir continuer le voyage, s'il ne saisissoit pas l'occasion de s'échapper pendant qu'il en étoit le maître; quel autre motif, dis-je,

auroit pu déterminer le chef de l'expédition à braver les hasards de la navigation dans une saison aussi périlleuse, ainsi que les horreurs de la famine dont il étoit menacé ?

Dans le nom de Sangada, ou dans celui de Saranga (qui est la quatrième station), d'Anville a voulu trouver les Sangadiens ou Sangariens (1) modernes, tribu de pirates célèbre par ses vexations : mais leur position est sur la baie de Cutch. Il n'est pas impossible, cependant, que ces peuples aient fréquenté dans tous les temps l'étendue entière de la côte, et que des lieux qui ne faisoient pas partie de leur propre pays, aient conservé leur nom, par la raison seule qu'ils les auroient infestés. Tous les pirates de la côte se tiennent cachés derrière les caps ou promontoires, pour surprendre les

---

(1) Le capitaine Hamilton fut attaqué par eux, et les battit. Porter en fait aussi mention : il dit que ces pirates viennent sur la côte de Brodee ou Mekran, jusqu'à Churbar ; mais le lieu de leur résidence est Jefferabad.

Je ne trouve point qu'il soit parlé de Jefferabad, dans le major Rennell, si j'excepte ce qu'il dit d'une ville de ce nom située à l'est du Gange. Je suppose que cette ville est dans Cutch ou Guzarate. *(N. de l'A.)*

vaisseaux à mesure qu'ils les tournent dans leur navigation : ceux de Severndroog, sur la côte de Malabar, sont cités comme tels par Strabon et par l'auteur du Périple ; et il paroît probable que les pirateries des Sangariens ne sont pas d'une antiquité moins reculée. Si je ne forme point là une fausse conjecture, le port d'Alexandre, tout près du cap Irus, dut être précisément une des positions que ces barbares occupoient pour s'emparer des vaisseaux qui venoient de l'est ; et si Néarque eût fait voiles avec la mousson, il auroit pu tomber ici entre les mains d'un ennemi qu'il ne se seroit pas attendu à y rencontrer.

DOMÆ.
IIIe. Stat.
3 novembre.
33e jour.

La flotte, profitant d'un changement du vent, hasarda encore une fois de continuer sa route, le 3 novembre. Toutefois, il est à présumer qu'elle serra de près la côte. Elle fit moins de quatre milles (1), et vint se mettre à couvert sous une île nommée *Domæ* (2). La côte même étoit inhabitée :

---

(1) Soixante stades. *(N. de l'A.)*

(2) Il y a une petite île marquée sur la carte du commodore Robinson, par Dalrymple. Je doute si c'est elle que je dois appeler du nom de *Domæ*, sous

on ne put y trouver d'eau ; mais on en découvrit, et d'une bonne qualité, à la distance d'un peu plus d'un mille (1) de la côte.

Le lendemain, on parcourut une route d'environ dix-neuf milles (2) jusqu'à Saranga, où l'on n'arriva qu'à la nuit. Ici l'on trouva de l'eau à un demi-mille de la côte.

SARANGA. *IVe. Stat.* 5 novemb. 34e jour.

En appareillant de Saranga, la flotte vint gagner Sakala, et jeta l'ancre sur une côte tout-à-fait découverte : mais on craignit que ce mouillage fût peu sûr, et il paroît qu'on prit le parti de continuer la route le même jour (3). On passa deux rochers qui étoient si près l'un de l'autre, que les rames d'une galère pouvoient les toucher tous les deux (4). Après une route d'environ dix-

SAKALA. Morontobara, ou Morontobarbara. *Ve. et VIe. Stations.* 6 novemb. 35e jour.

---

lequel je l'ai désignée dans la carte n° I, ou bien s'il faut réserver ce nom pour deux rochers dont il est fait mention ci-après. *(N. de l'A.)*

(1) Vingt stades. *(N. de l'A.)*

(2) Trois cents stades. *(N. de l'A.)*

(3) Je suppose ce jour. *(N. de l'A.)*

(4) La flotte ne passa point entre ces deux rochers, si nous devons en juger par les expressions, ἐκπλώ-

neuf milles, on arriva à Morontobara, port qui n'avoit qu'une entrée étroite, mais qui offroit aux vaisseaux un abri sûr. Ce port, assez vaste pour recevoir la flotte, étoit par-tout fermé de terres et protégé contre la violence des vents. On ne regarda pas comme un succès médiocre d'avoir franchi ces rochers sans accidens; car les vagues s'élevoient à une hauteur considérable, et la mer étoit dans une grande agitation.

Je desirerois pouvoir établir que ces rochers sont les mêmes que celui dont parle le lieutenant Porter et que cet officier place à dix milles du cap Monze. La distance ne me sembleroit pas une objection bien imposante. En effet, quoique je fasse cette distance de plus de vingt-quatre milles d'après Arrien, il est évident que Néarque se tint le plus près possible de la côte, décrivant un arc de cercle, tandis que le lieutenant Porter décrit une ligne diamétrale. Mais il est fait mention de deux ro-

---

σαντες, ἐκπεριπλῶσαι; et cependant ces mots διὰ τῶν σκοπέλων διεξέπλεον donnent à entendre le contraire. *(N. de l'A.)*

chers (1) dans Arrien, et d'un seulement dans le journal du navigateur anglais. Cette circonstance exceptée, je ne vois plus de motif pour ne pas assigner la même position aux uns et à l'autre. Je place Sakala et ces rochers à peu de distance de Saranga, parce que la flotte paroît avoir mouillé à la première de ces deux stations, en arrivant à la vue des rochers (2), immédiatement après qu'elle eut appareillé le 5 novembre; et je détermine la situation de Morontobara (3) à dix-sept ou dix-huit milles au

---

(1) On distinguoit, il n'y a pas trente ans encore, trois rochers [*needle*] à l'extrémité occidentale de l'île de Wight : on n'en compte plus aujourd'hui que deux. *(N. de l'A.)*

(2) Je n'insiste aucunement sur l'identité du rocher dont parle le lieutenant Porter, avec ceux dont il est question ici. Quelque probabilité qu'il y ait dans ce fait, le rocher du lieutenant Porter se rapporte, quant à la distance, beaucoup plus vraisemblablement à Domæ. *(N. de l'A.)*

(3) Nous verrons ci-après que Morontobara tire son étymologie de l'arabe ou du sanscrit; et si jamais cette côte est visitée par de nouveaux navigateurs, peut-être retrouveront-ils le port même, ou parvien-

nord-ouest des rochers, en calculant cette distance d'après les détours de la côte. Je ne doute pas que si jamais on alloit de nouveau à la reconnoissance de cette côte, on ne trouvât ce port, ou quelque chose d'à-peu-près semblable, à la place; car la description que nous en a laissée Arrien est très-précise, et le nom (qui, dans la langue des naturels, signifie le Port des femmes) est le seul de ceux de cette côte indiqués

---

dront-ils du moins à reconnoître la place qu'il occupoit.

Ὁ δὲ λιμὴν μέγας καὶ ἔυκυκλος καὶ βαθὺς καὶ ἄκλυστος· ὁ δὲ ἔισπλους ἐς αὐτὸν στεινός.

Littéralement : « Le port est grand, bien abrité de toutes parts contre le vent, avancé fort loin dans l'intérieur des terres, et parfaitement sûr : l'entrée en est étroite ».

Je rends ἔυκυκλος par *bien abrité*, et βαθὺς par *avancé* dans les terres, d'après le βαθύκολπος d'Homère; et je souhaite qu'on rapporte ce passage à la description que fait Arrien du port d'Alexandre, qu'il se contente d'appeler μέγας καὶ καλὸς, *grand et commode*, avantages que pourroit offrir une baie, sans être remarquable par aucun de ces traits particuliers sous lesquels l'historien grec désigne Morontobara. *(N. de l'A.)*

par Arrien, que Ptolémée et Marcien d'Héraclée aient conservé.

Les détails que j'ai déjà exposés, nous autorisent à croire que la flotte, dans sa route, se tint fort près de terre. Le danger qu'elle courut en passant les rochers à Sakala, prouve également que la mousson n'étoit pas encore changée, car si le vent eût été au nord-est, il seroit venu de la côte : mais il me paroît clairement démontré, d'après l'agitation de la mer, que la mousson souffloit toujours dans une direction contraire à la flotte, et donnoit en plein sur la côte. Ces deux conjectures seront trouvées plus justes encore, si l'on observe que le lendemain, lorsque la flotte quitta Morontobara, Néarque préféra une route difficile (1) entre une île et le continent (route tellement étroite, qu'il sembloit que ce fût plutôt un canal artificiel qu'un canal

(1) Il y a tout lieu de croire que c'étoit un bras de l'Arabis qui couloit autour d'une île, et qui peut-être est comblé aujourd'hui ; ou même, en supposant qu'on parvînt à le retrouver, je présume encore que la découverte n'en seroit d'aucune utilité pour les navigateurs, au point où sont portées aujourd'hui les connoissances en marine. *(N. de l'A.)*

naturel); Néarque, dis-je, préféra cette route au passage en pleine mer de l'autre côté de l'île.

FLEUVE ARABIS. VIIe. Stat. 7 et 8 nov. 36 et 37e j.

Le port de Morontobara, malgré tout ce qu'il avoit de commode, ne pouvoit inspirer le desir d'y séjourner long-temps, à des hommes qui, durant près de quarante jours, n'avoient vécu que d'une très-petite quantité de provisions, et qui paroissent ne s'être nourris pendant cet intervalle que des testacées qu'ils trouvèrent par hasard sur la côte. On quitta donc ce port dès le lendemain; et la flotte se dirigea vers le fleuve Arabis (1), ayant une île à sa gauche, et le continent sur la droite. La route au travers de ce canal fut d'un peu plus de quatre milles (2); mais le passage étoit si étroit, qu'il sembloit que ce canal fût un ouvrage de l'art. La côte étoit boisée, et l'île couverte çà et là d'arbres de toutes les espèces. On ne parvint à fran-

---

(1) Arbis, Arabius, Araba, Artabis.

Voyez dans Saumaise (*Exercitat. Plin. 1177*) une très-longue note, où il s'efforce de démontrer qu'*Arbis* est la véritable orthographe : mais le cap *Arrubah* ou *Arrabah*, prouve le contraire. (*N. de l'A.*)

(2) Soixante-dix stades. (*N. de l'A.*)

chir ce passage que le matin du jour suivant, où l'on reconnut que la marée s'étoit retirée, et ne laissoit plus qu'une eau basse, un fond brisé (1). La flotte traversa toute-

---

(1) Ῥηχέιη. Gronovius a remarqué l'erreur dans laquelle sont tombés d'anciens éditeurs en rendant communément ce mot par *rupes*, *scopulus*, *locus scopulosus*, *littus scopulosum*, *&c.*, et dans cette circonstance, par *angusta quædam loca;* mais il n'a pas défini avec sa sagacité accoutumée le sens propre du mot. Je le rendrai toujours ou par le *ressac*, ou par le *bas-fond*, qui occasionne le ressac; car toute la côte, tant celle du continent que celle des îles de l'Océan Indien, est exposée presque sans interruption à des ressacs d'une violence extraordinaire. (*Voyez* l'Histoire de Sumatra, par Marsden.) Et si ce n'est pas le ressac qu'il faut entendre en cette seule occasion, c'est la *houle* produite par la compression des eaux de la mer dans le détroit, *κατὰ ῥηχείην στενήν*.

Ce mot revient fréquemment dans le Journal, où l'on trouve ῥηχείν, ῥηχία et ῥαχία, de ῥήσσω, *frango, cum strepitu allido* (Lennep. *in voce*): d'où l'on a fait ῥάχις, *dorsum*, *à juncturâ vertebrarum* (*potiùs disjuncturâ*) de ῥήσσω. — Thucyd. *lib. IV*, *pag. 10*, Scholiast. Ὅθεν τὸ νώτιον ὀστῶδες, ῥάχις καλεῖται, ὡς ἀπὸ τῆς ῥαχίας τῆς πέτρας. Ce passage sembleroit favoriser l'opinion des éditeurs qui rendent le mot par *rupes*, *scopulus*. On peut en dire autant de celui-ci: Ῥαχία ἐστὶ πετρώδης, τόπος, περὶ ὃν

fois sans être aucunement endommagée ; et après une route d'environ sept à huit

---

περιῤῥήγνονται ἡ θαλάσσα, καὶ ὁ κλύδων, καὶ ἡ τῆς θαλάσσης ὁρμή. Schweighæuser, *Notæ ad Polybium*, *vol. V*, *pag. 573*. Mais, nonobstant cette autorité imposante, j'incline toujours à penser que, dans Arrien du moins, le mot dont il s'agit n'est autre chose que le ressac, et que cet auteur l'emploie souvent sans le rapporter au rocher ou au fond de roche sur lequel le ressac vient se briser. En voici la preuve. A Krokala, le ressac s'élevoit si haut lors de l'arrivée de la flotte, que les équipages ne purent prendre terre. Toutefois, ils réussirent à débarquer dès le lendemain, halèrent les vaisseaux sur la côte à force de bras, et formèrent un camp. Si l'obstacle à leur débarquement eût consisté dans des roches dont la côte se seroit trouvée hérissée, il auroit existé le second jour tout comme le premier. Mais nous aurons une autre preuve, plus forte encore, de la justesse de ma conjecture, lorsque nous serons parvenus au cap Jask, qui, d'après le témoignage de tous nos navigateurs, est une pointe de sable très-basse. Le mot ῥηχεῖν se rencontre de même dans un passage relatif à ce cap. Telle a été la méprise dans laquelle est tombé d'Anville en lisant ici *rupes* et *scopulus*, que, pour trouver un rocher, il est obligé de recourir à Bombareek, qui, d'après son calcul même, est distant de sept ou huit milles. *(N. de l'A.)*

Comme le docteur Vincent, je renverrai le lecteur curieux de détails plus étendus, plus circonstanciés,

milles, elle vint mouiller à l'embouchure de l'Arabis.

Ce fleuve est la limite occidentale assignée par Arrien au territoire des Arabites. Selon d'Anville et la Rochette, il retient encore le nom d'Araba (1), auquel on a ajouté la dénomination d'*il-Mend*. Sur quelle autorité se fondent-ils pour avancer cette assertion relative au nom d'Araba? je l'ignore : mais je ne doute point que ce mot ne soit un terme naturel du pays; et

---

sur les ressacs des mers de l'Inde, sur leur nature, sur les causes probables de ces phénomènes, à l'Histoire de Sumatra, par Marsden. Nous avons une excellente traduction de cet ouvrage, publiée en 1788 par le citoyen Parraud, littérateur estimable, chez lequel la modestie égale le savoir et les talens. *(N. du T.)*

(1) J'incline assez à penser que d'Anville a été induit en erreur par le géographe de Nubie, qui fait mention d'un Hendmend et d'Araba, en ajoutant, *atque hinc intratur in regiones Indorum*; mais, et le Hendmend et l'Araba du géographe de Nubie sont dans le Segestan, beaucoup au nord de notre Araba. *Voyez* le géographe de Nubie, *page 134*.

Toutefois, d'Anville a pu se fonder sur une autorité; et il étoit certainement en état d'interpréter le géographe de Nubie, bien mieux que son critique. *(N. de l'A.)*

j'en juge ainsi, parce que je le trouve conservé dans le cap Arrubah (1), qui est situé à peu de distance vers l'est. Je demeure également persuadé que la dénomination d'il-Mend, si l'application qu'on en fait au fleuve Arabis est juste, lui vient des Persans. Arrêtons-nous ici un moment pour considérer les progrès de la flotte depuis l'Indus. Trois positions sont clairement établies: Krokala, qui correspond à Crotchey ou Carantchy; Eirus, qui se rapporte au cap Monze; et Bibacta, que nous trouvons dans l'île de Chilney, où je place aussi le Port d'Alexandre. Ces trois positions, avec les embouchures de l'Indus et de l'Arabis, donnent cinq points fixes sur une côte d'environ quatre-vingts milles. Peut-être ne seroit-il pas très-difficile d'acquérir la preuve que les deux rochers de Sakala (2) sont, en définitif, les mêmes

---

(1) Arrabah, ou Arraback, d'après le lieutenant Porter. *(N. de l'A.)*

(2) J'ai l'idée que *Sakala* se trouvera signifier ou *rocher* ou *montagne* dans quelqu'une des langues orientales. Au rapport de Bruce et de Lobo, le Nil sort d'un *Sakala*. (N. de l'A.)

que le rocher du lieutenant Porter ; et Morontobara est distingué par des caractères locaux qui lui sont tellement particuliers, que les navigateurs qui visiteroient de nouveau la côte, ne sauroient se méprendre. Quant à Domæ, Saranga et Sakala, le lecteur ne m'accusera pas de négligence; si je me dispense d'indiquer la position qu'ils occupoient jadis sur une côte presque déserte aujourd'hui, et dont les habitations ou villages (1), s'il y en exista dans des siècles plus reculés, ont pu être détruits par les incursions des Belootches.

Le nombre de stades établis par Arrien et par Strabon comme formant la distance depuis l'Indus jusqu'à l'Arabis, est de mille; et, ce qui n'est pas très-commun dans des auteurs grecs, les distances partielles répondent à la distance totale. Ces mille

---

(1) Il ne paroît pas, d'après le journal, que Sakala et Saranga fussent des lieux inhabités. Quant à Domæ, c'est une île. Devons-nous la considérer comme la même que le rocher du lieutenant Porter ? C'est ce que les recherches des navigateurs futurs nous découvriront. L'opinion contraire, qui est la mienne, m'est suggérée et par les distances données, et par la distinction à faire entre une île et un rocher. *(N. de l'A.)*

stades, calculés d'après celui de d'Anville, donnent soixante-trois milles et demi; mais il y a une omission de distance entre Krokala et le Port d'Alexandre, et une autre peu considérable entre Saranga et Sakala. Celles-ci ajoutées, l'évaluation du tout s'élèveroit peut-être à un peu moins de quatre-vingts milles, calcul qui s'accorde assez avec les meilleures cartes que j'aie vues. Lorsqu'on réfléchit qu'une flotte macédonienne employa près de quarante jours dans une navigation de cette longueur, on peut se former une idée du courage qu'il fallut à Néarque pour entreprendre et exécuter tout le voyage. On reconnoît en même temps les difficultés et les obstacles qui résultèrent pour lui d'avoir mis à la voile avant la saison favorable; et tout en admirant la persévérance avec laquelle ce chef intrépide lutta contre la violence des vents et les périls de la famine, on a la satisfaction de se convaincre que les dates adoptées définitivement sont confirmées par les circonstances de la navigation.

L'embouchure de l'Arabis (1), suivant

---

(1) Le major Rennell a placé l'Arabis à l'est du cap

Ptolémée, gît par 105° de longitude et 20° 15′ de latitude, et selon le major Rennell, par 65° 34′ de longitude de Greenwich, et 25° 26′ et environ 44″ ouest de l'embouchure occidentale de l'Indus.

Arrien parle d'une île (1) située à l'embouchure du fleuve, que le lieutenant Porter n'a pas remarquée. Ce dernier se contente de dire que la barre s'étend à une grande distance, et est à découvert lorsque l'eau se retire. Il y a toujours à l'entrée une petite ville appelée *Sommeany*, laquelle éprouve encore aujourd'hui la même difficulté à se procurer de l'eau que du temps des Macédoniens. Arrien nous dit, en effet, qu'ils furent obligés de s'avancer à plus de deux milles dans le pays pour trouver un puits (2). Voici de quelle manière s'exprime le lieutenant Porter : « Tout y est rare, » même l'eau, qu'on ne parvient à se pro- » curer qu'en formant des creux de cinq ou

---

Monze sur sa première carte ; mais il a corrigé cette position dans la seconde édition de la même carte. *(N. de l'A.)*

(1) Cette île d'Arrien est élevée. *(N. de l'A.)*

(2) Λακκὸν. Peut-être un étang. *(N. de l'A.)*

» six pieds de profondeur, et d'autant de
» pieds en diamètre, dans un endroit qui
» étoit jadis un marais ; si l'eau coule dou-
» cement, ce qui n'arrive pas toujours, elle
» est potable ce jour-là même, et peut-être
» le lendemain ; mais au bout de ce temps,
» elle devient tout-à-fait saumâtre, incon-
» vénient qu'il faut attribuer à la qualité
» nitreuse du sol ». Nous verrons, à une époque plus avancée du voyage, que l'historien grec a rapporté des circonstances parfaitement semblables. Des faits de cette nature, quelque peu importans qu'ils soient par eux-mêmes, prouvent mieux l'authenticité du Journal de Néarque que tous les argumens que l'on pourroit produire contre le Père Hardouin et contre Dodwell.

Aucun passage d'Arrien ne nous laisse à présumer que le lieu fût habité lorsque Néarque s'y arrêta ; mais cet auteur écrit que le port étoit vaste et commode (1). Il

---

(1) Μέγας καὶ καλὸς : la même expression qui est employée pour le Port d'Alexandre. Nous pouvons juger de l'un par l'autre ; car le lieutenant Porter ne fait mention d'autre port en cet endroit, que de l'embouchure du fleuve. *(N. de l'A.)*

ajoute que les Macédoniens y trouvèrent en grande abondance des testacées, ainsi que diverses autres espèces de coquillages. Marcien parle de deux villes situées sur le fleuve Arbis, de Persis (1), et de Rhaprava, qui est sur la côte entre le fleuve et Morontobara ; il détermine à mille cinquante stades la distance entre l'Arbis et Morontobara, en quoi il ne s'accorde pas du tout avec Arrien ; et il donne lieu de soupçonner qu'il a confondu le Port des femmes avec le Port d'Alexandre : car la station qu'il indique immédiatement après, est Koiamba, où il fixe les limites de la Pattalène (2), qui est peut-être le Krokala

---

(1) Il écrit ce nom *Persith*, et appelle la ville la capitale de la Gédrosie, qui ne peut être située dans ce pays. On seroit tenté de croire que Marcien avoit entendu parler d'une ville semblable, mais qu'il ne savoit où la placer. C'est, dans le fait, la *Pura* de la Gédrosie, dont Arrien et quelques autres ont fait mention, et qui se retrouve encore, jusqu'à un certain point, dans Phir, Phor et Phor-eh. Ptolémée, *p. 167*, indique une ville de Parsis, enveloppée évidemment de la même obscurité. Le mot est écrit, Ηασις μητροπόλις, pour Πάρσις. (N. de l'A.)

(2) Il est clair que Marcien entend placer Koiamba

d'Arrien ; et pour la dernière, il marque Rhizan ou Rhizana, qui sembleroit, d'après lui, terminer la côte à l'Indus. Dans toute cette partie de sa description, Marcien a copié la liste des noms de Ptolémée ; mais il rapporte si rarement des faits, et il établit les distances d'une manière tellement vague, qu'on ne peut se flatter d'obtenir de lui beaucoup de renseignemens. Selon ce géographe, la longueur entière de la côte s'élève à quatorze cent cinquante stades.

OREITÆ, ORITÆ [LES ORITES].

PAGALA. *VIIIe Stat.* 9 novembre. 58e jour.

II. Il n'est fait aucune mention d'un séjour quelconque de la flotte sur l'Arabis : nous présumerons donc qu'elle appareilla dès le lendemain, et qu'elle parcourut une étendue de douze milles et demi jusqu'à Pagala. Elle serra de près la côte. Les historiens nous parlent d'un ressac violent qu'elle eut à essuyer à l'endroit où elle s'arrêta ; mais elle trouva un bon mouillage : toutefois, les matelots furent obligés de res-

---

à l'embouchure du canal occidental ; mais je présume fortement qu'il a confondu les limites du territoire des Arabites avec celles de la Pattalène. (*N. de l'A.*)

ter à bord, à l'exception de quelques-uns qui prirent terre pour faire de l'eau. Un tel point ne peut être bien caractérisé que par sa distance ; et nos mesures, qui suffisoient pour les côtes d'Arabie, seront maintenant moins exactes sous plusieurs rapports particuliers, jusqu'à ce que nous entrions dans le Golfe Persique.

On mit à la voile le lendemain matin ; et après avoir fait environ neuf milles, on arriva le soir du même jour à Kabana. Ce n'étoit, à ce qu'il paroît, qu'une côte déserte, où le ressac battit en côte avec tant d'impétuosité, que les bâtimens ne purent approcher de terre. La navigation de ces deux journées indique assez que le vent n'étoit pas encore fixé au nord-est ; et dans celle de ce trente-neuvième jour, on éprouva tout-à-fait le vent opposé ; car il souffla une brise si forte du sud-ouest, que deux galères et un vaisseau de haut-bord coulèrent à fond : ces bâtimens avoient serré la terre de si près, que les hommes qui les montoient purent se sauver à la nage. En faisant attention ici à l'époque où nous nous trouvons (le 10 novembre), nous remarquons une telle coïncidence avec les temps

KABANA.
IXe Stat.
10 novemb.
39e jour.

orageux qui accompagnent d'ordinaire le changement de la mousson, que nous ne pouvons nous défendre d'un profond étonnement. Il convient aussi d'observer que ce fut le dernier malheur de ce genre dont nous apprenions par le journal de Néarque que la flotte ait été menacée.

KROKALA. *Xe Station.* 11 novemb. 40e jour.

On quitta ces tristes parages à minuit; et après avoir navigué douze milles environ, on se trouva devant Krokala le matin même du jour suivant. Ici, les vaisseaux ne purent approcher de la côte, à raison des difficultés qu'elle présentoit; mais on jeta l'ancre en-dehors du ressac. Toutefois les troupes étoient fatiguées à tel point des deux nuits (1) qu'elles avoient passées à bord,

---

(1) C'étoit sans doute un mal réel que d'être obligé de rester à bord de vaisseaux tels que ceux des Grecs, où l'on ne trouvoit ni l'espace suffisant pour se mouvoir à l'aise, ni les commodités nécessaires pour prendre du repos. Les galères d'Alexandre avoient peut-être des ponts; mais les ἡμιόλιαι sont précisément les vaisseaux du temps d'Homère, dont l'avant et le centre étoient découverts pour la facilité des rameurs, et qui n'avoient un pont qu'à l'arrière-partie seulement: c'est ce qu'Homère désigne sous le nom d'ἰκρίον, et qui formoit une élévation sur laquelle se plaçoit l'homme

qu'on fut obligé de les débarquer, et de former un camp, que Néarque fit fortifier comme à l'ordinaire. Il n'est point inutile de remarquer que, pendant les trois jours qui suivirent le départ de l'Arabis, on ne prit d'autre soin, au rapport des historiens, que de s'approvisionner d'eau. Il paroît que les endroits où la flotte s'arrêta, n'étoient ni des villages, ni même des parties de pays habité. Si donc la provision de grains qu'on avoit faite en sortant de l'Indus étoit épuisée alors, comme elle dut l'être suivant toutes les probabilités après un inter-

---

chargé de tenir le gouvernail. Sur ce pont, ou au-dessous, on se couchoit quelquefois pour prendre du sommeil : et voilà ce que ce poète appelle, dormir παρὰ πρυμνήσια νηὸς (Odys. M. 32) ; car les cables y étoient levés selon toute apparence : mais lorsque l'équipage entier devoit coucher à bord, cela devenoit impossible, et les souffrances étoient en proportion de la gêne. Voilà pourquoi Ulysse se plaint de ce que ses membres endurcis par l'effet d'un trop long séjour à bord des vaisseaux, le rendent peu propre aux exercices gymniques. Le capitaine Bligh dit aussi que les gens de son équipage avoient les membres échauffés par la même cause, et qu'il n'avoit trouvé d'autre remède à ce mal, que de leur faire tremper leurs habits dans l'eau de la mer. *(N. de l'A.)*

valle de quarante jours, nous ne voyons d'autres moyens d'exister pour les troupes qui étoient à bord des vaisseaux, que des testacées dont ils purent amasser une forte provision aux bords de l'Arabis, où les historiens nous apprennent qu'il s'en trouvoit en abondance : mais on seroit assez fondé à présumer qu'ils comptoient sur un prompt secours, puisque ce fut dans cet endroit que Léonnatus vint se joindre à eux, Léonnatus qu'Alexandre avoit laissé dans le pays, avec l'ordre de veiller particulièrement sur les besoins de la flotte. Après le départ du corps d'armée, cet officier avoit eu un combat à soutenir contre les Orites et leurs alliés. Il en étoit sorti victorieux, et avoit tué six mille hommes à l'ennemi, sans autre perte que celle de quinze de ses cavaliers (1), et d'Apollo-

---

(1) Je ne me crois jamais obligé de rendre raison de ces disproportions de nombres. Léonnatus avoit peut-être alors avec lui un renfort considérable de naturels de l'Asie. Je suppose qu'il en eût péri mille, on n'auroit pas jugé que cette perte méritât quelque attention ; les quinze hommes dont il est parlé ici, furent des Macédoniens. (*N. de l'A.*)

phane (1), tout récemment nommé satrape de Gédrosie. Il se joignit à Néarque, et lui fournit des provisions pour dix jours. Ces provisions, Léonnatus les avoit faites par l'ordre d'Alexandre; peut-être même les avoit-il économisées sur ses propres besoins: non que l'on doive se former de cette province l'idée d'une contrée déserte, comme l'étoit la Gédrosie; mais, soit à raison des circonstances de la saison, soit par le fait de la résistance des naturels, ces secours apportés par Léonnatus à Néarque, se trouvèrent plus proportionnés à l'état du pays qu'aux besoins de la flotte. L'attention d'Alexandre continue de se manifester en tout; et la seconde tentative (non moins malheureuse que la première) qu'il fit dans la Gédrosie (2), où il courut personnellement les dangers de la famine, pour assu-

---

(1) Arrien, dans un autre passage, *liv. VI, p. 267*, dit qu'Apollophane avoit été dépossédé de son gouvernement à l'époque où Alexandre s'arrêta dans la capitale de la Gédrosie. *Voyez* Gronov. *p. 338*. Dans son journal, Arrien suit Néarque: dans son histoire, il écrit d'après Ptolémée ou Aristobule. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* ci-après.

rer la conservation de sa flotte, cette tentative doit le disculper du reproche, accrédité, dit-on, par Néarque lui-même, de n'avoir cédé qu'à un pur mouvement de vanité en voulant pénétrer dans cette région sauvage.

Ce seroit un travail superflu que de rechercher des positions correspondantes à ces trois stations désertes et solitaires; car puisque celle qui suit est la rivière Tomérus (1), à la distance de trente-un milles, les deux points extrêmes, c'est-à-dire, le point du départ et le point de l'arrivée, établissent la navigation des quatre jours; et comme ce sont des points connus, les mesures déterminées suffisent pour indiquer avec la justesse nécessaire trois endroits qui, par cela même qu'ils n'étoient point habités, ne sauroient être d'une grande importance. J'aurois voulu pouvoir fixer la position de Krokala avec toute la

---

(1) Selon toute apparence, la rivière Tomérus est celle sur les bords de laquelle Alexandre s'arrêta, lors de l'invasion du territoire des Orites; et probablement elle passe par Haûr, la capitale de leur pays, qui en tire son nom. Haûr, *Horitæ, Oritæ*. (N. de l'A.)

précision desirable, à cause des circonstances qui rendent remarquable le séjour de la flotte en cet endroit; car, outre que Néarque reçut des secours de l'armée, il renvoya ici une partie de son monde, savoir, tous ceux qui lui parurent manquer de ce courage et de cette détermination qu'exigeoit l'entreprise : Léonnatus lui donna d'autres hommes en échange. Néarque fit aussi réparer à Krokala plusieurs de ses vaisseaux qui avoient été endommagés, soit dans le cours du voyage, soit par les ouragans. Cela prouve que le temps devint plus modéré pendant qu'on y séjourna. En effet, à l'époque de la première arrivée de la flotte, le ressac étoit si violent, qu'il fut impossible de faire faire côte aux bâtimens (1). Si donc nous supposons avec Rooke, dix jours pour terminer complètement ces opérations (2), nous voilà

---

(1) Il n'est pas dit positivement que les vaisseaux aient été mis à la côte. En parlant du Tomérus dans un autre passage, l'auteur se sert du mot νεωλκοῦσι. (N. de l'A.)

(2) Rooke trouve dix jours dans l'écrivain qu'il a suivi. Il n'est parlé, suivant moi, que de provisions

parvenus au 21 novembre, époque à laquelle le vent, s'il s'étoit fixé au nord-est, eût soufflé à quelque distance de la côte, et le ressac auroit dû nécessairement diminuer. Cette supposition s'accorde exactement avec la route du jour suivant; car, en partant de Krokala, la flotte parcourut, pour la première fois, un espace de plus de trente milles, et c'est la première fois aussi qu'Arrien observe qu'elle ait eu le vent constamment favorable (1).

La satisfaction qu'on ressentit sur la flotte en recevant des secours devenus si nécessaires, dut être plus vive encore à l'aspect de compatriotes auxquels on se trouvoit réuni après avoir essuyé pendant six semaines, et la rigueur de la saison, et le danger de la

---

pour dix jours : mais son calcul me paroît juste. *(N. de l'A.)*

(1) Ἀκραεί. *Voyez* l'Odyss. d'Hom. Ἀκραῆ Ζέφυρον. Schol. Ἄκρως πνέοντα πρὸς τὴν χρείαν οὔτε πλέον οὔτ' ἔλαττον. Stephan. *in voce.*

Mais il y a un autre dérivé du verbe κεράννυμι, μὴ κεκραμμένον, ἀλλ' ἀκριβῶς Ζέφυρον, *purum Zephyrum*; et ce dérivé semble avoir une application particulière dans ce passage. C'étoit la mousson de nord-est, réglée et sans variation. *(N. de l'A.)*

famine. La confiance se ranima encore, non-seulement lorsqu'on vit le temps plus favorable, mais par l'effet même du sentiment de reconnoissance qu'inspiroient les preuves de sollicitude qu'Alexandre avoit données pour la conservation de son armée navale. Enfin, on se persuadoit aussi que la victoire de Léonnatus devoit contribuer à rendre le nom macédonien respectable chez les peuples barbares qu'on alloit visiter. Toutes ces circonstances bien considérées (ajoutez-y la certitude qu'on avoit d'être secouru par l'armée de terre, dès que l'état des choses le permettroit), nous pouvons en conclure que Néarque s'embarqua avec plus de confiance qu'auparavant, et que le renfort que venoit de lui amener Léonnatus, partit avec lui dans les meilleures dispositions.

J'aurois voulu établir ici le nombre de galères ou autres vaisseaux dont la flotte étoit composée; mais j'ai fait à cet égard des recherches inutiles. Le nombre des commandans nommés lors du départ de Nicée étoit de trente-trois; je suppose que celui des galères fut le même. Il y avoit aussi en plus grande proportion des vais-

seaux à demi-pont, et une quantité prodigieuse de bâtimens de transport. Que Néarque ait eu de ces bâtimens aussi bien que des galères, c'est un fait prouvé par le naufrage de l'un d'eux, qui eut lieu le jour précédent : et quand nous admettrions que toutes les galères (1) firent partie de sa flotte, il n'y auroit peut-être encore là aucune exagération. Chaque galère étoit garnie de trente rames : si donc il n'y avoit qu'un homme à chaque rame, nous ne pouvons supposer un nombre de rameurs moindre que soixante à soixante-dix par galère, ce qui donne pour total environ deux mille hommes (2), sans compter les matelots à bord des bâtimens de transport. Ce nombre ne paroît pas incroyable ; et là où il est impossible de rien déterminer avec certitude, les conjectures doivent être admises.

---

(1) Quinte-Curce parle de la destruction de tous les bâtimens qui furent jugés inutiles, même avant le départ de l'Indus. Il est beaucoup plus probable que le surplus de ces bâtimens (si toutefois il y en eut qu'on n'employa point) fut déposé à Pattala, ou conduit sur d'autres chantiers établis dans la Pattalène. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* le Supplément au Voyage de Néarque, placé à la suite de l'ouvrage. *(N. de l'A.)*

Si l'on en excepte Archias et Onésicrite, il n'est parlé, durant le cours de la navigation, d'aucun des officiers nommés d'abord à Nicée. Léonnatus se réunit au corps d'armée dans la Karmanie ; et ce fut nécessairement lui qui apporta la première nouvelle des progrès de Néarque jusqu'au Tomérus.

Le 21 novembre (1), la flotte mit à la voile avec un bon vent ; et après avoir parcouru un espace de trente-un milles, elle arriva à la rivière Tomérus (2). La longueur de cette navigation s'accorde, ainsi que je l'ai déjà remarqué, avec le changement de saison. Le commodore Robinson, les lieutenans Porter et Mac-Cluer, Tavernier et Thévenot, ont tous fixé ce changement de saison à la mi-novembre. Les circonstances diverses du voyage tendent à

TOMÉRUS. *XIe Stat.* 21 novemb. 50e jour.

(1) En fixant au dixième jour le départ de la flotte de Krokala, et au vingt-quatrième celui qui eut lieu du Port d'Alexandre, j'ai accordé deux journées que j'aurois pu ajouter. Dans tout ce qui se rapporte à un systême, il est bien plus convenable de donner que d'ôter. (*N. de l'A.*)

(2) Ce nom est écrit Τόμηρος dans le texte grec. (*N. du T.*)

prouver les obstacles qui contrarièrent Néarque avant cette époque, et les facilités qu'il eut après qu'elle fut passée. Nous voici arrivés aux dix derniers jours du mois; et lorsque décembre est une fois commencé, il n'y a plus de variation. Le Tomérus nous est décrit comme un torrent d'hiver, ayant un lac à son embouchure. Cette rivière paroît être précisément le même fleuve qu'Alexandre avoit rencontré dans l'intérieur du pays, où il trouva si peu d'eau, et sur les bords duquel il fit faire halte à son armée, après avoir poursuivi les Orites. Selon toute apparence, il prend sa source au bas des montagnes qui forment la barrière septentrionale de toute la côte, où l'eau abonde dans la saison des pluies, quoiqu'il n'en tombe point du tout dans le plat pays entre ces montagnes et la mer. Le lieutenant Porter parle fréquemment de la situation de la côte comme très-basse, et de l'élévation des terres qu'on apperçoit dans le milieu du pays (1). Comme

---

(1) Les mêmes observations se trouvent consignées dans le journal du vaisseau de l'Inde le *Houghton*. C'est une pièce très-curieuse que ce journal, par la raison que le bâtiment se tint assez près de la côte en

la même variation de saisons se remarque dans le Scindi, passé Moultan, ainsi qu'en Egypte, sur tous les points de cette contrée, n'est-il pas raisonnable de conclure que la même cause influe généralement dans les régions qui avoisinent le Tropique, et que les montagnes sont aussi nécessaires à la condensation, que le sont les amas de vapeurs pour donner de la pluie ?

Les naturels des bords du Tomérus habitoient la terre basse (1) près de la mer, et vivoient dans des cabanes où ils sembloient devoir plutôt être étouffés (2), que protégés contre les mauvais temps ; et néanmoins ces malheureux ne se montrèrent

---

allant de Scindi à Goméroon, et en revenant de Goméroon à Scindi ; tandis que la plupart des navigateurs qui partent de l'est pour le Golfe Persique, traversent l'Océan depuis Guzerat, ou la côte de Malabar, jusqu'à Masqât en Arabie. *Dalrymple.* (N. de l'A.)

(1) Βράχεα ; *des marais*, ou *un sol marécageux.* (N. de l'A.)

(2) Καλύβαις πνιγηραῖς. Telles sont les cabanes dont parle Cook en mille endroits. Il faut, dit-il, y entrer à quatre pattes, et quand vous y êtes, vous ne pouvez vous tenir debout. On nomme *krahls* les villages des Hottentots : d'où vient ce mot ? *(N. de l'A.)*

pas dépourvus de courage. En voyant approcher la flotte, ils se rassemblèrent en armes sur le rivage; et là, rangés en ordre de bataille, ils manifestèrent la détermination de s'opposer à la descente des étrangers. Peut-être étoient-ils familiarisés avec de semblables visites de la part des Sanganiens. Ils avoient pour armes des piques de neuf pieds de long, dont le bout, au lieu d'être ferré, avoit été passé au feu, et durci de cette manière; et leur nombre, en tout, étoit d'environ six cents. Néarque donna l'ordre de ranger les vaisseaux à portée du trait, les proues tournées vers la terre; car l'ennemi n'avoit pas d'autres armes à lancer que ses piques. Il fit aussi jouer sur eux ses machines (on en avoit effectivement à bord), et commanda que les troupes armées à la légère, ainsi que les plus lestes comme les meilleurs nageurs de tous ses matelots, se tinssent prêts pour commencer l'attaque. Au signal convenu, ils devoient tous se plonger dans la mer. Le premier qui toucheroit terre, étoit destiné à faire le centre de la ligne qui devoit se former; il avoit ordre de ne point avancer qu'il n'eût été joint par

ses camarades, et que la première ligne ne fût couverte par deux autres. Ces instructions furent suivies avec exactitude. Les matelots ayant sauté par-dessus le bord de chaque bâtiment, s'avancèrent à la nage, et formèrent plusieurs lignes au milieu de l'eau même, couverts par les machines (1). Dès que la ligne fut formée, ils avancèrent sur l'ennemi, en poussant un cri qui fut répété par les troupes restées à bord des vaisseaux. Les naturels firent peu de résistance : frappés de la nouveauté de l'attaque, et de l'éclat que jetoient les armes des assaillans, ils prirent la fuite ; quelques-uns se sauvèrent dans les montagnes ; on en tua un petit nombre, mais la plupart furent faits prisonniers.

Ces naturels étoient une race d'hommes absolument sauvages : ils avoient le corps aussi couvert de poils que la tête même ; leurs ongles étoient si forts, et ils les lais-

---

(1) Le lecteur ne croiroit-il pas que je lui donne ici les détails du débarquement effectué par une partie de l'équipage de l'*Endeavour* dans la nouvelle Zélande, et qui fut protégé par le canon de ce vaisseau ? *(N. de l'A.)*

soient croître d'une telle longueur, qu'ils pouvoient s'en servir au lieu de couteaux pour manger (1), et même pour fendre le bois qui n'étoit point d'une espèce trop dure (2). On ne sait s'ils laissoient pousser ainsi leurs ongles à dessein, ou bien s'ils étoient réduits à prendre cette habitude, faute d'instrumens propres pour les tailler; mais lorsqu'ils avoient à partager en deux ou plusieurs morceaux des substances plus dures, ils substituoient au fer (n'en ayant point) des pierres qu'ils aiguisoient. Ils s'habilloient de peaux d'animaux, et de celles de quelques gros poissons (3).

Néarque resta six jours sur la rivière Tomérus; et pendant cette station, il fit

---

(1) A la vérité leur nourriture consistoit presque entièrement en poisson. (*N. de l'A.*)

(2) Ces Orites formoient la tribu voisine des Arabites ou Belootches, dont Tieffenthaler nous fait ainsi le portrait, d'après les auteurs orientaux : « Cette nation est barbare et féroce, portant les cheveux longs et sans ordre, laissant croître la barbe, et ressemblant à des Faunes ou à des ours ». *Vol. I, page 119.* (N. de l'A.)

(3) Peut-être de veaux marins. (*N. de l'A.*)

faire côte à quelques-uns de ses vaisseaux, et s'occupa des réparations qui étoient devenues nécessaires. Cet espace de temps étant marqué d'une manière précise dans le journal, les dix jours que nous avons supposé qu'il s'arrêta à Krokala, peuvent paroître un trop long intervalle. Au surplus, c'est une conjecture que j'ai plutôt adoptée que formée moi-même; et si l'on se rappelle que ces dix jours furent passés avec des compatriotes, que Néarque travailla à fortifier un camp, et qu'il eut beaucoup d'autres affaires à terminer, on ne pourra guère trouver qu'il y ait de l'excès dans cette supposition.

La flotte partit du Tomérus le sixième jour; et après une navigation d'environ dix-neuf milles, elle arriva le soir à Malana. C'est à Malana qu'Arrien fixe la limite du territoire des Orites : et la distance depuis l'Arabis (qui est la limite orientale) jusqu'à ce cap, étant exactement établie par la carte de Dalrymple, nous nous trouvons en état de mettre plus de précision dans la comparaison entre le stade d'Arrien et nos mesures modernes. Cette distance, sur la carte, donne quatre-vingt-

MALANA, cap MALAN ou MORAN. *XIIe Stat.* 27 novemb. 56e jour.

cinq milles géographiques, ou près de cent milles anglais; et le nombre de stades, d'après Arrien, est, au total, de seize cents (1): ce qui s'accorde si parfaitement avec le stade de d'Anville sur une côte qui forme peu de détours, qu'on peut voir dans cette correspondance exacte une confirmation absolue de la mesure adoptée par cet habile géographe. A la vérité, le total des distances partielles que nous avons marquées chaque journée, ne s'élève qu'à quinze cents stades; mais dans le manuscrit de Gronovius, la navigation depuis Pagala jusqu'à Kabana, donne une distance de quatre cent trente stades, au lieu de trois cents, ce qui produit seize cent trente stades en tout; et Arrien ne détermine la distance en question que par un compte rond, un nombre sans fraction. Je suis tellement satisfait de la base sur laquelle j'ai fondé ici mes calculs, que je n'hésite point à fixer les positions de Pagala, Kabana et Krokala, d'après la navigation de chaque jour-

---

(1) Suivant d'Anville, seize stades font un mille d'Angleterre, à une très-petite fraction près. (*N. de l'A.*)

née ; et comme je vois les noms d'Arrah, de Cudjerah et de Kingalah (1) sur la carte du commodore Robinson, j'aurois été charmé de pouvoir établir la conformité de position de ces lieux aussi bien que celle de leur nombre : non que les places dont il s'agit (assez peu connues d'ailleurs) aient en elles-mêmes quelqu'importance, mais parce que cette correspondance dans les plus petits détails a quelque chose d'infiniment agréable pour les géographes (2). Au rapport d'Arrien, les Orites qui habitoient cette côte étoient armés et habillés comme les tribus indiennes ; mais leurs usages, leurs mœurs et leur langage particulier décèlent une race tout-à-fait distincte.

---

(1) Le lieutenant Mascall, qui fut officier volontaire sous le commodore Robinson, a dressé une carte où ces trois noms se trouvent placés autrement que sur celle de son chef, et dans des positions que j'aurois peut-être pu adopter. Mais cette carte varie si essentiellement en d'autres points, que Dalrymple n'en fait pas grand cas. (*N. de l'A*)

(2) Si le lecteur croyoit nécessaire d'approfondir davantage ce sujet, il pourroit faire usage du petit tableau que je vais lui mettre devant les yeux, et qui lui

Arrien a tracé avec précision les limites du pays des Orites. Il nous décrit leur territoire comme borné à l'est par l'Arabis ; au nord par une chaîne de montagnes (1) située dans l'intérieur des terres, et dont la direction est parallèle avec les bords de la mer ; à l'ouest, par une branche de cette grande chaîne, laquelle s'étend jusqu'à la

---

présentera, réunies sous un seul point de vue, toutes les distances partielles :

De l'Arabis à Pagala.........	200 stad.	12 $\frac{1}{2}$. mill.
A Kabana..................	300..	19.
ou par le Mss. 430 s. . 27 m		
A Krokala..................	200..	12 $\frac{1}{2}$.
A Tomérus..................	500..	31 $\frac{1}{4}$.
A Malana..................	300..	19.
	1500..	94 $\frac{1}{4}$.
Avec le nombre du Mss.......	130..	8.
	1630..	102 $\frac{1}{4}$.

(*N. de l'A.*)

(1) « A partir de ce point (l'Arabis Sommeany), le terrein est extrêmement plat tout le long de la côte ; mais les derrières sont très-élevés, et le pays va toujours en montant ainsi jusqu'à Cudjerah ». *Voyez* le lieutenant Porter, *page 3*. (N. de l'A.)

mer vers Malana ou le cap Moran. Ce cap ne paroît pas être fort avancé dans la mer, ni s'élever à une hauteur bien considérable; et j'imagine qu'il est joint au cap Arrubah (1), à une distance d'environ trente milles vers l'ouest, par des terres d'une certaine élévation. On ne peut guère douter que le nom de ce cap Arrabah (2) ne retienne la dénomination originaire par laquelle on distinguoit les Belootches Arabites de l'antiquité; car malgré que le cap même ne soit pas en dedans des limites assignées à ceux de cette tribu par Arrien, la puissance de ces montagnards s'est étendue tout le long de la côte, à travers la province des Orites jusqu'au cap Guadel. Le lieutenant Porter nous fournit une preuve convaincante de ce fait, lorsqu'il dit, en termes exprès, que la côte jusqu'à ce cap, s'appelle aujourd'hui Bloachee [le

---

(1) Arrabah, Arraback. *(N. de l'A.)*

(2) Un plan de la baie formée par le cap Arrabah se trouve dans la carte que Dalrymple m'a fournie pour cet ouvrage. Mais comme Néarque ne jeta point l'ancre dans cette baie, j'ai dû me borner à en faire mention. (*N. de l'A.*)

pays des Bloaches ou Belootches], et que, depuis ce cap jusqu'au Golfe Persique, elle reçoit le nom de Brodia. Il est donc bien constant que les Belootches, en portant leurs armes vers l'occident, ont porté également avec eux leur nom originaire, qui s'est conservé dans celui du cap Arrabah ; et s'il nous étoit donné de connoître le nom par lequel ils se distinguent entr'eux, peut-être trouverions-nous (quel que fût celui qu'ils reçoivent de leurs voisins) que leur langue naturelle a retenu quelque chose qui se rapporte à cette dénomination primitive.

Haûr est marqué par d'Anville (1) comme la capitale moderne de cette province : il place ce canton sur le Tomérus ; et selon lui, Haûr répond à l'Ora des anciens. Je pense qu'il suit à cet égard le géographe de Nubie (2), qui trace une route depuis l'Indus par Manhabère, ville située sur l'Arabis, et la fait passer par l'Haûr dont il est

---

(1) Éclaircissemens, *page 42*. Antiquité géograph. de l'Inde, *page 44*. (N. de l'A.)

(2) Al Edrisi, Geogr. Nub. *lib. Relax. pag. 58.* (N. de l'A.)

question ici, jusqu'à Firabuz (1) dans le Mékran ou la Gédrosie. L'âuteur du Périple fait mention d'Oræa; mais les renseignemens qu'il nous donne sont si vagues, qu'on ne peut rien en conclure. Il est évident que cet écrivain avoit visité en personne

---

(1) *Et via quæ ducit à Dabil* [Debil-Scindi] *ad Firabuz, transit per Manhabare; et inter Manhabare et Firabuz, media est* urbs quædam parva, habitata, Haûr appellata. *Urbs autem Firabuz est incolis et mercatoribus frequens, pertinetque ad provinciam Mekran.* Nub. Geogr. *pag. 58.*

Si le géographe de Nubie a tiré ces renseignemens d'auteurs arabes, dans quelles sources ces auteurs les avoient-ils puisés? Cet ouvrage arabe, composé dans le douzième siècle, est véritablement une mine précieuse qui, dégagée de la matière grossière dont elle est enveloppée, se trouveroit contenir beaucoup d'or très-pur. D'Anville auroit pu nous rendre le service de l'exploiter.

Ce géographe place le *Dabil* d'Al Edrisi à trois *stations* de l'embouchure du Mekran [l'Indus], c'est-à-dire, à la distance de soixante-cinq milles; ce qui le feroit presque correspondre à Pattala. Je soupçonne que Debil-Scindi, dans le sens des Orientaux, comprend tout le Delta, quoique ce nom n'ait été assigné depuis qu'à une partie. *Voyez* le géog. de Nub. *p. 57.* (N. de l'A.)

les côtes d'Arabie et du Malabar : tout porte à croire qu'il s'embarqua sur la flotte lorsqu'elle partit de l'Egypte ; car ce fut à cette époque, que, favorisée par la mousson, elle traversa l'océan, sans approcher jamais de la côte de Gédrosie. En conséquence, il ne parle que de la baie de Terabdon (1), que les anciens ont placée entre le cap Jask et Guadel ; et ensuite, après avoir dit deux mots d'Oræa, mais comme par hasard seulement, il passe sur-le-champ au Sinthus (2). Cet auteur paroît avoir ignoré la véritable position d'Oræa, puisqu'il le place à l'embouchure d'une rivière, et dans la baie, tandis que cette baie imaginaire se termine à Guadel, et qu'Oræa se trouve bien plus avancé à l'est de Guadel. Cette erreur (si réellement par Oræa l'auteur a entendu désigner Ora) ne semble pouvoir s'excuser chez lui qu'à raison de ce qu'il

---

(1) Peut-être le *Paragon-Sinus* de Ptolémée. Voyez *infrà*. (N. de l'A.)

(2) Sinthus est le nom que cet auteur emploie pour indiquer l'Indus ; et cette circonstance particulière prouve qu'il connoissoit les anciens noms de *Scind* et *Scindi*. (N. de l'A.)

n'avoit pas visité la côte; car tout ce qu'il a vu d'ailleurs par ses propres yeux, il le décrit avec la plus exacte fidélité. D'après Ptolémée, Ora (1) est situé par 102° 20′ de longitude et par 23° 40′ de latitude; mais comme nous gagnerions fort peu à corriger son erreur avec le secours de la méthode que j'ai suivie jusqu'à présent, je me dispenserai d'y recourir. Le nom général de Gédrosie est appliqué quelquefois par les anciens géographes à toute l'étendue de côte entre la Karmanie et l'Indus, de même que les Orientaux de nos jours lui donnent celui de Mekran; mais on doit faire la distinction entre les parties du pays qui n'offrent que des déserts et celles qui sont peuplées. Le territoire des Arabites et celui des Orites paroissent être couverts d'habitans; et l'on ne voit pas que l'armée macédonienne ait éprouvé aucune détresse avant qu'Alexandre eût passé les montagnes pour entrer dans la Gédrosie. C'est depuis cette ligne, selon toute apparence, que commencent

(1) Suivant la carte de Mercator, l'Ora de Ptolémée ne s'éloigne pas beaucoup de l'Ora du Périple. La confusion paroît être générale. (*N. de l'A.*)

les déserts au milieu desquels l'armée rencontra plus d'obstacles et de difficultés qu'elle n'en avoit eu à vaincre pendant tout le temps de son expédition.

En parcourant les détails relatifs à la côte des Orites, je ne trouve que trois places bien marquées, que trois points fixes; ce sont les deux fleuves l'Arabis et le Tomérus, avec le cap Malana ou Moran. Thévenot (1) parle du cap Malan, dont il ne s'est cependant pas assez approché pour le voir, dans son passage depuis le Golfe Persique. Cette circonstance ne sert donc à démontrer autre chose, si ce n'est que le nom existe toujours dans la langue du pays; et la ressemblance de nom, ainsi que la situation du cap, ne permettent pas un moment de douter que Malan ne soit le Moran dont parle Porter. Sans compter les erreurs auxquelles nous exposent les sons étrangers que reçoit l'oreille, on remarque en beaucoup d'occasions que les consonnes *l* et *r* se mettent indifféremment l'une pour

(1) Antiquité géographique de l'Inde, par d'Anville, *page 44*. — Thévenot, éd. ang. *p. 194*, *part. II*. (N. de l'A.)

l'autre. Je ne puis distinguer que par les distances données les trois endroits où la flotte s'arrêta sur cette côte, et dont il ne paroît pas qu'aucun fût habité; et quand Arrien assigne si facilement des noms à des mouillages (1) tout-à-fait inconnus, nous sommes autorisés à croire que Néarque eut avec lui des naturels auxquels ces noms étoient familiers. Comme le lieutenant Porter fait mention, ainsi qu'Arrien, de trois noms d'endrois différens sur cette côte, lesquels sont Arrah, Kudjerah et les rochers de Kingala (2), il est possible que celui qu'il appelle Kudjerah soit le même que le Krokala de l'historien grec. Nous devons nous rappeler, en effet, que la langue grecque n'a point de son qui réponde à notre *ch* anglais; et la prononciation de Cochela ne diffère pas beaucoup de celle de Kudjerah.

---

(1) D'après Porter, il n'y en a simplement que trois, et c'est assez l'usage des Orientaux de les nommer ainsi; car voici comme s'exprime Niebuhr, en parlant de la côte entre Suez et Jidda : On appeloit *ancrages* tous les endroits où notre petit vaisseau pouvoit être à l'ancre. *Voyage, tome Ier, page 230*, édit. d'Amst. (*N. de l'A.*)

(2) Hinglah, suivant Mascall. (*N. de l'A.*)

De pareilles ressemblances deviennent des preuves convaincantes, lorsque d'ailleurs elles se trouvent confirmées par les localités ou par des distances ; et la Rochette présume que le Kingala moderne est le même endroit qu'on appeloit anciennement Kabana.

Cette côte, suivant Strabon, a dix-huit cents stades d'étendue; et si, comme Arrien, il a pris pour guide le journal original du voyage, il paroît extraordinaire qu'il se trouve entre ces deux historiens, dans un nombre aussi peu considérable, une différence de cent soixante-dix stades. Peut-être ce défaut de concordance ne doit-il nous paroître qu'une raison de plus de nous tenir en garde contre les chiffres des manuscrits grecs, loin qu'il puisse aucunement servir à constater une différence réelle entre les deux auteurs. Les stades d'Arrien, tels que les présente corrigés le manuscrit de Gronovius (1), donnent environ cent deux

(1) Ce manuscrit fut trouvé par Gronovius à Florence, dans la collection du grand-duc. (Voyez *Præfat. ad Lect.*) Il contient, à n'en pas douter, des détails de la dernière importance. Cet accord qu'il éta-

milles ; ceux de Strabon, cent treize ; et les deux calculs s'accordent si bien avec la carte du commodore Robinson (qui établit ce nombre d'un peu plus de cent milles), qu'on ne pourroit guère se promettre un résultat plus exact de la part de navigateurs qui mesureroient la même distance en mer, sur-tout sans le secours des instrumens nécessaires.

Je pourrois terminer ici les détails relatifs au pays des Orites ; mais, en parlant de l'arrivée de la flotte à Malana, Arrien rapporte une circonstance qui me semble mériter d'être pour nous l'objet d'une attention particulière. C'est à cette époque du voyage, qu'il fait mention d'un phénomène qu'à la vérité nos navigateurs modernes ne regardent plus comme quelque chose d'extraordinaire, mais qui dut exciter beaucoup l'étonnement et la curiosité dans le siècle de l'historien grec. « Le soleil, nous dit-il, fut

---

blit entre les nombres, n'est pas une preuve médiocre de sa supériorité. Ce manuscrit est peut-être celui qui fut apporté de Constantinople en 1403, par Aurispa.

Voyez la Vie de Laurent de Médicis, par Roscoe, *page 30*. (N. de l'A.)

vu par Néarque dans le méridien au nord, et l'ombre se formoit du côté du midi ». Je vais traduire le passage en entier, avant d'entrer dans la discussion d'un point à l'occasion duquel toute la sévérité des critiques s'est exercée sur notre auteur.

« A mesure que la flotte avançoit le long » de la côte de l'Inde, c'est-à-dirc, du pays » des Arabites et des Orites (car les Ichtyo- » phages ne sont pas comptés pour une » tribu indienne), l'ombre, au rapport de » Néarque, ne se formoit pas de même » que dans les parties du globe qui étoient » connues des Macédoniens; car lorsque » la flotte, arrivée en pleine mer, eut fait » un assez grand espace de chemin vers le » sud, on observa que le soleil (1), ou dar- » doit verticalement ses rayons à midi, » sans qu'on vît aucune ombre, ou don- » noit si loin du côté du nord, que l'ombre » tomboit au sud. Les constellations sep- » tentrionales qui sont toujours au-dessus » de l'horizon, se couchoient presqu'aussi-

(1) Je prends ici sur moi, jusqu'à un certain point, de faire accorder l'auteur dans ce qu'il dit à ce sujet. *(N. de l'A.)*

» tôt qu'elles se levoient; et d'autres qu'on » avoit constamment remarquées jusqu'a- » lors, ou se trouvoient fort près de l'ho- » rizon, ou n'étoient point visibles du tout. » En ceci, Néarque n'avance rien, suivant » moi, qui choque les probabilités; car à » Syène en Egypte, lorsque le soleil entre » dans le tropique d'été, les habitans vous » montrent un puits dans lequel il n'y a point » d'ombre à midi : et comme le même phé- » nomène se remarque dans Méroé, il de- » vient très-présumable que, par toute l'Inde » qui est située vers le sud, l'ombre est » soumise aux mêmes loix physiques, et » plus particulièrement dans l'Océan In- » dien, qui s'étend bien davantage encore » du côté du midi ».

Dans le passage qu'on vient de lire, il semble que rien ne doive nous embarrasser: cependant, lorsque nous considérons qu'arrivé une fois à Malana, Néarque se trouvoit par 25° 16′ de latitude nord, position dans laquelle il ne pouvoit être à portée de remarquer cet effet extraordinaire dont j'ai parlé, nous ne découvrons pas facilement les moyens d'expliquer comment il auroit eu lieu dans un pays situé hors de

la limite du tropique. Il convient pareillement de se rappeler que nous voici parvenus à la fin du mois de novembre, époque à laquelle le soleil étoit au midi de l'équateur. Ainsi donc, avec quelque liberté que nous puissions nous permettre de rendre le texte, lorsque Néarque assure que la flotte étoit fort avancée vers le midi, nous devons demeurer certains que jamais aucun vaisseau grec ne s'éloigna assez de la côte pour observer ce phénomène de la manière spécifiée par l'historien.

Il est constant que ni Alexandre en personne, ni aucun détachement de son armée, ne pénétrèrent jamais plus loin vers le midi que jusqu'à l'embouchure du bras oriental de l'Indus; et dans cette partie du fleuve, à l'époque du solstice d'été, le soleil pouvoit darder verticalement ses rayons: mais, d'après tous les renseignemens que nous ont transmis les auteurs, Alexandre ne parvint à ce point du voyage que vers la fin de juillet, où le soleil retournoit au midi. Il n'est pas bien constaté non plus que l'embouchure du Nulla Sunkra (1) soit

---

(1) *Voyez* la Géographie des Grecs analysée, de

en-dedans du tropique. A la vérité, le major Rennell (1) et de la Rochette l'y placent l'un et l'autre ; mais jusqu'à ce que des observations exactes aient fixé les idées à cet égard, c'est toujours un point qui reste douteux pour nous (2).

Quoi qu'il en soit, si le phénomène dont il s'agit dut être remarqué et rapporté par Néarque, il semble extraordinaire qu'on n'en trouve aucune mention au point le plus avancé vers le sud où les Macédoniens aient jamais pénétré, et que cet officier n'en ait parlé qu'à l'occasion de Malana, où la flotte étoit à près de deux de-

---

Gossellin, *page 32*. Ce savant rapporte qu'Onésicrite a placé Pattala en dedans du tropique. *Voyez* aussi Pline, *liv. II*, *chap. 75*. (N. de l'A.)

(1) Dans la dernière édition de sa carte. (*N. de l'A.*)

(2) Sur la carte de Dalr. (celle du C. Pritty), Pandrummee est placé par 23° 13′ de lat., et à 23° seulement sur sa carte de Scindi.

Si donc Pandrummee est l'embouchure orientale, par une conséquence nécessaire cette embouchure est en dedans du tropique. Mon raisonnement n'a d'autre objet que de faire remarquer que nous n'avons rien de déterminé à cet égard par des observations. (*N. de l'A.*)

grés au nord du tropique, et le soleil au midi de l'équateur. Je chercherois bien à ménager ici la confiance dont Arrien est digne le plus souvent, si la chose étoit possible, en supposant que, dans ce passage, c'est lui-même qui a parlé pour Néarque d'une manière générale, plutôt comme d'une circonstance connue que comme d'un effet observé : mais le respect que je dois à la vérité m'oblige de confesser que le langage de l'historien grec est trop positif pour admettre une interprétation générale. C'est Néarque déposant de ce qu'il avoit vu lui-même (1); et je ne puis absoudre Arrien sans exposer l'amiral de la flotte d'Alexandre au reproche d'infidélité.

Néarque, j'en conviens, a été rangé par Strabon, avec Onésicrite et Mégasthène, au nombre de ces romanciers, qui, ayant écrit sur l'Inde, se sont livrés complaisamment à des narrations tout-à-fait fabuleuses : mais nous avons aujourd'hui des données beaucoup plus certaines que Strabon n'en eut de son temps pour comparer les récits de ces auteurs avec l'état réel du

---

(1) Ὤφθη αὐτοῖσι. (N. de l'A.)

pays; et je dois reconnoître, à la louange de Néarque, que j'ai toujours trouvé en lui un guide sûr avec lequel on ne s'égare point. Si je ne puis le justifier ici, je suis du moins autorisé à dire que des personnages si recommandables ont partagé l'erreur dans laquelle il est tombé, qu'il m'est permis d'espérer du lecteur un peu d'indulgence pour la digression dans laquelle je vais entrer : elle est d'un grand intérêt sous ce rapport, qu'elle fixera jusqu'à un certain point nos idées sur la connoissance que les anciens avoient de la géographie.

L'augmentation progressive de la longueur des jours d'été et des nuits d'hiver, à mesure que l'on approche vers le pole, étoit un fait déjà constaté dès le siècle d'Homère; et ce phénomène du soleil ne donnant point d'ombre à l'époque de son arrivée au tropique d'été (1), il est évident

---

(1) *Voyez* Bruce sur les Obélisques, Norden, Pococke, et l'excellent traité de Blair sur l'Origine de la Géographie, dans lequel cet auteur dit que le puits qui existoit à Syène en Egypte, avoit été creusé pour Eratosthène : mais nous sommes fondés sur un grand nombre de raisons, à lui donner une plus haute antiquité. (*N. de l'A.*)

que les Egyptiens l'avoient observé antérieurement à tout ce que nous connoissons de l'astronomie des Grecs. La forme sphérique de la terre n'étoit pas non plus, à ce qu'on nous assure aujourd'hui, un secret pour les Indiens, les Chaldéens, les Egyptiens et les Phéniciens; ou si les découvertes attribuées à ces peuples sont moins considérées, comme précédant toutes données historiques, nous savons par des faits irrécusables que Thalès étoit instruit de cette vérité importante. Si la science eût procédé régulièrement sur ces principes, les propriétés d'une sphère auroient pu amener les hommes à examiner la proportion de ces phénomènes aussi-bien que les phénomènes eux-mêmes, car ils ne manquèrent ni d'expérience ni de sagacité; mais ils errèrent dans le résultat et dans la combinaison de leurs observations. Voilà comment il est arrivé que, malgré que Thalès n'eût pas ignoré que la figure de la terre étoit sphérique, et qu'Anaximandre eût décrit le monde connu sur un globe, ce ne fut pourtant que trois cent cinquante ans après Thalès qu'Eratosthène tira une ligne parallèle à l'équateur, ce qui donna

l'idée de la doctrine des latitudes à l'école d'Alexandrie, et mit définitivement Ptolémée en état de faire une application universelle et de la longitude et de la latitude, à la science géographique.

Arrien étoit contemporain de Ptolémée; mais il eut des notions tellement bornées sur cette intéressante découverte, ou plutôt sur l'application dont elle étoit susceptible, que nous ne voyons point qu'il ait fait usage du terme en une seule occasion. Je regarde comme évident toutefois (et cela d'après la particularité même qu'il rapporte de Syène dans le passage cité plus haut), que l'auteur grec eut connoissance du phénomène produit par le soleil dans le tropique. J'ajoute qu'il ne dut pas ignorer que, vers le midi de Syène, le soleil pouvoit être vu au nord (1); car, dans un autre passage, il a indiqué les pluies du solstice en Ethiopie [la Nubie ou l'Abyssinie], comme la véritable cause des inondations du Nil; et quiconque a vérifié ce fait, qui étoit

(1) Puisqu'il dit, en propres termes, que le même effet se remarque dans Méroé. Méroé, suivant Bruce, est l'Abyssinie. (*N. de l'A.*)

connu de Strabon (1) aussi bien que d'Arrien, doit avoir observé que l'ombre tomboit au midi. Arrien nous offre lui-même la preuve qu'il étoit instruit de toutes ces circonstances, lorsqu'il raisonne sur l'extrait qu'on vient de lire du journal de Néarque; et Néarque semble avoir pris une attention aussi scrupuleuse à rapporter ce fait, qu'Arrien à le répéter, quand il dit que le phénomène eut lieu non pas précisément sur la côte, mais à quelque distance en mer. C'est ainsi encore qu'Arrien ne place pas Malana sur le même parallèle que Syène, mais qu'il conduit le parallèle jusque dans l'océan. Comme tout cela étoit exactement vrai si la flotte se fût trouvée à Malana durant le solstice d'été, et si les deux auteurs n'eussent pas assuré d'une manière positive avoir vu eux-mêmes [ὤφθη αὐτοῖσι], la seule faute qu'on auroit à leur reprocher seroit d'avoir dit qu'ils *avoient vu* un phénomène qu'ils *auroient pu seulement observer* à une autre époque de l'année. Tout le passage pourroit être pris dans une acception générale ou hypothé-

(1) Strab. *liv. II, page 98.* (N. de l'A.)

tique, sans que la confiance due à l'un et à l'autre narrateur en souffrît en aucune manière.

Mais supposons que Néarque et Arrien ne puissent être justifiés à cet égard; j'aurai du moins réussi à pallier leur tort jusqu'à un certain point, en même temps que je serai entré dans une explication curieuse pour le lecteur, si je fais voir combien la vanité qui donna naissance à cette erreur, étoit le caractère dominant des écrits composés par les anciens. De grands voyageurs et d'illustres conquérans ne croyoient jamais que les récits de leurs expéditions fussent assez pompeux, assez magnifiques, si leurs historiens ne les transportoient aux bornes de la nature connue. Alexandre est conduit par les siens (trop amoureux, sans doute, du merveilleux), dans le nord, jusque vers ces climats toujours glacés et couverts d'éternelles ténèbres; à l'est et au midi, jusqu'aux extrémités des pays que les ardeurs d'un ciel brûlant permettent à l'homme d'habiter (1). Mais sans aller chercher des écrivains aussi passionnés

(1) Q. *Curt.* lib. IX, cap. IX. *Ne naturam quidem*

pour l'hyperbole que Quinte-Curce, nous devons nous souvenir qu'Orphée (1) fait arriver ses Argonautes chez les Cimmériens qui ne voient jamais le soleil. Et dans quel lieu sont placés ces peuples? c'est ce qu'il n'est pas facile de découvrir. Toutefois leur contrée est privée des rayons du soleil, qu'interceptent pour eux les Alpes, les monts Riphées et le rocher de Gibraltar (2). Ulysse, dans Homère, jouit du même

---

longiùs posse procedere, brevi incognita nisi immortalibus visuros.

Tout ce sujet seroit susceptible d'une discussion bien étendue, si j'osois prendre la liberté de m'y livrer. *(N. de l'A.)*

(1) Orph. *Argon., liv. M. CXVI.* (N. de l'A.)

(2) Le lecteur pourroit imaginer que je me plais ici à verser le ridicule sur le poète grec; il est pourtant d'une vérité exacte qu'Orphée dit tout cela:

Ἔπειτα δὲ Κιμμερίοισι
Νῆα θοὴν ἐπάγοντες ἱκάνομεν· οἱ ῥά τε μοῦνοι
Αἴγλης ἄμμοροι εἰσι πυριβρόμου ἠελίοιο·
Ἐν μὲν γὰρ Ῥιπαιὸν ὄρος, καὶ ΚΑΛΠΙΟΣ αὐχὴν
Ἀντολίας εἴργουσ᾽, ἐπικέκλιται δὲ πελώρη
Ἄσσον ἐπισκιάουσα μεσημβρινὸν ἠέρα Φλέγρη.
Δείελον αὖ κρύπτουσι φάος τανυηκέες Ἄλπεις
Κείνοισι μερόπεσσιν, ἀχλὺς δ᾽ ἐπικέκλιται αἰεί.

Argon. 1125.

privilége ; le poète transporte son héros dans une région qui a l'avantage d'être éclairée par le jour polaire, et que son commentateur nous donne pour le pays des Cimmériens (1). Il y a mieux : le même poète nous apprend que cette région étoit située dans le territoire des Lestrygons ; et la Lestrygonie est en Italie, précisément à trois jours de navigation de l'île de Circé et de la baie de Naples. César (2) s'exprime avec la précaution d'un historien, lorsqu'il écrit qu'il n'y avoit pas de nuit (3) aux extrémités de la Bretagne, ou des îles (4) situées au nord de Mona. « Voilà, dit-il, ce

---

Cette bizarre union des monts Riphées, de Calpé et des Alpes est abandonnée, même par le commentateur. (*N. de l'A.*)

(1) Εγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματος εισι κέλευθοι.
Odyss. K. 86. (*N. de l'A.*)

(2) Bello Gall. *lib. V, cap. 13.* (N. de l'A.)

(3) Si par cette expression, *il n'y a point de nuit*, César a entendu que les ténèbres qui succèdent à la clarté du jour ne sont pas absolument épaisses, nous n'avons plus d'erreur à lui reprocher. (*N. de l'A.*)

(4) Il semble que cet auteur ait voulu parler des Hébrides. (*N. de l'A.*)

qui m'a été assuré». Mais il n'eut aucune occasion de constater l'exactitude du fait. La seule chose qu'il observa lui-même, c'est qu'en Bretagne les jours d'été étoient plus longs que sur le continent. Pythéas (1) de

---

(1) Ce Pythéas est traité par Strabon (*I, 64; II, 104;*) comme un inventeur de fables : mais il a trouvé grace aux yeux de ses compatriotes, car Huet ne voit pas tout-à-fait en lui un auteur de fictions ; et suivant Gossellin, quoiqu'il parle rarement le langage de la vérité, on découvre chez lui des connoissances puisées dans des sources très-pures, et des notions de géographie qui, pour avoir précédé toutes les données historiques, étoient cependant meilleures que celles des Grecs. Voilà ce que pense Gossellin ; et ce systême n'est pas, selon moi, la partie la plus estimable de son ouvrage. *Géographie des Grecs analysée*, p. 45 et suiv.

Pythéas prétend qu'à Thulé le tropique du Cancer devient le cercle arctique, ou en tient la place; ce que Gossellin explique en supposant qu'il a voulu dire qu'à Thulé le tropique du Cancer est toujours visible au-dessus de l'horizon. *Voyez* Strabon, *page 114*, et Gossellin, *page 48*. *(N. de l'A.)*

Il ne devoit pas suffire à l'auteur de désapprouver vaguement ce que Gossellin avoit dit sur Pythéas ; il eût fallu articuler des faits positifs, et nous apprendre en quoi pèche le prétendu *systême* de notre savant compatriote. Un écrivain aussi recommandable et aussi

Marseille avança beaucoup plus du côté du nord ; il parvint jusqu'à Thulé, c'est-à-dire, en Islande. « Dans cette contrée, dit-il, le jour et la nuit avoient chacun six mois de durée continuelle ». Le fait rapporté ici par Pythéas n'est exact qu'à l'égard des pays situés immédiatement au pôle ; et par malheur pour son assertion, l'Islande ne se trouve pas en dedans du cercle arctique.

Ces divers récits, je ne les ai pas mis sous les yeux du lecteur pour en faire un objet de ridicule ou de plaisanterie, mais bien pour montrer que des voyageurs, des poètes et des historiens se sont accordés tous à placer un phénomène réel dans une fausse latitude. Tous ils avoient ouï parler de ce phénomène, comme ayant été vu quelque part dans le nord ; et chacun d'eux a cru devoir en fixer l'apparition là où se bornoient ses propres connoissances, ou celles du siècle dans lequel il vivoit. Je ne puis, si l'on veut, justifier Arrien ou Néarque

---

éclairé que le docteur Vincent, n'est pas excusable de se permettre légèrement de pareilles insinuations. (*N. du T.*)

d'être tombés dans une méprise de ce genre : mais j'ai prouvé du moins, suivant ma promesse, que d'illustres personnages avoient partagé leur erreur de manière à rendre excusable, jusqu'à un certain point, aux yeux du lecteur, une vanité qui semble avoir été le mobile commun du plus grand nombre de nos anciens auteurs, et qu'on peut bien leur pardonner après tout, quoique, d'ailleurs, on doive se garder de les imiter. J'espère que cette faute, la seule qu'on soit en droit de reprocher à Arrien, ne compromettra point la réputation de véracité dont il jouit universellement. La digression à laquelle je viens de me livrer n'a eu d'autre motif que d'absoudre cet historien, si recommandable d'ailleurs. Je me flatte donc que, sous ce rapport, on ne la trouvera pas déplacée.

Nous allons maintenant reprendre la suite de l'expédition, et conduire Néarque le long de la côte des Ichtyophages. Dans cette partie du voyage où nul commentateur encore ne s'est hasardé à tracer les progrès de la flotte, nous le verrons éprouver tous les malheurs possibles, à l'exception des vents contraires.

ICHTYOPHAGES.

III. Cette côte abandonnée, qui s'étend depuis Malan jusqu'au cap Jask, n'a pas moins de quatre cent cinquante milles en ligne droite, et d'environ six cent vingt-cinq milles, ou dix mille stades (1), d'après la route que tint la flotte. Toutefois, il ne faut pas en conclure que l'excédant de cent soixante et dix milles, qui forme la différence entre ces deux nombres, doive être attribué entièrement à la navigation le long du rivage; car la côte est droite en général, et les inégalités produites par les détours de chaque baie, sont peu considérables. On peut supposer que le danger de la famine qui commençoit à se faire sentir, augmenta les efforts des navigateurs; tandis que, d'un autre côté, l'acquisition d'un pilote, et l'avantage d'un vent favorable, contribuèrent à rendre plus longue la navigation de chaque journée. Nous trou-

(1) Strabon, *page 720*, ne parle que de sept mille quatre cents stades. C'est là un point que nous examinerons ci-après avec une attention plus particulière. *(N. de l'A.)*

verons donc que, désormais, la flotte fit assez souvent mille stades, ou plus de soixante milles par jour; et comme on aura des preuves qu'elle ne serra pas toujours la côte d'aussi près que dans les autres parties du voyage, on est fondé à présumer que les moyens de juger les distances étoient diminués pour Néarque, ce qui fut cause, jusqu'à un certain point, de l'erreur qui existe dans ses calculs, erreur qui tendoit naturellement à augmenter son évaluation de la mesure.

Il étoit nécessaire, avant d'aller plus loin, de rapporter ces circonstances, parce que le stade de d'Anville est moins susceptible d'être employé pour cette côte, et cela dans la proportion exacte de la différence entre quatre cent cinquante milles et six cent vingt-cinq; et comme il ne se rencontre aucune variation de ce genre dans la première partie du voyage, comme la navigation du Golfe Persique ne nous en présentera point d'aussi fortes, il devient d'autant plus indispensable d'indiquer les causes de celles qu'on remarque ici. La principale de ces causes, à mon avis, fut l'extrême détresse où Néarque se vit réduit, et

qui faisoit paroître les distances plus longues, en même temps qu'elle occupoit trop sa pensée pour qu'il mît une grande justesse dans ses calculs.

Une côte qui fournissoit du poisson pour toute nourriture, et dont les habitans, désignés sous le nom de mangeurs de poissons [*Ichtyophagi*], n'avoient pas d'autre trait caractéristique qui les distinguât; cette côte, dis-je, n'offroit aucune idée consolante à une multitude de Grecs, pour lesquels le manque de pain étoit toujours une véritable famine (1) : et quoiqu'Arrien prétende qu'il s'y trouve des tortues, et que Marcien d'Héraclée fasse mention (2) d'une tribu

---

(1) Σῖτος, qui est le terme général dans la langue grecque, signifie du pain, comme ce dernier mot s'emploie d'ordinaire parmi nous pour exprimer la nourriture. Nous avons plusieurs exemples qui prouvent que les Grecs regardoient la disette de pain comme une famine réelle. L'histoire romaine nous en fournit entr'autres un très-remarquable. Au siége de Bourges, les troupes de César avoient des vivres en abondance, mais point de pain. Cette raison parut suffisante au général romain pour proposer à son armée de lever le siége. (*N. de l'A.*)

(2) Hudson, *Geogr. min. Marc. Heracl.* pag. 22. (*N. de l'A.*)

appelée les Mangeurs de tortues [*Chelonophagi*], de ce que la chair de cet animal est considérée parmi nous comme un manger délicieux, on ne doit pas inférer qu'elle fût, à beaucoup près, un mets aussi agréable pour les Grecs. Je soupçonne bien plutôt que les dénominations d'Ictyophages et de Chélonophages ne sont guère autre chose, dans le texte grec, que des termes de mépris, ou du moins qu'elles impliquent avec elles l'idée de la misère. Je ne trouve pourtant nulle part des témoignages positifs d'une répugnance absolue des Grecs pour cette espèce de nourriture : je n'ai rencontré non plus aucune preuve qu'ils en aient fait usage, comme des testacées, par exemple, que ramassèrent les Macédoniens dans le port d'Alexandre et sur les bords du fleuve Arabis. A mesure que nous avancerons avec la flotte, nous aurons occasion d'observer que le poisson étoit presque le seul moyen de subsistance pour les naturels du pays, ainsi que leur unique ressource pour se procurer les commodités de la vie, si toutefois on peut donner un semblable nom à celles dont ils jouissoient. Nous verrons qu'ils construisoient

leurs habitations avec de gros os de poissons (1), et les couvroient avec les écailles; que leurs vêtemens étoient faits de la peau; que, dans leur pain même, il entroit de la chair de poisson pilée, laquelle formoit une substance qui se conservoit; qu'enfin, le peu de bétail qu'ils élevoient se nourrissoit aussi de poisson. Les mêmes circonstances ont été remarquées par les voyageurs modernes que leur navigation a conduits dans ces parages. Thévenot, Tavernier et Niebuhr semblent étendre à la côte de Perse et à la Karmanie les détails qu'ils nous donnent sur celle des Ichtyophages. Edouard Barbosa, qui étoit pilote à bord d'une des flottes portugaises par lesquelles cette côte fut visitée pour la première fois vers l'an 1519, s'exprime dans

---

(1) La baleine, qui fréquente cette côte, ainsi que nous nous en convaincrons ci-après, pouvoit leur fournir d'excellens matériaux, comme il est facile d'en juger par les mâchoires de cet animal, qui sont assez communes en Angleterre. Arrien, *liv. VI, page 262*, parle de coquillages, ou plutôt de grandes conques avec lesquelles ces naturels composoient une partie de leurs habitations : elles en formoient peut-être la toîture. (*N. de l'A.*)

les termes suivans : « Les naturels n'ont qu'un petit nombre de ports, très-peu de blé ou de bétail ; leur pays est une plaine basse et déserte : ils se nourrissent principalement de poissons, et en prennent quelques-uns d'une grosseur prodigieuse. Ils les salent, tant pour leur propre usage que pour les exporter. Ils les mangent secs, et les font manger aussi (après les avoir fait pareillement sécher) à leurs chevaux et à leur bétail de toute espèce (1) ». Tant il est vrai que, depuis deux mille ans, l'affreuse misère a fixé invariablement son séjour sur cette triste côte : tant il existe d'uniformité entre les rapports des voyageurs modernes et le témoignage d'Arrien.

Le nom de Mekran paroît être le mot persan ou indien employé pour désigner toute l'étendue de cette côte, depuis l'Indus jusqu'à Kerman ou la Karmanie. Elle est d'abord appelée ainsi, parce qu'elle commence à l'Indus ou Mekran ; bientôt après elle reçoit la dénomination de Kutch-Mekran, de Kidgi ou Kutch la capitale : toute-

---

(1) Ramusio, *vol. Ier, p. 295.* (N. de l'A.)

fois, les géographes la distinguent aujourd'hui par la division plus moderne de Bloachee et Brodia, dont la limite est à Guadel. Mais du temps d'Alexandre, le nom d'Ichtyophages étoit donné aux seuls habitans de la côte, tandis que l'intérieur du pays, depuis les confins du territoire des Orites jusqu'à la Karmanie, portoit celui de Gédrosie, contrée à-peu-près aussi déserte que la côte elle-même, et n'offrant pas plus qu'elle les moyens d'assurer la subsistance d'une armée.

Il est évident qu'Alexandre avoit pénétré dans ce pays avant que la flotte fût parvenue à Krokala, puisque Léonnatus rejoignit Néarque en cet endroit, Léonnatus qui avoit été laissé en arrière à cet effet, lorsque le corps d'armée s'étoit avancé dans la Gédrosie. Le détail des obstacles que l'armée macédonienne eut à surmonter dans cette contrée, est étranger à l'objet dont je m'occupe ici : mais l'attention particulière avec laquelle Alexandre pourvut à la conservation de sa flotte, se lie d'une manière immédiate à l'exécution du voyage; et je pense qu'un simple examen de la conduite de ce prince, aura pour effet de le

justifier plus victorieusement du reproche qui lui est fait d'avoir cédé à un pur mouvement de vanité dans cette partie de son expédition, qu'aucun autre argument qu'on pourroit produire pour sa défense.

Les historiens (1) nous disent en termes formels, qu'au moment où Alexandre entra dans cette province, son intention étoit d'avancer le long de la côte, de reconnoître si elle offroit de bons mouillages, de creuser des puits, en un mot, de subvenir par tous les moyens possibles aux besoins de la flotte. Mais il ne tarda pas à se convaincre que la nature même du pays rendoit de pareils projets inexécutables. Il chargea cependant Thoas d'aller en avant, à la tête d'un petit corps de cavalerie, pour faire quelques observations : mais le rapport de cet officier n'eut d'autre résultat que de confirmer l'extrême détresse du petit nombre de naturels qui vivoient en ces lieux ; on apprit par lui, que l'eau même, très-rare dans le pays (2), n'étoit qu'une

---

(1) Arrien, *liv. VI*, *page 262*. Strabon, *liv. XV*, *page 722*. (N. de l'A.)

(2) Otter, *tome Ier*, *page 409*, ne donne pas moins

eau salée, et que les habitans ne parvenoient à se la procurer qu'en creusant le sable ou la terre. D'après ces renseignemens, l'armée fut obligée d'avancer dans l'intérieur du pays. La longueur des marches qu'il fallut faire pour avoir de l'eau, fatigua excessivement les troupes, et causa la mort d'un assez grand nombre de bêtes

---

de cinq rivières à cette province. Il est donc naturel de penser qu'il y a un peu d'exagération dans ce que nous disent les historiens, de la difficulté que l'on éprouve à s'y procurer de l'eau. Je démontrerai ci-après (*voyez* l'article *Cyiza*, où il est fait mention du fleuve Hydriakus), qu'au moins deux de ces rivières avoient une eau salée; et la nature du sol, que les auteurs anciens et modernes nous décrivent comme composé de sel ou de nitre tout le long de la côte, laisse présumer que, dans l'universalité du pays, les eaux participoient de l'une ou de l'autre de ces deux substances. Voilà ce que rapporte Arrien en parlant du lieu où se trouve en ce moment l'armée; et le lieutenant Porter nous dit la même chose de la qualité de l'eau à Sommeany. Si l'eau de la rivière Sommeany même n'eût pas été une eau salée, les naturels n'auroient pas conseillé de creuser les sables pour en avoir de meilleure; et il est à remarquer que l'eau qui sort de ces creux, cesse d'être fraîche dès le second ou le troisième jour. (*N. de l'A.*)

de somme. Alexandre eut cependant le bonheur de trouver une provision de blé dans un des endroits où il s'arrêta. Quelque pressans que fussent les besoins de l'armée, il voulut que cette provision fût réservée pour la subsistance de la flotte : il apposa son propre cachet sur les sacs, et donna l'ordre de les transporter jusqu'à la côte. Mais le sentiment de la cruelle détresse où l'on étoit réduit alors, prévalut sur la crainte du châtiment; les soldats chargés d'escorter ce blé, brisèrent le cachet, et firent servir au soutien de leur propre existence le dépôt qui leur étoit confié. Alexandre, sachant combien ils avoient eu à souffrir, ne jugea pas que ce fût le moment de sévir contr'eux. Il essaya de nouveau d'envoyer à la flotte un autre approvisionnement, moins considérable, en chargeant Crethée du soin de le conduire; enfin, il tenta d'expédier, sous le commandement de Télèphe, un troisième envoi, qui consistoit en une petite quantité de blé tout frais moulu. Il avoit préalablement distribué les naturels dans les différentes provinces du haut pays, pour qu'ils allassent y chercher des dattes, des

bêtes à laine, et même des viandes salées, ne négligeant ainsi aucun des moyens qui pouvoient assurer la conservation de sa flotte. L'armée lutta soixante jours (1) contre les horreurs de la disette, avant d'arriver à Pura (2), ville capitale de cette contrée sauvage ; et durant une partie de la marche, le danger fut tel, soit à raison du manque absolu d'eau, soit par la faute des guides, que, si Alexandre ne se fût pas mis lui-même à la tête de cinq cavaliers, les seuls en état de faire le service, et s'il n'eût pas gagné en toute diligence le bord de la mer, où il trouva de l'eau en creusant le sable, les historiens ne craignent pas d'affirmer que la perte de l'armée entière étoit certaine. Elle avança le long de la côte durant sept jours. On réussit à faire subsister les troupes par les mêmes moyens, jusqu'à ce qu'enfin les guides retrouvèrent la route; et l'on arriva sans autre malheur à Poora (3).

---

(1) Suivant Strabon. Arrien dit expressément, depuis le temps où elle avoit quitté Ora. *(N. de l'A.)*

(2) J'écrirai désormais *Poora*, qui est la prononciation grecque. *(N. de l'A.)*

(3) La capitale actuelle de Mekran est Kidge. (*Voyez*

En lisant dans les historiens les détails que je viens de rapporter, quelques circonstances m'ont porté à croire que l'armée eût moins souffert du manque d'eau sur la côte que dans l'intérieur des terres. J'ajoute qu'il est assez probable que pendant les sept derniers jours de marche dont je viens de parler, Alexandre n'ayant plus de nouvelles de la flotte, désespéra de son salut : car il ne pouvoit pas savoir que Néarque eût été retenu près d'un mois par la mousson; il n'avoit non plus aucune donnée pour calculer avec certitude les causes de ce retard. Il est constant que Néarque se procura de l'eau de la même manière qu'Alexandre; l'un et l'autre reçurent des naturels du pays les indications nécessaires à cet égard. Plusieurs voyageurs nous apprennent que, par-tout où croît le palmier (1), quelle que soit l'aridité du sol,

---

Cheref-eddin, *vol. II, page 417*, édit. française.) Poora, qui est le Poreg ou Phoreg du géographe de Nubie, semble cependant être toujours une place de quelque importance relative. *(N. de l'A.)*

(1) Le palmier vient en Egypte; et lorsque les Egyptiens eurent empoisonné l'eau du Kalish d'Alexandrie, César fit creuser des puits sur la côte. *(N. de l'A.)*

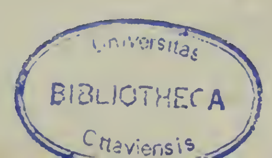
on est toujours assuré de trouver de l'eau en creusant le terrein à la profondeurde dix à quinze pieds.

Je ne puis expliquer comment il se fait que cette marche de l'armée, au sein de la Gédrosie , dura soixante jours. La distance, en traversant un désert sablonneux, ne pouvoit pas être beaucoup plus longue que par mer ; et l'on est fort embarrassé de concevoir qu'un espace de quatre cent quatre-vingts milles (1) ait exigé un si long intervalle de temps.

Au rapport d'Arrien, les marches furent tellement forcées qu'il périt un grand nombre de soldats ; et Strabon dit positivement qu'elles étoient de deux cents (2), quatre

(1) Quatre cent quatre-vingts milles pendant soixante jours, donnent huit milles par jour, marche assez longue pour une journée dans un pays impraticable, si on peut la faire accorder avec les autres marches forcées : et peut-être devons-nous compenser la longueur particulière de la marche de quelques journées, avec les difficultés générales qui obligeoient d'abréger celle des autres. *(N. de l'A.)*

(2) Il y a quelque chose d'inexplicable dans les stades de Strabon : car si nous devons croire qu'ils sont ceux de d'Anville, deux cents de ces stades ne font que



cents, et même six cents stades, c'est-à-dire, quelquefois de trente-sept milles par jour, ce qui surpasse toute croyance; et remarquez que plus la longueur est augmentée, moins elle s'accorde avec le nombre des jours.

Comme nous n'avons aucun moyen de résoudre ces difficultés, je me contenterai d'établir la position de l'armée à Poora, et celle de la flotte à Malana, suivant les dates fixées par les historiens. Il semble d'autant plus nécessaire de prendre ce parti, que nous n'aurons plus à nous occuper d'Alexandre jusqu'à l'époque où Néarque le retrouva dans la Karmanie. Ce prince avoit quitté Pattala un mois ou six semaines avant Néar-

---

douze milles et demi, ce qui n'est pas une marche extraordinaire pour un jour; et s'il faut les regarder comme étant des stades olympiques, six cents donnent soixante-quinze milles, marche infiniment trop forte pour une seule journée.

Stades de d'Anville.	Milles anglais.	Stades olympiques.	Milles romains.
200....	12 ½	200.....	25.
400....	25.	400.....	50.
600....	37 ½	600.....	75.

(N. de l'A.)

que, c'est-à-dire, dans le courant du mois d'août (1). Il n'est pas aisé de reconnoître combien de temps il resta dans le pays des Arabites et des Orites. Mais d'après un événement qui se passa dans la Gédrosie, et les soixante jours employés à traverser cette province, nous le ferons arriver à Poora (2) vers les derniers jours de novembre : et comme Néarque atteignit Malana le 27 de ce même mois de novembre, nous pouvons conjecturer que les sept jours de marche d'Alexandre le long de la côte des Ichtyophages à l'extrémité occidentale, eurent lieu pendant le temps même du séjour de Néarque à Malana, ou bien, précisément à l'époque à laquelle cet officier venoit de commencer

---

(1) *Voyez* Anamis, *infrà*. (N. de l'A.)

(2) Otter, *tome Ier, page 408*, parle de Kié ou de Guié, comme étant la capitale de Mekran : mais comme il fait de Kié, et de Kiz, ou Kidsj, deux places distinctes (ce qu'elles sont réellement), il est très-probable que cet écrivain s'est trompé, et d'autant plus qu'il ne se trouve d'accord ni avec le géographe de Nubie, ni avec Cheref-eddin. Il sembleroit que Phoreh est l'ancienne capitale, et Kidsj la moderne. *(N. de l'A.)*

sa navigation à la limite orientale de la même tribu. Je ne suis entré dans ces détails particuliers que pour prouver les rapports qui existent entre les mouvemens de la flotte et ceux de l'armée; et ce n'est pas sans quelque plaisir qu'on remarque une correspondance parfaite entre les uns et les autres. Un second but que je me suis proposé, a été de démontrer, contre le sentiment de tous les historiens, qu'en pénétrant au travers de cette région déserte, Alexandre n'écouta pas simplement les conseils de sa vanité, mais qu'il réalisa l'exécution d'une partie de son vaste projet d'ouvrir une communication par mer avec l'Inde. Les trois tentatives que fit ce prince, au milieu même de sa plus cruelle détresse, pour secourir la flotte, concourent à établir ce point comme l'objet principal dont son esprit étoit incessamment occupé. Peut-être la perte d'hommes qu'il essuya dans cette expédition, tomba-t-elle en plus grande partie sur les naturels de l'Asie qui composoient alors le gros de son armée. Il ne paroît pas, en effet, que le nombre des Macédoniens fût diminué à l'époque de leur arrivée dans la Karmanie, ni qu'Ale-

xandre en ait vu périr beaucoup dans les combats qu'il livra depuis.

Nous avons laissé Néarque à Malana le 27 novembre. Il y resta pendant la durée de ce jour seulement ; et ayant appareillé de nuit, il fit une navigation de trente-sept milles jusqu'à Bagasira. Il trouva ici un bon port, et un village appelé Pasira (1), situé à la distance de quatre milles environ en montant le pays. La position du lieu où il s'arrêta, correspond à celle d'une crique marquée à l'est du cap Arraba sur la carte du lieutenant Porter, et que Mascall a désignée dans la sienne sous le nom de Jerkumutty (2) ; mais la distance n'est que de

BAGASIRA.
XIIIe Stat.
28 novemb.
57e jour.

---

(1) La Rochette place ce village à l'ouest du cap Arraba, au lieu de le mettre à l'est ; et toute sa distance depuis le Tomérus jusqu'au cap se réduit à rien. N'auroit-il pas pris mal-à-propos la crique de Jerkumutty pour le Tomérus? Pasira n'est peut être qu'une corruption de Bagasira. *(N. de l'A.)*

(2) La carte de Mascall n'a pas été dressée d'après les observations personnelles de ce géographe ; et par cette raison même, il s'en faut qu'elle soit exacte. Le nom de Jerkumutty est mal appliqué ici ; il appartient à Churmut, le Calamalta des Portugais, le Kalama d'Arrien. A la première inspection des deux mots, qui

quinze milles. Nous ne pouvons, au reste, commettre une erreur bien forte, puisque, dans la navigation du jour suivant, on tourna le cap Arraba; et comme le journal ne précise aucune distance pour la route que fit Néarque en doublant ce promontoire, les trente-sept milles sont un espace suffisant pour que toute cette navigation y soit comprise. A la vérité, le texte ne justifie point la supposition que je me permets ici; mais comme le cap est un point fixe, nous courons peu le risque de nous tromper.

Au sujet de Ba-gasira, le lecteur voudra bien, je l'espère, accueillir une remarque assez intéressante. Le terme *gasira* indique une navigation des Arabes sur cette côte avant le siècle d'Alexandre. Car ce mot n'est autre que *Gesira*, qui signifie, comme on le sait, une île ou péninsule en arabe, et aussi un cap, à ce que j'imagine. Une particularité qui mérite d'être observée, c'est que, sur la côte des Ichtyophages, on rencontre deux fois ce terme, d'abord dans

---

pourroit soupçonner une relation quelconque entre Jerkumutty et Kalama? *(N. de l'A.)*

Ba-gasira, la seconde station, et dans Dagasira, l'avant-dernière : il se présente de même dans le Périple de la Mer Erythrée, avec la transposition d'une syllabe. Car Ba-rygaza est ou Guzarate (1), ou le golfe de Cambaye; et Ba-rigasa rectifié donne précisément le nom de Ba-gasira, sous lequel Arrien nous désigne la baie qui est à l'est d'Araba. J'en appelle, au reste, pour ce qui concerne l'interprétation fidelle de la syllabe *Ba*, à l'autorité des professeurs de littérature orientale : car elle entre dans la plupart des noms de lieux situés sur cette côte, tels que Ba-lomus, Bar-na, Ba-dara, A-laba-geion, Ba-geia, Ba-dis; et par-tout où je la trouve employée, je pense qu'elle indique un golfe ou une baie, comme elle l'est, par exemple, dans Ba-rygaza, pour signifier le golfe de Cambaye, et dans ce passage d'Arrien, pour exprimer la baie formée par le cap Arraba. Je m'étois livré à quelques recherches pour connoître s'il existoit une opposition entre les syllabes

---

(1) Les variations ou corruptions de ce mot sont à l'infini; car nous trouvons *Gasira*, *Gesira*, *Geriza*, *Geziret*, *Dsjesiret*, *Guzerat*, *&c.* (N. de l'A.)

Ba et *Da*, soupçonnant que par Da, Dah ou Dagh (1), on devoit entendre la *tête* du cap, c'est-à-dire, sa pointe la plus avancée en mer, et par Ba, la *croupe* du cap. Mais mon ami le docteur Russell, que je consultai à ce sujet, ne me laissa pas l'espoir de découvrir une origine semblable dans la langue arabe, où il falloit la chercher. Je me contenterai d'ajouter que, par-tout où la syllabe *Ba* est jointe à un nom, nous sommes à-peu-près certains de rencontrer une baie (2), ce qui prouve une conformité de son assez extraordinaire avec le terme usité dans notre langue, pour exprimer la même chose; et ce ne seroit pas sans quelque curiosité que je m'occuperois à rechercher l'étymologie du mot, si l'on pouvoit se flatter de la trouver dans les

---

(1) *Dagh*, en langue turque, est une montagne, et *Dahr*, en persan, un commandant en chef. Si le mot est dérivé de quelque racine qui signifie *une tête*, il répond très-bien ici à notre sens; mais c'est ce que n'accordent ni M. Jones ni le docteur Russell. (*N. de l'A.*)

(2) Notre mot *baie* vient de *beagan*, courber, former des courbures ou détours. *Voyez* Junius, *in voce*. (N. de l'A.)

langues arabe, persane, pehlvi, sanscrit, où dans quelque dialecte des naturels de la côte.

La flotte appareilla de Ba-gasira le 29 dès la pointe du jour, et continua sa route en tournant le cap, qui s'avançoit en mer jusqu'à une distance considérable, et dont l'élévation avoit quelque chose d'imposant. Après avoir dépassé la pointe de ce cap, on fut obligé de mettre à l'ancre, sans débarquer les troupes qui étoient à bord, parce que le ressac portoit avec violence sur la côte (1). On parvint toutefois, mais non sans beaucoup de peine, à conduire quelques hommes à terre, pour aller faire la provision d'eau. Ils réussirent à s'en procurer en creusant des trous sur le rivage; mais ils n'en trouvèrent qu'une très-petite quantité, encore étoit-elle mauvaise. Quoiqu'Arrien n'ait assigné aucun nom à ce cap, il est impossible que nous nous trompions en l'appelant le cap Arraba, dénomination qui conserve toujours quelque chose du nom d'Arabites, donné par

CAP ARRUBAH, ARRABA, ARRUBAK. *XIVe. Stat.* 29 novemb. 58e jour.

(1) Ῥηχείη, *petrosum littus*, suivant les traducteurs. *(N. de l'A.)*

Arrien aux Belootches, dont la puissance, ainsi que je l'ai déjà observé, s'étend aujourd'hui vers l'est beaucoup au-delà de ce promontoire. L'île Karnine, qu'Arrien place à la distance de deux journées de navigation, correspond si exactement avec Ashtola (1), la seule île qui mérite d'être remarquée sur la côte, qu'on ne risque point de commettre d'erreur en appliquant l'un et l'autre nom au même lieu; et si la position de l'île est bien établie, on ne sauroit se méprendre à l'égard de celle du cap.

KOLTA. XVe. *Stat.* 30 novemb. 59e jour.

Le jour suivant, la flotte ne fit pas plus de douze milles et demi pour arriver à Kolta; et le lendemain, une navigation d'un peu plus de trente-sept milles, la conduisit à Kalama (2).

---

(1) Ptolémée parle d'une île de cette mer, appelée *Asthœa*, et qui, suivant ses calculs de la longitude, est placée précisément en face du fleuve Arabis: mais comme il n'y a sur la côte aucune île un peu considérable, si l'on en excepte Ashtola, on est autorisé à présumer que le nom d'Asthæa, quelque erreur que Ptolémée ait commise dans la position de cette île, se rapporte à Ashtola. *(N. de l'A.)*

(2) Kalama, Kalyba. *Manuscrit de Gronovius.* (N. de l'A.)

KALAMA.
XVIe Stat.
1er. décemb.
60e jour.

J'ai déjà observé que les calculs des distances, sur cette côte, tendent presque toujours à excéder la véritable mesure ; et le nombre de stades spécifié comme celle de Malana à Kalama, en est une preuve. Quatorze cents stades produisent quatre-vingt-sept milles ; et si j'avois ajouté une distance pour doubler le cap, la disproportion auroit été encore plus grande. Dans les quatre-vingt-sept milles, il y en a vingt-deux de trop : car le commodore Robinson n'en compte que soixante-six sur sa carte ; et mon propre calcul ne sauroit être erroné, à moins que je ne me sois trop attaché à faire de Malana et de Moran le même lieu, ce qui n'est guère croyable, attendu que les mesures qui précèdent, correspondent toutes entr'elles. Nous devons donc attribuer cet excédant de vingt-deux milles, soit au circuit que fit la flotte en tournant le cap (et c'est, à ce qu'il semble, accorder plus qu'il ne faut, si l'on considère le vent qui souffloit), soit à l'inexactitude de l'estime de Néarque. J'incline pour cette dernière cause, parce que je regarde le cap et Kalama comme des points fixes, le cap, d'après les circons-

tances de la navigation, et Kalama, par une conséquence de ce que le journal dit d'une île située en cet endroit à quelque distance de la côte. C'est, en effet, par un bonheur insigne, que je suis parvenu à découvrir la position de Kalama, et à trouver que la rivière Churmut, dont parle Robinson, est la même. Si la preuve de cette identité est possible, quelle latitude ne doit-on pas accorder aux conjectures qui ont pour objet de semblables rapprochemens ! Combien Dalrymple mérite d'être cru, lorsqu'il recommande de conserver tous les noms tels qu'ils sont écrits par les auteurs qui ont visité personnellement les lieux ! Dans un manuscrit portugais de Ressende, qui est au Muséum Britannique, nous avons une carte de cette côte, sur laquelle Passaum [Possum] est très-bien placé, et où la station la plus voisine, à l'est, se trouve être Rio de Kalameta. Kalameta [Kaulmet] est évidemment le moyen terme entre le Churmut de Robinson et le Kalama d'Arrien. Je regarde donc cette station comme marquée avec toute la précision desirable ; et l'île Ashtola ou Karnine, située vis-à-vis, au rapport

d'Arrien, sert à rendre la preuve complète.

Que l'île Karnine (1) soit l'Ashtola moderne, c'est ce dont on ne peut douter un seul moment. En effet, quoique le journal la place à sept milles environ de la côte, tandis qu'il faut compter réellement le double de cette distance, ceci ne doit pas faire une difficulté, par la raison que Néarque ne visita point l'île dont il s'agit. On la voit du cap Arraba (2), peut-être même pendant toute la durée du passage jusqu'à Kalama. Mais il est permis de supposer que Néarque n'étoit pas aussi habile à juger des distances par l'œil, que les marins de nos jours. Le lieutenant Porter décrit Ashtola comme ayant près de trois milles de long, avec deux ou trois baies sur le côté septentrional, et il ajoute que ces baies abondent en tortues. Le passage entre cette île et le continent ne présente point de difficultés : mais du côté méridional, est un rocher avec un mauvais mouillage, et des chûtes

---

(1) Karnina; Kanina, suivant le meilleur manuscrit de Gronovius. *(N. de l'A.)*

(2) Lieutenant Porter, *page 4*. (N. de l'A.)

d'eau dans une étendue de douze milles. Le même mémoire contient une description de la côte depuis le cap Arraba, dans la partie orientale duquel gît une baie tellement profonde (1), qu'elle donne au cap l'apparence d'une île (2). Sur le côté occidental, est une autre baie plus petite où se trouve un bas-fond. La côte, depuis cet endroit jusque vers l'ouest, est très-escarpée dans une étendue de sept à huit milles : elle termine, suivant mes conjectures, cette branche qui, sortant de la grande chaîne de montagnes située dans l'intérieur des terres, vient aboutir à la mer, et forme la limite entre le territoire des Orites et la Gédrosie. C'est peut-être à Moran que commence l'élévation progressive du sol jusqu'à cette même branche.

A Kalama, les naturels se montrèrent amis des loix et de l'hospitalité. Ils envoyèrent à bord un présent, qui consistoit en poissons et en quelques bêtes à laine ; mais le

(1) C'est dans cette baie que je suppose que vint mouiller la flotte. *(N. de l'A.)*

(2) Ce qui me semble être une raison de plus pour justifier le nom qu'elle porte, *Ba-gasira.* (N. de l'A.)

mouton même avoit le goût de poisson, ainsi que tous les oiseaux qu'on attrapa sur la côte. Et en cela, il n'y avoit rien d'extraordinaire; car le pays ne produisoit aucune espèce d'herbages, et les animaux se nourrissoient de poisson, de même que les habitans. On remarqua quelques palmiers plantés dans les environs du village; mais ce n'étoit point encore la saison des dattes (1).

(1) Le texte porte χλωραὶ, c'est-à-dire, *vertes*.

Il ne seroit pas impossible de trouver dans le plus ou moins de maturité de ce fruit, une règle sûre pour déterminer quelle fut l'époque du voyage. En effet, les navigateurs qui ont visité cette côte ou les côtes voisines, ne doivent pas ignorer dans quel temps de l'année la datte est verte. Je ne vois pas toutefois comment on pourroit supposer que ce fruit eût été en maturité dans une latitude septentrionale (quoique voisine du tropique), au mois de décembre. D'un autre côté, d'après une contradiction de cette nature, je ne consentirois pas légèrement à rejeter les données sur lesquelles j'ai établi la présomption de l'époque à laquelle le voyage doit avoir eu lieu. Quoique les naturalistes soient en état de prononcer en cette matière, la direction des moussons, sur laquelle j'ai fondé tous mes calculs et mes raisonnemens, est, dans mon opinion, une base dont on ne peut s'écarter. (*N. de l'A.*)

Côte de Karbis, village de Kisa, Kisa.
XVIIe. St.
2 décembre.
61e jour.

De Kalama, la flotte appareilla le lendemain ; et après une route d'un peu plus de douze milles, on vint mouiller à Karbis, qui est le nom d'une côte découverte, sur laquelle est situé un village appelé Kisa, à la distance d'environ deux milles de la mer (1). Les habitans prirent la fuite à l'approche des vaisseaux ; et l'on ne trouva sur le lieu que les méchantes barques dont se servoient les pauvres pêcheurs de la côte, ainsi que quelques chèvres qu'on emmena à bord. On fit d'inutiles recherches pour se procurer du grain : les provisions de la flotte étoient alors presqu'épuisées (2).

Passence, cap Posmée.

Le jour suivant, on doubla un cap qui s'avançoit jusqu'à neuf milles en mer ; et après l'avoir tourné, on vint jeter l'ancre dans un port bien abrité, que les historiens nomment Mosarna.

Comme Mosarna est la situation à partir de laquelle le voyage va prendre une nou-

---

(1) Les meilleurs manuscrits de Gronovius portent *Kissa*. (N. de l'A.)

(2) Sans doute celles qu'on avoit eues de Léonnatus. *(N. de l'A.)*

velle face, il devient nécessaire d'en établir la position avec le plus de précision possible; ce qui ne présenteroit pas beaucoup de difficulté, s'il se trouvoit quelque port ou baie à la distance d'un jour de route du cap Passence. Nous ne pouvons nous tromper à l'égard du cap, attendu que l'île de Karnine ou d'Ashtola détermine la position de Kalama, et la route depuis ce lieu; tandis que, d'un autre côté, le cap avancé de neuf milles en mer, auquel Arrien ne donne point de nom, correspond merveilleusement au cap Passence ou Posmée du lieutenant Porter. Mais, dans le fait, les cartes n'offrent en cet endroit ni port, ni rien qu'on puisse regarder comme tel, même pour une flotte grecque (1); et cependant le commodore Robinson m'a certifié l'exactitude de la sienne. S'il en est ainsi, la géographie moderne ne peut nous être d'aucun secours; et nous devons seulement présumer que, si le port dont il

(1) Ἐν λιμένι ἀκλύστῳ; c'est l'expression d'Arrien: elle signifie *fermé de terres*, ou du moins, tellement abrité, que l'on pouvoit regarder le lieu comme un port sûr et tranquille. *(N. de l'A.)*

s'agit exista jadis, il est comblé aujourd'hui. Qu'il y en ait eu un ici dans des temps plus anciens, c'est ce dont il n'est guère permis de douter; car Mosarna en étoit effectivement un, puisque Ptolémée et Marcien en font mention l'un et l'autre comme de la limite de la Karmanie et de la Gédrosie. Ce qui pourroit nous embarrasser davantage, ce seroit de fixer la limite territoriale : mais Arrien, qui donne à l'intérieur des terres le nom de Gédrosie, et à la côte celui de côte des Ichtyophages, ne parle point de la Karmanie avant d'arriver au cap Jask. Ptolémée et Marcien, au contraire, considèrent toute l'étendue de la côte comme la Karmanie, depuis Mosarna jusqu'au cap Jask, et depuis ce cap jusqu'à la rivière Bagrada dans le Golfe Persique. Quoi qu'il en soit, au reste, l'objet que je me propose ici est de montrer que Mosarna doit être placé à peu de distance vers l'ouest du cap Passence, et cela, par une conséquence nécessaire de ce qui a été dit plus haut, savoir que la flotte doubla le cap ce jour même, et vint mettre à l'ancre le soir dans le voisinage. Arrien ne donne point le nombre de stades qu'on parcourut

pour effectuer ce trajet; il se borne à indiquer l'étendue du promontoire : et comme nous avons remarqué la même omission, lorsque la flotte doubla le cap Irus ou Monze, et vint mouiller précisément dans la baie qui joint à ce cap, nous sommes fondés à admettre ici la même circonstance.

Un passage du mémoire publié par le lieutenant Porter (si toutefois je l'entends bien) confirme la position que j'adopte pour Mosarna : « Le cap Posmée, dit-il, présente aux navigateurs qui viennent de l'est, un angle parfaitement semblable à celui que forment les deux toits d'une ancienne grange, en se joignant à leur sommité; mais il varie suivant ses différens points de vue que j'ai tâché d'esquisser le plus exactement qu'il m'a été possible. *De-là* est formée une petite baie, au sein de laquelle on voit une espèce de village qui prend son nom du cap, et dont les habitans sont en plus grande partie des pêcheurs. « Maintenant, s'il est permis d'entendre ce mot *de-là* du cap Posmée, c'est-à-dire, à l'ouest de Posmée, cette position répondroit parfaitement à celle que je donne à Mosarna. Mais il est évident que la carte n'au-

torise pas cette interprétation, car le village de Passence ou Posmée y est placé à l'est du cap et dans la baie qu'il forme en avançant en mer ; et c'est en cet endroit, si le texte d'Arrien n'indiquoit pas formellement le contraire, que j'aurois, moi, placé Mosarna.

J'établis, autant que je le peux, la preuve des données fournies de part et d'autre ; et j'éprouve, je l'avoue, quelque chagrin de n'être pas en état de concilier la différence apparente qui existe entre celles des anciens et celles des modernes, le village dont il s'agit étant encore aujourd'hui un lieu de rendez-vous pour les caravanes qui viennent de l'intérieur des terres. J'ajoute que les *dingies* ou vaisseaux du pays viennent toujours y faire provision de dattes, de coton, de peaux sèches et de poisson salé, commerce qui donne une importance relative à la place, conformément au rapport des anciens auteurs qui me servent de guides.

Port de Mosarna. *XVIII*e. *St.* 3 décembre. 62e jour. [Ce jour n'est point spécifié par Arrien ; nous le supposons ici.]

A Mosarna, Néarque trouva un pilote qui se chargea de conduire la flotte jusqu'au Golfe Persique. Ce pilote étoit un naturel de la Gédrosie ; et d'après le nom que lui donne Arrien (celui d'Hydriacès), j'ima-

gine que c'étoit un habitant d'Hydriacus, ville située dans le voisinage de la baie de Churbar ou Chewabad, dont j'aurai occasion de parler dans la suite. La circonstance particulière d'un pilote trouvé par Néarque à Mosarna, est, de toutes les découvertes faites sur cette côte, celle qui donne le plus l'idée de quelques relations commerciales déjà établies; et Arrien laisse entendre qu'à partir de cet endroit, jusqu'au Golfe Persique, le voyage devint plus facile, et la flotte s'arrêta dans des lieux plus connus (1). Depuis l'acquisition que fit

---

(1) Τὰ δέ ἀπὸ τοῦδε οὐκέτι χαλεπὰ ἦν ἀλλὰ μᾶλλόν τι ὀνομαζόμενα; ἔστε ἐπὶ τὸν κολπον τὸν Περσικόν. Ce que Rook a traduit ainsi: *Moins difficile à franchir, quoique beaucoup plus célèbre dans l'histoire.*

Je ne suis pas sûr d'avoir bien rendu ὀνομαζόμενα; mais je pense que ce mot signifie des lieux mieux connus, par opposition à ces côtes ou villages obscurs où les Macédoniens avoient pris terre jusque-là, *des noms plus familiers*. Au moins ne donné-je pas ici une interprétation dénuée de sens.

Le journal du lieutenant Porter prouve que le pays situé entre Churbar et le cap Jask offre les apparences d'une situation plus heureuse. *Voyez* ce Journal, *page* 9. (N. de l'A.)

Néarque en la personne de cet Hydriacès ou habitant d'Hydriacus, la flotte éprouva deux avantages très-remarquables, et qui vont donner une face nouvelle à la suite du voyage; d'une part, la route de chaque journée en devient plus longue; de l'autre, on appareilla le plus souvent durant la nuit. Le premier de ces avantages résultoit de la confiance qui devint générale parmi les Macédoniens dès qu'ils eurent un pilote à bord; on dut le second à la nature des brises de terre. Je reviendrai sur ces deux circonstances dès que la flotte quittera Mosarna; mais je vais profiter de l'occasion qui se présente de mettre sous les yeux du lecteur le détail des distances de cette côte depuis Mosarna jusqu'à Badis, où elle se termine. Pour y parvenir, je formerai un tableau d'après Ptolémée et son copiste Marcien, dont je comparerai les distances avec l'ordre des stations indiquées par Arrien, de sorte que l'ensemble des données fournies par les auteurs anciens, se trouve réuni sous un seul et même point de vue.

Dans ce tableau, je donne le nombre de stades tel que l'ont établi Arrien et Marcien. Mais comme tous les chiffres grecs

sont défectueux, et que j'ai déjà expliqué en partie les causes de l'inexactitude qu'on remarque dans l'estime de Néarque sur cette côte, j'imagine que les calculs de Marcien méritent encore moins de confiance de notre part, le total des distances s'accordant rarement avec les distances partielles, et l'ordre qu'il a suivi pour les noms n'étant point correct (1). Les longitudes de Ptolémée manquent aussi d'exactitude; et pourtant une comparaison entre les trois auteurs produit l'heureux effet de faciliter la justesse de calcul pour l'ensemble, et leurs erreurs respectives peuvent se rectifier les unes par les autres. Je reviendrai sur cette matière. Si je préfère l'autorité d'Arrien, ce n'est pas qu'un sentiment de prédilection pour cet historien grec m'y détermine. Ma raison est que le Journal de Néarque, exposant les événemens et les opérations de chaque jour

---

(1) Marcien lui-même, dans sa préface (qui n'est pas, à beaucoup près, indigne de l'attention des lecteurs), reconnoît la difficulté de déterminer avec précision les distances; et cette difficulté résulte, selon lui, d'un grand nombre de diverses causes. *(N. de l'A.)*

dans leur ordre successif, doit avoir plus d'authenticité (si toutefois il nous en est parvenu une copie fidelle) que tous les renseignemens qu'a pu recueillir Ptolémée.

Le tableau commence depuis Mosarna, et finit à Bombareek, le Karpella de Ptolémée.

Il ne paroît pas que la flotte se soit procuré à Mosarna d'autres provisions que de l'eau (1), et peut-être un peu de poisson. Mais elle fit l'acquisition d'un pilote; et lorsqu'il fut à bord, on leva l'ancre pendant la nuit, et l'on parcourut un intervalle de quarante-sept milles (2) pour arriver à Balomus. La navigation de ce jour est la plus

BALOMUS. *XIXe. Stat.* 4 décembre. 63e jour, [non déterminé dans le Journal; mais supposé ici.]

(1) Καὶ ὕδωρ αὐτόθι ἦν καὶ ἁλιέες ᾤκεον.

Si le cap Passence est Mosarna, le mémoire du lieutenant Porter s'accorde merveilleusement avec ce passage; il y est parlé du poisson séché, comme d'un article de trafic commun à Mosarna; et l'auteur ajoute: « On s'y procure de l'eau de la même manière qu'à Sommeany. On y trouve aussi des chèvres; mais elles sont très-maigres, et d'une grosseur au-dessous de la médiocre ».

Les naturels sont des Bloachees, et *très-hospitaliers. (N. de l'A.)*

(2) Sept cent cinquante stades. *(N. de l'A.)*

TABLEAU DE COMPARAISON ENTRE ARRIEN, PTOLÉMÉE ET MARCIEN.

Iles dans Ptolémée.

Pola, Polla, Palla, à quelque distance en mer. Il ne se trouve sur les cartes modernes aucune île qui corresponde à celle-ci.

Libé, Liba, Zibé, en face du cap Alambateir; pointe de Guadel.

Karminna, à la hauteur de Derenobilla; le Karnina d'Arrien, vis-à-vis de Churmut, ou Calametta.

Asthæa, longit. 105°, latit. 18°; mal placée, mais conservant le nom d'Ashtola.

Kodané, longit. 107° 30′, latit. 17°: aucune certitude sur cette île.

ICHTYOPHAGES.

Mosarna est le cap Passence, Passaum et Posmée.

De Mosarna. *Ptolémée.*	De Mosarna a Badis. *Marcien.*	Stad.	*Arrien.*	Stad.	*Noms modernes.*
1 A Zorambus (2)	Zorambus	300.	Balomus (2)	750.	
2 Barada, Badara	Badara	200.	Barna	400.	
3 Deren-obila (1)	Deren-obilla	250.	Deren-obosa	200.	Daram, Duram.
4 Kophas (1), Kophanta	Kophas	250.	Kophas	400.	Baie orientale, à Guadel.
5 Alabagium (3), Alabater, Alambateir.	Alambateir	250.	....	....	Pointe de Guadel.
6 Kyeza	Kyiza	400.	Kyiza	800.	Pointe orient., baie de Guttar.
7	....	....	Une petite ville	....	Dans la baie de Guttar.
8 Bagia promont	Kasia	250.	Bageia	500.	Pointe occid., baie de Guttar.
9 Hydriakus, fleuve Kandriakes	Hydriakus	400.	Talmena	1000.	Rivière Kie-Chenk.
10 Tysa	Tesa, Teisa	200.	Kanasida, Kana-disa	400.	Teiz, Churbar.
11 Samy-Daké, Samy-Kadé	Samy-Daké	400.	Kanaté (5)	750.	Rivière Tanka.
12 Masis, Magis, Magida, Mazinda	Pasis	500. }	Træs (6)	800.	
13 Fleuve Sarus	Salarus	.... }			
14 Rhogana (4), Kogana (Ptol. *p. 157*).	Rhogana	200.			
15 Nommana (4), Kombana	Ommana	150.			
16 Agris	Agrisa, Agarisa, Agasira.	600.	Dagasira	300.	
17 Kantheatis, Kanthapis	Kaneatis, Kanratis	250.	Badis	1100.	Jask.
		4600.		7400.	
18 Karpella	Karpella	1000.	....	7400.	Cap Bombareek (7).

Distance de Mosarna jusqu'à Badis, d'après la carte de Robinson, en ligne droite ... 4600 st... 575 / 362 { Mil. ang. à raison de 8 st. au mille. — 213. | 7400 st... 462 / 362 { Mil. ang. à raison de 16 st. au mille. — 100.

(1) Kophas et Deren-obila ont été transposés pour concorder avec Arrien.

(2) Zorambus est transposé pour correspondre avec Balomus; d'où il résulte aussi une correspondance entre Barna et Badara; et si, dans Deren-obilla, il est juste de donner la préférence au calcul du Journal, qui a été tenu jour par jour, la transposition de Zorambus n'a rien de déraisonnable.

(3) A-la-Bagium est le seul nom sur la côte dans lequel la syllabe *ba* n'implique pas avec soi l'idée d'une baie.

(4) Rhogana, Nommana, n'ont point de station correspondante dans Arrien. Nous ne découvrons non plus aucune position, si ce n'est entre les deux caps ouest de Tanka.

(5) Entre Kana-sida et Kanaté, est une station qui n'a point de nom, et qu'on a omise; mais les 750 stades jusqu'à Kanaté sont supposés comprendre la distance.

(6) *Træs*. Telle est la corruption du texte à l'égard de ce mot, que par-tout où l'on découvrira les noms de Sarus ou Salarus, de Masis ou Pasis, on pourra les réduire à une forme qui y correspondra.

(7) La véritable distance entre Jask et Bombareek est de 27 milles, égaux à 432 des stades d'Arrien.

Alambateir, ou Guadel, et Tysa, sont des points déterminés; mais la distance de Guadel à Tysa, d'après Marcien, est de 156 mill. ang. d'après Robinson, de 117: c'est ce que nous avons de mieux pour comparer les distances de Marcien avec celles des cartes modernes. La distance de Robinson est calculée au compas.

Mosarna ou Passence, et Guttar ou Kyiza, sont des points déterminés; mais la distance de Passence à Guttar, d'après Arrien, est de 159 milles anglais; d'après Robinson, de 125: c'est ce qu'il y a de mieux pour comparer les distances d'Arrien avec celles des cartes modernes. La distance de Robinson est mesurée au compas.

Arrien compte de Mosarna à Kyiza, 2550 stad.
Marcien . . . . 1650.

Ce dernier, ainsi qu'on le verra ci-après, compte huit stades au mille romain; et conséquemment son calcul ici, à l'égard d'une distance donnée, se trouve être plus fort que celui d'Arrien.

Barada, Badara. Nommana, Kombana, Ommana. Kogona, Rhogona. Kanthéatis, Kanthapis, Kanratis, &c. Tous ces noms offrent plus de variations qu'aucun de ceux où l'auteur s'est permis d'en supposer pour trouver une étymologie.

longue que nous ayons remarquée encore jusqu'ici. Il faut donc attribuer cet avantage au soin qu'Hydriacès prit de gouverner la flotte. Nous allons voir la route de quelques-uns des jours suivans embrasser une étendue de cinquante-cinq à soixante milles. Je ne prétends pas donner ces mesures de distances pour exactes; je veux seulement prouver que les Macédoniens firent, à partir de cette époque, de plus grands progrès dans leur voyage, et que, peut-être, leurs idées s'agrandirent aussi en proportion. Une circonstance qui mérite pareillement de fixer notre attention, c'est leur départ de nuit. En effet, quoiqu'elle ne soit pas une chose nouvelle pour nous, puisque nous avons déjà vu la flotte appareiller après le coucher du soleil, on peut dire toutefois que cela n'est arrivé jusqu'ici, en quelque sorte, que par hasard. Mais nous allons reconnoître désormais que cet usage deviendra ordinaire pour elle; et comme la circonstance dont il s'agit est une preuve de plus des avantages qui résultèrent de l'acquisition d'un pilote, il nous importe d'examiner la cause qui détermina Néarque à adopter cet usage.

C'est une loi (je ne sais si je puis dire universelle, mais au moins, et incontestablement, une loi générale) que, par tout pays situé dans les limites des vents alisés ou moussons, il souffle une brise de terre pendant la nuit, et une brise de mer durant le jour. Marsden, dans son Histoire de Sumatra (1), nous a donné une explication curieuse et philosophique des moyens par lesquels ces effets sont produits. Je n'ai point à m'occuper ici de la cause ; mais l'effet est que « sur la côte occidentale de l'île (2), la brise de mer se lève ordinairement, après une heure ou deux de calme, vers dix heures du matin, et continue jusque vers les six heures du soir : sur les sept heures, la brise de terre commence, et dure toute la nuit, jusqu'à huit heures du matin, qu'elle cesse peu à peu (3) ». Voilà ce

---

(1) *Pag. 15 — 19.* (N. de l'A.)

(2) De Sumatra. *(N. de l'A.)*

(3) *Marsden's History of Sumatra*, p. 16.

Traduction française du même ouvrage, par Parraud, *page 32*. Je n'ai cru pouvoir mieux faire que d'en extraire fidèlement ce passage, au lieu de le traduire de nouveau. *(N. du T.)*

que rapporte Marsden; et si son raisonnement sur la cause est juste, comme il paroît l'être, elle doit produire le même effet partout où les mêmes circonstances existent: or, que cet effet ait lieu sur la côte où nous nous trouvons présentement, c'est ce qu'il est facile de prouver.

Le capitaine David Rannie (1) parle de la brise de terre qui se fait sentir sur cette côte, aussi bien que de celle des côtes de Malabar et de Guzarate; et il ajoute ensuite en termes exprès : « S'il souffle de ces côtes un vent de terre, soit durant la nuit, soit le matin, un vaisseau qui longe le rivage peut compter sur une brise de mer, ou du moins sur un vent venant du nord-ouest, pour être reporté à la côte. J'observe que ni la brise de terre, ni celle de mer, ne sont jamais accompagnées de coups de tonnerre, ou de grains, comme le sont fréquemment les vents de terre sur toutes les côtes de l'Inde (2) ».

---

(1) Dans la Collection de Dalrymple, *page 87 et suivantes*. (N. de l'A.)

(2) « Avant d'arriver au cap Guadel, si la mousson d'est vous abandonne lorsque vous traversez le tro-

Voilà donc une réunion de circonstances fondées sur le cours invariable de la nature, qui répand sur le Journal dont nous sommes occupés en ce moment, beaucoup plus de lumière qu'on ne pouvoit en espérer après l'intervalle d'un si grand nombre de siècles. La tranquillité de la mer, l'avantage des différentes brises qui favorisoient les progrès de la flotte, enfin la sécurité de la navigation, tout contribue au succès de ce voyage, par lequel on préludoit, en quelque sorte, à la communication avec l'Inde, et cela sur des vaisseaux tellement défectueux, tellement peu propres à une semblable expédition, que, suivant toute apparence, ils eussent péri sur toute autre côte d'une même étendue. Mais il y a, dans cette preuve que nous fournit le capitaine Rannie, une particularité d'autant plus remar-

---

pique, le parti le plus sûr est de vous diriger vers la côte et de la serrer de près, par la raison que vous y aurez les brises de terre durant la nuit, et plusieurs fois des brises de mer pendant le jour, ainsi qu'un courant qui porte à l'ouest jusqu'au moment où il joint celui qui est en face du golfe ». *J. Thornton*, dans la Collection de Dalrymple, *page 66*. (N. de l'A.)

quable, qu'elle explique une circonstance du voyage, de laquelle il eût été impossible de rendre raison sans le secours qu'elle nous prête. Nous avons vu la flotte doubler deux caps, le cap Arraba et le cap Posmée, non sans quelques indices de frayeur ou de difficulté; il est parlé de l'un et de l'autre dans le Journal : mais nous approchons maintenant d'un troisième cap situé à Guadel, et Arrien n'en fait mention nulle part. Nous aurions bien quelque droit d'être surpris de son silence, attendu que, dans l'opinion d'un navigateur grec, avoir doublé un cap, c'étoit toujours avoir vaincu un grand obstacle : mais comme la flotte étoit dirigée alors par un pilote, naturel du pays, qui connoissoit, à n'en pas douter, la nature des vents, il est évident que ce pilote profita de la brise de terre pour lui faire prendre le large; et elle put, dès-lors, doubler rapidement un promontoire, sans être forcée plus long-temps de le tourner à son extrémité. Voilà incontestablement la raison pour laquelle Arrien ne nous dit pas un mot de l'Alabagium (1) ou Alambateir de

---

(1) Dans l'article arabe *al*, qui commence ce mot,

Ptolémée, la partie saillante de cette côte. La difficulté qu'elle présentoit fut surmontée sans aucun péril; et par conséquent il n'y eut pas de motif pour que le Journal en fît mention. J'ai anticipé sur l'ordre des événemens en plaçant ici cette observation, parce qu'elle se lie avec la connoissance que nous venons d'acquérir de la nature des vents, ainsi que de l'expérience du pilote Hydriacès qu'on avoit alors à bord.

Ni Ptolémée, ni Marcien n'ont parlé de Balomus. Arrien a gardé pareillement le silence sur le Zorambus de ces deux géographes. Si donc nous eussions trouvé le nom de cette station dans le Journal après l'arrivée de la flotte à Barna au lieu de l'y rencontrer auparavant, il y auroit eu peu de doute que Balomus et Zorambus fussent le même lieu. Je dis plus; c'est que, d'après leurs omissions respectives, on est fondé à présumer cette identité, même dans l'état

---

je découvre une nouvelle preuve d'une navigation des Arabes sur la côte ; et je suis persuadé qu'en remontant à l'origine des deux noms *Al-abagium* et *Al-ambateir*, on trouveroit que l'un et l'autre ont une étymologie arabe. *(N. de l'A.)*

où le Journal présente les choses ; et si l'on se croyoit assez autorisé par ce dernier motif à ramener les données des trois auteurs à une seule, pour les faire accorder ensemble en intervertissant l'ordre, je réclamerois la préférence pour Néarque, attendu que son Journal a été tenu jour par jour. La ressemblance des noms justifieroit la correction suivante, sur laquelle le tableau qui précède a été dressé :

Ptolémée et Marcien.	*Arrien.*	*Ptolémée et Marcien accordés avec Arrien.*
Mosarna.	Mosarna.	Mosarna.
....	Balomus.	Zorambus.
Badara ou Barada.	Barna.	Barada.
Zorambus.	Dendrobosa.	Derenobila.
Kophas.	Kophas.	Kophas.
Derenobila.	....	....
Alambateir.	....	Guadel.

Les distances données, et par Marcien d'après Ptolémée, et par Arrien, sont omises ici ; celles d'Arrien, parce qu'elles ont évidemment trop d'étendue, et celles de Marcien, parce qu'elles ne correspondent point avec elles. La distance réelle, d'après la carte, n'excède pas soixante-dix milles,

ou quatre-vingt-deux en la calculant sur les détours de la côte, tandis que les mesures partielles d'Arrien portent le total à cent neuf milles, et celles de Marcien à soixante-deux.

Balomus est un village situé sur une côte découverte ; et le Journal ne fait plus mention d'aucun jour de route jusqu'au moment de l'arrivée de la flotte à Dendrobosa. Toutefois, je suppose un jour pour chaque station qui s'y trouve indiquée, attendu qu'une erreur est de moindre conséquence sous ce rapport qu'à l'égard de l'autre, et que, s'il y a de l'excès dans ces suppositions, l'erreur dont il s'agit pourra être corrigée facilement à l'époque où Néarque rejoindra l'armée dans le golfe.

BARNA, BARADA, BADARA de Ptolém. *XXe. Stat* 5 décembre. 64e jour.

La station suivante est Barna, distant de vingt-cinq milles de Balomus. Ce n'étoit qu'un village : mais quelques circonstances particulières le rendent digne de notre attention. En effet, les habitans avoient des formes et des mœurs moins sauvages, à beaucoup près, que les naturels des pays que l'on venoit de visiter jusqu'alors. On remarqua aussi chez eux quelques traces de culture d'arbres fruitiers et de jardins

d'agrément. Il est parlé du palmier dans le Journal, sans aucune observation sur son fruit; et les jardins de ces naturels y sont décrits comme produisant des fleurs et du myrte (1), dont les Macédoniens s'amusèrent à faire des guirlandes, goûtant ainsi, pour la première fois depuis qu'ils avoient commencé le voyage, un des plaisirs les plus recherchés dans leur pays natal (2).

---

(1) Μύῤῥιναι. *Quid ?* (N. de l'A.)

(2) Le charme que les Grecs trouvoient à former des guirlandes et des couronnes de fleurs aux heures de leurs repas, est quelque chose de trop connu, pour que je m'occupe d'en fournir ici la preuve au lecteur. Voici l'expression originale, telle qu'elle est rapportée dans les copies imprimées : Ἄνθεα, ἀφ' ὅτων στεφανώματα τῇσι κωμήτῃσιν ἐπλέκοντο. Elle est rendue ainsi par les traducteurs latins : *Flores è quibus paganæ corollas texebant.* Mais ce devroit être plutôt, selon moi : *Corollæ texebantur paganis innectendæ.* L'un et l'autre sens donnent également l'idée d'une occupation galante, assez semblable à celle des matelots anglais auprès des femmes d'O-Taïti. Mais le meilleur manuscrit de Gronovius porte *κώμῃσι* au lieu de *κωμήτῃσι*, *leurs propres têtes*, non *celles des habitans de ce village.* Je regrette de perdre une circonstance qui présente une conformité si remarquable avec quelques traits de nos voyageurs modernes; mais, à mon avis, le verbe

Dendrobosa [Δενδρωβοσα], le Derenobilla de Ptolémée.
*XXI*e. *Stat.* 6 décembre. 65e jour.

De Barna, la flotte, après une route de douze milles (1), atteignit Dendrobosa. Ici, les vaisseaux ne purent approcher de la côte ; mais ils mirent à l'ancre. Cette circonstance nous autorise peut-être à présumer que toute la route, depuis Mosarna jusqu'au lieu où nous sommes arrivés maintenant, fut l'affaire d'une seule nuit, et dura jusqu'au soir du jour suivant. S'il en est ainsi, cela fait treize cent cinquante stades, ou quatre-vingt-quatre milles. Il faut mettre quelque réserve dans la supposition de la distance, aussi-bien que dans celle du temps qu'employa la flotte à faire ce trajet. Il convient d'observer que la distance est nécessairement exagérée, puisque l'espace de quatre-vingt-deux milles nous conduiroit jusqu'à Alambateir, ou le cap Guadel, tandis qu'Arrien compte encore quatre cents

---

moyen ἐπλέκοντο confirme la leçon de Gronovius. *(N. de l'A.)*

(1) Περιπλώσαντες, que porte le texte, implique avec soi l'idée d'un cap ou promontoire situé en cet endroit. Peut-être est-ce la montagne de Daram dont parle le lieutenant Porter ; et conséquemment la syllabe *ba* auroit le sens que je lui ai donné. *(N. de l'A.)*

stades jusqu'à Kophas, qui est avant ce cap. J'incline à croire (et cela d'après la raison déjà établie) que la route en question fut l'ouvrage d'une seule nuit et du jour suivant, quoique l'opinion différente résulte de l'indication que j'ai mise en marge de mon ouvrage. C'est, en effet, ce qu'il y a de plus probable, attendu qu'il est dit immédiatement après, que la flotte appareilla de cette station à minuit.

Que Dendrobosa (1) soit le Derenobilla de Ptolémée, et que l'ordre de Ptolémée doive être interverti, c'est ce que confirme le doute même d'Hudson (2), lorsqu'il nous dit avoir pensé un moment qu'ils étoient le même lieu. On ne voit pas trop pourquoi il a changé d'opinion; mais, dans le fait, voici la seule différence : Deren-obosa, Deren-obola, Deren-obila; et je soupçonne que *Deren*, la partie constitutive du mot,

---

(1) Le changement de lettres dans ce mot est justifié par l'organisation du langage. On en voit des exemples dans le *τέρην* des Grecs, le *tener* des Latins et notre *tender* anglais. *(N. de l'A.)*

(2) Hudson, *Geograph. min. Marc.* p. 23. *(N. de l'A.)*

se trouve conservé encore aujourd'hui dans le Daram ou Duram du lieutenant Porter, qui nous indique ce lieu comme une montagne située sur une partie de la côte entre le cap Passence et Guadel, dans une position qui correspondroit avec Deren-obosa; de même que je conjecture que les noms de Shied et de Muddy-Peak offriroient un rapport avec les autres noms d'Arrien, s'ils eussent été insérés dans la carte du commodore Robinson.

Kophas, Kophanta. XXII[e] St. 7 décembre. 66[e] jour.

De Dendrobosa, la flotte ayant appareillé à minuit, vint gagner Kophas (1), après un trajet de vingt-cinq milles. Ici se présente une foule de difficultés diverses que je désespère de résoudre à la satisfaction du lecteur. Je place Kophas à l'est d'Alambateir ou cap Guadel, parce que Ptolémée, Marcien et Arrien s'accordent tous les trois à lui assigner la même position : mais de la Rochette le suppose situé vers l'ouest, au

---

(1) Ptolémée paroît employer ce nom comme un pluriel, Κώφαντα. Il ne se rencontre qu'une seule fois dans Arrien, et sans article : mais Marcien fait usage de l'article avec ce mot, ἀπὸ δὲ Κώφαντος; ce qui prouve que Kophas est le vrai nom. *(N. de l'A.)*

sein de la baie formée par la prominence de ce cap. C'est-là un systême d'autant moins facile à justifier, qu'il contrarie toutes les autorités que nous avons des anciens, quelque obscures qu'elles puissent être. Le cap Alambateir est la partie la plus saillante de toute la côte, et termine à l'est une vaste baie imaginaire, que Ptolémée appelle *Paragon-Sinus*, et l'auteur du Périple, *Terabdon*. Ils en placent l'un et l'autre l'extrémité occidentale à Karpella (1); de sorte que, si l'existence de cette baie étoit bien établie, elle auroit près de trois cents milles en travers; mais le fait est qu'elle n'existe pas. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la côte monte insensiblement d'un demi-degré environ vers le nord dans toute son étendue;

---

(1) En consultant d'autres passages de Ptolémée, on ne voit pas qu'il emploie le terme de κόλπος précisément pour signifier une baie. Son κόλπος πηλώδης, dans le Golfe Persique, n'en est pas une. Mais Franklin, à l'occasion de Masqât, se sert d'une expression particulière : « Le cap Rosalgat, dit-il, qui est en face du *golfe de Scindi*.... » ; ce qui paroît favoriser l'idée de nommer cette mer un golfe placé entre la côte d'Arabie et Scindi, idée suivant laquelle il ne seroit plus question de l'entrée du Golfe Persique. *(N. de l'A.)*

et quoiqu'elle forme deux ou trois petits détours ou sinuosités, elle ne rentre nulle part de manière à offrir une échancrure aussi remarquable. La méprise de Ptolémée (moins considérable, à beaucoup près, que l'erreur dans laquelle il est tombé à l'égard de la presqu'île de l'Inde), admet une explication dont l'évidence se présente presque d'elle-même. En effet, les flottes sorties des ports de l'Egypte, qui partoient avec une mousson favorable du promontoire Syagros en Arabie, ces flottes, dis-je, si jamais elles reconnurent la côte de Gédrosie, vinrent la reconnoître à ce cap d'Alambateir comme à une pointe de terre élevée, et laissèrent sur leur gauche, sans l'appercevoir, toute la côte depuis le cap Jask. De ce qu'ils ne voyoient aucune terre, les *explorateurs* en tirèrent cette conséquence assez naturelle, que la côte rentroit, et formoit une baie par cette solution de continuité. Et si Ptolémée eut quelque connoissance de ces vaisseaux partis du Golfe Persique, ou plutôt, si jamais quelques bâtimens firent cette navigation, ils profitèrent aussi de la mousson favorable, du moment où ils eurent doublé le cap Jask, et ne filèrent

pas le long de la côte comme la flotte de Néarque; mais ils se tinrent à quelque distance, d'un cap ou promontoire à un autre, et furent soigneux d'éviter toute interruption que les vents de terre ou la nature même de la côte pouvoient présenter. C'est donc la découverte d'Hippalus, je veux dire, la connoissance des moussons, laquelle a précédé le siècle de Ptolémée, qui donna une idée différente de cette côte aux marins de son temps, d'après les renseignemens desquels il imagina et dressa son plan de cette vaste baie; et c'est à la géographie moderne seule qu'appartient le mérite d'avoir prouvé la non-existence de cette rentrée de la côte formant la prétendue baie, et d'avoir rétabli la ligne droite de Néarque. Tant la vérité a de force, tant il y a d'erreur dans des conjectures.

Nous trouverons toutefois que l'arrangement général des mots est le même dans Ptolémée et dans Arrien; et quoiqu'il puisse sembler très-extraordinaire que ce dernier n'ait fait aucune mention du cap Guadel, toujours est-il vrai que Ptolémée ayant placé Kyiza immédiatement à l'ouest d'Alambateir, et Kophas à l'est, nous devons

admettre que le Kyiza d'Arrien, cette station qui suit Kophas sans autre station intermédiaire, enferme nécesairement le cap Alambateir entr'elle et ce même Kophas, de telle sorte que les deux auteurs (1) finissent par être conciliés.

CAP GUADEL.

ALABAGEION (2), L'ALAMBATEIR DE PTOLÉMÉE.

Longitude.

Par Ptolémée	101°	0′	0″
Par Mac Cluer	60	34	0
Et de l'île de Fer	17	40	0
	78	14	0
Ptolémée corrigé par la méthode de Gossellin	72	0	0

---

(1) Tout ce qui est dit ici de Ptolémée s'applique naturellement à Marcien, comme copiste de ce géographe. *(N. de l'A.)*

(2) La pointe occidentale de Guttar-Bay est appelée *Bageia ;* l'étymologie de ce mot nous expliqueroit le sens d'*Ala-Bageion*, dans lequel on reconnoît visiblement l'article arabe *al*. C'est-là le propre nom que Ptolémée donne au cap. *Alambateir* est de Marcien, et des copistes latins; et si l'on pouvoit découvrir l'origine d'*Ambateir*, on trouveroit que ce nom n'est pas sans quelque rapport avec le mot *Bageion*. (N. de l'A.)

	Latitude.		
	20°	0′	0″
	25	7	0
Robinson	25	4	0

Il y a ici une erreur très-forte dans les copies de Ptolémée ; car Kyiza s'y trouve placé 15 minutes à l'est d'Alabagium, quoiqu'il soit à l'ouest ; et le promontoire de Bagia dans la même longitude qu'Alabagium, quoique ce promontoire soit de tout un degré à l'ouest.

L'extrémité du cap Guadel s'étend dans une direction parallèle avec la côte, comme le Phare d'Alexandrie ; et joignant au continent par une langue de terre qui n'a pas un demi-mille de largeur, elle forme deux baies, dont l'une est à l'est, et l'autre du côté opposé. Celle à l'ouest est la plus grande et la mieux abritée ; elle a douze ou treize brasses d'eau à son entrée, et devient beaucoup moins profonde vers sa partie la plus haute. La ville de Guadel est située précisément sous le côté nord du cap. La baie à l'est n'a qu'une étendue très-bornée ; elle n'est pas non plus abritée aussi bien que l'autre. Toutefois, c'est au sein de cette baie qu'il nous faut supposer que Kophas est

placé, et peut-être près du point marqué à son entrée du côté de l'est. Dalrymple m'a fourni les moyens de mettre sous les yeux du lecteur un plan de cette baie; et l'on se convaincra, en y jetant la sonde, que, dans quelque partie que nous y déterminions la position de Kophas, l'eau y avoit assez de profondeur pour recevoir des galères grecques: peut-être aussi, à l'époque favorable de l'année où Néarque fit voile dans cette baie, un abri aussi avantageux que celui qu'offroit la côte elle-même, étoit-il bien propre à lui donner toute sécurité. Entre cette baie et l'autre baie à l'ouest, il y a une langue de terre qui joint la péninsule au continent, et qui a été fortifiée par un mur flanqué de tours (1). On y voit encore les ruines d'une ville bâtie en pierres (2) : mais ses habitans d'aujourd'hui vivent dans des maisons ou cabanes faites de nattes. Son commerce, jadis considérable, est anéanti entièrement par suite de l'état misérable où

(1) Peut-être ce mur est-il un ouvrage des Portugais, qui avoient ici un établissement, si toutefois il n'a pas une date plus ancienne. *(N. de l'A.)*

(2) Mémoire du lieutenant Porter. *(N. de l'A.)*

le pays se trouve réduit (1). On s'y procure de l'eau en creusant des trous profonds dans la berge : on y achète aussi des chèvres, des bêtes à laine et de la volaille. Ces particularités, assez insignifiantes en elles-mêmes, sont pourtant de quelqu'importance pour les navigateurs, et laissent présumer qu'on n'éprouvoit pas plus de difficulté anciennement que de nos jours à pourvoir en ce lieu aux premiers besoins de la vie. La bonne qualité de l'eau du pays est une circonstance dont le journal fait mention : il y est dit de plus que les Macédoniens trouvèrent le lieu habité par des pêcheurs qui avoient de mauvaises petites barques qu'ils gouvernoient avec une pagaie au lieu de se servir de rames. L'expression est remarquable dans le texte. Arrien dit, en effet, qu'il sembloit que ces pêcheurs *creusassent l'eau avec une bêche :* et quiconque a vu dans le premier voyage du capitaine Cook, la description du canot des naturels de la nouvelle Zélande, concevra difficilement

(1) Le capitaine Hamilton parloit déjà, de son temps, de cette décadence. *(N. de l'A.)*

qu'il soit possible de rendre l'idée d'une manière plus précise.

Je ne me suis trouvé nulle part encore aussi embarrassé pour faire accorder le journal avec lui-même, que depuis Mosarna jusqu'au lieu où nous sommes arrivés présentement. J'ai fixé la position de Mosarna d'après le voisinage d'Ahstola et du cap Posmée; et celle de Kophas est bien établie, je l'espère, avec le secours de Ptolémée, et par la position même qu'il assigne au cap Alambateir. Les distances paroissent n'être pas susceptibles de correction : à cet égard, j'ai confessé l'impuissance où je me crois d'obtenir un résultat fondé sur la vérité; et là où tous les moyens d'instruction, tous les éclaircissemens viennent à me manquer, ma seule ressource est dans l'indulgence du lecteur.

Deux îles sont mentionnées par Ptolémée et Marcien, comme situées dans le voisinage de Kophas; l'une, désignée sous le nom de Pola, Polla ou Palla, à quelque distance de la côte : je ne trouve rien qui corresponde à celle-là; une autre, appelée Libé, Liba ou Zibé, est placée par eux tout près du cap Alambateir. Cette seconde île

n'est autre chose, à mon avis, que la péninsule même de Guadel sur laquelle notre attention est fixée en ce moment, et qui peut avoir été une île (1) jusqu'au jour où elle a été jointe au continent par l'accroissement de la langue de terre, ou qui pouvoit être considérée comme telle, de même que le Phare d'Alexandrie.

De Kophas, dans la baie orientale de Guadel, la flotte appareilla le soir d'assez bonne heure (2); et après une route de cinquante milles, elle atteignit Kyiza. La distance déterminée dans le journal ne laisse aucun doute que Kyiza soit la pointe Noa du lieutenant Porter, formant l'entrée de Guttar-Bay du côté de l'est : mais si nous devons supposer qu'il y a autant d'exagération dans les huit cents stades dont il est fait mention comme de l'espace parcouru durant cette journée, qu'il y a, dis-je, autant d'exagération dans ce nombre

KYIZA, (supposé LE KYEZA de Ptolém.) *XXIIIe St.* 8 décembre. 67e jour.

(1) Ou prise pour telle, à raison de ce que la côte étoit basse. *(N. de l'A.)*

(2) Vers le temps de la première garde, six heures du soir. Voilà la troisième fois que la flotte met à la voile de nuit. *(N. de l'A.)*

de huit cents stades, que dans celui des stades calculés pour les premiers jours, il nous faut placer Kyiza sur la côte un peu en deçà de la pointe de Noa (1). Nous trouvons un motif suffisant pour justifier cette supposition dans la route de quatre cents stades estimée être celle du jour précédent, laquelle seroit évidemment trop forte pour l'intervalle que nous devons admettre comme étant le reste et le complément de la route. Marcien (si toutefois ses calculs méritent quelque confiance) place Kyiza à la distance de cinquante milles (2) d'Alambateir ou cap Guadel.

La carte générale, n°. I, offre au lecteur

---

(1) *Voyez* le Tableau de comparaison, où j'ai présumé que, pour l'espace entre Kyiza et Talmena, Néarque compte depuis les extrémités de chaque baie, c'est-à-dire, depuis la pointe orientale de Guttar-Bay jusqu'à la pointe occidentale de Churbar.

Kuidsa ou Kuisda, ainsi que ce mot seroit écrit en grec, approche beaucoup de Khudar, qui est l'orthographe orientale du nom, suivant Otter, *vol. II, p. 409.* (N. de l'A.)

(2) A raison de huit stades au mille : les calculs de Marcien s'accordent avec ceux d'Arrien, cinquante milles. *(N. de l'A.)*

un plan de la baie de Guttar. D'après la distance que je suppose ici, il se trouvera correspondre, quant à la position, avec les événemens qui doivent avoir lieu le jour suivant.

A Kyiza, les équipages ne purent débarquer, parce que c'étoit une côte unie contre laquelle battoit avec violence un ressac considérable (1). Ils prirent donc leur repas (2) à bord, les vaisseaux étant à l'ancre. La flotte ayant ensuite appareillé, on fit plus de trente milles pour gagner une petite ville située sur une éminence à peu de distance de la côte.

Cette ville, à laquelle il n'est point donné de nom dans le journal, se reconnoît cependant à quelques traits ou caractères particuliers. Voici, en effet, ce que dit le lieutenant Porter : « Quoique la terre dont

Une petite ville.
XXIVe. St.
9 décembre.
68e jour.

(1) Ῥαχίη. S'il y avoit un ressac en cet endroit, c'est une raison de plus pour placer Kyiza avant la pointe de Noa. *(N. de l'A.)*

(2) Ἐδειπνοποιέοντο. Cette expression que porte le texte n'est pas assez précise pour déterminer s'il est question du repas du soir, c'est-à-dire, du souper; mais il y a toute apparence que c'étoit effectivement ce repas. *(N. de l'A.)*

la baie est environnée soit si basse, que vous ne pouvez voir de la pointe de Noa, ni l'autre côté, ni le milieu de la baie, l'œil distingue pourtant un monticule ou deux qui paroissent comme des îles ». Nous sommes fondés à prendre un de ces monticules pour l'éminence (1) sur laquelle Arrien dit que la ville dont il s'agit étoit située. « Nous trouvâmes, ajoute le lieutenant Porter, *une petite ville* au sein de la baie ; elle étoit habitée par des pêcheurs ». N'y a-t-il pas une coïncidence de faits bien singulière dans cette circonstance, qu'à deux mille ans d'intervalle un navigateur anglais ait trouvé, comme Néarque, une ville qui ne soit désignée sous aucun nom ? Je ne bâtis aucune conjecture sur ce rapport particulier ; je n'assure pas non plus que la ville que nous cherchons fût placée à l'endroit où l'est la ville d'aujourd'hui ; c'est incontestablement Guttar : mais je puis asseoir la ville de Néarque par-tout où, dans la baie, la position d'un monticule justifiera celle que je lui assignerai ; et je suppose de préférence qu'elle étoit située sur le côté occi-

(1) Γηλόφυ. (N. de l'A.)

dental, par la raison que le lieutenant Porter paroît avoir remarqué les monticules ou éminences dès le moment de son entrée dans la baie en venant de l'est.

Lorsque la flotte arriva en ce lieu, elle manquoit absolument de pain et de toute espèce de grains. Néarque, ayant vu du chaume dans le voisinage, conçut l'espérance de pouvoir approvisionner de blé les vaisseaux, s'il parvenoit à découvrir les moyens de s'en procurer : mais il ne tarda pas à reconnoître qu'emporter la place d'assaut seroit chose impossible ; et dans la situation où l'on étoit réduit, il ne falloit pas songer à en faire le siége. S'étant donc concerté avec Archias, Néarque lui ordonna de feindre tous les préparatifs d'un prompt départ de la flotte, tandis que lui-même, avec un seul bâtiment, qu'il prétendroit avoir été laissé en arrière, s'approcheroit de la ville, et montreroit aux habitans tous les dehors d'une amitié sincère. Ce stratagême fut exécuté en effet. L'amiral reçut des habitans l'accueil le plus hospitalier : ils vinrent à sa rencontre au moment où il alloit débarquer, et lui présentèrent du poisson cuit au four, le

premier mets de ce genre qu'il eût encore vu sur la côte. A cette offre ils ajoutèrent celle de gâteaux (1) et de dattes (2). Néarque accepta leurs dons avec tous les témoignages d'une vive reconnoissance, et leur demanda la permission de voir la ville. Elle lui fut accordée sans difficulté par des hommes qui ne soupçonnoient aucun mauvais dessein : mais à peine fut-il entré, qu'il intima l'ordre à deux de ses archers de se poster à la porte, et que, montant le mur contigu avec deux autres archers et son interprète, il donna le signal d'avancer à Archias, qui étoit resté sous voiles. Les naturels coururent aux armes sur-le-champ : mais Néarque ayant pris une position avantageuse, fit une défense de quelques momens jusqu'à ce qu'Archias fût arrivé près de la porte. En même temps il commanda à son interprète de procla-

---

(1) Πέμματα ὀλίγα. (N. de l'A.)

(2) Ceci ne détermine point la saison où le fruit étoit en maturité. Les dattes que ces naturels offrirent à Néarque pouvoient être sèches. Je ne parle ici d'après aucune autorité ; mais je pense que les dattes se cueillent en avril ou en mai. (*N. de l'A.*)

mer que si les habitans vouloient préserver leur ville du pillage, ils eussent à lui abandonner le blé qu'ils possédoient, et toutes les provisions dont la ville étoit pourvue. Ces conditions ne furent point repoussées; car les habitans ouvrirent à l'instant leurs portes, et Archias se disposa à entrer : il s'empara immédiatement du poste avec la force armée qui l'accompagnoit. Néarque envoya des officiers intelligens pour visiter les magasins qui pouvoient exister dans la place, promettant aux habitans que s'ils agissoient loyalement et de bonne foi, il ne leur seroit fait aucun mal. Les magasins furent à l'instant même livrés au vainqueur. Les approvisionnemens consistoient en une espèce de pâte faite de poisson (1), dont ces magasins renfermoient une quantité considérable, avec un peu de froment et d'orge.

---

(1) Cela n'est ni plus extraordinaire que le fait déjà rapporté, savoir, que le bétail se nourrissoit de poisson, ni plus étonnant que ce que les voyageurs nous disent du *caviar* du Volga. Le lieutenant Porter raconte *(page 13)*, qu'à Masqât, en Arabie, les gens du pays font une mixtion de chair de poisson et de dattes avec une espèce de terre et de l'eau; que cette composition est la nourriture ordinaire des bestiaux,

Quelque insuffisantes que fussent de telles ressources comparées avec les besoins de la flotte, Néarque se les assura; et bornant à ce succès toutes ses prétentions sur la ville et les habitans, il retourna à bord avec les provisions dont il étoit muni. La flotte ne tarda pas à poursuivre sa route jusqu'à un cap voisin appelé *Bageia*, où elle vint jeter l'ancre, à peu de distance de la ville, autant que je puis le conjecturer (1).

BAGEIA, promont. *XXVe St.*

Voici de quelle manière s'exprime le lieutenant Porter (2) : « La baie est vaste et profonde, avec un bas-fond. En la traversant tout droit à partir de la pointe de Noa, vous appercevez une masse de terre sur le côté opposé, avec une île située presque au-dessous, et une petite baie nommée Bucker-

---

et qu'elle est singulièrement efficace pour les engraisser. Voyez *infrà*. (N. de l'A.)

Voyez, sur la pêche du Volga, le 1er vol. des Voyages du professeur Pallas, *édit. in-8°, pag. 233 et suiv.* (N. du T.)

(1) Le Journal ne fait mention d'aucune distance; et il paroîtroit que la flotte mit à l'ancre immédiatement après s'être éloignée de la ville. (*N. de l'A.*)

(2) *Page 7* de son Mémoire. (*N. de l'A.*)

Bundar (1), où viennent pêcher les naturels, et dans laquelle se tiennent souvent les pirates sanganiens pour guetter les petits bâtimens qui font commerce le long de la côte». J'ai cherché dans cette masse de terre l'éminence sur laquelle la ville étoit située; mais elle est dans l'intérieur du pays et sur la montagne. Toutefois, je ne doute pas que cette même masse n'ait servi à Néarque pour se diriger, comme étant le premier objet qu'il distingua au travers de la baie, et ne l'ait conduit à la ville même: et si le lecteur trouvoit extraordinaire que son Journal ne fasse pas mention d'une baie en cet endroit, je lui observerois que l'omission de Néarque dans la circonstance dont il s'agit, n'a rien de plus surprenant que celle du cap Guadel qu'il a pareillement commise; j'ajouterois que lorsque cet officier appelle *Bageia* un cap, un cap implique nécessairement l'idée d'une rentrée de la côte dans une partie ou dans une autre.

De ces différentes considérations, je con-

---

(1) On pourroit soupçonner un rapport entre Bucker et Bageia, *Buckah*. (N. de l'A.)

clus qu'on peut regarder cette ville sans nom et la baie de Guttar comme identifiées en quelque sorte (1); et je retourne à la flotte pour l'accompagner dans la suite de sa navigation.

Mais avant de parcourir avec elle le reste de l'intervalle qui sépare Badis de Bageia, il est nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur une vue générale de la côte, afin qu'il connoisse bien les stations intermédiaires dont Néarque, à raison de l'extrême détresse de la flotte, n'eut guère la facilité de faire la description, et que, par conséquent, le Journal a laissées enveloppées d'une profonde obscurité. Kophas, Alam-

(1) Il n'est guère probable que je me trompe ici, à moins qu'on ne croie convenable d'accorder quelque confiance aux stades de Marcien. Ce géographe compte trente-cinq milles d'Alambateir à Kyiza, et seize de Kyiza à Kazia, autrement Bageia; calcul d'où il résulteroit que Bageia et la pointe de Noa sont le même lieu, et qu'il faut placer à l'est de la pointe de Noa cette ville qu'Arrien ne désigne sous aucun nom. Même en admettant cette supposition, il ne peut y avoir d'autre erreur que dans la largeur de la baie; et les calculs de Marcien sont trop susceptibles d'être contestés pour en faire la base de cette modification. *(N. de l'A.)*

bateir, Kyiza et Bageia, sur la position desquels les trois auteurs s'accordent entr'eux, nous conduisent d'une manière sûre jusqu'à ce point: ainsi, il ne peut plus y avoir d'erreur, à moins que je n'aie pris Bageia pour la pointe occidentale de la baie de Guttar au lieu de la pointe orientale; mais les explications déjà fournies sont plus que suffisantes pour me dispenser d'en donner d'autres à cet égard.

Je vais maintenant prendre la flotte à son départ de cette station de Bageia. Le premier intervalle à parcourir pour gagner Talmena, est ce qui présente le plus de difficulté; car la distance déterminée par le Journal entre Bageia et Talmena, forme un espace de mille stades ou trente-six milles, estime qui porte Talmena au-delà de la baie de Churbar, et qui (supposé qu'on veuille remédier à cet inconvénient, en commençant la navigation de la pointe de Noa) usurpe autant sur les mesures antécédentes, que la supposition contraire prend sur la partie subséquente de la côte. Toutefois, j'avois fixé originairement Talmena à Churbar, Kanasida au Tanka, Kanaté à Kalat, Trœsi à la place d'une crique, et Dagasira

à un promontoire avant Mucksa (1) : mais de nouvelles lumières que j'ai puisées dans Otter, m'ont déterminé à changer cet arrangement, et à ne point adopter les mesures ou distances données par le Journal. Je soumets, non sans quelque défiance, la discussion qui va suivre, à tous ceux pour lesquels il pourra être intéressant d'examiner une question qui, si elle n'est pas d'une grande importance, a du moins le mérite des recherches qu'elle a exigées, et celui de la nouveauté.

Les trois stations (2) qui suivent dans Arrien, sont Talmena, Kanasida et Kanaté. Dans les tables de Ptolémée, on distingue un Kandriakès qui répond à Talmena. Si donc nous adoptons Kandriakès pour Talmena, nous avons trois noms de suite dont le mot *Kan* forme la syllabe initiale. Maintenant il paroît, d'après ce que nous dit

---

(1) La carte n° I, offre toutes ces positions. *(N. de l'A.)*

(2) Il y en a réellement quatre : en effet, on en remarque une qui n'a point de nom, et qui se trouve placée entre Kanasida et Kanaté. C'est peut-être le Godeim moderne. *(N. de l'A.)*

Otter, que les auteurs ou voyageurs orientaux, dans les relations desquels il est parlé des rivières du Mekran, emploient la syllabe *Kienk* ou *Kenk* pour exprimer un fleuve ou une rivière, comme les Persans le mot *Ab* (1) ou *Roud:* ainsi, nous avons Kiourkienk, Nehenk et Kiechenk (2), toutes rivières que d'Anville a placées sur sa carte de Mekran (3), et auxquelles il a donné le même cours que leur assigne Otter. Le même terme se trouve joint à un nom de fleuve dans la Susiane (4) ; car Cheref-eddin fait mention d'un Hoo-chenk et d'un Dou-danké que traversa Tymour, et dont la position sera établie en temps et

---

(1) Ab-Schirin, Ab-Argoun, Roud-Chiour. (*N. de l'A.*)

(2) Chienk, Chenk, au moyen d'une variation assez commune dans le langage des Orientaux, se changent en Kienk, Kenk, comme Kirbe en Girbe, Jirbe, nom de la pelleterie à l'épreuve de l'eau dont on se sert dans les caravanes ; et Chienk, Jienk, en Dienk, Denk, par la même analogie que Jumna en Diamuna. (*N. de l'A.*)

(3) Asie, I[ere] *Partie.* (N. de l'A.)

(4) *Voyez* plus bas la partie de cet ouvrage où il est parlé de la Susiane. (*N. de l'A.*)

lieu : mais ce mot prend deux formes différentes dans son dérivé de la racine première, Dsjouk passant, par une variation, de Sj en Chienk, Kienk, Kenk, Ken, Kende et Kande; et par une autre, de D en Dienk, Denk et Danke. Le mot, sous la première de ces deux formes, a peut-être quelque rapport avec Tchen, Chen, la racine de Chenab ou Akesines, avec le Ganga, le Ganges, le Kishen-gonga, le Sevi-gonga de l'Inde, et avec le Gihon de la Sogdiane. Sous sa seconde forme, Denk offre le Dou-danké de la Susiane, et le Samy-daké de Ptolémée, qui est la rivière Danké ou Tanka (1) de nos cartes modernes sur cette côte. Sous l'une et l'autre des deux formes, ce mot paroît être la plus ancienne expression qui se rencontre dans l'histoire (2) pour signifier une rivière ou un fleuve. Il est même facile de démontrer que Ptolémée connoissoit les variations de son orthographe et ses

---

(1) Écrit *Tanqua*, par Ressende, portugais, et *Tanqua-Banqua*, la rivière Blanche. *(N. de l'A.)*

(2) Si le terme dont il s'agit, a réellement quelque rapport avec Gihon, comme je le présume, il est aussi ancien que le livre de la Genèse. *(N. de l'A)*

sens divers ; car il écrit indifféremment Samy-daké et Samy-kadè, et il interprète le mot Kand-riakès par Hudr-iakès, qu'il tire évidemment de Ὕδωρ, nom grec qui signifie *eau*. En consultant Otter, je trouve dans ce voisinage une rivière appelée Kié-chek (1), ce qu'on peut traduire par la rivière de Kié ou Guié, ville située dans l'intérieur des terres à quelque distance de la côte (2) ; et je n'hésite pas à penser que le Kandriakès de Ptolémée est une transposition du même mot Kande-kié ou Kandre-kié, pour Kié-kande. Otter dit que cette rivière se décharge dans la mer entre Khudar et Pichin. Je ne suis point parvenu à découvrir où est Pichin (3) : mais Khudar est la baie de Guttar, que la flotte vient

---

(1) Il est bien vrai qu'Otter considère Kié-chek comme un fort, et pourtant il dit : « Le Kiour-kienk reçoit aussi l'eau de Kié-chek ». Chek est Chienk ou Kienk. (*N. de l'A.*)

(2) Cinq jours ou une semaine, c'est-à-dire, cent ou cent vingt milles. (*N. de l'A.*)

(3) D'Anville donne à Pichin une position conforme aux probabilités reçues : mais j'imagine qu'il n'a pas d'autre autorité que celle d'Otter ; car je ne trouve point Pichin dans l'Edrisi. (*N. de l'A.*)

de quitter tout-à-l'heure; et si Pichin est à l'ouest, nous avons, pour correspondre avec le Kandriakès de Ptolémée, l'embouchure de cette rivière, qui se jette dans la mer entre Guttar et Churbar. S'il étoit possible maintenant d'identifier le Talmena d'Arrien avec ce Kandriakès, le Journal n'auroit plus d'obscurité; mais dans Talmena, nous ne voyons aucune espèce d'allusion à une rivière ou fleuve: ce mot signifie un fort ruiné (1), et un pareil fort peut

---

(1) Mina, Minan, aux bords de l'Anamis, et Minavi, à Basra, indiquent l'un et l'autre un fort. Tal, en hébreu, est un monceau de ruines; et c'est de là, peut-être, que le mot a passé dans la langue arabe ou persane avec la même signification. Que des ruines de cette nature fussent aussi communes anciennement qu'aujourd'hui sur la côte, c'est ce dont il n'est guère permis de douter; car les Belootches de l'est, et les naturels de la Gédrosie, forment les uns et les autres des tribus de brigands et de pillards. Le lieu de la station très-prochaine que fit la flotte à Kanasida, est marqué dans le Journal comme l'emplacement d'une *ville ruinée*. C'est ainsi que l'esprit de rapine s'est joint dans tous les âges à la plus criminelle cupidité, pour désoler cette côte. *Voyez* Parkhurst au mot תלה, et au mot בוען, *lieu inhabité;* mais il y a des doutes sur ce dernier. *(N. de l'A.)*

existier dans une partie de la côte aussi bien que dans une autre. Que nous reste-t-il donc à faire actuellement, si ce n'est à considérer les tables de l'un et l'autre auteur, et à examiner jusqu'à quel point elles correspondent entr'elles ?

Ptolémée.	*Arrien.*
Bagia.	Bageia.
Kandriakès.	Talmena.
Tysa.	Kana-sida.
Samy-Kadé.	Kanaté.

Voilà l'ordre que présentent ces tables ; et si le premier nom de chacune s'accorde avec le premier nom de l'autre, si nous parvenons également à découvrir qu'il y ait une réciprocité de correspondance entre les deux derniers de chaque table, nous pourrons regarder le second comme la quantité inconnue que nous cherchons. Qu'il me soit permis alors de lire Kana-disa (1) pour Kana-sida ; et je trouve Kienk-disa, la rivière ou le fleuve de Dis, Tiz ou Tidsj.

(1) Le motif de la permission que je demande ici pour faire ces transpositions, est expliqué amplement à l'article d'*Agris*, qui se trouve ci-après. *(N. de l'A.)*

Voilà le Tysa de Ptolémée, le Tesa ou Teisa de Marcien, le Teiz de Dalrymple, et le Tearsa de Porter. Toutes ces manières différentes d'écrire le même mot, expriment une ville située dans la baie de Churbar, ville dont l'Edrisi (1) vante beaucoup le commerce avec Keish, île du golfe, et Oman en Arabie, sur lesquelles Cheref-eddin et d'autres géographes orientaux ont donné des notions suffisantes. Otter fait arriver le Kiour-kienk ou rivière Salée (2) dans cette baie; et à moins que *Sida* ne signifie *sel*, on ne peut guère douter que ce ne soit une transposition de Disa ou Diz. Par l'effet d'un procédé semblable, on parviendra à trouver le Tanka moderne dans le Kanaté d'Arrien et dans le Samy-kadé de Ptolémée. En effet, Kanat et Kadé viennent de Kienk et Samy-daké par une variation; Dank et

---

(1) *Page 58.* Taiz, ville petite, mais peuplée. *Est urbs parva, celebris tamen et populosa.* (N. de l'A.)

(2) Roud-Chiour, la rivière Salée, près de Kunk dans Loristan: Kunk lui-même est rapporté à Kienk. Dans ces contrées, où le sol se compose de sel et de nitre, il y a des rivières salées par-tout. *Voyez* Marc Pol Ramusio, *tome II, page 8.* (N. de l'A.)

Tanka en dérivent par une autre. Si donc, d'après ces bases, Kana-sida correspond avec Tiz ou Churbar, et Kanaté avec Samykadé ou Tanka, la conséquence naturelle est que Talmena revient au Kandriakès de Ptolémée, et les tables des deux auteurs concordent entr'elles. Il n'est pas nécessaire, sans doute, d'insister sur ce raisonnement comme étant incontestable : mais si nous trouvons la syllabe initiale *Kan* répétée trois fois de suite, et que les localités mêmes nous offrent trois rivières ou fleuves qui répondent à cette syllabe, et qui conservent encore des traces relatives au sens qu'elle renferme, nous avons certainement acquis quelques lumières pour nous éclairer dans une contrée qu'enveloppe l'obscurité la plus profonde, et pour nous conduire à la distribution exacte des stations sur la côte, dans le cas où elle seroit visitée de nouveau quelque jour. Les recherches que j'ai faites dans Otter (1) ne m'ont point amené à découvrir un plus grand nombre de rivières que les trois (2) dont il est question ici; car ses

(1) Otter, *tome Ier, page 408.* (N. de l'A.)

(2) Il y en a une quatrième [Makeshid] à l'ouest.

rivières Kiourkies et Souringuiour ne sont que la même, ou des bras du même fleuve, Kiour-Kienk; et quant à la direction qu'elles peuvent avoir dans l'intérieur des terres, c'est ce qui n'a rien de commun avec le Journal. Les preuves que prétend nous donner Otter à cet égard, ne sont pas très-claires: j'incline assez à soupçonner qu'il a pris par erreur Kié pour la capitale, au lieu de Kidge. J'avois d'abord pensé comme lui que Kié et Kidge étoient le même: mais l'Edrisi (1) écrit Kia et Kir comme les noms de deux places distinctes, et il semble prendre Kir pour la principale ville. Si elle l'est effectivement, l'Edrisi a écrit Kir pour Kirge; et Kirge n'est autre que Kidge. Tous les géographes que je connois font de Kidge la capitale de la province, appelée de-là Kidge ou Kutch Mekran dans l'Ayeen Akbary, et Kedge, Gedge ou Gédrosie par les historiens anciens; car Mekran est le pays rapporté au Mehran ou Indus, et Kutch Mekran signifie la côte occidentale de l'Indus vers Kutch ou Kidge. Au surplus,

---

Voyez plus bas l'article où il en est fait mention. (*N. de l'A.*)

(1) Géog. de Nub. *page 56*. (N. de l'A.)

c'est-là un point qu'il n'est pas nécessaire de discuter, attendu qu'il n'a aucune espèce de rapport avec le voyage. Aussi ne prétends-je établir autre chose ici que la probabilité d'une méprise. Otter en a commis une semblable à l'égard d'Ahwaz dans la Susiane ; et c'est pour nous un nouveau motif de présumer qu'il a pu, dans cette province aussi, être induit en erreur par la variation de l'orthographe orientale.

Maintenant que nous avons obtenu une solution assez satisfaisante de ces difficultés, et trouvé trois rivières qui peuvent nous fournir les moyens de concilier Arrien avec Ptolémée, et ces deux auteurs avec les géographes modernes, il nous reste à conduire la flotte le long de la côte jusqu'aux trois stations qui suivent, savoir, Talmena, Kanasida et Kanaté, avec une quatrième, placée entre les deux dernières, à laquelle les auteurs, qui ne lui donnent aucun nom, n'assignent non plus aucune distance.

La flotte appareilla de Bageia vers minuit (1), et parcourut un espace de mille

(1) Encore un départ de la flotte qui a lieu la nuit. *(N. de l'A.)*

TALMENA, le Kandriakès et l'Hudriakès de Ptolémée.

XXVIe. St. 10 décemb. 69e jour.

stades, c'est-à-dire, soixante-deux milles et demi pour arriver à Talmena. Cette distance, si elle est prise de la pointe de Noa, n'a rien d'excessif : mais les événemens rapportés ne nous autorisent pas à faire une telle supposition; et il y a tout lieu de croire que c'est quelque part aux environs de Guttar-Bay ou Kuiza que gît l'erreur de calcul. Quoi qu'il en puisse être, la réduction de cette distance s'accorde d'autant mieux avec le reste de la navigation jusqu'à Badis; et nous pourrions nous fonder jusqu'à un certain point sur les quatre cents stades de Marcien pour diminuer l'excédant, si nous parvenions à trouver leur proportion avec d'autres stations, ce qui, malheureusement, est impossible. Le Journal ne fait mention d'aucune circonstance relative à Talmena. Il y est dit seulement que c'étoit un port commode et sûr; au moins n'y a-t-il rien en cela qui ne corresponde avec la position que nous lui avons donnée à l'embouchure du Kandriakès de Ptolémée, le Kie-kenk [fleuve Kenk] de la Géographie orientale : dans la relation d'Otter, rien n'empêche non plus de fixer l'embouchure de cette rivière entre les baies

de Guttar et de Churbar, et plus près de celle-ci que de la première. Nous ne devons pas, toutefois, quitter ce lieu sans remarquer qu'Hudrakès, Hydracès ou Hydriacès, le pilote de Néarque, semble tirer son nom de ce Kandriakès ou Hudriakès. Le Journal porte, en termes exprès, qu'Hydracès étoit de la Gédrosie; et si nous avons eu raison d'adopter cette rivière pour celle de Kidge, il paroît incontestable que c'est un naturel de Kidge qui dirige présentement la flotte. N'avons-nous pas sujet de regretter que cette circonstance se trouve supprimée dans le récit trop abrégé du Journal? ou croira-t-on pouvoir en tirer l'argument, que le silence même du Journal à cet égard dépose contre l'arrangement proposé? De quelque manière que le lecteur envisage les choses, je soumets le tout à ses lumières; et je reprends la suite du voyage.

KANA-SIDA, ou KANA-DISA, le TYSA de Ptolémée. *XXVIIe St.* 11 decemb. 70e jour.

De Talmena à Kanasida, la distance est estimée de vingt-cinq milles, espace qui ne présente rien d'excessif. Selon les interprètes, Kana-disa signifie la rivière de Tiz ou Tidsj, qu'Otter appelle le Kiourkienk ou la rivière Salée. Des traces de la ville ancienne existent encore dans la baie

de Churbar ; et le cap qui est à l'entrée conserve toujours le nom de Tiz-mée, par la même analogie que le cap Passence ou Possem (1) est désignée sous celui de Posmée. N'est-ce pas quelque chose de remarquable, qu'à la distance d'un si grand nombre de siècles, deux navigateurs tels que Néarque et le commodore Robinson, aient trouvé des ruines sur le même lieu ? Néarque ne fait pas mention d'une rivière ici ; et, suivant toute vraisemblance, il ne pénétra pas assez avant au sein de la baie pour la voir : mais il rencontra un puits nouvellement creusé, ce qui lui évita la peine de fouiller les sables. Il découvrit aussi le palmier sauvage dont les Macédoniens cueillirent les bourgeons naissans à la cime, pour s'en nourrir (2) ; d'où il résulte que la petite

---

(1) Passaum, en portugais. *(N. de l'A.)*

(2) Strabon (*page 722*) rapporte que l'armée d'Alexandre, traversant les déserts de la Gédrosie, fut préservée de la famine par les mêmes moyens : Ἀπὸ δὲ τῶν φοινίκων ἦν ἡ σωτηρία, τοῦ τε καρποῦ καὶ τοῦ ἐγκεφάλου. Suivant la traduction latine, *fructus et cerebrum saluti fuerunt.* C'est ainsi que Xénophon *(Anab. lib. II, cap. III,)* paroît prendre ἐγκέφαλος pour une partie du fruit. Mais je pense que, dans ce passage

provision de blé qu'ils s'étoient procurée dans la ville située sur la baie de Guttar, n'avoit pu servir qu'à soulager les besoins du moment. Le plan de cette baie, avec la double courbe qu'elle forme, est représenté sur la carte n° I. J'éprouve quelque déplaisir à ne point trouver une rivière marquée ici par nos navigateurs anglais, en quoi ils ne s'accordent que trop bien avec Néarque. L'autorité sur laquelle je me fonde pour faire arriver la rivière Salée dans cette baie, est celle d'Otter, que d'Anville interprète d'une manière conforme à ma supposition : mais la preuve

---

d'Arrien, les mots *τούτων τοὺς ἐγκέφαλους κόπτοντες* semblent signifier que les Macédoniens coupèrent les bourgeons encore tendres de la plante plutôt que le fruit. Il ne pouvoit, en effet, être venu aucun fruit dans cette saison, quoique le contraire paroisse résulter de la conjecture que j'ai formée dans la note (2), page 148 ; car je trouve aujourd'hui que la datte est un fruit d'automne, dont la maturité est fixée en octobre par Cosmas Indicopleustes, *Tab. pag. 338. V.* Montfaucon, *N. Coll. Patrum.* — Strabon (*page 726*) parle ainsi de la datte conservée : Οι Γεδρωσίοι φυλάττουσι τὸν ἐνιαύσιον καρπὸν ἐις ἔτη πλείω ταμιευόμενοι. (N. de l'A.)

manque toujours ; et la seule que nous ait donnée Néarque de l'existence du fleuve ou rivière en cet endroit, est cette partie initiale du nom Kana.

Dans le temps où la petite escadre du commodore Robinson visita Churbar, les naturels manifestèrent le desir de voir l'établissement anglais à Tiz, où ils montrèrent au commodore les ruines d'un fort portugais, et l'instruisirent que Churbar avoit été l'entrepôt d'un commerce considérable en *ghee* (1), en soie, en coton croisé, en châls, jusqu'à l'époque où une sécheresse de six années avoit réduit le pays à l'état d'un véritable désert (2). Toutefois, on s'y procuroit facilement de l'eau d'une très-bonne qualité, ainsi que des bêtes à laine, des chèvres et des végétaux : les chevaux du pays étoient pareillement d'une excellente race. Pendant que les Anglais séjournoient sur la baie, il y avoit dans le port deux bâtimens appartenans au fameux Hyder-Ali, et que ce chef Mahratte y avoit envoyés, pour profiter de la circonstance

---

(1) Espèce de beurre à moitié liquide. (*N. de l'A.*)

(2) Lieutenant Porter, *p. 8*. (N. de l'A.)

même qui venoit de convertir une place de commerce en un désert, et pour chercher les approvisionnemens de sa cavalerie jusque dans cette contrée sauvage du Mekran. Telle étoit la prévoyance de cet homme extraordinaire, dont le génie prit un essor aussi élevé que celui d'Alexandre et dont les conquêtes n'eussent pas été moins rapides que celles du héros macédonien, si, comme lui, il n'eût éprouvé de résistance et d'opposition dans l'Inde que de la part des puissances du pays. Les habitans de Churbar informèrent les Anglais, qu'environ à une semaine de marche de la côte, existoit une ville considérable et d'une vaste étendue, entourée d'un bon mur. Cet avis donné par les naturels s'accorde parfaitement avec la position qu'Otter assigne à Kié (1) : il offre un argument en faveur de la supposition que j'ai faite d'une rivière qui vient

---

(1) Ce qui me persuade davantage encore qu'elle est la même, c'est la distance de cinq jours que détermine Al Edrisi depuis Tiz jusqu'à Kir, distance qui s'accorde assez avec la semaine de marche dont parle le lieutenant Porter. *Voyez* le géographe de Nubie, *page 58*. (N. de l'A.)

se décharger ici ou dans le voisinage ; car il ne peut guère y avoir de ville dans cette partie de l'Inde qu'aux endroits où se trouve une rivière pour lui fournir de l'eau.

De Kanasida, Néarque continua sa route sans relâche durant vingt-quatre heures, au bout desquelles il arriva près d'une côte déserte. Il fut obligé de jeter l'ancre à une certaine distance, par la raison que la flotte étoit plongée dans un tel excès de détresse, que s'il eût laissé aller à terre les gens de l'équipage, il auroit couru le risque de ne plus les voir revenir à bord. Aucun nom n'est assigné à cette côte déserte, aucune distance déterminée pour elle ; et selon toute apparence, le jour et la nuit comptés pour la route, ainsi que le nombre de stades donné jusqu'à Kanaté, qui est la station suivante, comprennent et l'espace que parcourut la flotte, et le temps qu'elle employa pour arriver à cette même station. Toutefois, je supposerai ici un jour, conformément à l'usage que j'ai adopté ; mais la distance sera prolongée jusqu'à Kanaté. Le point que je déterminerois pour ce mouillage est Godeim, à l'extrémité occidentale du second enfoncement dans la

Côte déserte. *XXVIII*e *S.* 12 décemb. 71e jour.

baie de Churbar. Godeim (1) est un promontoire ou cap très-uni au sommet, avec des rochers escarpés dans le voisinage de la mer : de ce lieu, on découvre Cælat ou Kalat, qui est un objet remarquable, et un peu en deçà duquel se trouve l'embouchure de la rivière Tanka. Il convient d'observer que des promontoires de cette espèce invitent souvent la flotte macédonienne à y venir jeter l'ancre : étoit-ce pour mesurer la côte avant de les doubler, ou pour tout autre motif? c'est ce que rien ne nous apprend.

Ce fleuve doit donc naturellement correspondre avec le Kanaté du journal, et si Kalat eût été sur le Tanka, nous aurions pu croire que Kanat-é avoit quelque rapport avec ce lieu. Sept cent cinquante stades ou quarante-sept milles donnent avec une exactitude presque rigoureuse la distance depuis la pointe orientale de la baie de

KANATÉ. *XXIXe. St.* 13 décemb. 72e jour.

---

(1) *Voyez* le lieutenant Porter, *page 9*. Ce navigateur dit que Godeim paroît comme une île, jusqu'au moment où l'on en est très-près; et d'Anville place une île ici : ne pourroit-ce pas être le Pola de Ptolémée ? *(N. de l'A.)*

Churbar [Kanasida] jusqu'au Tanka ; et comme nous ne voyons dans Arrien aucune circonstance qui empêche d'appliquer cette mesure à la navigation de deux jours, je considérerai Kanaté comme une station dont la position est déterminée avec certitude. J'ai déjà montré combien il y a d'affinité entre le Kanaté d'Arrien et le Kadé de Ptolémée, aussi bien que le rapport qui existe entre ces deux noms et Daké, le Danké ou Tanka, rivière placée en cet endroit. Ce rapport est prouvé par les copies de Ptolémée, lesquelles donnent indistinctement Daké (1) ou Kadé, ce qui ne forme pas une leçon différente, mais dérive uniquement de la variation de l'orthographe orientale. Je ne puis assurer si le lecteur verra dans les observations que je lui soumets ici, une preuve de l'identité des deux noms : quant à moi, je l'y trouve, cette

(1) Ptolémée, *p. 157.* Samy-Kadé, interprété, *Samy-Daka, Samy-Daké;* la rivière Samy-Dokhés, *Samy-Dakia:* et de même Hudson (Marciani Perip. *pag. 22*) emploie ces noms de Samy-Daké, Samy-Kadé, Samy-Dokhés, faisant ainsi remarquer les variations de Ptolémée. *(N. de l'A.)*

preuve; et sur une côte aussi peu connue, c'est déjà gagner beaucoup que d'approcher des probabilités.

Kanaté n'est distingué dans le journal par aucun caractère local qui lui soit particulier. Néarque se borne à dire que c'est une côte découverte : il parle aussi de quelques tranchées ou canaux peu profonds, qui peut-être avoient été creusés pour les besoins de l'agriculture et pour l'amélioration d'un sol naturellement aride. Porter appelle le Tanka une petite rivière; et les canaux artificiels (1) d'Arrien déposent aussi de l'existence d'une rivière. En effet, nous ne pourrions trouver de ces canaux ou tranchées dans quelqu'endroit que ce soit de la côte où il n'y auroit pas de rivière. Il seroit à desirer que celle-ci pût être identifiée avec quelqu'un des fleuves indiqués positivement par Otter. Le Nehenk est, de tous, celui avec lequel j'ai cherché à établir cette identité; mais Otter le fait arriver à une grande distance vers l'est; et d'Anville l'a remarqué comme moi. Son Kiour-kies est

(1) Διώρυχες βραχεῖαι, des tranchées artificielles. *Arrien, p. 343.* (N. de l'A.)

le plus voisin de la position de Tanka; mais il suppose une jonction du Kiour-kies avec le Kiour-kienk, et les conduit ainsi réunis jusqu'à Tiz. Il y a bien quelque motif de soupçonner que ces deux fleuves sont le même; car, dans la langue du pays, Kiour-kienk est la *rivière Salée*, et Kiour-kies la *rivière Salée de Kié*. Nous devons donc renoncer, faute de renseignemens précis, à connoître le cours et la direction de ces fleuves dans l'intérieur des terres, et nous contenter des embouchures que nous trouvons le long de la côte. L'existence de celle du Tanka en cet endroit, est un fait incontestable; car c'est le Tanka-Banka (1) de Ressende. Les Portugais eurent jadis un fort à trois milles de l'embouchure du fleuve. Le lieutenant Porter, lorsqu'il visita le pays avec le commodore Robinson (2), entendit parler des ruines de ce fort, ainsi que d'un bazar et d'anciens puits. De la Rochette, je ne sais trop sur quelle autorité, assigne à ce fleuve un cours d'une longue étendue dans l'intérieur des terres:

---

(1) La rivière Blanche, de l'italien *Bianca*. (N. de l'A.)

(2) *Voyez* le lieutenant Porter, *page 9*. (N. de l'A.)

mais, si nous pouvons en juger par le peu de largeur et de profondeur de son embouchure, nous croirons difficilement qu'il dépasse les montagnes au-delà desquelles l'astronome français le fait cependant arriver.

Le journal ne donne point à penser que les équipages aient eu la permission de prendre terre à Kanaté : il n'y est pas fait mention non plus que les Macédoniens aient recueilli aucune espèce de provisions (1) dans le pays; motif suffisant, selon moi, pour conclure que la navigation fut activée avec plus d'ardeur que n'en suppose l'intervalle de temps que j'ai déterminé, et pour lequel il nous faudra admettre une durée convenable et qui s'accorde davantage avec la vraisemblance.

C'est en me fondant sur cette opinion, que je compte un autre jour pour le passage jusqu'à Trœsi. Dans le trajet, qui fut heu- TROIS, TROISI. *XXXe. St.* 14 décemb. 73e jour.

---

(1) Il me paroît hors de doute que tous les grains propres à faire du pain étoient entièrement consommés alors. Si les Macédoniens avoient encore à bord quelques moyens de subsistance, ce ne pouvoit être que la pâte faite de poisson qu'ils s'étoient procurée près de Kyisa. *(N. de l'A.)*

reux, la flotte parcourut un espace de cinquante milles; en cet endroit enfin, on réussit à se procurer quelques provisions. Le pays offroit plusieurs villages de misérable apparence, que désertèrent leurs habitans à l'approche de la flotte; mais on y trouva une petite quantité de blé avec des dattes sèches (1). Ces dattes, et la chair de sept chameaux que les naturels n'avoient pas emportée dans leur fuite, fournirent aux Macédoniens une ressource; et il ne falloit peut-être pas moins que l'affreuse détresse à laquelle ils se voyoient réduits, pour les déterminer à s'en accommoder. Je n'ai point eu occasion de m'assurer si les Grecs éprouvoient pour la chair de chameau une aversion plus particulière que celle qui, en général, est naturelle chez tout homme accoutumé à rebuter ce qu'il n'est pas dans l'usage de considérer comme une nourriture; mais il me semble évident que Néarque a entendu donner, dans ce fait, la preuve d'une ex-

---

(1) Βαλάνοις ἐκ φοινίκων. La langue grecque, toute féconde qu'elle fût, ne paroît pas avoir fourni un terme propre pour désigner ce fruit. C'est, littéralement, le gland du palmier. *(N. de l'A.)*

trême famine, de cette disette horrible dont nous nous formons l'idée lorsqu'on nous parle de la chair de cheval mangée par les habitans d'une ville assiégée. Je ressens, toutefois, quelque douleur pour les braves compagnons avec lesquels je voyage depuis si long-temps, en n'apprenant pas ici qu'ils se soient nourris des tortues dont cette côte abonde. Porter nous dit qu'on trouve une quantité prodigieuse de tortues dans l'île d'Ashtola ; et Marcien a fixé dans le voisinage du lieu même où séjourne en ce moment la flotte, une tribu de *Chélonophages* ou mangeurs de tortues : mais les Grecs paroissent avoir considéré comme des sauvages ou des barbares les peuples qui vivoient uniquement de poisson, de tortues ou de chameaux ; et les noms dont ils se servoient pour désigner ces peuples, sont toujours employés dans les écrits qu'ils nous ont laissés, comme des termes de mépris.

Je ne prétends pas que le lecteur tire aucune conclusion de la remarque que je vais lui soumettre ; mais je ne puis m'empêcher d'observer qu'il existe un rapport merveilleux entre cette découverte que fit ici Néarque des dattes dont il approvisionna la

flotte, et le langage suivant de Porter (1): « Entre le Tanka et Mucksa, nous trouvâmes le pays le plus agréable que nous eussions encore vu jusqu'alors ; la plupart des vallées étoient couvertes de dattiers ». Si ce langage de Porter ne s'applique pas précisément au lieu où nous sommes, il donne au moins une idée générale de la côte.

Quel étoit le nom de cette station ? quelle position convient-il de lui assigner? Voilà des questions, selon moi, difficiles à résoudre ; car le mot, dans Arrien, s'offre sous une forme qui n'a rien de bien propre à nous en faire démêler le véritable sens. L'auteur grec écrit *Troisin.* Si ce nom est au pluriel, nous restons dans une grande incertitude sur son origine. Gronovius incline à lire *Taoi.* Sous le rapport de la position, cette station correspond au Pasis de Marcien, que Ptolémée écrit Masis, Magis, Magida et Mazinda, et dont Marcien semble déterminer la situation auprès d'une rivière (2) qu'il nomme Sarus et Salarus.

---

(1) *Voyez* son Mémoire, *p. 9.* (N. de l'A.)

(2) Mon motif pour présumer cette intention de Marcien, est que ce géographe ne donne point de distance entre Pasis et le Salarus. (*N. de l'A.*)

Mais ce dernier point est impossible à établir; car le Magis de Ptolémée est placé trente-cinq milles à l'est de son fleuve Sarus. Il importe de remarquer ceci, par la raison que, dès-lors, je suis fondé à adopter le Magis de Ptolémée avant le cap que je prends pour Dagasira, et à conduire le Sarus de ce géographe vers l'ouest jusqu'à une crique marquée sur la carte du commodore Robinson, laquelle répond à l'Iskim de d'Anville, de la Rochette et de Ressende (1). Néarque s'accorde tellement avec Ptolémée quant à la position de Magis, qu'il ne parle d'aucune rivière à Trœsi. En rencontrant dans Otter le nom de Makichid donné par cet historien à un fleuve du Mekran, je crus avoir découvert le fil qui devoit me guider dans ce labyrinthe d'obscurités. En effet, la corruption ou la variation du texte dans les trois auteurs auroit justifié toutes les manières de lire le nom indiqué par Arrien : mais si

(1) Son cours est fort mal tracé par tous ces auteurs. Ressende écrit *Isqui.* Isk, Esk et Usk sont des noms de rivières ou fleuves dans notre pays même, et tous ils signifient de l'eau. (*N. de l'A.*)

la position qu'Otter assigne au Makichid est exacte, cette rivière, étant fort avant vers l'est, ne peut avoir aucun rapport avec le Magida de Ptolémée.

Ces autorités diverses nous laissent, comme on le voit, dans un très-grand embarras. Je n'imagine d'autre moyen d'en sortir que de nous attacher aux distances d'Arrien. Ces distances, avec ce qu'il convient d'accorder pour l'excédant qui règne tout le long de la côte, me donnent le moyen de placer Trœsi en deçà du cap qui vient le premier à l'ouest du Tanka, et de déterminer ce même cap pour le Dagasira d'Arrien. J'expliquerai ci-après la raison de mon systême à cet égard; mais je vais d'abord conduire la flotte à Badis, et ensuite je reviendrai sur l'examen de la côte.

DAGASIRA. *XXXIe St.* 15 décemb. 74e jour.

De Trœsi à Dagasira, la flotte avoit à parcourir un intervalle d'un peu moins de dix-neuf milles. Elle appareilla dès la pointe du jour (1); et comme c'est pour la pre-

---

(1) Ὑπὸ τὴν ἕω. *Sub aurorâ*, avant le lever du soleil.

A chaque époque de la continuation du voyage de-

mière fois depuis que le pilote Hydrakès la dirige, il ne sera pas hors de propos d'observer que, si nous fixons le moment du départ entre six et sept heures du matin, la brise de terre dut souffler pendant une heure et même plus, et favoriser ainsi l'entrée de la flotte en pleine mer. La rapidité du trajet eut pour cause, ou l'avantage de cette brise, ou bien une autre circonstance qui se reproduit souvent, je veux dire, la vue d'un cap. A la vérité, celui-ci n'est pas indiqué par Arrien; mais Dahgesira (1) signifie l'extrémité d'une pénin-

---

puis Mosarna, le Journal fait mention du départ de la flotte comme ayant eu lieu de nuit, ou bien il n'indique pas du tout le moment. *(N. de l'A.)*

(1) Je soumets toutes mes conjectures sur les étymologies à ceux de mes lecteurs qui entendent la langue orientale, ou qui ont visité la côte : mais j'ai déjà observé que Dahh ou Dahr pourroit bien signifier une *tête*, une *pointe*, et Bah ou Bahr, par opposition, la partie intérieure ou *baie*. J'ajouterai ici que Bahr veut dire une *mer*, comme Bahr-ein, par exemple, signifie les *deux mers*; Bahr Nedsjef, la *mer sèche*, ou *lac sec*, à Meschid Ali. (*Voyez* Niebuhr.) Mais je ne dois pas omettre un autre sens donné à Bar dans la préface de Cosmas Indicopleustes, par Montfaucon, qui prétend que ce mot exprime un continent, comme dans Zangue-

sule ou promontoire, et il y a deux caps entre le Tanka et Mucksa. D'après la distance qui sépare Badis de Dagasira, je préfère de ces deux caps celui qui est le plus oriental. Un seul fait est remarqué ici dans le journal; c'est la rencontre que firent les Macédoniens de quelques naturels du pays qui se trouvoient un peu écartés de leur tribu, et desquels il ne semble pas que Néarque ait obtenu aucune espèce de secours. Quelqu'indifférente que puisse paroître cette circonstance, toujours est-il vrai qu'elle nous fournit un tableau de l'état des naturels sur la côte, puisqu'elle prouve que leurs habitudes et leur manière de vivre sont les mêmes à vingt siècles d'intervalle. « Tout le long de la côte, dit le lieutenant Porter, vous rencontrez de loin en loin une famille qui possède quelques

---

bar, Mala-bar, &c. En ce sens, Bar-gasira est littéralement Κερσο-νησος, une Chersonèse, comme Guzarate, Arraba et Guadel. Cette opinion, toute contraire qu'elle est à mon propre système, me paroît bonne à examiner. Si elle ne nous donne pas la véritable étymologie, peut-être nous aideroit-elle à la découvrir. *Voyez* Montfaucon, N. Collec. Patrum, *Præf. IX*, Cosmas, *pag. 132*. (N. de l'A.)

chèvres et quelques chameaux, et qui vit de leur lait (1) »; et à l'occasion de Mucksa, il ajoute : « Un petit nombre de naturels bien misérables habitent cette plage à-peu-près déserte, et se nourrissent des testacées qu'ils attrapent lorsque l'eau est basse ; ils n'ont un peu de grain ou des dattes que dans la saison qui les donne ». Tels étoient les malheureux mortels que Néarque trouva sur cette côte. Gronovius est presque tenté de se fâcher contre lui, parce qu'il les honore du nom de Nomades (c'est-à-dire, de peuples pasteurs errans à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux). Il persiste à les traiter de hordes vagabondes : mais les chameaux et les chèvres dont parle Porter semblent devoir donner de leurs mœurs et de leurs habitudes une opinion plus avantageuse. Sous un rapport seulement, il paroîtroit que leur misère n'a fait qu'augmenter : en effet, s'ils n'ont pas même la prévoyance de conserver les dattes, ils sont évidemment tombés au-dessous de la condition de leurs ancêtres. Strabon parle de dattes sèches ; et, suivant toute vrai-

---

(1) *Voyez* le lieutenant Porter, *page 8*. (N. de l'A.)

semblance, les fruits que Néarque parvint à se procurer lors de la station de la flotte à Trœsi, étoient aussi des fruits secs. Les habitans de ces parages sont appelés Brodies par le lieutenant Porter; mais Niebuhr les considère tous comme Belootches jusqu'au cap Jask (1), et leur suppose un rapport avec les Arabes placés sur le côté opposé du golfe. Si l'existence de ce rapport pouvoit être établie, il ne seroit pas impossible dès-lors de l'étendre d'un bout à l'autre du Mekran, et d'unir les Arabites de l'Arabis avec les Arabes d'Oman (2).

---

(1) Il y a un prince de Jask dont la romanesque histoire se lie à celle du règne d'Abbas II. Niebuhr dit que ce prince étoit un Balludsj. *Voyez* Tavernier. (*N. de l'A.*)

(2) Ptolémée et Marcien parlent d'un Ommana situé à l'ouest de Pasis (*voyez* le Tableau de comparaison): et l'auteur du Périple le place à six jours de navigation à l'est du Golfe Persique (*voyez* Perip. Maris Erythræi, *pag. 20*, Hudson, *Geog. minores*). L'auteur fait mention du rapport de cet Ommana avec Kana en Arabie, et Barygaza dans l'Inde, pour lesquels il étoit une espèce d'entrepôt, de centre de commerce. La place n'existoit probablement pas au temps de Néarque; mais elle paroît avoir pris de la consistance à mesure que le commerce des Arabes s'est étendu

Il n'y auroit rien de déraisonnable non plus à prétendre que les noms arabes des diverses parties de la côte, sont une preuve de ce même rapport. En effet, comme les Arabes furent les premiers navigateurs de l'océan Indien, de même aussi furent-ils plus en état qu'aucune autre nation de supporter les périls et les fatigues attachés à la vie du désert, et si l'amour de la rapine et du brigandage forme le principal trait du caractère des Arabes, il faut convenir qu'à cet égard les Arabites ou Belootches se sont montrés dignes, dans tous les siècles, de leur être unis par les liens du sang et de la parenté.

L'extrême détresse où la flotte étoit réduite, et l'impossibilité reconnue de trouver à Dagasira les ressources nécessaires pour la soulager, déterminèrent Néarque à or-

---

vers l'est. Son nom même fait présumer que c'étoit une colonie d'Arabes, sortie d'Oman, province située immédiatement à l'ouest du golfe célèbre de tout temps par le génie commercial du peuple qui l'habite, et dans laquelle est renfermé Masqât, encore aujourd'hui la principale place de commerce des Arabes sur l'Océan, et qui est le Moscha du Périple. *Voyez* la carte d'Oman par Niebuhr. (*N. de l'A.*)

donner un prompt départ. On appareilla dès le soir même; et après avoir continué la route sans relâche toute cette nuit et le jour suivant, on arriva, au bout d'environ soixante-neuf milles de navigation, à un promontoire qui s'avançoit jusqu'à une assez grande distance en mer, et contre lequel un ressac d'une étendue considérable battoit avec violence. On n'osa ni approcher de ce promontoire, ni le doubler pendant l'obscurité de la nuit : en conséquence, on mit à l'ancre jusqu'au lendemain matin, et aussi près de la côte que le ressac put le permettre. Lorsque le jour eut paru, on tourna le cap; et l'on entra dans une baie où l'on trouva la ville de Badis, et où l'on éprouva enfin quelqu'adoucissement aux maux dont on avoit eu à souffrir sur cette côte déserte et sauvage. Ce promontoire forme la limite entre le pays des Ichtyophages et la Karmanie. A Badis, les Macédoniens se procurèrent du blé, des raisins, et des fruits de toute espèce, excepté l'olive; du reste, la ville étoit peuplée, et les habitans se montrèrent fort disposés à soulager les besoins de leurs nouveaux hôtes.

Un promontoire.
XXXIIe St.

BADIS.
XXXIIIe S.
Deux jours.
17 décemb.
76e jour.

Maintenant que je viens de conduire nos intéressans amis en lieu de sûreté, je dois retourner à la côte pour en déterminer les distances. Le premier point que nous ayons à établir, c'est la position de Badis. Je place Badis au cap désigné sous le nom de Mucksa par Robinson et par Porter, et que nous reconnoîtrons à présent être le véritable cap Jask. Le nom est écrit Kan-Théatis, Kan-Tapis, Kan-Eatis et Kau-Ratis par Ptolémée et par Marcien; et si nous faisons précéder le Badis d'Arrien de l'initiale *Kan*, Badis aura dès-lors une ressemblance assez forte avec tous ces noms divers. Kau-Ratis (1), par sa conformité avec les trois autres, est nécessairement Kan-Ratis (2); et sous la forme des lettres grecques, la différence est si peu de chose, qu'on peut

---

(1) *Καυϱάτιδος*, in Cod. H. Hudson, Marciani Per. *p. 22.* *Κανεάτιδος* dans le texte. *(N. de l'A.)*

(2) La différence, dans le grec, entre *Κανρατις* et *Καυρατις*, est tellement légère, qu'il semble très-naturel que l'un soit pris pour l'autre. Je ne fais qu'un pas de plus, et je lis dans Marcien, *Καν-βατις* pour *Καν-ρατις*; ou, en lettres capitales, ΚΑΝ-ΒΑΤΙΣ pour ΚΑΝ-ΡΑΤΙΣ. *(N. de l'A.)*

assurer, sans craindre de forcer trop la ressemblance, que Kan-Batis et Kan-Ratis sont le même. Maintenant *Kan* marque un *fleuve* ou *rivière;* et *Ba*-dis, si mes conjectures sont fondées, indique une *baie.* Ces deux circonstances viennent à l'appui de mon raisonnement; car il existe une rivière à cinq milles de distance de ce cap, et cette même rivière est celle où je place le mouillage de la flotte à l'époque du 17 matin.

Les variations qu'on remarque dans l'orthographe du texte grec, justifieroient de plus grandes libertés encore que celles que je me suis permises : et lorsqu'on réfléchit combien les noms naturels de quelque côte que ce soit, se diversifient sur nos cartes modernes, combien il est difficile de fixer sur le papier les sons étrangers que reçoit l'oreille, combien il est rare enfin que deux personnes expriment le même son par les mêmes lettres, on n'accusera point de licence extraordinaire les changemens que j'ai adoptés ici. Je ne prétends pas, au reste, donner à mes conjectures plus d'importance qu'elles n'en méritent; et si cette explication étoit entièrement dépourvue de moyens à l'appui, je la jugerois moi-même comme

ne devant pas être d'un grand poids. Mais si on trouve au contraire, en dernière analyse, qu'elle s'accorde avec la nature de la côte, avec le meilleur calcul possible des distances, enfin avec la route générale de la flotte, les personnes même qui prisent le moins les secours de l'étymologie, seront forcées cependant de reconnoître qu'elle contribue pour sa part à former la masse de preuves dans une semblable discussion.

Pour parvenir à déterminer la position géographique de Badis, il est nécessaire d'empiéter sur les limites de la Karmanie, et de chercher d'abord ce que c'est que le Karpella de Ptolémée. En effet, de même que d'Anville, en se persuadant qu'il y avoit identité entre Karpella et Badis, a embrouillé étrangement le calcul des historiens anciens, de même est-ce une circonstance coïncidente assez extraordinaire, que des cartes modernes et des navigateurs de nos jours aient varié pareillement dans la position qu'il convenoit d'assigner au cap Jask. Le fait est qu'en approchant du Golfe Persique on trouve deux caps placés à la distance d'environ vingt-sept milles l'un de l'autre, et dont le plus oriental est le cap

Mucksa du commodore Robinson, du lieutenant Porter, &c.; le plus occidental, le cap Jask de ces mêmes navigateurs. Voilà la cause de l'obscurité dont la question s'enveloppe à nos yeux, ainsi que de l'embarras dans lequel sa solution jette les géographes : car Mucksa est véritablement le cap Jask même; et le Jask de Robinson et de Porter, le cap Bombareek. C'est dans ce même Bombareek qu'il faut chercher le Karpella de Ptolémée; et, conséquemment, lorsque d'Anville transporte Badis jusqu'à ce point, il le place vingt-sept milles plus loin à l'ouest qu'il ne l'est en effet.

Je commencerai par établir les données de la géographie ancienne; je m'occuperai ensuite d'examiner l'erreur des modernes, et je produirai les raisons qui me déterminent à soutenir avec plus de confiance que je ne l'ai fait encore, que c'est réellement une erreur.

Ptolémée, dans ses tables, descend le Golfe Persique jusqu'à Karpella; ce qui me force de m'éloigner davantage encore de la province dont la position fait présentement l'objet de notre étude : mais en même temps j'y trouve une occasion de porter jusqu'à la

démonstration les preuves de l'identité qui existe entre Karpella et Bombareek. Armozon est un cap situé en face de Mussendon sur la côte d'Arabie, où est la partie la plus étroite du détroit à l'entrée du golfe. Entre Armozon et Karpella, sont deux éminences remarquables, l'une nommée Strongylus ou la montagne Ronde par Ptolémée, et l'autre, Karpella, de laquelle le promontoire tire son nom. La première de ces deux éminences est l'Elbourz moderne (1); la seconde, le rocher Bombareek, qui communique son nom au cap Bombareek, comme jadis Karpella lui donnoit le sien. A la vérité, Strongylus n'est pas compté dans les tables, mais il se trouve au bas du calcul: toutefois, sa latitude marque la place qu'il doit occuper.

Armozon	23°	40′	0″
Strongylus	23	0	0
Karpella	22	30	0

Ces latitudes sont peu exactes (2); mais

---

(1) *Elbourz* signifie une tour de feu des Parsis. *(N. de l'A.)*

(2) Karpella gît réellement par 25° 42′ 30″ ou 25° 40′ de latitude. *(N. de l'A.)*

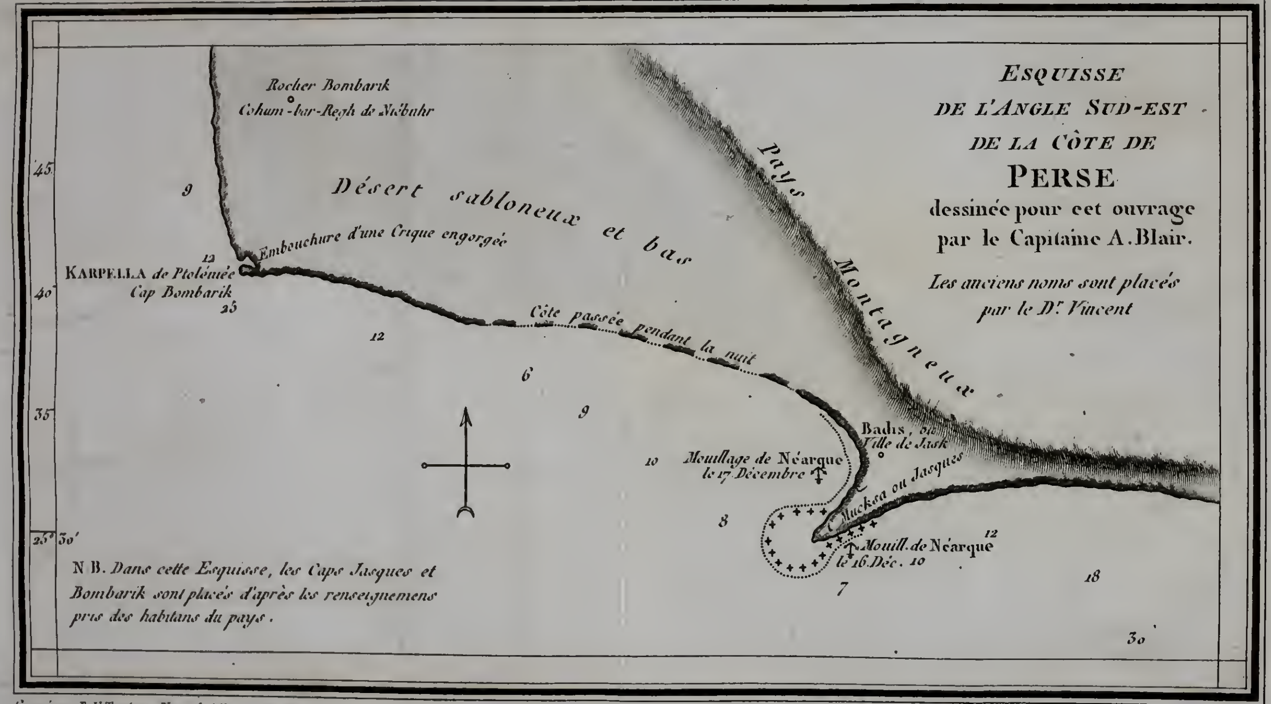
peu importe : qu'elles soient établies avec précision ou qu'il y ait erreur dans leur calcul, elles prouvent toujours que Strongylus est entre les deux caps ; et comme il n'y en a point un troisième, Karpella doit être nécessairement Bombareek. Le rocher Bombareek est à six ou sept milles au nord du cap qui porte son nom, et à plus de deux milles de la côte : mais comme la terre est basse, il en devient plus remarquable aux yeux des navigateurs, notamment à raison d'une ouverture ou brèche naturelle formée à son sommet ; et lorsqu'on ne voit point la terre, on le prendroit pour une île (1).

Maintenant, une observation très-singulière à faire, c'est que *Kar* (2) en hébreu signifie *un trou au travers duquel on apperçoit la lumière ;* et si je parvenois à trouver les moyens de constater le même sens pour ce mot en arabe, en persan ou en langue

---

(1) C'est par suite d'une méprise semblable de la part de quelques marins, que d'Anville se trouve avoir ici une île. *(N. de l'A.)*

(2) חר, *Kar.* C'est aussi un trou ou fente pratiquée dans le couvercle d'une boîte pour y faire passer de l'argent. *(N. de l'A.)* Ce que nous nommons vulgairement une *tire-lire.* (N. du T.)



Gravé par P. F. Tardieu, Place de l'Estrapade N° 18.
Publié à Londres en Janvier 1797. et à Paris l'an VIIIe. de la République.
L. Aubert scripsit.

pehlvi, je serois en état de prouver que *Pella* (l'autre partie du nom) peut se lier à trois racines hébraïques (1), qui, toutes, expriment la division ou la séparation. Cette signification s'appliqueroit-elle à l'ouverture ou fente du rocher même, ou bien à la formation des limites de la province, ou enfin à la division des deux mers? Voilà ce qui reste douteux pour nous : mais quel que soit le sens que nous adoptions, il aura pour effet d'établir identité entre Karpella et Bombareek.

Bombareek est écrit Combarick (2), et, suivant Niebuhr, mieux encore Cohumbarick, qui veut dire *sable mou* (3). Telle est

---

(1) פלא, פלה, *Pala*, *Palah*, coupé, séparé, divisé.

פלג, *Palag*, qui s'applique à la division des pays ou à la formation de leurs limites. *Voyez* Parkhurst, *in voce*. Tous ces noms doivent avoir pour lettres initiales le *Ph*. (N. de l'A.)

(2) Combarrack, Gombarrat, Mumbarach, &c. *(N. de l'A.)*

(3) Pietro della Valle se sert de l'expression *sable délié*.

Rick, ou plutôt *Regh*, entre, comme on le verra, dans la composition des noms Bunder-Regh, Reghian, &c. *(N. de l'A.)*

effectivement la nature du sol depuis Mucksa tout autour de cet angle de la côte jusqu'à Elbourz (1), avec une chaîne de montagnes à peu de distance dans l'intérieur des terres. Mucksa et Karpella sont l'un et l'autre des pointes de terre basses, dont la seconde n'est facile à distinguer d'une certaine distance que par le moyen du rocher qui lui donne conséquemment son propre nom. Si la position du Karpella de Ptolémée est déterminée d'une manière précise, je puis m'occuper de faire connoître les variations de nom qui existent dans les auteurs modernes à l'égard du cap Jask ; car les opinions sont à-peu-près partagées également pour déterminer la position de ce cap, soit à Karpella, soit à Mucksa. Le lieutenant Porter nous dit que Mucksa a souvent été pris, et par erreur, pour le cap Jask; et le commodore Robinson, sur sa carte, donne ce nom de Mucksa au même cap que Porter : mais le capitaine Blair (2),

---

(1) Il y a plusieurs Elbourz, ou *montagnes rondes*, en Perse; une, entr'autres, à Yezd. *(N. de l'A.)*

(2) Niebuhr, si je ne me trompe, s'accorde avec le capitaine Blair ; car il assure que Kohum-bareck est à

qui se trouvoit à bord de la même flotte, raconte qu'il alla sur la côte lors de l'arrivée à l'un et à l'autre cap, et que les naturels s'accordoient tous à nommer Jask le cap oriental, et Bombareek le cap occidental. Maintenant, je demande quel est le véritable nom d'un lieu quelconque, si ce n'est celui qu'il reçoit des naturels du pays même. Le capitaine Blair, dans les entretiens qu'il a bien voulu m'accorder, m'a donné sur cette côte une infinité de détails singulièrement curieux. Il n'a pas borné là les efforts de son zèle obligeant : d'après les matériaux qui sont en sa possession, et qu'il a recueillis sur le lieu même, cet officier, excellent navigateur, a dressé une carte topographique du pays, que j'ai fait graver, et que j'ai insérée dans mon ouvrage. Sur cette carte, son cap Jask est le promontoire oriental ; son cap Bombareek, le promon-

---

trois milles trois quarts (d'Allemagne) nord-ouest de Jask : mais rien n'est moins certain que cette assertion. Le texte de Niebuhr porte en effet, *à l'est vers le nord.* Je lis, moi, *à l'ouest vers le nord*, par la raison que le nord-est ne correspondroit à la position ni de l'un ni de l'autre Jask. *Voyez* Niebuhr, *tome Ier, p. 72.* (N. de l'A.)

toire occidental. Cutler et Pietro della Valle (1) favorisent l'un et l'autre le système du capitaine Blair à cet égard : leur autorité sera pareillement la mienne, quoique le système contraire soit mis en avant par des géographes dont l'opinion est aussi d'un très-grand poids.

La carte n° II présente un plan de la baie formée par le cap oriental, d'après un manuscrit de Baffin et de Sommerson, conservé dans la bibliothèque de Bodley, et publié par Dalrymple. Dans ce plan, nous trouvons la ville de Jask, et une rivière placée à cinq milles de distance du cap (2),

---

(1) Nous doublâmes le cap qu'ils appellent en persan Combarick, c'est-à-dire, *sable délié;* et la nuit suivante, nous laissâmes derrière nous la pointe de Giask ». Pietro della Valle, *tom. VI, pag. 251.*

Ce langage du voyageur italien indique évidemment le même Combarick et le même Jask que le capitaine Blair; et le témoignage de Pietro della Valle est le meilleur que nous puissions avoir, attendu que cet auteur résidoit dans le voisinage d'Ormuz durant le siége qu'en firent les Persans, et qu'il parle souvent du mouillage de la flotte anglaise dans la rade de Jask. *(N. de l'A.)*

(2) « Au nord du cap Jask est une rivière, distante

près de laquelle je présume que Néarque vint jeter l'ancre, et où la ville de Badis étoit peut-être située au temps de l'expédition. A la vérité, dans le plan dont il s'agit, le cap oriental n'est point désigné sous le nom de Jask; mais la baie y reçoit celui de rade de Jask: or la ville étant tout près, communique naturellement son nom à la baie et aux caps les plus voisins, plutôt qu'à la pointe occidentale, qui est à vingt-sept milles de distance; c'est dans cette rade de Jask que la flotte anglaise jeta l'ancre en 1619, à

---

d'environ cinq milles. Tout bâtiment qui ne tire pas plus de dix ou onze pieds d'eau, peut aller y mouiller comme dans le meilleur port : elle est aussi sûre pour les vaisseaux qu'un chantier ». *Voyez* le Pilote côtier de N. Cutler, Collection des Mémoires de Dalrymple, *page 83*. Dans la même collection, *voyez* J. Thornton, *page 69*. L'un et l'autre ont copié une note de Jean Hatch, maître du navire l'Abeille, laquelle est insérée dans le plan de Baffin. La rivière est marquée dans la copie de cette carte, gravée sous le n° II, avec la ville de Jask au nord.

Je conjecture que Néarque jeta l'ancre près de l'embouchure de la rivière; et rien ne contrarie ni ne dément l'opinion qu'une ville a pu exister sur ce fleuve il y a deux mille ans. *(N. de l'A.)*

l'époque où elle vint prêter le secours de ses forces aux Persans pour réduire Ormuz. Durant la mousson de nord-est, cette rade est aussi sûre que le meilleur port. Toutes ces circonstances réunies, et confirmées par les renseignemens que s'est procurés le capitaine Blair sur le lieu même, me paroissent devoir fixer d'une manière tellement précise les idées du lecteur sur la question, que désormais j'appellerai régulièrement Jask ou Badis la pointe orientale, et Bombareek ou Karpella le cap occidental.

L'erreur qu'a commise d'Anville en supposant identité entre Karpella et Badis, cette erreur, dis-je, prend sa source dans une autre méprise sur laquelle elle est, en quelque sorte, fondée. En effet, le géographe français lit dans la traduction d'Arrien, qu'il y avoit un rocher (1) sur cette pointe;

(1) *Voyez* son Mémoire, *page 140*.

« Il parle d'un rocher escarpé sur cette côte : or la terre du cap est assez basse; mais l'anse qui lui succède, est terminée par un rocher blanc, fort près de terre, escarpé, plat sur le sommet, et qu'on prendroit de loin pour une forteresse : son nom est Bombareca ».

Dans cette courte description, je remarque quatre

et pour établir la prétendue identité entre Badis et Karpella, il s'écarte de six ou huit milles au nord pour rapprocher le rocher Bombareek du cap. Malheureusement pour ce système, le texte grec ne dit rien *d'un rocher;* mais l'auteur emploie cette expression que j'interprète, moi, par *ressac* ou *brisant* (1), et que, soutenu de l'autorité de Gronovius, je persiste à interpréter ainsi contre l'opinion de tous les traducteurs. Que le lecteur prenne la peine de consulter

---

inexactitudes : 1°. il n'y a point de baie ou anse, mais seulement une crique ; 2°. le rocher ne termine point cette crique ; 3°. il n'est point *près de terre*, mais *sur terre;* 4°. sa distance de Karpella, quoiqu'elle ne soit point déterminée ici, paroît l'en rapprocher beaucoup trop. Ajoutez à tout cela que le trait principal, le trait caractéristique du rocher Bombareek, je veux dire l'ouverture naturelle qui existe au sommet, manque à cette description de d'Anville. Et tant d'erreurs, l'illustre géographe les a commises pour trouver un rocher sur le cap, lorsqu'il n'y en a réellement aucun, si ce n'est dans la traduction de Vulcanius ; car il est bon d'observer que c'est Vulcanius seul *qui parle d'un rocher escarpé*, et non pas Arrien. *(N. de l'A.)*

(1) Ῥηχίη. Voyez *suprà* une explication très-détaillée sur ce mot. *(N. de l'A.)*

l'esquisse du capitaine Blair, il remarquera au cap Jask, des brisans à une grande distance en mer, mais pas un seul au cap Bombareek : et lorsqu'il sera bien assuré que ces brisans ont été marqués sur la carte dont est question, d'après les propres matériaux de cet officier, que, conséquemment, rien n'a été concerté pour rendre mon systême plus vraisemblable, il pourra juger par lui-même de la fidélité d'Arrien; et comparant la description que l'historien grec nous a donnée de cette côte, avec celle qu'en ont tracée les navigateurs modernes, il reconnoîtra jusqu'à quel point l'auteur ancien a poussé l'exactitude.

Ce ne sera pas sans plaisir que le lecteur consultera ce dessin du capitaine Blair, et qu'il le comparera avec le texte d'Arrien; qu'il remarquera l'angle droit du cap à Bombareek, et l'angle aigu de l'autre cap à Jask; qu'il verra Bombareek sans brisans, Jask, au contraire, tout environné de brisans, et cela jusqu'à une distance considérable en mer. Après ces diverses observations, il ne lui restera plus qu'à se reporter au témoignage d'Arrien, témoignage réitéré par l'auteur grec, et qu'il exprime dans les

termes suivans : « La flotte, dit-il, ne mouilla point près de la côte ; mais elle se tint dans la haute mer, à cause du *ressac*, qui étoit d'une grande étendue ». Suit une digression relative aux naturels du pays, et à quelques circonstances générales du voyage, après laquelle l'historien reprend sa narration avec des détails de la même nature : « Aussi-tôt que la flotte eut atteint la limite qui sépare la Karmanie de la côte des Ichtyophages, elle jeta l'ancre à une certaine distance de la côte, attendu qu'*un ressac* (1) *portoit tout le long de cette côte*

(1) C'est ainsi que je rends παρετέτατο.

Ορμίζονται δὲ ὀ πρὸς τῇ γῇ ῥηχίν γὰρ ἦν ἐπὶ πολλὸν ἀνέχουσα, ἀλλὰ μετέωροι ἐπ' ἀγκυρέων, page 344.

Neque verò ad terram appulerunt, erant enim frequentes ad littus scopuli ; *sed jactis in salo anchoris substiterunt.*

Ὡς δέ ἐς τὴν Καρμανίην ἀπὸ τῶν Ἰχθυοφάγων κατῆρεν ὁ Στρατὸς, ἐνταῦθα ἵνα πρῶτον τῆς Καρμανίης ὡρμίσαντο, ἐπ' ἀγκυρέων ἐσάλευσαν, ὅτι ῥηχίη παρετέτατο ἐς τὸ πέλαγος τρηχέιη, page 347.

Postquàm verò ex Ichthyophagis in Karmaniam perventum est, primùm anchoris in salo jactis constiterunt, quòd aspera in mare petra *porrecta esset.*

Cette interprétation de ῥηχίη par *scopuli* et *petra*,

avec une singulière violence, et s'étendoit très-loin en mer ». Tel est (aussi fidèlement qu'il m'est possible de le rendre) le propre langage d'Arrien. Maintenant, un simple coup d'œil jeté sur le cap à Jask, dans l'esquisse du capitaine Blair, paroît suffire pour résoudre la question d'une manière incontestable. L'étendue du ressac donne naturellement à présumer quelle est celle de la saillie de l'angle; et si l'étendue n'est pas le trait caractéristique du cap Jask par opposition à Bombareek, il n'y a d'exactitude ni dans le plan de Baffin, ni dans l'esquisse de Blair. Ajoutez des brisans

---

est la cause même de l'erreur dans laquelle tomba d'Anville. Il cherche un rocher là où il n'y en a aucun, jusqu'à ce qu'il se soit écarté de huit milles pour le trouver; et alors ce rocher n'est point situé en mer, mais sur une plaine sablonneuse, à la distance d'environ trois milles de la côte.

Je rends le mot grec ῥηχίη par ressac, et il ne peut y avoir une erreur bien grande dans cette manière de l'entendre. C'est, en effet, soit le ressac lui-même, je veux dire, la houle produite par la compression des eaux de la mer, soit le bas-fond ou les brisans contre lesquels le ressac vient battre avec violence. *(N. de l'A.)*

à cette saillie de l'angle, et la description est complètement fidèle : mais nous pouvons faire un pas de plus; car l'auteur grec dit en termes formels, qu'à partir de ce cap la flotte cessa de se diriger à l'ouest, mais qu'elle tint la route nord-ouest. Appliqué au cap Jask, ce langage est juste ; il ne l'est pas, rapporté au cap Bombareek. En effet, de Bombareek, la direction de la flotte eût été tout-à-fait nord. Ecoutons sur cette matière un de nos auteurs modernes. Cutler dans son *Pilote côtier*, détermine, pour Jask et Bombareek, les mêmes points que le capitaine Blair, et il assure (1) que « de Guadel à Jask, la côte gît ouest quart nord et est quart sud, mais que de la pointe de Jask à la pointe basse de Bombareek, la direction est nord-ouest ».

Telles sont les données sur lesquelles je me fonde pour oser affirmer que d'Anville est tombé dans une erreur au commencement de son discours. Toutefois, c'est une erreur qui provient, non d'un défaut de

---

(1) *Pages 69 et 70*, dans la Collection de Dalrymple. Cet auteur écrit ainsi les noms, Jasques et Combarick. *(N. de l'A.)*

recherches suffisantes ou d'un manque de discernement, mais bien de l'inexactitude même des matériaux sur lesquels le géographe français avoit à travailler, et de cet excès de confiance trop commun chez la plupart de ses compatriotes, qui s'en rapportent aveuglément à des traducteurs au lieu de consulter le texte original. L'attention particulière avec laquelle j'occupe le lecteur de cette station de Badis, ne sera pas considérée comme superflue, si l'on songe que le résultat de mes raisonnemens est de rendre la géographie d'Arrien concordante avec celle de Ptolémée, et de fixer d'une manière précise la limite de la Karmanie. Les navigateurs modernes ne seront pas fâchés non plus d'avoir l'exacte position du cap Jask, position invariablement déterminée par le capitaine Blair, si les renseignemens obtenus des naturels eux-mêmes doivent être regardés comme les meilleurs. Pour moi, en particulier, c'est une satisfaction très-grande que d'avoir vu mes doutes personnels éclaircis. En effet, j'avois pris dans l'origine Mucksa pour Badis : ensuite, et par déférence pour d'Anville, je m'étois décidé à changer cet arrangement. Aujour-

d'hui je reviens à ma première opinion (1), d'après l'autorité du capitaine Blair ; et je n'imagine aucune circonstance qui paroisse la contrarier, si ce n'est celle-ci, savoir, qu'il existe une légère ressemblance entre les noms de Badis et de Bareek. Le degré de précision auquel nous avons atteint par ces recherches, me mettra en état de présenter des idées assez probables à l'égard de deux stations qui précèdent celle-ci, et sur lesquelles j'avois passé légèrement et à la hâte ; car Dagasira se trouve, au moyen des distances d'Arrien (2), correspondre avec le premier cap à l'ouest du Tanka, et Trœsi doit être placé naturellement à la distance d'environ dix-huit ou vingt milles est de Dagasira. Ma première distribution des stations depuis Kyiza avoit été très-différente ; mais les distances sont plus exactes par le résultat de la supposition actuelle, qui est fondée sur les renseignemens d'Otter comparés avec Ptolémée, et qui offre, en dernière analyse, autant de précision qu'on

---

(1) A raison de cette variation même, j'ai revu et écrit trois fois cette partie de mon travail. *(N. de l'A.)*

(2) Onze cents stades, à-peu-près soixante-neuf milles. *(N. de l'A.)*

peut en attendre d'un systême topographique sur une partie de pays quelconque qu'enveloppe la plus profonde obscurité. Trœsi est le seul lieu sur la position duquel j'ai quelque raison de conserver des doutes; et la corruption du texte ne permet pas d'espérer que des recherches à cet égard puissent être aucunement fructueuses. J'aurois bien transporté cette station, soit au Masis de Ptolémée, soit au Salarus de Marcien, à l'endroit où une rivière se trouve marquée encore aujourd'hui par le commodore Robinson, si le cap ne se trouvoit placé de manière à nous embarrasser : mais je ne puis guère déterminer une position exacte que d'après l'ordre même établi par Arrien. Je dois dire la même chose du Rhogana et de l'Ommana de Ptolémée. A la vérité, le journal ne nous parle ni de l'un ni de l'autre : toutefois, j'aurois desiré leur assigner une position, quoiqu'il ne soit pas facile d'en découvrir une, si ce n'est qu'on les suppose placés entre les deux caps à l'est de Tanka; et alors l'Agris (1) de Ptolémée contrarie l'arrangement.

---

(1) L'Agris de Ptolémée, ainsi que nous l'apprend

Je n'ajouterai plus qu'une seule observation, qui me semble confirmer l'arrangement que j'ai adopté, et je soumets le tout au jugement de mes lecteurs. La voici : les rivières indiquées par les auteurs anciens que j'ai pris pour guides, se trouvent toutes

---

Hudson, est écrit *Agrisa* par l'ancien interprète ou traducteur de cet auteur; et dans Marcien, il se présente à nous sous ce même nom d'*Agrisa*. Dans le Tableau de comparaison entre Arrien, Ptolémée et Marcien, que j'ai mis sous les yeux du lecteur, j'ai hasardé d'en former le mot *Agarisa*, et de transposer alors les syllabes, de manière à en tirer *Agasira* ou *Dagasira*. Si le lecteur doutoit de la convenance de ces transpositions, je lui observerois que la corruption de nom n'existe pas simplement dans les langues européennes, mais qu'elle se trouve encore dans le langage oriental. Gezira est une ville de quelque importance, située sur le Tigre, près de Merdin : elle est nommée ainsi, parce qu'elle est entourée de trois côtés par le fleuve. Le docteur Howel, qui vint par cette route de Basra à Constantinople, dit que les *naturels* du pays l'appellent *Jesseera* ou *Geraza*. (Voyez son Journal, 1788, *page 79*.) Si ce voyageur avoit écrit les deux mots comme il auroit dû le faire, avec les mêmes lettres transposées, nous aurions eu, d'après les naturels mêmes, la transposition que je cherche à établir : *Gerisa*, *Gesira*, *Jessura*, *Jerussa*. Les erreurs qui

sur les cartes de nos géographes modernes. Si donc une position particulière est inexacte, l'esquisse générale n'en demeure pas moins fidèle ; et de la composition, il résultera que *Kan* est équivalant à *Kienk*, et

---

proviennent de la manière d'entendre les sons, de la manière de les écrire, et de leur prononciation, sont incalculables, indépendamment de celles qu'occasionne l'ignorance. A cet égard, je puis communiquer aux lecteurs deux faits qui l'amuseront un moment. Le traducteur anglais des Voyages de Bernier fait dire au médecin français, qu'il reçut un accueil très-hospitalier de la part des Anglais à Calcutta; que ceux-ci le régalèrent d'une excellente liqueur appelée *bouleponge*. Ce traducteur ne s'avisa jamais d'imaginer que ses compatriotes eussent fait en cette circonstance un *bol de punch !*

Pietro della Valle me fournit le second exemple d'une erreur semblable. Son traducteur français dit que le voyageur s'embarqua à Gomeroon sur un vaisseau anglais appelé le *Vubali*. Ce mot étrange n'est autre chose que le *whale* des Anglais, qui signifie baleine. Mais l'écrivain français, n'ayant point de *w* dans sa langue, a mis deux *u* de suite, ou plutôt, a écrit *vu;* ensuite, il a changé l'*h* italienne en *b ;* et c'est ainsi que *whale* est devenu *vubali*. On ridiculise souvent les étymologistes ; aussi réclamé-je beaucoup d'indulgence de la part du lecteur pour les solutions que je lui donne de ces sortes de difficultés. *(N. de l'A.)*

que l'un et l'autre nom marquent incontestablement une rivière.

Kan-driakès........	Le Kié-kienk, entre Guttar et Churbar.
Kana-disa..........	La rivière à Tiz.
Kana-Té............	Le Tanka.
Sarus..............	L'Iisqui ou Ikin.
Kan-Ratis ou Batis..	La rivière à Badis ou Jask.

Arrien, Marcien et Ptolémée font mention de ces cinq fleuves. Les cartes modernes ne nous offrent non plus que cinq rivières, dont quatre portent dans leur nom la syllabe *Kan*. Y auroit-il une extravagance ridicule à prétendre que c'est-là une preuve poussée jusqu'à l'évidence?

A Badis (1), est la limite entre la Karmanie

(1) Après avoir conjecturé que la syllabe *ba*, jointe à un nom, marque une *baie*, ou cette partie d'un cap qui joint au continent, je ne dois pas élever une nouvelle supposition qui contrarie la première. Je ne puis toutefois me dispenser d'observer ici que *badh* en hébreu signifie une limite ou une frontière. Quant à l'affinité qui existe entre les mots hébreux, arabes ou persans, *voyez* les questions proposées par Michaelis, &c. à Niebuhr et ses compagnons, dans le 1er vol. de l'Arabie. *(N. de l'A.)*

et la côte déserte des Ichtyophages. C'est aussi à cette limite que je dois m'arrêter pour considérer quel est, en somme, le total des distances partielles d'Arrien, et pour comparer ce résultat avec l'exacte étendue de la côte. Ce travail, il est vrai, se trouve abrégé au moyen du tableau que j'ai déjà dressé des distances depuis Mosarna, et qui comprend sept mille quatre cents stades sur les dix mille qui forment le total d'Arrien entre Malana et Badis : mais ce total, comme beaucoup d'autres, diffère d'avec les mesures partielles qui le composent; car le calcul des stades depuis Malana jusqu'à Mosarna, est, ainsi qu'il suit :

De Malana	à Bagasira.	600	stades.
	à Kolta...	200.	
	à Kalama..	600.	
	à Kysa...	200.	
	à Mosarna.	150.	(Rook (1) compte 400.)
		1750.	
	Ajoutez..	250	d'après Rook.
		2000.	
		7400.	
		9400.	

(1) L'addition de Rook est juste; car une étendue

A ce total, Rook ajoute six cents stades (1) pour une distance omise entre Kanasida et Kanaté, de manière à compléter ainsi les dix mille stades d'Arrien. J'ai laissé de côté ces six cents stades, de peur que le calcul ne fût trop fort sur cette partie de la côte; et j'ai compris toute la navigation de deux jours dans les sept cent cinquante stades jusqu'à Kanaté. Toutefois, nous ne gagnons rien à cela; car, bien que ce calcul facilite la mesure de la côte, toujours ne s'accorde-t-il pas avec le total. Une circonstance assez digne de remarque, c'est que la mesure de toute l'étendue de la côte, donnée par Strabon (2), est précisément le résultat des distances que compte Arrien depuis Mosarna, sept mille quatre cents stades: et comme Marcien et Ptolémée reculent les

---

de cent cinquante stades est assignée au seul cap. Mais j'observe que par-tout où se trouve marqué un cap, sans qu'aucune distance soit donnée ensuite, la flotte paroît avoir jeté l'ancre aussi-tôt qu'elle l'avoit doublé. *(N. de l'A.)*

(1) Le texte de cet auteur porte *neuf cents;* mais c'est une erreur d'impression. *(N. de l'A.)*

(2) Gronovius révoque en doute l'exactitude du total de Strabon, tel que l'a établi cet auteur. *(N. de l'A.)*

limites de la Karmanie jusqu'à Mosarna, si j'eusse trouvé le même nombre dans Marcien, j'en aurois conclu que Strabon avoit été induit en erreur par quelque limite de la même nature ; mais le total de Marcien depuis Badis jusqu'à Mosarna, est de quatre mille six cents stades, et depuis Karpella, de mille stades de plus. Je donnerai aussi maintenant la raison pour laquelle, suivant moi, Marcien a calculé d'après un stade différent; mais observons d'abord que,

	Milles anglais.
10,000 stades (total d'Arrien) produisent...	625
Les 7,000 stades de Strabon..............	462 ½
La carte du commodore Robinson........	480 (1)

De sorte que l'excédant, sur toute l'étendue

---

(1) Correspondans avec le même nombre établi dans le livre I, article du stade. Nous avons remarqué dans cet article une erreur provenant de la diminution d'un degré de longitude, en latitude 25°; et ici, nous en avons une seconde à reconnoître. En effet, j'avois pris la première distance à Karpella, à vingt-sept milles ouest de Jask, par la raison que j'ignorois alors la distinction réelle qu'il convient de faire entre ces caps. Il y auroit bien ici de quoi prolonger cette discussion ; mais je n'ai déjà insisté que trop sur ces détails minutieux. *(N. de l'A.)*

de la côte, d'après le calcul d'Arrien, est de cent quarante-cinq milles, et que Strabon approche beaucoup plus de la vérité. On ne peut expliquer cet excédant d'Arrien par les sinuosités de la côte; car aucune côte d'une même étendue ne présente moins de rentrées : mais si l'excédant ne sauroit être justifié, il justifie lui-même le système que j'ai adopté tout le long de cette côte des Ichtyophages, et qui consistoit à abréger les distances d'Arrien par-tout où la nature de la navigation et le caractère local de la côte l'exigeoient. Il ne seroit pas juste de supposer que Néarque ait eu le dessein d'alonger cette navigation, pour qu'on s'en exagérât les difficultés ou les dangers; mais l'extrême détresse et la famine, ainsi que me l'ont assuré plusieurs marins, font paroître toute espèce de trajet beaucoup plus long qu'il ne l'est réellement; et lorsque la flotte, sous la direction d'Hydrakès [ou Hydriacès], se tint à une plus grande distance de la terre qu'il ne lui étoit encore arrivé sous des pilotes grecs, on peut présumer que les distances furent prises moins exactement, ou bien que les Macédoniens les supposèrent plus fortes qu'elles ne

l'étoient en effet. Marcien, dans la préface de son ouvrage, a complètement établi la difficulté de se procurer des calculs de distances justes et précis, par le moyen des itinéraires ou des journaux. Dans les uns, c'est la ligne droite qu'on prend pour mesurer une côte; dans les autres, on se règle sur les détours qu'elle forme : dans tous, on exagère son étendue réelle. Nous sommes donc autorisés à croire que la relation dont l'objet nous occupe ici, n'est point exempte du même défaut; et cela ne paroîtra point extraordinaire aux lecteurs qui savent que, jusque dans le dernier siècle, la longueur de la Méditerranée a été estimée d'après les longitudes de Ptolémée, et que c'est à l'époque du règne de Louis XIV seulement, qu'au moyen d'observations faites on reconnut qu'il falloit la diminuer de près de vingt-cinq degrés (1).

---

(1) La carte de Mercator donne à la Méditerranée près de soixante-cinq degrés de longitude ; celle de d'Anville, un peu plus de quarante.

La longitude de Scanderoon [Alexandrie], et celle de Constantinople, furent déterminées vers l'an 1693, par de Chazelles, envoyé à cet effet dans le Levant par le roi de France. Ce fut environ vers

Que les mesures de Ptolémée soient trop fortes en général, c'est un fait assez connu pour n'avoir pas besoin de commentaire : mais l'effet de l'excédant dont il s'agit sur cette côte, nous donne, pour expliquer les évaluations de Marcien, un principe qui n'a jamais été remarqué jusqu'ici par les géographes. Ptolémée place Karpella par 94° de longitude (1), et Mosarna par 103° 15′; la différence est conséquemment de 9° 15′; et pour le même intervalle, Marcien compte cinq mille six cents stades, ce qui porte son

---

l'année 1720 que des astronomes français dressèrent le méridien de Paris, jusqu'au détroit de Gibraltar. Il reste encore quelque doute, relativement à la distance entre Gibraltar et Alger.

Voyez la Naissance et les Progrès de la Géographie, par Blair, *p. 154. (N. de l'A.)*

(1) En latitude, par 25 degrés; ce qui est le terme moyen de la direction qu'a tenue la flotte. Un degré de longitude ne contient réellement que cinquante-quatre milles géographiques et demi. On pourroit fonder sur cette base quelques nouvelles recherches : mais notre objet, ici, est seulement d'obtenir un résultat général; et le raisonnement, autant que j'en puis juger, est concluant. Je le soumets toutefois, et avec une grande déférence, aux géomètres consommés dans leur science. *(N. de l'A.)*

estime à six cent vingt-deux stades pour un degré de longitude de Ptolémée. Rappelons-nous maintenant le calcul commun des Grecs, de six cent vingt stades au degré (1); et nous reconnoîtrons à l'instant même, que le stade de Marcien est l'olympique de huit au mille romain, et non celui d'Arrien, qui est de près de quinze stades à la même mesure. Il est donc évident que Marcien, comme copiste de Ptolémée, a pris les degrés de ce géographe pour une mesure régulatrice, et établi ses propres distances d'après ce calcul de six cent vingt stades au degré. Maintenant, pour appliquer cette estime à la distance dont il est question, prenons de suite les mesures entre Mosarna et Badis. Les stades d'Arrien sont au nombre de sept mille quatre cents pour cet intervalle, et ceux de Marcien, de quatre mille six cents : mais comme les stades d'Arrien sont de quinze au mille romain, ils produisent quatre cent quatre-vingt-douze (2)

(1) D'Anville compte six cents stades, et Gossellin sept cents, pour un degré d'un grand cercle. L'estime ordinaire et adoptée communément, est six cent vingt stades. (*N. de l'A.*)

(2) Egaux à quatre cent soixante-deux milles an-

de ces milles ; et comme ceux de Marcien sont de huit à la même mesure, ils donnent cinq cent soixante-quinze milles romains. Ainsi donc, d'après cette explication, il reste évident que l'estime des distances de la côte par Marcien est plus forte que le calcul établi par Arrien ; et en recommençant l'épreuve sur toute l'étendue qui sépare Karpella de l'Indus, j'ai eu la satisfaction de trouver que le résultat étoit à-peu-près le même.

Par cette méthode, si je ne puis concilier le calcul d'Arrien avec l'exacte vérité, j'explique du moins l'erreur de cet historien, et je démontre qu'il ne s'est pas trompé aussi grossièrement que d'autres géographes anciens. Même dans cette erreur, je découvre des moyens d'éclaircir quelques obscurités de la relation d'Arrien ; car il n'y a guère d'autre objection à faire contre la position des stations diverses dans l'ordre où elles se présentent, que le défaut de concordance des distances. Dans le fait, ce défaut de concordance ne porte que sur une seule station

---

glais. Il n'est point tenu compte des fractions. (*N. de l'A.*)

à l'égard de laquelle nous sommes assez fondés à conserver quelques doutes, je veux dire Trœsi. Si nous transportons Trœsi au Sarus, la position de Dagasira doit être déterminée au second cap à l'ouest du Tanka, au lieu de l'être au premier; et cette supposition prend autant sur les distances entre ce second cap et Badis, que la supposition contraire usurpe sur la distance entre le Tanka et le premier cap. N'ayant travaillé, comme je l'ai fait, qu'à l'aide d'un nombre très-borné de matériaux, j'ose espérer que le lecteur inclinera plutôt à me tenir compte de ce mérite, attendu l'utilité qui en résultera, qu'à jeter sur moi le blâme de l'obscurité dont la matière reste encore enveloppée (1). D'ailleurs, cette obscurité est commune, plus ou moins, à toutes les mesures nautiques; et si des navigateurs modernes, avec le secours d'instrumens au

---

(1) *Φημὶ δὲ ὐκ ἐν ἅπασι τοῖς τῆς θαλάττης μέρεσι ῥᾴδιον εἶναι τὸν τῶν σταδίων ἀριθμὸν πρὸς τὸ ἀκριβέστατον ἀνευρεῖν.* « Ce n'est point chose facile que de déterminer avec exactitude, sur aucune côte, le nombre de stades pour chaque distance ». Marcien d'Héraclée, *page 5*. (N. de l'A.)

moyen desquels on divise jusqu'à une seconde, diffèrent cependant entr'eux dans leurs observations, combien ce défaut de concordance doit-il paroître naturel chez les anciens, qui n'eurent, à proprement parler, que *l'œil et la main* pour se diriger, et qui, par conséquent, ne purent tirer leurs inductions les plus heureuses, leurs meilleurs raisonnemens, que de simples conjectures !

L'intervalle de temps employé sur la côte des Ichtyophages est de vingt-deux jours, suivant le calcul établi en marge ; ce qui réduit la navigation de chaque jour à un nombre moyen de vingt-deux milles sur la mesure réelle, et de vingt-neuf sur les mesures d'Arrien. L'évaluation de temps peut être rectifiée à l'époque où la flotte obtint une communication avec l'armée de terre dans la Karmanie. Ainsi donc, la supposition d'un jour que j'ai compté pour quelques distances particulières en certaines occasions où le Journal n'étoit pas sans obscurité, cette supposition, dis-je, ne peut compromettre essentiellement l'exactitude du calcul. Comme la flotte naviguoit sous la direction d'un pilote, et avec l'avantage de la mousson favorable, j'ai peut-être supposé

un plus grand nombre de jours qu'il n'étoit nécessaire, et donné moins d'étendue qu'il ne falloit à la navigation de chaque jour dans le nombre de milles que j'ai pris pour terme moyen de cette même navigation : mais il existe une donnée pour corriger le calcul établi ; elle sera fournie au lecteur, à l'époque de l'arrivée de la flotte sur l'Anamis.

Les mœurs des misérables habitans de la côte se trouvent décrites, de temps à autre, dans le Journal, lorsque l'occasion s'en présente : mais Néarque insiste plus particulièrement sur quelques détails, qui, à raison de leur conformité avec ceux recueillis par les voyageurs modernes, méritent toute notre attention. La nourriture ordinaire de ces naturels est le poisson, comme le donne à entendre leur nom d'*Ichtyophages* [Mangeurs de poisson] : mais pourquoi cette circonstance a-t-elle été un motif de les indiquer comme une tribu séparée des Gédrosiens ? C'est ce que je ne devine pas. Ptolémée considère toute cette côte, absolument jusqu'à Mosarna, comme étant la Karmanie ; et quant à la question de savoir si la Gédrosie est une partie de cette province, ou forme une province elle-même, c'est ce

qui ne nous importe guère : mais la côte doit avoir reçu de Néarque même le nom que Néarque lui donne ; car ce nom est grec, et l'amiral de la flotte d'Alexandre est le premier Grec qui ait été à la reconnoissance de la côte. Il se peut aussi que ce soit une traduction d'un nom de la langue naturelle ; car on sait que les Grecs se complaisoient dans les traductions de ce genre, quelquefois au grand préjudice de la géographie (1). Mais quoique les peuples habitans de cette côte se nourrissent de poisson, il en est fort peu, parmi eux, qui soient pêcheurs. En effet, ils n'ont qu'un petit nombre de barques ; encore celles dont ils se servent, sont-elles très-mauvaises et peu propres à l'usage auquel ils les emploient : le poisson qu'ils mangent, c'est le flux et reflux qui le leur apporte. A cet effet, ils étendent sur la côte un filet soutenu par des pieux dans une longueur de plus de deux cents *yards :* à la marée mon-

---

(1) Héliopolis en Syrie, Politimétus, fleuve de la Sogdiane, Hécatompylon dans le pays des Parthes, &c. sont autant d'exemples qui prouvent combien l'usage dont je parle étoit familier aux Grecs. (*N. de l'A.*)

tante, le poisson vient se prendre au filet, et reste enfermé dans des creux ou inégalités du sable, qui sont tantôt pratiqués à dessein, tantôt formés par le hasard seul (1). La majeure partie de celui qu'ils attrapent de cette manière, consiste en poissons de la petite espèce : mais ils en prennent aussi beaucoup de gros, qu'ils vont chercher dans les creux dont j'ai parlé, et d'où ils les retirent avec des filets. Leurs filets sont composés de l'écorce ou des fibres du palmier, qu'ils tressent en forme de corde, et dont ils font ainsi des filets (2), tout semblables à

(1) Tous ceux qui ont visité la côte de Kent, se rappelleront avoir vu un usage pareil établi pour la pêche dans la baie de Sandwich, nommée, par cette raison même, baie *Pegwell*. Seulement, les filets occupent un espace beaucoup plus grand. Arrien, en parlant de deux stades (qui égalent, peut-être, deux cent huit *yards* d'Angleterre), a entendu exprimer une longueur considérable. Je crains que l'expression ne s'accorde pas, dans l'opinion du lecteur, avec le petit stade de d'Anville. Mais toute chose est petite ou grande par comparaison ; et si les filets dont les Grecs se servoient communément pour la pêche avoient moins de deux cents *yards*, celui dont Arrien fait mention ici, étoit, par conséquent, un grand filet. (*N. de l'A.*)

(2) L'usage du filet s'est trouvé établi, autant que

ceux qu'emploient les pêcheurs dans d'autres pays. En général, ils mangent le poisson tout cru, et à l'instant même où ils viennent de le tirer de l'eau; du moins est-ce leur usage à l'égard du poisson de la petite espèce, lorsque la chair n'en est point trop dure. Quant aux gros poissons et à ceux dont la chair résiste davantage sous la dent, ils les exposent au soleil, et les broient avec un pilon (1), de manière à les réduire

---

je puis me le rappeler, dans toutes les îles de la mer du Sud visitées par le capitaine Cook, de même que sur toutes les côtes, excepté la Nouvelle-Hollande. On voit au Muséum britannique des échantillons de l'habileté des naturels dans l'art de faire ces sortes de filets, habileté qui tend à prouver, entr'autres avantages dont la nature les a doués, qu'ils ont une origine supérieure à celle des noirs de la Nouvelle-Hollande ou de la Nouvelle-Guinée. Selon toute apparence, ils sont Malais, comme semblent l'annoncer les vocabulaires de leur langue. *(N. de l'A.)*

(1) Καταλῦντες. Voici la traduction de Vulcanius: *Majores verò durioresque ad solem torrentes simul ac penitùs tosti fuerint molentes in farinam redigunt;* c'est-à-dire qu'ils les mettent sous la meule, et en font une pâte ou caviar. Gronovius critique l'expression de *moudre* ou passer sous la meule, par la raison que ces naturels n'ont point de moulins. Il propose de lire

en une pâte, qu'ils conservent et dont ils s'approvisionnent. Ils se servent de cette pâte au lieu de farine ou de pain; plusieurs d'entr'eux en font une espèce de gâteau ou de gruau (1). Le bétail même se nourrit de poisson séché; car il n'y a ni herbages, ni pâturages sur la côte. La mer jette pareillement sur ses bords une quantité considérable d'huîtres, de crabes et de testacées; et quoiqu'il ne soit fait mention que deux fois de cette ressource dans le commence-

---

καταθλῶντες, *pilant*, ou κατακλῶντες, *brisant en petits morceaux*. Ces deux méthodes de préparation sont justifiées par ce que nous dit Strabon de mortiers composés des vertèbres de la baleine, et par le langage d'Arrien, qui fait mention d'une pâte ou farine. Quant à l'expression καταλῦντες, on peut penser qu'elle ne s'éloigne pas de son sens propre, si l'on considère de quels peuples il est question, quoique les moulins ne fussent point connus parmi eux. La même espèce de pâte est encore aujourd'hui la nourriture des naturels sur cette côte, sur la côte d'Arabie, et dans le Golfe Persique. *(N. de l'A.)*

(1) Μάζας, *polenta*, gâteau mince, ou pâte faite de farine, encore connue en Italie sous ce nom de *polenta*, au rapport de Baretti. (*Voyez* ses lettres à S. Sharp.) Le *polenta* des anciens n'étoit pas toujours un solide. *(N. de l'A.)*

ment du voyage, nous ne pouvons guère douter qu'elle n'ait été le principal moyen de subsistance des Macédoniens à bord de la flotte durant leur navigation. Le sel est ici une production de la nature : expression par laquelle nous devons entendre que l'action du soleil, dans cette latitude, suffit pour opérer l'évaporation et la cristallisation du sel sans le secours du feu. De ce sel, les habitans de la côte extrayoient une substance humide (1) dont ils faisoient le même usage que les Grecs de l'huile. La plus grande partie du pays est tellement sauvage, que les naturels n'ont guère, avec le poisson, que des dattes pour se nourrir. Dans un petit nombre d'endroits, on sème

---

(1) Ἔλαιον, huile. Mais comment avoir pu tirer de l'huile du sel, dit Rook ? et il conseille de lire Ἔλαιαι pour Ἅλες : car, ajoute-t-il, de quoi est faite l'huile, si ce n'est d'olives ? Si l'olive étoit un fruit qui se rencontrât sur cette côte, la leçon de Rook pourroit être regardée comme juste : mais l'huile d'olive étoit parmi les Grecs un article de luxe tellement rare et recherché, que si Néarque eût trouvé sur la côte un seul arbre portant ce fruit, il n'auroit pas négligé d'en faire mention ; et nous voyons qu'il affirme directement le contraire. *(N. de l'A.)*

un peu de grain ; et chez ces peuples misérables, le pain est une nourriture recherchée, un article de luxe en quelque sorte, et le poisson tient lieu de pain. La plupart des naturels vivent dans des cabanes fort étroites (1), où ils sont presque étouffés. Seulement ceux d'entr'eux qui occupent un rang un peu plus distingué, habitent des maisons construites d'os de baleines ; car ces monstres marins sont fréquemment jetés (2) par la mer sur la côte, et lorsque leur chair est pourrie, les naturels en prennent les os ; de ceux qui sont plats, ils font des planches (3) et des portes ; les côtes et les mâchoires sont employées par eux à

---

(1) Εν *καλύϐαις πνιγηραῖς*. *Voyez* Arrien, *p. 335.* (N. de l'A.)

(2) Strabon dit que ce sont leurs os seulement.

Si les naturels connurent l'art de fendre les barbes de la baleine, ils purent se procurer par ce moyen des couvertures très-commodes pour les maisons qu'ils habitoient ; car les mâchoires de ce poisson fournissent un millier de fanons de douze à quinze pieds de long, et de huit à dix pouces de large. *Voyez* le Tour en Ecosse, par Lettice, *page 421*. (N. de l'A.)

(3) Une des parties de la mâchoire leur sert à cet effet. *(N. de l'A.)*

faire des poutres ou solives. Plusieurs baleines, de celles que les vagues amènent à la côte, ont jusqu'à cinquante *yards* de long. Strabon confirme à cet égard les détails donnés par Arrien ; et il ajoute que des vertèbres, ou épine du dos, de la baleine, les naturels formoient des espèces de mortiers dans lesquels ils piloient la chair du poisson, et qu'ils en composoient une pâte au moyen d'un peu de farine avec laquelle ils la mélangeoient.

Nos voyageurs modernes n'ont pas augmenté beaucoup dans leurs récits l'idée que nous ont laissée les auteurs anciens, des ressources par lesquelles les malheureux habitans de ces parages pourvoient à leur subsistance. Barbosa, Thévenot, Tavernier et Niebuhr, tous parlent du poisson comme étant la seule nourriture des naturels de la côte, et de ceux qui viennent après eux en montant depuis cet endroit jusque dans le haut du côté oriental du Golfe Persique. Selon le lieutenant Porter, ils ont de plus, mais en petit nombre, des chèvres et des bêtes à laine, qui ne sont point d'une bonne espèce, quoiqu'elles se vendent fort cher parmi eux. Le même voyageur ne

parle qu'une seule fois des productions végétales de la côte, à l'occasion de Churbar où il en trouva d'excellentes, mais où elles ne sont pas communes. Quant à ce qu'ont prétendu quelques auteurs, savoir, que les naturels de cette côte se nourrissent habituellement de la chair du chameau, c'est un point qui n'est pas bien établi. Néarque, qui se procura un certain nombre de ces animaux à Trœsi, semble avoir été réduit à en faire un moyen de subsistance pour la flotte, à-peu-près comme les habitans d'une ville assiégée le sont quelquefois à manger de la chair de cheval. Mais, excepté dans cette occasion, le journal n'en parle jamais comme d'une ressource à laquelle les Macédoniens de l'expédition aient eu recours. Marcien fait mention d'une tribu nommée *les Mangeurs de chameaux* (1), tribu habitante de la Karmanie : ne seroient-ce pas plutôt les engraisseurs de

---

(1) Le texte porte, *Καμηλοβοσκοὶ*; si l'auteur eût voulu désigner des mangeurs de chameaux, n'auroit-il pas employé de préférence l'expression de *Καμηλοφάγοὶ*, comme il se sert du terme de *Χελωνοφαγοὶ* pour nommer les mangeurs de tortues, &c. *(N. de l'A.)*

chameaux? une autre est appelée par lui *les Mangeurs de tortues ;* il nous l'indique comme fixée à Samydaké (1) sur la côte des Ichtyophages. J'inclinerois assez à penser que toutes ces dénominations doivent être regardées comme autant de preuves du dégoût que les mœurs et les habitudes des naturels avoient inspiré aux Grecs.

La mer jette-t-elle encore aujourd'hui des baleines sur cette côte? les maisons des naturels sont-elles toujours construites avec les os de ces monstres marins? voilà sur quoi je n'ai trouvé aucun éclaircissement dans les auteurs de nos jours. Le silence du lieutenant Porter sembleroit prouver la négative; car c'est-là une particularité qui méritoit bien autant de fixer l'attention d'un voyageur moderne que celle d'un navigateur ancien. Quant à la question de savoir si les animaux marins que vit Néarque, étoient des baleines ou non, elle est peut-être sujette à discussion; car le mot grec qui les désigne, s'applique à tout poisson

(1) Écrit Αμυδακὴν; l'addition ou le retranchement d'une lettre initiale, ne vaut pas, comme on le voit, la peine d'une discussion. (*N. de l'A.*)

d'une grosseur extraordinaire. Arrien parle de cinquante *yards* (1), d'où je conclurois que le nom grec doit se rapporter à la baleine; et quoique cet animal ne soit pas le seul dont le souffle agite les eaux de la mer, les détails qui vont suivre auront pour effet de déterminer l'opinion du lecteur à cet égard.

Néarque rapporte, en effet, que le matin du jour où il se trouva vis-à-vis de Kyiza

---

(1) Ἔικοσι καὶ πέντε οργυιὰς, vingt-cinq brasses. Οἷα περ ἐκ πρηστήρων βίᾳ αναφερόμενον.

Je ne réfléchis jamais sur ce passage sans me rappeler la description que fait Thévenot des jets d'eau subits et impétueux qu'il remarqua presque dans cette même mer. (*Part. II, page 185 de l'édit. ang.*) Le mot πρηστὴρ, toutefois, n'est pas, selon quelques savans, l'expression ordinaire pour indiquer ce phénomène, mais bien le mot τυφῶν. Je ne vois pourtant, ni dans l'un ni dans l'autre, aucune raison particulière d'adopter l'un plutôt que l'autre, si ce n'est la distinction du voyageur moderne; d'où le lecteur ne doit pas conclure que, dans mon opinion, Néarque prit un de ces jets d'eau ou typhons pour l'agitation produite par le souffle d'une baleine. Je veux seulement lui prouver que la coïncidence de deux circonstances aussi singulières, dans cette mer sur-tout, a quelque chose de remarquable. (*N. de l'A.*)

ou Guttar, on fut très-étonné sur la flotte de voir la mer s'élever à une hauteur considérable dans l'air, comme si un tourbillon violent eût soulevé tout-à-coup ses flots. Les Macédoniens, à ce spectacle, conçurent les plus vives alarmes, et s'informèrent du pilote qui les dirigeoit, quelle pouvoit être la cause d'un tel phénomène. Hydriakès leur apprit que la baleine, en soufflant, produisoit cette agitation, assez ordinaire dans l'océan toutes les fois que l'animal se jouoit au milieu des flots. L'explication donnée par le pilote, ne tranquillisa pas, à beaucoup près, les esprits. Vous eussiez vu les rameurs immobiles de surprise, et laissant échapper la rame de leurs mains. Néarque leur prodigua tous les encouragemens possibles, les rappela à leur devoir, et donna l'ordre de diriger l'avant des vaisseaux sur ces monstrueuses créatures à mesure qu'elles approcheroient, et de les attaquer comme si l'on avoit à combattre une flotte ennemie. Dès ce moment même, les vaisseaux macédoniens se formèrent en bataille, comme s'ils eussent été sur le point d'engager une action, et ils s'avancèrent à un signal convenu. Bientôt des cris partirent

de tous les équipages à-la-fois (1) ; les rameurs frappèrent l'eau de leurs rames avec violence ; les trompettes sonnèrent en même temps, et l'on eut la satisfaction de voir l'ennemi prendre la fuite. En effet, à l'approche des vaisseaux, ces monstres qui, d'abord, paroissoient se porter sur eux, plongèrent tout-à-coup aux yeux des Macédoniens, et faisant volte-face, continuèrent à souffler en s'éloignant, mais sans occasionner désormais aucune espèce de frayeur. Tout l'honneur de la victoire échut à Néarque ; et les acclamations universelles dont il fut accueilli, lui prouvèrent la reconnoissance qu'inspiroient à la flotte entière et sa prudence et son courage, auxquels elle étoit redevable d'une délivrance inespérée.

La simplicité même de ce récit dépose de la véracité de l'historien. Toutes les circonstances en sont telles qu'on présume qu'elles durent être naturellement pour des hommes qui n'avoient jamais vu en-

---

(1) Ὅσον αἱ κεφαλαὶ αὐτοῖσιν ἐχώρεον ἐπαλαλάξαι. Mot à mot : aussi fort qu'ils purent pousser l'*alala*, c'est-à-dire, le cri de guerre. *(N. de l'A.)*

core des animaux d'une aussi énorme grosseur; et la connoissance plus particulière qu'ont acquise des forces de la baleine nos navigateurs modernes qui vont la chercher jusque dans ses retraites voisines des pôles, prouve que ce monstre marin est souvent un ennemi aussi dangereux qu'il le parut aux compagnons de Néarque.

J'eusse pu me dispenser, sans doute, de faire mention d'un pareil événement dans un ouvrage consacré tout entier à des recherches géographiques : mais les lecteurs qui connoissent Arrien me m'auroient pas pardonné cette omission; et d'ailleurs, il entre dans mon intention de ne rien dérober à Néarque des hommages qui sont dus, soit au courage qu'il déploya, soit aux talens qui le distinguent comme navigateur. Cet événement est presque le seul de tout le voyage que Diodore ait jugé digne d'être rapporté; et si les lecteurs de son siècle avoient du goût pour ce genre d'histoire, pourquoi n'auroit-il pas cherché à leur plaire en le racontant? Mais il est une autre fable trop singulière, trop bizarre, pour que je la passe sous silence sans aucune réflexion. Les auteurs nous disent, en effet, que les

Ichtyophages tiroient leur origine et avoient pris leurs mœurs d'une race d'hommes qui fréquentoient ces mers, et qui ayant, soit par hasard, soit au moyen d'un enchantement, débarqué sur une île nommée Nosala, y furent accueillis et bien traités par une Néréide, laquelle, bientôt après, les métamorphosa en poissons. Heureusement pour ces victimes du caprice de la nymphe des eaux, le lieu étoit sous la protection du Soleil, qui, également mécontent et de sa barbarie et de son impudeur, lui ordonna de quitter l'île. La Néréide se soumit au décret, et disposa tout pour son départ; mais elle résolut de tenter un dernier effort, en déployant le pouvoir de ses charmes pour enlacer le dieu même dans ses filets, et lui faire subir la même destinée (1) qu'avoient eue ses premiers favoris. Combien fut grande la mortification qu'elle éprouva, lorsque le dieu se montra absolument insensible à tous les moyens de séduction, et qu'elle le vit occupé de rendre à ses amans leur forme naturelle par une seconde métamorphose!

---

(1) Telle est l'interprétation que donne Gronovius à un passage obscur. *(N. de l'A.)*

De ces hommes si heureusement rétablis dans leur condition première, les Ichtyophages (1) tirent leur origine.

Arrien (2) blâme Néarque, d'abord pour avoir rapporté cette fable, ensuite pour l'avoir réfutée. Mais l'histoire est tout-à-fait grecque; car la Néréide n'est autre chose que Circé ou Calypso transportée aux Indes orientales, et Apollon est Ulysse, avec plus de vertu. Le dénouement de la pièce, qui consiste dans la délivrance des métamorphosés, est amené avec plus de dignité au moyen de la résistance d'Apollon à la séduction, que par la foiblesse d'Ulysse (3),

---

(1) Voilà les Myrmidons de Thessalie, les Spartiens de Thèbes, transplantés sur le sol de l'Inde. Néarque attribue cette fable à ses guides indiens. Mais la fable est grecque, à moins, toutefois, que des contes semblables aux inventions de la mythologie des Grecs ne soient répandus par tout le globe. *(N. de l'A.)*

(2) Strabon *(page 726)* fait mention de cette histoire avec des circonstances pareilles, mais il ne parle point de la Néréide. *(N. de l'A.)*

(3) Ulysse ne but point dans la coupe de Circé, mais il se rendit à la passion de cette magicienne. Le refus qu'il fit de la liqueur qu'elle lui présenta, fournit une heureuse allusion pour le moraliste. On ne parle point

qui cède honteusement aux sollicitations de l'enchanteresse.

La meilleure excuse qu'on puisse alléguer en faveur de Néarque, pour avoir publié ce conte, est qu'ayant perdu un de ses bâtimens de transport, chargé d'Egyptiens, et le bruit courant sur toute la flotte que l'équipage avoit disparu dans une île enchantée, l'amiral détacha une troupe pour aller visiter cette île, et pour appeler à grands cris par leurs noms les infortunés qu'il supposoit avoir fait naufrage près de ses bords. Non content de cette détermination, il prit le parti d'aller lui-même dans l'île prétendue enchantée, et força les gens de son équipage à y débarquer, quelque répugnance qu'ils témoignassent : mais toutes les recherches furent vaines; on ne trouva ni les compagnons égarés, ni la Néréide.

Peut-être même cette excuse ne sera-t-elle point admise par le lecteur; car il ne

---

de l'année qu'il passa dans l'ile de la déesse. *Voyez* l'Odyssée, K. 347. *Voyez* aussi, dans l'Emile de Rousseau, un joli frontispice dont ce trait de la fable est le sujet. *(N. de l'A.)*

se rencontre aucune île sur toute l'étendue de la côte après qu'on a quitté Ashtola, si ce n'est un très-petit îlot situé dans la baie de Guttar, que les Macédoniens durent appercevoir dès le jour où ils prirent la ville à laquelle les auteurs n'ont point donné de nom : mais cet îlot, on le voit trop distinctement pour qu'il puisse occasionner de ces terreurs paniques. S'il existoit une île quelconque, elle devroit unir le Polla de Ptolémée avec cette Nosala (1) : mais la côte est trop bien connue aujourd'hui pour qu'il reste l'espoir d'en découvrir aucune (2) ; et si on ne parvient pas à en trouver

---

(1) Nosala gît à cent stades ou six milles de la côte. *Voyez* Arrien. (*N. de l'A.*)

(2) « Il n'y a qu'un très-petit nombre d'îles sur cette côte ». Mr Cluer, Collection de Dalrymple, *page 98*. Mais sur plusieurs cartes du Golfe Persique, on remarque une île située un peu à l'est du cap Jask. Quelques-unes même en indiquent deux très-petites. Ce ne sont vraisemblablement que des monticules placés sur une côte basse, lesquels se montrent sous la forme d'îles, vus d'une certaine distance, et ont été marqués comme tels par des navigateurs qui n'en approchèrent jamais d'assez près pour constater d'une manière certaine ce qu'ils pouvoient être. C'est ainsi,

une seule, il faut croire que le récit de cet événement, dans tous ses détails, n'est qu'un conte fait à plaisir pour donner de l'importance à Néarque, et pour prouver qu'il étoit le seul homme de la flotte qui ne s'alarmât ni à l'aspect de l'agitation de la mer causée par le souffle de la baleine, ni à l'idée des enchantemens d'une Néréide.

En réfléchissant un peu sur ces deux récits, nous serons conduits naturellement à remarquer que les marins grecs étoient, comme les nôtres, esclaves de vaines terreurs et de superstitions absurdes, et si nous reconnoissons que, chez les uns et les autres, cette foiblesse n'exclut pas l'intrépidité la plus déterminée, nous devrons accorder un juste tribut d'estime et d'hommages à tout chef d'une expédition quelconque, qui trouve les moyens de faire disparoître l'une et de tirer parti de l'autre dans une action.

DISSERTATION.

IV. Je ne puis quitter définitivement cette côte sans observer que toute la dis-

---

par exemple, que d'Anville a reconnu les îles de Godeim et de Bombareek. *(N. de l'A.)*

tance de l'Indus au cap Jask se reduit, à peu de chose près, à six cent vingt-cinq milles, nombre qui égale l'évaluation d'Arrien pour la seule côte des Ichtyophages. Ces six cent vingt-cinq milles, Néarque employa de soixante-dix à soixante-quinze jours pour les faire. Toutefois, si en admettant un intervalle convenable pour le départ de la flotte dans une mousson contraire, et vingt-quatre jours perdus au cap Monze, nous réduisons le tout à quarante jours (1), nous pourrons dès-lors établir un systême de comparaison entre la navigation ancienne et la navigation moderne. Il paroît, en effet, par le journal de l'Houghton, vaisseau de la compagnie des Indes orientales, que ce bâtiment fit le même trajet dans l'espace de treize jours, et qu'en revenant il ne mit que cinq jours à se rendre de Gomeroon (2)

---

(1) Il y eut quelques jours de perdus lors de la jonction de Léonnatus, et sur le Tomérus; mais on ne prit que le temps nécessaire pour les réparations qui étoient devenues indispensables. *(N. de l'A.)*

(2) Gom*b*roon, Gam*b*roon, &c. Le *b* est introduit dans ce nom comme dans Cym*e*ru, Cam*b*ro-Bretons. *(N. de l'A.)*

jusqu'à Scindy-Bar ; mais, loin que cette différence doive avoir pour effet de diminuer le mérite de ces premiers navigateurs, il s'accroît, au contraire, en raison des obstacles sans nombre qu'il leur fallut vaincre. Des bâtimens d'une foible construction, montés par des marins dépourvus d'expérience ; des provisions qui se bornoient à celles que pouvoit fournir une côte inconnue ; la privation de toutes les commodités nécessaires pour dormir à bord ; point d'autres pilotes que ceux qu'ils eurent le bonheur de rencontrer par hasard dans leur route ; pas la moindre certitude que des vaisseaux eussent déjà fait voile sur cette mer, ni même qu'elle fût navigable ; aucune de ces ressources multipliées que trouvent nos modernes navigateurs dans leurs armes, dans leurs instrumens de physique ou de géométrie, dans leur expérience, en un mot, dans cette foule de connoissances fondées soit sur la pratique, soit sur la théorie, dont le trésor les accompagne dans leurs voyages. Tels furent les nombreux désavantages malgré lesquels les Macédoniens, sous la conduite de Néarque, osèrent se confier à l'océan. Si cependant le but de leur expé-

dition fut rempli, si l'entreprise fut amenée à sa fin, ce n'est pas la longueur de la route qui doit assurer au nom de Christophe Colomb la prééminence sur celui de Néarque. Les résultats des découvertes faites par l'un et par l'autre ont été d'une égale importance, et le commerce des Indes orientales va de pair avec le commerce d'Amérique. Mais si le centre de communication établi à Alexandrie est l'origine des découvertes dues aux Portugais, et de la circonnavigation de l'Afrique, Néarque devient alors le premier auteur, la cause première de tous les succès obtenus par les navigateurs qui sont venus après lui; et, sous ce rapport, nous sommes fondés à ne considérer et Vasco de Gama et Christophe Colomb que comme ses disciples.

Une circonstance assez extraordinaire de l'expédition des Macédoniens, c'est que le journal ne parle en aucun endroit ni de révolte excitée, ni de maladie survenue parmi eux sur la flotte. Leur situation même, il est vrai, dut naturellement empêcher toute tentative de sédition; car il ne leur restoit plus d'espoir s'ils venoient à succomber dans une telle entreprise, et leur

salut dépendoit, en majeure partie, de la plus aveugle soumission aux ordres de leur chef. Quant aux maladies, ils s'y trouvoient aussi moins exposés d'après les circonstances particulières de la navigation ; et celles que pouvoient occasionner la famine ou les provisions gâtées, ne paroissent pas avoir eu le temps de produire leurs pernicieux effets. Autant qu'il est permis d'en juger par le journal, la flotte ne fut jamais dépourvue totalement de testacées, si ce n'est dans les derniers jours de son arrivée, et le scorbut, dont les ravages sont le fléau des marins dans les voyages de long cours de nos modernes, le scorbut, dis-je, étoit, selon toute probabilité, inconnu aux anciens, puisque jamais ils ne nous en parlent dans leurs relations. Le voisinage de la terre, les occasions fréquentes qu'ils avoient d'aller prendre du sommeil hors du vaisseau, leurs navires qui n'avoient point de ponts, toutes ces circonstances semblent avoir concouru à les préserver d'un mal que nos navigateurs n'ont appris à combattre que par deux cents ans d'expérience ; encore n'a-t-il fallu rien moins que le régime sévère de Cook, que la discipline rigoureuse éta-

blie par lui, pour réduire cette expérience en pratique.

Il n'y a aucune apparence que le passage (1) de l'Indus au Golfe Persique ait jamais été effectué par les naturels. Dans le fait, quelque considérable que fût leur commerce sur ce fleuve, et quelle qu'en pût être l'étendue, il est naturel de penser que ses progrès se dirigeoient vers la côte de Malabar et la Péninsule. Ici, les naturels étoient tous Indiens ; tandis qu'à l'ouest, le nom indien avoit pour bornes l'Arabis, et les mœurs indiennes la limite des Orites à Malana. Dans cette circonstance remarquable, je trouve une preuve qu'aucun commerce de l'Indus ne fut porté plus loin par les Indiens. Les autres naturels, soit Orites, soit Ichtyophages, n'avoient pas même des barques pour aller à la pêche, et les Perses ne furent jamais navigateurs. Si donc quelques vaisseaux visitèrent ces côtes dès le

(1) *Τὰ μὲν γὰρ τῆς Ἑώας Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν δῆλα τοῖς ἀνθρώποις πάντα κατέστησε.*

Ce qui signifie qu'Alexandre découvrit les Indes orientales.

Auteur anonyme, cité par Dodwell, dans sa dissertation sur Scylax. *(N. de l'A.)*

siècle reculé dont nous parlons, ce furent, suivant toute probabilité, des vaisseaux arabes (1); mais nous ne pouvons avoir à cet égard aucune preuve satisfaisante. Qu'il ait passé sur la mer quelques bâtimens, qui la traversoient vraisemblablement d'un port à un autre, c'est ce qu'il paroît assez raisonnable de présumer; car Hydriacès, sans doute, n'auroit pas été jugé capable de diriger la flotte, si Néarque n'eût pas reconnu

---

(1) En parlant de Dagasira, j'ai donné la raison sur laquelle je me fonde pour former cette conjecture; et je soupçonne que Sakala, Kokala, Gogana, Malana, Talmena, &c. se trouveroient avoir une origine arabe, si la véritable signification de tous ces noms parvenoit à être connue. Lorsque je rencontre sur la carte un fleuve appelé *Œgos Potamos*, je découvre à l'instant de quelle langue un semblable nom est dérivé, et aussi facilement que je puis définir le motif des dénominations assignées au cap Finistère, au cap Clair, au détroit de Noël, par les peuples desquels ces deux caps et ce détroit les ont reçues.

« On remarque une analogie frappante entre les mœurs attribuées aux anciens Ichtyophages et celles de ces Arabes (ceux qui habitent la côte orientale du Golfe Persique)....... Ils ne vivent guère que de poisson et de dattes; c'est aussi avec du poisson qu'ils nourrissent leurs bestiaux ». Niebuhr, édit. angl., *vol. II, page 138*. (N. de l'A.)

en lui une expérience quelconque : et nous sommes fondés, jusqu'à un certain point, à croire que les pirates fixés à l'est de l'Indus (lesquels ont exercé dans tous les siècles cet infame métier) se répandoient de temps à autre sur la côte, soit pour intercepter le commerce, soit pour ravager les propriétés des tribus qui l'habitoient. Mais alors quel espoir de pillage, quel attrait la côte pouvoit-elle offrir à ces brigands, à moins que des esclaves ne fussent un objet de trafic ? S'il en étoit ainsi, nous supposerons qu'ils s'emparoient de tous les individus qui tomboient entre leurs mains, pourvu, toutefois, qu'il existe aussi quelques traces indicatives d'un marché où se vendoient les personnes ainsi réduites en esclavage : mais de la réunion imposante de témoignages que nous parvenons à recueillir, il ne résulte pas, à beaucoup près, la preuve qu'une navigation semblable à celle de Néarque, depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate, eût jamais été tentée encore ; et comme cette navigation de Néarque est, si je puis m'exprimer ainsi, le premier anneau de la chaîne de communication qui s'établit par la suite entre l'Inde et l'Europe, c'est aussi à Néar-

que qu'il semble juste d'en rapporter tout le mérite, comme au chef de la première entreprise de ce genre. Je n'ignore pas qu'un voyage de beaucoup plus longue durée dans la même direction, est attribué par Hérodote (1) à Scylax, qui, selon l'historien grec, se rendit de Pactya [le Pekcli de Rennell (2)] jusque dans le Golfe Arabique : mais cette expédition fut-elle l'ouvrage des Perses ? ou l'autre voyage autour du Cap de Bonne-Espérance fut-il effectué par les Phéniciens partis d'Egypte, ainsi que le rapporte Hérodote ? Voilà un point qui restera toujours extrêmement problématique pour quiconque fait attention à la structure des vaisseaux des anciens et à l'ensemble de leurs principes de navigation. Je regarde les détails que l'historien grec nous a conservés sur l'un et sur l'autre voyage, comme la preuve que les Perses ou les Egyptiens avoient appris par des com-

---

(1) Hérod. *liv. IV, page 300.* (N. de l'A.)

(2) La province de Peckcli ou Puckcli sur l'Indus. Mais Dodwell suppose que Pactya ou Cospatyrus est sur le Gange. *Voyez* la dissertation de ce savant sur Scylax. *(N. de l'A.)*

munications obtenues avec l'intérieur de ces pays respectifs, qu'ils étoient bornés par l'Océan et offroient des moyens de navigation praticables. Quant à la question de savoir si les voyages se faisoient dès-lors, il faudroit, pour nous mettre en état de la résoudre, et des circonstances plus probantes, et des particularités plus précises, et des faits plus positifs et en plus grand nombre. La seule assurance donnée à Alexandre que l'entreprise avoit été exécutée, put conduire ce prince à la considérer comme susceptible de l'être : mais le voyage des Perses n'eut aucune espèce de conséquence, et la navigation des Egyptiens ne produisit aucun résultat, à moins, cependant, que nous ne supposions que les *découvreurs* portugais aient été guidés dans leurs recherches par cette opinion déjà établie de leur temps comme certaine (1), qu'il

---

(1) Regardera-t-on comme probable que les navigateurs portugais, ou le conseil de Portugal, ou quelques-uns des savans personnages de ce pays, aient connu les écrits d'Hérodote? C'est ce que je ne prétends pas juger. Mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer au lecteur qu'il existe une singulière coïn-

étoit possible d'effectuer un passage autour du Cap de Bonne-Espérance.

Scylax, à en juger par le lieu de sa naissance (Caryanda), dut être Grec, ou au

---

cidence entre ces deux faits; savoir, que la première édition d'Hérodote fut publiée en 1474, et que la découverte du Cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, eut lieu en 1497. *Voyez* la préface de l'édition d'Hérodote par Wesseling.

Dans l'Histoire de la découverte de l'Inde, par Manuel de Faria y Souza (édition anglaise de 1694, *vol. I, page 27*), il paroît qu'avant l'expédition de Vasco de Gama, Pierre de Covillam et Alphonse de Payva avoient été envoyés à Alexandrie; que Covillam avoit passé par la Mer Rouge jusqu'à la côte de Malabar, et que, quoiqu'il ne fût jamais revenu en Portugal (ayant été retenu prisonnier dans l'Abyssinie), il envoya cependant à Lisbonne une relation de ses découvertes, par Lamago, Juif. Cette circonstance est digne de remarque, en ce qu'elle prouve que les Portugais allèrent à la découverte de l'Inde par la route qu'avoit d'abord désignée Alexandre, que frayèrent les Ptolémées, qui fut terminée par les Romains, et que continuèrent depuis les kalifes d'Arabie et les soudans d'Egypte. C'étoit le commerce des Vénitiens avec Alexandrie, que les Portugais s'efforçoient de rivaliser, et qu'ils achevèrent de détruire par la découverte du passage autour du Cap de Bonne-Espérance. *(N. de l'A.)*

moins habitant de l'Asie mineure : mais il ne reste rien de son journal (1) ; et nous n'avons d'autre preuve de son voyage que le rapport d'Hérodote, rapport qui manque absolument des circonstances nécessaires pour en confirmer l'autorité. Quant à des preuves indirectes, nous n'en possédons aucune. A l'égard de la circonnavigation de l'Afrique, il est une seule particularité sur laquelle ont beaucoup insisté Larcher (2), Gesner (3) et d'autres commentateurs ; c'est la circonstance du soleil vu au nord, phénomène confirmé par tous les navigateurs qui ont fait voile entre les Tropiques. La réserve d'Hérodote (4) lorsqu'il nous dit que d'autres pourront supposer ce phénomène probable, bien qu'il en doute

---

(1) Dodwell a prouvé que le Scylax publié par Hudson dans les *Geog. min.*, n'est qu'une imposture. *(N. de l'A.)*

(2) Traducteur français d'Hérodote, et savant très-distingué, auquel les grossières injures de Voltaire n'ont pas enlevé la moindre portion de l'estime publique. *(N. du T.)*

(3) *Voyez* Gesner de Navigationibus extrà Columnas Herculis, *Prœl. I, 6.* (N. de l'A.)

(4) *Lib. IV, p. 298, edit. Wess.* (N. de l'A.)

lui-même, cette réserve est une précaution digne d'un historien tel que lui, et plus convaincante, à mon avis, qu'une assertion très-positive. Je dois toutefois faire remarquer, dans ce passage même, un article particulier qui semble avoir échappé à la sagacité des commentateurs. Hérodote nous apprend en effet, dans un autre endroit (1), qu'il monta lui-même le Nil jusqu'à Eléphantinè, avec le dessein de vérifier quelques faits relatifs à l'extrémité du fleuve, faits sur lesquels il imaginoit qu'un secrétaire des prêtres à Saïs lui en avoit imposé. Maintenant, n'est-il pas extraordinaire qu'Hérodote, s'il alla jusqu'à Eléphantinè, n'eût pas visité Syène (2), le lieu même à l'égard duquel il manifeste ses doutes relativement au phénomène en question? N'est-il pas fort étrange que, bien que cet historien ait vécu antérieurement à la construction du puits de Syène (3), il ne dise pas un mot

(1) *Lib. II, pag. 115.* (N. de l'A.)

(2) L'Assouan moderne, visité par Pocock, Norden, Bruce, &c. &c. « Su-ene est Assooan avec l'article ». D'Anville, Géog. ancienne. (*N. de l'A.*)

(3) Je ne connois point d'auteur qui ait parlé plus

de la position de Syène même sous le Tropique? Si Hérodote eût visité cette place en été, il auroit pu voir de ses propres yeux

---

anciennement que Strabon (*Liv. XVII, page 817*) du puits construit à Syène; mais je pense qu'il peut s'en trouver. Pline (*Liv. II, chap. 73*) semble donner à entendre que ce puits fut creusé par Eratosthène à l'époque où ce géographe s'occupoit de mesurer un arc du méridien. Les observations qu'on va lire m'ont été communiquées par l'évêque de Rochester, avec cette bienveillance qu'on lui connoît.

« Le puits, outre qu'on avoit eu le plus grand soin de le creuser en ligne tout-à-fait perpendiculaire, présentoit, à ce que je suppose, une forme bien exactement cylindrique. Sa largeur devoit être médiocre, de telle sorte qu'une personne, se tenant sur le bord, pût, en toute sûreté, incliner assez le corps pour porter l'œil dans l'axe même du cylindre, où il se trouvoit fixé perpendiculairement sur le centre de la surface circulaire de l'eau. L'eau n'y devoit monter qu'à une moyenne hauteur, et rester assez bas au-dessous de l'ouverture pour être à l'abri de l'action du vent, de manière que la surface demeurât toujours unie et d'une immobilité parfaite ; point trop bas cependant, afin que la surface circulaire pût être vue distinctement dans toute son étendue par l'observateur placé sur le bord. Un puits construit de cette manière, devoit procurer, à ce que j'imagine, les observations les plus précises et les plus certaines sur le soleil vertical, ob-

le phénomène auquel il déclare ne pas croire, ou du moins le soleil dardant verticalement ses rayons ; et s'il la visita dans toute autre

---

servations bien supérieures, sans doute, à celles qu'on pouvoit faire avec l'œil privé de cet utile secours. En effet, lorsque le centre du soleil étoit sur le zénith, son disque devoit être vu au moyen de la réflexion de cet astre dans l'eau, au milieu même du puits, c'est-à-dire, comme un cercle parfaitement concentrique avec le cercle de l'eau : et je pense qu'il n'y a rien dont l'œil puisse juger avec autant de précision que la concentricité de deux cercles, pourvu que les cercles ne soient ni l'un ni l'autre parfaitement égaux, ni le cercle intérieur très-petit en proportion du cercle extérieur.

» Plutarque écrit que, de son temps, les gnomons ou styles, à Syène, donnoient de l'ombre le jour de l'entrée du soleil dans le solstice. Voilà quelque chose de fort étrange. Eratosthène mourut, suivant les tables de Blair, en l'année 194 avant J. C., et Plutarque, dans l'année 119 de J. C. Donc, l'intervalle qui séparoit les temps où l'un et l'autre avoient vécu, n'étoit que de trois cent douze ans; et le changement de l'obliquité de l'écliptique dans cet espace (circonstance qui est la seule cause à laquelle je puisse rapporter la variation), ce changement, dis-je, ne fut que de deux minutes trente-six secondes. A Syène donc, si un gnomon ou style, long de douze pouces, ne donnoit point d'ombre le jour du solstice au temps d'Era-

saison, n'est-ce pas quelque chose de remarquable qu'il n'eût pas entendu parler de cette singulière circonstance? Eléphantinè

---

tosthène, il dut, au temps de Plutarque, en donner une de la longueur seulement de $\frac{9}{1000}$, c'est-à-dire, de $\frac{1}{100}$ de pouce, à quelque chose près. L'ombre d'une colonne perpendiculaire de cent pieds de hauteur auroit été de $\frac{9}{10}$ de pouce; mais j'ai de la peine à me persuader que les anciens aient jamais songé à construire des gnomons ou styles d'une pareille grandèur. Leurs auteurs comiques nous parlent, il est vrai, d'ombres de dix, douze, et même vingt pieds de long. Il paroîtroit alors que telle a été la longueur des ombres que donnoient les gnomons; mais ces ombres étoient celles du soir, de l'heure où le soleil baissoit, et où l'on alloit souper : et ceci nous fournit une preuve que les gnomons ou styles des anciens étoient d'une grandeur médiocre. En effet, par 40° de latitude, dans la saison des équinoxes, la hauteur du soleil, une heure avant le coucher de cet astre, pouvoit être de 11° 26'; et un gnomon, haut de 2 pieds $\frac{2}{7}$ de pouce, auroit donné, sur le plan horizontal, une ombre de la longueur précise de dix pieds. Une demi-heure avant le coucher du soleil, un gnomon de la hauteur d'un pied auroit fait une ombre de dix pieds de long. Dans la même latitude, et dans la même saison, un gnomon ayant six pieds de haut eût jeté une ombre de la longueur de dix pieds, et cela onze minutes seulement après trois heures de l'après-midi. Je pense que

est une île, ou une ville assise sur une île du Nil, vis-à-vis de Syène (1); et cependant Hérodote ne dit pas tout-à-fait qu'il soit allé précisément à Syène. La distance que cet auteur assigne aux cataractes du fleuve en établissant qu'elles sont à quatre jours de navigation de l'Eléphantinè qu'il visita, ne nous autorise-t-elle pas à conjecturer que c'étoit quelque île située plus bas (car il y en a plusieurs), ou que l'île (2) nommée Eléphantinè par Pocock n'est pas l'Eléphantinè d'Hérodote, et que l'historien grec n'approcha pas plus près de Syène qu'à la distance de trois jours de navigation? car il y a, dans le fait, moins d'un jour de navigation ou de marche par terre, de Syène

---

la légère variation qui eut lieu dans l'intervalle des trois siècles qui séparent le temps d'Eratosthène de celui où vécut Plutarque, seroit plus facile à découvrir par le moyen du puits que par le secours d'aucun des gnomons dont on peut supposer que les anciens ont fait usage ». *(N. de l'A.)*

(1) Pocock, *B. II, p. 117.* Bruce. *(N. de l'A.)*

(2) Bruce fait mention de l'île, mais ne lui donne pas le nom d'Eléphantinè. Consultez son Voyage aux sources du Nil, *vol. Ier, page 150.* (N. de l'A.)

aux cataractes (1). Je présente au lecteur ces détails particuliers, uniquement pour lui démontrer qu'une obscurité profonde enveloppe toutes les découvertes réelles ou supposées qui ont pu être faites dans des siècles antérieurs à ceux dont nous parle l'histoire : et malgré tout ce que Gossellin a produit de conjectures pour prouver qu'il existoit un système de navigation et de géographie avant l'introduction des connoissances nautiques et géographiques parmi les Grecs, système fondé, selon lui, sur de meilleurs principes; malgré la vaste érudition qu'a déployée Gesner dans son traité (2)

(1) « La distance depuis la porte de la ville [Assoan] jusqu'à Termissi ou Marada, qui sont les petits villages situés sur la cataracte, est exactement de six milles anglais ». Bruce, *vol. Ier, page 156.*

Voyez aussi dans l'ouvrage de ce voyageur, une description très-curieuse du puits de Syène, et de la latitude de cette ville, qu'il établit par 24° 45', et conséquemment, point sous le Tropique *(page 160)*, mais plus d'un demi-degré au nord. Toutefois, Bruce accorde ici quelque chose pour l'approche de l'écliptique vers l'équateur. La circonférence du disque du soleil doit entrer dans le calcul. (*N. de l'A.*)

(2) Publié avec son édition des ouvrages d'Orphée. *(N. de l'A.)*

de la navigation des Phéniciens sur l'Océan Atlantique, les matériaux que l'un et l'autre ont recueillis, n'offrent rien d'assez positif, d'assez satisfaisant, pour que nous devions en conclure, comme à l'égard du voyage de Néarque, l'authenticité d'une expédition qui eût précédé la sienne, d'une expédition non moins importante et dans son objet et dans ses résultats : en un mot, nous ne pouvons acquérir aucune espèce de certitude là où les preuves sont toutes prises des circonstances, et où nous ne trouvons aucune donnée précise. D'après un journal tel que le Périple d'Hannon (1), nous sommes en état de juger des progrès qu'ont faits les navigateurs dans la connoissance de la côte d'Afrique; mais la seule assertion du fait, qu'un voyage semblable à celui de Néarque eût précédé le sien, cette assertion, dis-je, du moment où elle se présente dénuée de toute espèce d'accessoires et de résultats, et sans être soutenue par le témoignage d'au-

(1) Dodwell révoque en doute l'authenticité de ce journal ; mais cet écrivain se trompe aussi souvent par excès de scepticisme, que d'autres par excès de crédulité. *(N. de l'A.)*

cun écrivain contemporain ou autre moins direct, n'est qu'une base trop foible pour servir à fonder aucun système de quelque importance. Je regarderois comme un temps bien employé celui que je passerois à réclamer, en faveur de Christophe Colomb, contre l'usurpation d'Améric Vespuce; mais je ne voudrois pas perdre un seul moment à prouver la nullité des prétentions de Madock et de ses Cambro-Bretons à la découverte de l'Amérique. Le lecteur pourroit penser que cette revendication que je fais ici des droits de Néarque, tient plus de la partialité d'un éditeur que du zèle d'un écrivain pour la recherche de la vérité; mais j'en appelle aux fragmens qui nous sont parvenus des ouvrages géographiques des auteurs anciens, savoir, le Périple d'Hannon, la description des rivages du Pont-Euxin par le véritable Arrien, et celle des rivages de la Mer Erythrée ou Océan Indien par l'auteur imaginaire du même nom : et je soutiens que tous ces écrits, aussi bien que le journal de Néarque, quoiqu'ils offrent aussi, et des erreurs, et des difficultés, et même des absurdités, renferment pourtant en eux-mêmes la

preuve de leur exactitude, et méritent, sous ce rapport, de fixer notre attention. Au contraire, l'expédition des Argonautes (1) de Pythéas ou de Scylax, n'est autre chose qu'un roman, composé dans la vue d'amuser les lecteurs.

Nous avons, au surplus, un autre moyen de constater l'authenticité des découvertes attribuées aux premiers âges. Il consiste à examiner quelles espèces de denrées et de marchandises sont devenues objets de trafic par l'effet de ces mêmes découvertes. L'étain, par exemple, cet article principal de commerce pour l'Angleterre, est cité dans la plupart des auteurs anciens comme un métal qui n'étoit ni rare, ni considéré comme très-précieux. Il faut que ce métal

---

(1) Gesner, dans sa préface des *Argonautiques* d'Orphée, témoigne croire qu'aucune expression de cet ouvrage n'indique qu'il soit postérieur au siècle d'Homère. Si le fait est tel, nous devons convenir que la connoissance de l'Irlande (il en est parlé dans l'ouvrage en question) est une preuve de progrès bien extraordinaires dans la science géographique ; car les connoissances d'Homère n'allèrent pas au-delà de l'Italie ; et encore tout ce qu'il nous en a transmis, est-il purement mythologique. (*N. de l'A.*)

aît été introduit chez les nations fixées sur la Méditerranée, soit au moyen d'un transport par terre (tel que celui dont Diodore (1) fait mention), soit par des navigateurs phéniciens. Ainsi donc, l'existence de ce métal en Grèce et en Asie est une preuve que le voyage avoit été fait de manière ou d'autre. L'écoulement soudain d'une quantité quelconque d'or dans la Judée (2) dépose pareillement d'un com-

---

(1) *Liv. V, page 361*, éd. de Wess.

Diodore, dans cet endroit de son ouvrage, parle d'étain trouvé en Espagne, mais en petite quantité; et il est infiniment vraisemblable que la source de cette production minérale fut toujours en Angleterre. *(N. de l'A.)*

(2) Il n'est pas du ressort de mon ouvrage d'examiner en détail ces diverses circonstances. Je me borne à observer que Bruce a répandu d'admirables lumières sur le commerce de Hiram, de Salomon, des Arabes et des Egyptiens sur la Mer Rouge, et qu'il a démontré sans réplique que ce commerce prenoit sa direction plutôt vers l'Afrique que du côté de l'Asie. Lorsque l'esprit d'orgueil et de jalousie, qui a suscité tant d'ennemis à notre illustre voyageur, aura cessé d'exister, on reconnoîtra combien il fut tout-à-la-fois instruit et véridique.

Le sujet dont nous nous occupons un moment ici,

merce qui s'étendoit jusqu'au sein de la mer des Indes ou mer d'Ethiopie, par-delà les limites du Golfe Arabique. Les matériaux qu'on trouve encore aujourd'hui en Egypte, et qui ont servi à la conservation des momies, ces matériaux, dis-js, ou du moins quelques-uns, passent pour être venus originairement de l'Orient; et s'il en est ainsi, l'Egypte dut avoir eu (même antérieurement à toute époque depuis laquelle commencent pour nous les données historiques (1)) une com-

---

seroit susceptible d'un examen curieux et approfondi, auquel le docteur Robertson ne s'est pas livré avec autant de développemens qu'il auroit pu le faire. *Voyez* Ezéchiel, *chap. XXVII.* (N. de l'A.)

(1) « Plusieurs auteurs s'accordent à penser que les anciens Egyptiens furent en possession du commerce de l'Orient par la Mer Rouge, et qu'ils en faisoient déjà un très-considérable avec les nations de l'Inde avant le siècle de Sésostris, qui fut contemporain d'Abraham ». *Voyez* Astle, Origine et progrès de l'Ecriture, *page 41*. Il cite Rollin, *pag. 59 et 60*, ainsi que l'Histoire universelle, *vol. Ier, page 513*. Il auroit pu citer pareillement Huet.

Je ne prétends pas rechercher ici aucun des faits antérieurs à ceux dont l'histoire commence à nous entretenir; mais d'après les preuves que nous ont fournies Pocock, Norden et Bruce, des progrès des arts

munication avec l'Orient, soit directe par son propre commerce, soit indirecte par l'intermédiaire de quelques nations et peut-être des Arabes. Dans tous ces cas, nous

---

chez les Egyptiens, je suis autorisé à croire que ces peuples ont été capables de quelques entreprises. Il ne paroît pas, toutefois, que la navigation ait été un objet vers lequel leurs esprits se soient particulièrement dirigés; car nous ne pouvons guère imaginer que des hommes qu'on ne voit jamais sur la Méditerranée, aient fait de grands efforts sur l'Océan Indien. Tous les vaisseaux que nous trouvons occupés du commerce de la Méditerranée dans les premiers âges, étoient ou grecs ou phéniciens. Ce furent des Phéniciens, et non des Egyptiens, qui parcoururent la Mer Rouge pour Salomon (*voyez* le 2[e] livre des Paralipomènes, *chap. IX, verset 21*); et si les Egyptiens eussent été en possession d'un commerce sur cette mer, ils n'auroient pas souffert que des rivaux le partageassent avec eux. Le passage autour de l'Afrique n'est pas attribué par Hérodote à des Egyptiens, mais à des Phéniciens. Je répète, au surplus, que je n'ai la volonté de me livrer à aucune espèce de recherches sur les faits qui ont pu précéder les données historiques que nous avons. Mon intention, ici, n'est que de prouver ce point essentiel, savoir, que si Arrien nous a transmis le véritable journal de Néarque, ce journal est la première relation authentique qui ait été publiée d'un voyage intéressant pour la navigation. (*N. de l'A.*)

sommes fondés à présumer, d'après les effets même, qu'une navigation a eu lieu (1). Mais le voyage de l'Inde en Egypte, attribué à Scylax, ou celui des Phéniciens de l'Egypte autour du continent d'Afrique, n'ont produit aucune espèce de résultats ni de conséquencs ; et quoique ce ne soit là qu'une preuve *négative* contre la réalité de l'une et de l'autre expédition, cette preuve toutefois est aussi forte qu'elle peut l'être dans une matière semblable. Supposons qu'un autre navigateur, après Vasco de Gama, n'eût pas doublé le cap de Bonne-Espérance, la découverte de cet illustre Portugais auroit pu être regardée comme problématique. S'il étoit possible de rapporter les deux voyages dont il s'agit au siècle d'Hérodote, le témoignage de cet

(1) Il ne seroit pas impossible que cette mention d'une circonnavigation eût pris sa source dans l'idée répandue parmi les anciens, que l'Océan environnoit la terre comme une île, idée vraie jusqu'à un certain point : mais malheureusement pour une de ces assertions, celle de Patrocle, lequel soutenoit qu'un passage existoit de l'Océan Indien jusque dans la Mer Caspienne, il s'est trouvé que la Mer Caspienne est un lac. *V.* Strab. *liv. XI*, *page 518.* (N. de l'A.)

historien est tel, qu'il devroit prévaloir contre tout argument de pure spéculation : mais Hérodote, suivant toute probabilité, n'a fait que remarquer la vanité de deux nations, dont l'une s'énorgueillissoit à l'excès de son empire, l'autre de sa science ; qui, toutes deux, étoient capables de s'attribuer l'honneur d'une action, du moment où il se pouvoit que cette action eût été faite ; et auxquelles la possibilité même de l'action n'étoit peut-être connue que par des renseignemens recueillis dans leur propre sein. Dans mon opinion personnelle (et mon opinion est le fruit d'un mûr examen), l'un et l'autre voyage sont imaginaires : mais quel que puisse être mon sentiment particulier, je le soumets volontiers à la décision de ceux qui font profession de considérer la question dans toute son étendue (1) : il ne se trouve énoncé ici que par hasard. Je ne puis m'empêcher, toutefois, de répéter que les relations que nous avons de ces deux voyages sont des récits de faits dénués de circonstances, tandis que l'expédition de Néarque est détaillée dans toutes

(1) Gesner, par exemple. *(N. de l'A.)*

ses parties, et se présente comme le plus ancien journal connu pour avoir quelqu'authenticité (1). Dès-lors, si j'ai raison, ce voyage est le premier qui soit d'une grande importance pour le monde entier. Si, au contraire, je me trompe, le voyage de Néarque est encore le premier sur lequel il nous soit parvenu quelques renseignemens certains et positifs.

Cette discussion à laquelle je me suis livré, pourra paroître appartenir plutôt à la conclusion de l'entreprise qu'à sa marche. Mais, pour revenir à la flotte, le fait est qu'au point où elle se trouve arrivée présentement, la grande difficulté du passage étoit franchie pour elle. Dans le reste du trajet, c'est-à-dire, en montant le golfe

---

(1) Il est antérieur au Périple d'Hannon, si toutefois cet Hannon est le même que celui qui fut contemporain d'Agathocle, ainsi qu'on le présume assez généralement; car Agathocle mourut l'an 289 avant J. C. Le Périple Grec d'Hannon, que nous avons, ne remonte pas à un temps fort éloigné, selon l'opinion de Dodwell; et c'est peut-être une copie ou un extrait du journal des Carthaginois, comme la relation d'Arrien n'est qu'un extrait du journal de Néarque. (*N. de l'A.*)

de Perse, elle n'eût point à souffrir de la famine, et la côte ne l'exposa à aucun danger. Nous aurons quelques occasions de remarquer que la flotte ayant établi des relations de commerce avec les naturels, elle put dès-lors se procurer des pilotes; et Néarque fut tellement convaincu, par la suite, de la facilité avec laquelle il pouvoit remplir sa mission, qu'il refusa d'être déchargé du commandement.

La relation elle-même n'offrira plus (aussi souvent du moins) les détails d'une détresse affligeante, ou des positions douteuses en point de géographie. Les auteurs classiques qui nous servent de guides seront plus intelligibles; et nos écrivains modernes, d'Anville, Dalrymple et Niebuhr nous donneront des lumières plus satisfaisantes. J'ai déjà parlé de la dissertation de d'Anville sur cette navigation du Golfe Persique; et quand je n'aurois rendu d'autre service à mes lecteurs anglais que de leur faire connoître cet excellent ouvrage, je croirois encore avoir bien mérité d'eux.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

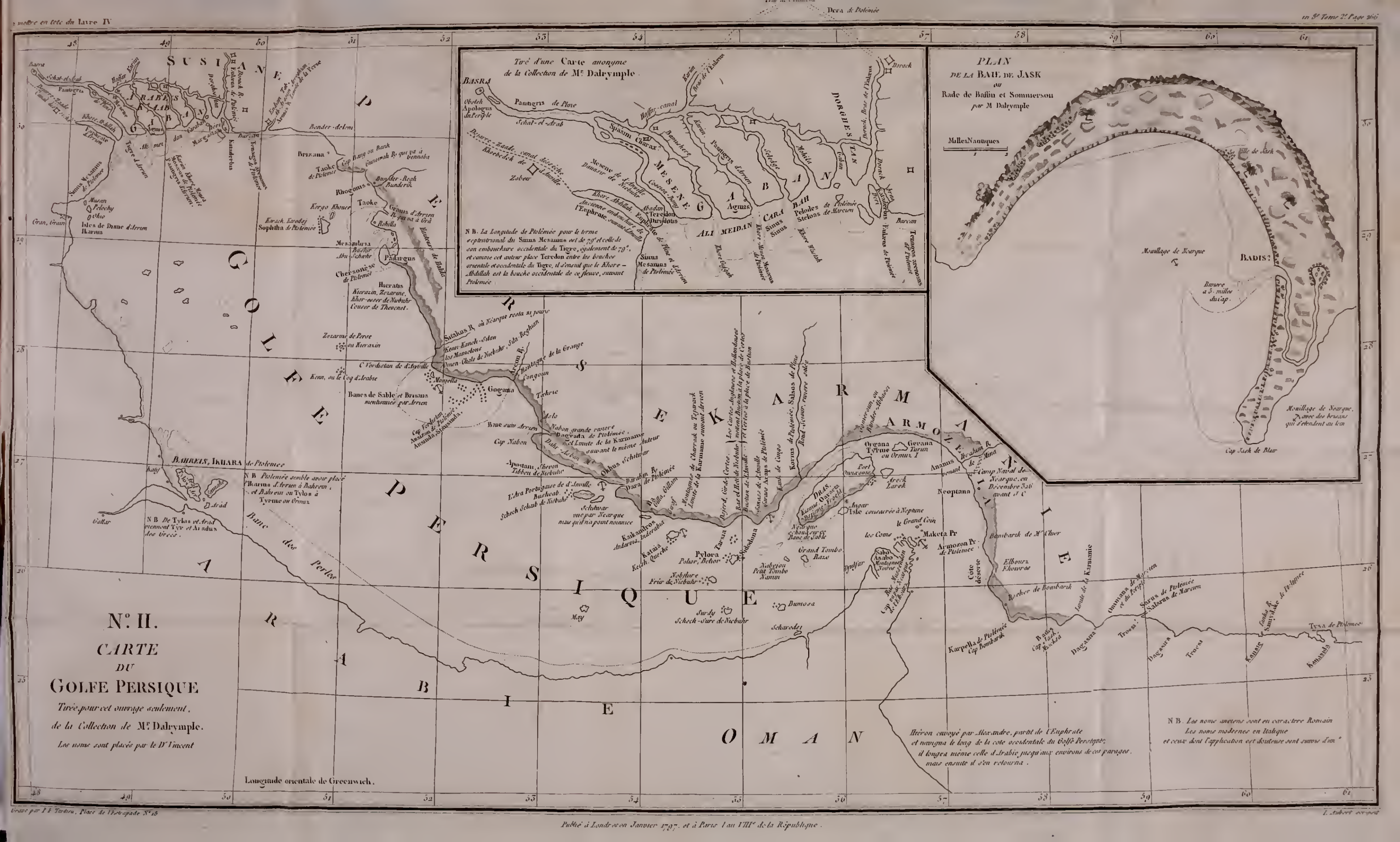
LIVRE IV.

GOLFE PERSIQUE.

I. *Karmánie.* II. *Province de Perse.* III. *Suse ou la Susiane; Embouchures du Tigre, de l'Euphrate, de l'Eulée et du Pasitigris.*

Nous allons commencer maintenant la navigation du Golfe Persique, qui comprend la côte de Karmanie, la Perside et la Susiane; et nous avons le bonheur que les matériaux pour cette partie du voyage sont aussi abondans qu'il est possible de le desirer. D'Anville a publié sur ce sujet un mémoire particulier (1). Je ferai usage de son travail avec assez de liberté, pour n'être pas obligé d'indiquer ou de citer les passages qui y auront immédiatement rapport, si ce n'est toutefois dans les occasions où je me croirai forcé d'émettre une opinion différente de la sienne; en quoi j'observerai tou-

(1) Il se trouve dans le XXXe volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. (*N. de l'A.*)



Gravé par J.F. Tardieu, Place de l'Estrapade N.° 18
J. Aubert scripsit
Publié à Londres en Janvier 1797, et à Paris l'an VIII.e de la République.

jours les égards dus à cet homme supérieur, et comme savant et comme géographe. Au surplus, nos navigateurs anglais ont été, depuis quelques années, à la reconnoissance de ce golfe avec un succès si complet, qu'il reste peu de découvertes à faire par ceux qui le visiteront après eux. D'Anville n'a pas pu être instruit du résultat de leurs recherches: par une conséquence nécessaire, faute des renseignemens précieux que ces navigateurs nous ont donnés, il s'est mépris à l'égard de quelques points importans, sur-tout en ce qui concerne l'extrémité du golfe, et les embouchures du Tigre, de l'Euphrate et de l'Eulée.

J'ai entre les mains un grand nombre de diverses cartes qui m'ont été procurées par Dalrymple (1). Elles sont accompagnées

---

(1) En voici la note:

Quatre par le lieutenant Mc Cluer;

Deux par Harvey;

Deux par d'Après;

Une par Niebuhr;

Une par Van-Keulen;

Deux de Thornton;

Une de Claude Russell;

Une, sans nom d'auteur, publiée par Dalrymple,

d'observations précieuses de ce savant géographe, observations auxquelles il a bien voulu donner de nouveaux développemens dans les entretiens que j'ai eus avec lui. Quatre de ces cartes méritent sur-tout d'être distinguées : elles ont été dressées par le lieutenant Mᶜ Cluer, officier doué d'une intelligence et d'une activité rares. Tout ce qui concerne l'hydrographie y est expliqué aussi clairement, à peu de chose près, que nous pourrions espérer de le trouver sur la carte géographique de quelque côte que ce soit de l'Europe. Deux de ces cartes comprennent la partie basse du golfe, les deux autres la partie supérieure. La dernière édition qui en a été publiée est la plus correcte, et s'accorde mieux que la précédente avec Arrien, à l'égard de l'une et de l'autre partie du Golfe Persique. Cette heureuse correspon-

---

contenant les bouches de l'Euphrate; de plus, un assez grand nombre de divers plans et d'esquisses topographiques;

Une par le lieutenant Cant;

Une de Kæmpfer;

Une d'Engelbert;

Une par Friend. *(N. de l'A.)*

dance n'est point l'effet du hasard; car Néarque, en s'attachant à suivre la côte, dut être nécessairement plus occupé des détails, qu'un navigateur moderne qui poursuit sa route sans qu'il lui ait été prescrit de bornes ni tracé d'instructions; mais aussi plus un pareil navigateur entre dans ces détails de la côte et plus il en acquiert une connoissance exacte, plus nous sommes fondés à penser que les notions recueillies par lui doivent s'accorder avec les journaux qui renferment les découvertes de navigateurs tels que les Grecs: des montagnes, des fleuves, des baies, des bas-fonds et des îles, sont, en quelque sorte, éternels de leur nature. Si Néarque les a marqués d'une manière distincte, on doit toujours les reconnoître à leurs traits caractéristiques; dans le cas contraire, j'aurois abandonné son journal comme n'offrant qu'un récit mensonger: mais le résultat est absolument celui que nous pouvions desirer. Il existe entre le journal et les relations ou écrits des voyageurs et des géographes modernes, une conformité si parfaite, que, dans toute l'étendue du golfe, une ou deux stations seulement deviendront pour nous la ma-

tière de quelque incertitude ou de quelque doute (1).

Quant à la géographie du pays, non-seulement j'ai consulté les auteurs classiques, et ceux de nos voyageurs modernes dont les relations sont le plus estimées; mais encore je me suis procuré, toutes les fois que l'occasion s'en est offerte, des renseignemens directs de la part de personnes qui avoient fait quelque résidence sur les lieux. L'une de celles à qui je confesse avoir le plus d'obligations sous ce rapport, est M. Jones, ancien chef de la factorerie anglaise établie à Busheer, et qui, après avoir rempli cette place avec honneur durant plusieurs années, a été employé en la même qualité à Basra. La connoissance particulière que possède cet homme intéressant, de la langue persane, ses liaisons intimes avec les principaux personnages du pays, les

(1) Ceci doit s'entendre des endroits qui ont un nom ou des caractères locaux propres à les faire reconnoître. Les mouillages sur une côte découverte ne peuvent être déterminés d'une manière bien précise que par une mesure, quelle qu'elle soit, et par des circonstances particulières. (*N. de l'A.*)

voyages fréquens qu'il a faits dans l'intérieur des terres, l'ont mis en état de résoudre toutes les questions, d'éclaircir tous les points douteux, beaucoup plus sûrement qu'aucun Européen qui ait encore visité la Perse. Je dois ajouter, comme auteur de cet ouvrage, que, malgré que je n'eusse pas jusqu'alors l'avantage d'être connu de M. Jones, j'ai trouvé en lui une bonne volonté égale au vaste savoir qui le distingue.

Toutefois, de quelques lumières que je sois parvenu à m'aider dans mes recherches, il n'est pas en mon pouvoir de tracer le cours des fleuves avec autant de précision et d'exactitude que je l'aurois souhaité. D'Anville a rendu, sans doute, un service important à la géographie, en démontrant que les rivières de la province de Perse, au-delà des montagnes, n'arrivent jamais jusqu'à la mer, mais que leurs eaux se perdent en lacs, sont épuisées par les besoins de l'agriculture ou absorbées par des sables brûlans. Il a prouvé pareillement que les fleuves qui viennent se décharger dans le golfe, sortent tous de cette chaîne de montagnes qui se prolonge dans une direction

parallèle à la côte, et forme les derrières du Kermesir ou pays-plat dévoré par les ardeurs du soleil près de la mer. Je regarde cependant comme un fait incontestable, que d'Anville s'est mépris à l'égard du cours qu'il assigne et des noms qu'il donne à quelques-unes de ces rivières dans la partie supérieure du golfe; mais je ne suis point muni d'assez amples matériaux pour être en état de rectifier les erreurs de cet habile géographe. La cause de l'impuissance où je me vois à cet égard, est dans la nature des journaux même. J'en ai consulté un grand nombre; mais, dans chacun d'eux, l'auteur prend sa direction du point où il avoit débarqué jusqu'à Chyrâz, ou depuis Chyrâz jusqu'à la côte. Il n'en est pas un qui longe le Kermesir au-dessous des montagnes; et peut-être ne s'en trouvera-t-il jamais un seul qui suive cette route; car c'est un point très-douteux que celui de savoir si jamais aucun Européen (j'excepte Héphestion et ses troupes) a parcouru toute cette étendue de pays : et comme elle est l'unique route qui puisse couper à angles droits les fleuves sortis des montagnes, et procurer les moyens d'établir l'ordre dans lequel ils se succèdent,

nous verrons s'écouler bien du temps encore avant que ce point, si intéressant pour les géographes, ait été éclairci. Pietro della Valle se rendit de Mina jusqu'à Lar; mais, de Lar, au nord-ouest, jusqu'à l'Arosis ou Endian, il n'y a d'autre moyen de continuer la marche qu'en suivant les distances partielles d'après l'Edrisi, ou qu'en faisant l'énumération des principaux lieux qui se trouvent dans cette direction.

Il nous faut maintenant aller rejoindre la flotte que nous avons laissée à Badis, c'est-à-dire, dans la baie de Jask, afin de longer avec elle la côte de Karmanie. J'ai déclaré mon opinion sur Badis, qui est, selon moi, ou la ville de Jask, marquée dans le plan de Baffin et sur l'esquisse du capitaine Blair, ou bien celle située sur la rivière placée par Baffin dans la baie, à cinq milles environ de la pointe de Jask, si toutefois il y eut jamais une ville dans cette position. Cutler (1) a indiqué cette rivière

---

(1) Cutler, *page 83*, dans la Collection de Dalrymple. Thornton, *page 69*, *ibid.* L'un et l'autre semblent avoir copié le plan de Baffin, mais Thornton avec moins d'exactitude. *(N. de l'A.)*

comme un port assuré pour tout navire qui ne tire pas plus de onze pieds d'eau. Il se peut, en effet, qu'une flotte composée de galères grecques y soit venue mouiller, quoique le séjour très-borné de Néarque dans ces parages rende plus vraisemblable la conjecture qu'il jeta l'ancre dans la baie. Il n'y a pas de jour déterminé ici dans le journal; mais comme ce lieu fut le premier où la flotte réussit à se ravitailler, après l'extrême détresse dont elle avoit eu à souffrir pendant un assez long intervalle, il convient de le supposer, ce jour, tant pour le transport à bord des provisions, que pour donner aux équipages le loisir de prendre quelque repos.

Badis. 17 décemb. 76e jour.

KARMANIE.

I. On mit à la voile; et le lendemain la flotte fit une route de cinquante milles, puis vint de nouveau jeter l'ancre sur une côte unie. On étoit alors à la vue du cap placé dans la partie du golfe qui forme la côte d'Arabie. Cette circonstance locale étant le seul trait caractéristique auquel on puisse reconnoître le mouillage dont il s'agit, je suis fondé à en fixer la position par la me-

Côte unie. 18 décemb. 77e jour.

sure de la route, si elle coïncide avec une vue de l'objet. Le journal établit, dans le fait, une distance de cent milles entre Badis (1) et la rivière Anamis ou Mina; et malgré que la carte de d'Anville offre la même distance entre Karpella et l'Anamis, il y a grande raison de présumer que ce géographe a, tout ensemble, donné trop d'étendue à cette distance, et conduit l'Anamis beaucoup plus près de Gomeroon qu'il ne convenoit de le faire. En effet, la carte d'Asie, dressée par d'Anville même, ne suppose qu'un seul degré (2), tandis que celle qu'il a composée pour le Mémoire, détermine un degré et demi pour le même espace. Mes soupçons sur ce point sont confirmés et par Niebuhr et par Pietro della Valle. En jetant un coup-d'œil sur les cartes, on reconnoîtra, sans chercher long-

(1) Gronovius et Saumaise, induits l'un et l'autre en erreur par Pline, semblent prendre Badis pour le Sabis de Ptolémée, et pour le Sabai de Denys; mais Sabis est une ville de l'intérieur du pays, et Sabai est dans la Perside. *Voyez* Gronov. *in loco*, p. 347; — Saum. *Exerc. Plin.* 1188 *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* la Carte générale de l'Asie, partie première. *(N. de l'A.)*

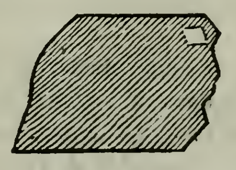
temps, qu'il y a un cap sur la côte de Perse, presque vis-à-vis Mussendon sur la côte d'Arabie. Le détroit qui sépare ces deux points est précisément la partie où l'entrée dans le golfe a le moins de largeur. Il ne forme qu'un espace de trente-quatre milles marins sur la carte de Mr Cluer (1); et Mussendon est tellement élevé, qu'on le voit, non-seulement sur la côte opposée, mais encore presque tout le long de la route depuis Karpella. Le cap situé sur la côte de Perse est nommé très-improprement Bombareek par Mr Cluer, qui n'a commis cette erreur que parce qu'il a pris le véritable Bombareek pour Jask; mais le cap dont il s'agit ici, est l'Armozon de Ptolémée, ainsi qu'il résulte évidemment des tables de ce

---

(1) Et suivant Pline, de cinquante milles romains. D'Anville le fait d'environ vingt-quatre milles et demi d'Angleterre. *Voyez* Pline, *lib. VI, c. 23, c. 26;* — Mém. de d'Anville, *page 144.*

Pline est ici plus près de la vérité que d'Anville n'aime à le reconnoître. Arrien dit que c'est la distance d'une journée de navigation. Six ou sept des cartes que j'ai sous les yeux, s'accordent avec Mr Cluer; et d'Anville, s'il a donné dans une erreur, n'a pas senti qu'elle pouvoit avoir de graves conséquences. *(N. de l'A.)*

géographe, quoiqu'il n'ait point, dans nos cartes anglaises, de dénomination qui puisse m'autoriser à le présumer tel. C'est dans la courbe avant ce cap, que je fixe le mouillage actuel de la flotte sur une côte découverte; et dans sa traversée depuis Badis jusqu'à ce point, elle dut franchir le Bombareek, quoiqu'il ne soit point fait mention de ce rocher, non plus que du mont Elbourz, à peu de distance duquel elle vint infailliblement jeter l'ancre. *Bombareek* (c'est l'orthographe que j'adopte pour ce mot) n'est, à vrai dire, que le terme usité chez la plupart de nos navigateurs : mais il reçoit un nombre infini de dénominations diverses, lesquelles, ainsi que je l'ai déjà observé plus haut, sont toutes autant de corruptions du nom de Cohum-ba-regh (1). Ce rocher, vu de la mer, paroît avoir la forme sous laquelle je le représente ici :



(1) Gombareek, Gombarreek, Gombarat, Bombarack, Bombarick, Munbarick. *(N. de l'A.)*

il est situé dans une plaine de sable mou, très-unie, à deux ou trois milles de distance de la côte; mais pourtant ce n'est pas une île, quoiqu'on le trouve marqué comme tel sur les cartes de d'Anville, et sur quelques-unes de celles des géographes plus anciens (1). Ce rocher est celui qui donne le nom au cap; et à ce cap, il y a une petite crique, mais tellement comblée, qu'elle ne porteroit pas une barque. Vous la trouverez représentée sur la carte du commodore Robinson, sur celle qu'on a dressée pour l'ouvrage dont le lecteur veut bien s'occuper en ce moment, enfin dans l'esquisse donnée par le capitaine Blair (2). Si donc Badis devoit être fixé à Karpella, il faudroit prendre cette crique pour l'endroit où est située la ville; mais il n'existe point aujourd'hui de ville sur le lieu, et les sables ari-

---

(1) La cause de cette erreur est que l'objet, vu d'une certaine distance, trompa les regards des navigateurs, et que la côte n'étoit pas assez élevée pour apparoître à leurs yeux. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* le lieutenant Porter et le lieutenant Blair. *(N. de l'A.)*

des qui environnent tout le voisinage, ne laissent guère présumer effectivement qu'il ait pu y en exister une. Cette circonstance particulière, indépendamment de la petitesse de la crique, contribue à détruire en nous toute idée de fixer ici la position de Badis, tandis qu'une vaste baie, une ville et une rivière nous invitent à la déterminer de préférence en cet endroit, sur-tout si nous ne perdons pas de vue que le cap forme un angle aigu à Jask.

Le mont Elbourz ou Ehours (le Strongylus de Ptolémée, et la montagne Ronde de Sémiramis, ainsi que la nomme Marcien), est situé, selon Ptolémée, à trente milles marins au nord de Karpella. D'Anville le place à-peu-près à la même distance, et Samuel Thornton fait cette distance un peu plus forte : mais, suivant mon estime, elle est seulement de vingt-quatre de ces milles, auxquels si nous en ajoutons vingt-sept pour l'espace à parcourir depuis Jask jusqu'à Karpella, le total sera de cinquante-un milles, résultat qui n'offrira qu'une différence d'un mille avec le calcul d'Arrien. L'autorité sur laquelle je me fonde ici, est le journal de l'Houghton, vaisseau de la com-

pagnie des Indes orientales (1), dont l'auteur compte peut-être depuis le rocher de Bombareek plutôt que depuis le cap : mais, dans ce cas-là même, la distance ne sera inférieure que de huit milles. Voilà quelle est l'étendue de la différence ; et la plupart des mesures sur la côte de Karmanie offrent la même inexactitude. Il peut sembler extraordinaire qu'un rocher tel que Bombareek, et une montagne aussi remarquable qu'Elbourz, qui ont été l'un et l'autre, à n'en pas douter, les objets d'une attention particulière pour les marins du siècle de Ptolémée, se trouvent passés sous silence dans le journal ; mais de pareilles négligences n'y sont pas rares. Il ne pèche par aucune erreur d'addition ; mais nous y avons déjà rencontré plusieurs omissions pendant le cours de la navigation, sans celles que nous rencontrerons encore (2). Il est à observer toutefois, non-seulement ici, mais

---

(1) « Le mont de Chouse est à huit lieues à l'est [au nord] de Bombareek ». Journal de l'Houghton, 1755. *(N. de l'A.)*

(2) Celle de l'île de Bender-Regh, &c. &c. *(N. de l'A.)*

en mille autres occasions, qu'un rocher, un promontoire, une rivière, quoique le journal n'en fasse pas mention, sont toujours des objets qui invitent la flotte à jeter l'ancre dans le lieu où elle les découvre; et c'est ce qui lui arriva, selon toute apparence, au mont Elbourz dont il est question en ce moment. Arrien paroît avoir considéré le Golfe Persique comme commençant à une ligne tirée entre le cap Mussendon et la côte où la flotte vint mouiller à cette époque du voyage. L'opinion de l'historien grec nous conduit naturellement au mont Elbourz même, que Marcien décrit comme joignant à Armozon. Le langage de ce géographe est tellement précis, que je crois devoir rapporter ses propres expressions : « Près d'Ar» mozon (1), dit-il, est la montagne Ronde » de Sémiramis, en face de laquelle se » trouve le mont Pasabo situé en Arabie, et

---

(1) Αρμοζόντος......... ἐνταῦθα παράκειται τὸ προῤῥηθὲν στρογγύλον ὄρος Σεμιράμιδος ὥπερ ἀντικεῖσθαι ἔφαμεν κατὰ τὴν εὐδαίμονα Ἀραβίαν Πασαβὼ ὄρος τε αὶ ἀκρωτηριον, ἅπερ ἑκάτερα ὄρη τε καὶ ἀκρωτήρια τὰ στενὰ ποῖει τοῦ Περσικοῦ κόλπου. Marc. Hudson, *Geog. min.* pag. 21. *(N. de l'A.)*

» le promontoire qu'il forme ; ces deux » montagnes, avec leurs promontoires, for- » ment les détroits qui sont à l'entrée du » Golfe Persique ». Pasabo est le Sabo et Asabo de Ptolémée, le Mussendon de nos cartes modernes, et Strongylus, ou la montagne Ronde, l'Elbourz de d'Anville, transformé en Ehowers, Howres, Howse et Chowse par nos navigateurs anglais. Cluer fait arriver très-mal-à-propos le rocher Bombareek jusqu'à ce cap et à cette montagne : mais j'admets d'ailleurs l'esquisse de la côte que nous avons de lui ; et je présume que Néarque vint mouiller ici, déterminé par l'avantage d'un abri que lui offroit le Strongylus. Le nom ancien de Mussendon (1) est Make (2) et Maketa, aussi bien qu'Asabo ; et le cap lui-même termine une île (3) très-haute et très-escarpée, qui tient de la nature d'une chaîne de montagnes situées sur le continent d'Arabie, et que Ptolémée appelle *les montagnes Noires*. Ces

---

(1) Ecrit Musseldom, Mussendom, Mochandan, Moçandan, &c. &c. *(N. de l'A.)*

(2) Makæ, plus exactement le Peuple. *(N. de l'A.)*

(3) Mc Cluer, *page 16*. (N. de l'A.)

mots, avec l'adjonction du terme Asabo (1), expriment les montagnes Noires du Midi (2): en effet, elles forment ce point de l'horizon par rapport aux Arabes qui les ont nommées ainsi. Plusieurs petites îles escarpées sont situées vis-à-vis de ce cap, à quelque distance : on les appelle *les Coins*, sans doute, à ce que j'imagine, parce qu'elles forment l'angle des détroits. L'ensemble présente un aspect tout-à-fait effrayant, si l'esquisse de Ressende, qui se trouve dans le Muséum Britannique, est fidelle et tracée d'après nature.

La vue de Mussendon devint sur la flotte le sujet d'une contestation qui rend ce mouillage important. Onésicrite proposa, en effet, d'aller à la reconnoissance de ce promontoire, dans l'intention, suivant toute

---

(1) *Μέλανα ὄρη καλȣ̃μενα* Ἀσαβῶ. Ptol. *page 153.* (N. de l'A.)

(2) Sabo, avec l'article en arabe, As-sabo. *Voyez* d'Anville, Géog. anc. *p. 228.* — Sabo signifie *sud* ou *midi.* Voyez Bruce, *vol. Ier, page 381.* C'est ainsi que, dans l'Ecriture sainte, la reine de Séba est appelée la reine du Midi. *Math. XII, 42.* Marcien a écrit ce nom, *Pasabo*, sans doute par une corruption du texte. *(N. de l'A.)*

apparence, de prolonger le voyage jusqu'au Golfe Arabique. Il observa qu'on étoit dans une position fâcheuse; que la flotte alloit être vraisemblablement poussée çà et là dans le golfe où elle entroit alors, sans connoître la côte, ou sans avoir déterminé un point fixe vers lequel elle pût diriger sa route (1). Néarque combattit cette proposition avec beaucoup de force (2): il représenta aux officiers assemblés en conseil, qu'Onésicrite paroissoit ignorer les vues d'Alexandre; que ce prince n'avoit pas fait monter ses troupes sur des vaisseaux faute

---

(1) *Ὡς μὴ κατὰ τὸν κόλπον ελαστρεύοντας ταλαιπωρέεσθαι.*

On n'entend pas très-bien ce qu'Onésicrite veut dire ici; mais à raison de ce qu'Alexandre étoit maître de l'Egypte, il put considérer le Golfe Arabique comme une mer connue aux Egyptiens, et dans laquelle il étoit plus vraisemblable qu'ils trouveroient toute protection et sûreté contre les périls de la navigation, que dans le Golfe Persique, qui n'avoit jamais été visité encore par les Macédoniens. *(N. de l'A.)*

(2) Les détails de cette contestation sont non-seulement consignés dans le journal, mais encore rapportés dans l'histoire, *page 301*. (N. de l'A.)

de moyens de les conduire par terre, mais que son objet, en les embarquant, avoit été de parvenir à se procurer une connoissance particulière de la côte, ainsi que de tous les ports, baies et îles qui pourroient se rencontrer dans le cours du voyage; qu'il avoit voulu pareillement s'assurer si quelques villes bordoient l'Océan, et si le pays étoit habité ou désert. Néarque ajouta qu'on avoit presque atteint le but de l'expédition; qu'il ne falloit pas en compromettre le succès en s'attachant à suivre un plan différent; que le cap à la vue duquel on venoit d'arriver, prouvoit que la côte située au-dessous s'étendoit vers le midi, où le pays pouvoit être plus directement exposé aux ardeurs du soleil, plus brûlant, plus desséché, plus dépourvu d'eau; enfin, que, du moment où l'on se trouvoit arrivé à la côte de Karmanie, on n'avoit pas à craindre long-temps encore de manquer de ressources. Telles furent les raisons que donna Néarque pour déterminer les officiers de la flotte à poursuivre la route sur laquelle on avançoit alors, au lieu de s'en écarter : il termina, en observant que, si Alexandre avoit achevé son expédition par terre, tout portoit à es-

pérer qu'on ne tarderoit pas à voir la communication rétablie entre la flotte et l'armée ; et qu'à cette heureuse époque, on trouveroit, dans l'approbation du roi, ainsi que dans les applaudissemens de compatriotes reconnoissans, la récompense des dangers qu'on auroit bravés.

L'adresse d'une telle péroraison produisit son effet sur le conseil; l'avis de l'amiral fut adopté : et dans cette circonstance, dit Arrien, je suis convaincu qu'Alexandre dut au seul Néarque le succès de l'expédition, et la conservation de tous les Macédoniens embarqués à bord des vaisseaux. L'hommage rendu ici par l'historien grec à cet officier, ne sauroit manquer d'être sanctionné dans l'opinion de tous ceux qui connoissent la côte d'Arabie, et qui considéreront combien la flotte étoit dénuée de moyens pour entreprendre une semblable navigation.

Pietro della Valle, qui séjourna durant quelque temps à Mina, ville située sur la rivière Anamis, dans le voisinage de cette côte, nous a donné des détails généraux, dignes d'attention ; car non-seulement il parle de la rivière qui coule à Mina, qu'il

appelle l'Ibrahim (1), et qui doit être l'Anamis vers lequel la flotte macédonienne se dirige en ce moment, mais encore il fait mention de deux ou trois petits ports entre le mouillage où elle vient de jeter l'ancre et Gomeroon : non que ce soient des ports, ajoute-t-il, mais tout village où un navire peut débarquer sa cargaison, ou bien qui envoie en mer un nombre quelconque de bâtimens, reçoit le nom de Bender; et, dans ce sens, Kuhestack et Bender Ibrahim sont des ports aussi bien que Bender Abbassi ou Gomeroon. On peut conjecturer, suivant moi, qu'un de ces ports étoit Néoptana, lieu où la flotte arriva le lendemain, après une navigation de quarante-quatre milles; et Bender Ibrahim, celui de la rivière Ibrahim ou Anamis, semble occuper précisément la même place où Néarque forma un camp pour l'armée navale, lorsqu'il atteignit cette rivière le jour suivant. La distance, depuis Néoptana, est comptée pour six milles environ, ce qui fait en tout cent milles depuis Badis.

NÉOPTANA. 19 décemb. 78e jour.

RIVIÈRE ANAMIS. 20 décemb. 80e jour.

(1) Nom mahométan, qu'elle tire, sans doute, de quelque Iman ou souverain. *(N. de l'A.)*

En examinant de nouveau cette distance, je ne me trouve que mieux autorisé à déterminer la position actuelle de Jask, comme étant celle de l'ancien Badis; et le journal, et les relations de nos voyageurs modernes s'accordent également à donner au premier mouillage, depuis Jask jusqu'à Elbourz, une étendue d'à-peu-près cinquante milles. Si nous ne remarquons pas une correspondance aussi heureuse à l'égard de l'espace qui sépare l'Elbourz de l'Anamis, il faut observer que d'Anville a alongé cette distance (1) sur la carte dressée pour son mémoire, et ce, dans l'intention qu'elle concordât avec son interprétation du journal; au moins est-ce là ce que je soupçonne, quoique je ne puisse trouver les moyens de rectifier le calcul de d'Anville. Nos hydrographes anglais ne sont pas, en effet, assez minutieux pour qu'on rencontre sur leurs cartes une rivière aussi petite; et je dois avouer que suivant le manuscrit de Ressende, que j'ai consulté, l'Obremi (c'est

(1) Elle est plus grande sur la carte qui accompagne son Mémoire, que sur celle d'Asie, première partie. *(N. de l'A.)*

ainsi que le nom de l'Ibrahim y est écrit) arrive beaucoup plus près d'Ormuz.

La rivière Anamis est placée par Arrien dans la contrée des Harmozéiens, nom qui présente tout d'un coup l'idée de la ressemblance qu'il renferme avec celui d'Harmuz ou Hormuz, la fameuse île d'Ormuz, située dans le voisinage. Ptolémée donne la même dénomination à cette étendue de pays. Son cap Armozon en forme la limite; et la manière dont ce nom a passé du continent à l'île, n'a rien d'extraordinaire; c'est la même que celle dont presque toutes les îles qui sont dans le golfe ont reçu le leur. Cette partie de pays est appelée Moghostan ou *le pays des Dattes*, dans la géographie orientale : elle s'étend jusqu'à Karpella, ou peut-être jusqu'à Jask, et comme il nous importe beaucoup d'en connoître l'intérieur, à raison du voyage que fit Néarque depuis l'Anamis jusqu'à l'endroit où campa l'armée, c'est un bonheur réel pour nous que d'avoir les renseignemens d'un voyageur tel que Pietro della Valle, renseignemens les plus circonstanciés et les plus précis auxquels nous puissions recourir pour nous diriger dans nos recherches.

Pietro della Valle étoit un Romain d'extraction noble, qui, après avoir résidé quelques années en Perse, partit de Chyrâz avec l'intention de s'embarquer à Ormuz pour les Indes orientales ; mais en arrivant à la côte, il y trouva les forces de la Perse rassemblées. Cet armement, qui devoit être soutenu des secours de la flotte anglaise, avoit pour objet d'enlever aux Portugais la possession de ce comptoir oriental : il en résultoit nécessairement que toute communication avec l'île étoit interdite. Voulant éviter les insultes du soldat, notre voyageur se tint à une certaine distance de la côte, et fixa son séjour à Mina, la capitale du district, où il passa les derniers mois de l'année 1621 et le commencement de 1622 (1). Ce fut dans cette ville qu'il eut le malheur de perdre sa bien-aimée Maani, chrétienne de religion, et de la secte de Nestorius, qu'il avoit épousée à Bagdad, et dont l'histoire est entremêlée d'incidens touchans et pathétiques. Ils y sont racontés dans ces termes de galanterie qui rappellent

---

(1) *Voyez* la fin du tome V de ses Voyages. *(N. de l'A.)*

le style des romans, mais qu'on sait être naturels chez un amant italien (1), et qui surpassent en réalité toutes les fictions brillantes de nos *nouvelles* modernes. Je n'ai regardé ces détails ni comme indifférens, ni comme étrangers à mon sujet, attendu que les éclaircissemens géographiques qui s'y trouvent liés, sont importans pour nous. Pietro della Valle nous apprend en effet, à la suite de ces mêmes détails, que Mina est la capitale de Moghostan, et c'est ce que le nom même de la ville exprime; car Mina (2) signifie un fort, et Moghostan est un district de l'ancienne Karmanie, qui s'étend

---

(1) Les écrits de Pétrarque formèrent une école d'amans romanesques en Italie; et Pietro della Valle étoit membre de la société connue à Rome sous le nom des beaux-esprits : sa narration est souvent poétique. Le cheval *Dervisch* de Mme Maani rappelle Argus, le chien d'Ulysse, sans que le voyageur paroisse avoir voulu imiter Homère. Gibbon reproche à Pietro della Valle, et ce n'est pas sans raison, une prolixité, une vanité sur-tout, intolérables dans un auteur. (*N. de l'A.*)

(2) Mina, Minau, Minavé. *Mina* signifie un fort. Ainsi, par exemple, Minavé est le fort de Basra. (*N. de l'A.*)

depuis le cap Jask jusqu'au nord de Gomeroon (1). Le voyageur ajoute que les chaleurs y sont insupportables, et le climat très-mal-sain; mais une circonstance plus particulière qu'il remarque, c'est que la rivière qui prend sa source dans le voisinage, va se jeter dans le golfe à deux jours de chemin environ de la ville (2): cette rivière ne peut être que l'Anamis d'Arrien, et l'Andanis (3) de Ptolémée. Si Arrien se fût attaché à suivre la racine de ce mot, que j'espérois trouver dans son ouvrage, nous aurions lu *Ana-Mina ;* mais il a écrit Anamis, et conséquemment *Ana-Min* (4). Je ne puis, quoi qu'il en soit, me déterminer à croire qu'il n'y ait aucune espèce de rap-

---

(1) *Gambron*, Niebuhr; *Combru*, Pietro della Valle; *Gambroon*, *Gameraon*, &c. *(N. de l'A.)*

(2) C'est-à-dire, à une distance de 40 à 50 milles. *(N. de l'A.)*

(3) Marcien fait mention d'un Tuanes, qu'Hudson rend par Addanius, et qu'il présume être l'Anamis. *(N. de l'A.)*

(4) Κατὰ τὸν ποταμὸν ANAMIN, *page 348*. ANA, qui fait partie du mot, pourroit s'expliquer d'une autre manière. Enfin, la transposition des lettres du nom ANAMIΣ donne AMINAΣ. *(N. de l'A.)*

port entre le nom ancien et le nom moderne, à moins que nous ne reconnoissions, par la suite, que Mina est d'une date plus récente. Le nom d'Ibrahim, que porte aujourd'hui le fleuve, dérive évidemment d'un nom de personne, et, suivant toute vraisemblance, du tombeau de quelque saint Mahométan déposé dans le voisinage: mais la dénomination ancienne s'accorde avec l'usage encore assez général parmi les marins, qui laissent de côté les noms naturels des fleuves ou rivières, pour leur donner ceux des villes les plus voisines. C'est ainsi, par exemple, qu'ils disent, le fleuve de Busheer, la rivière de Basra, &c.

J'insiste d'autant plus sur ce nom, que, si Mina fut jadis la principale place du district comme elle l'est présentement, nous découvrons sans peine la raison pour laquelle Néarque choisit cette station de préférence à toute autre pour y asseoir un camp. L'amiral macédonien avoit ici une communication avec une ville importante de l'intérieur du pays, communication par le moyen de laquelle il pouvoit espérer d'obtenir quelques renseignemens sur la position de l'armée, et d'établir quelques rapports entre

Alexandre même et la flotte; et comme ce fut précisément de ce point même que Néarque parvint depuis à effectuer la communication avec l'armée de terre, je ne crois pas aller trop loin en attribuant ce succès aux informations qu'on peut raisonnablement penser qu'il réussit à se procurer sur la côte.

Néarque nous apprend lui-même qu'il trouva chez les naturels du pays, des dispositions à l'accueillir avec bienveillance; que la contrée abondoit en productions et en ressources de tout genre, à l'exception de l'huile. Le débarquement est décrit dans son journal avec les expressions d'une joie vive, qui ne laissent aucun doute sur le long séjour que les équipages avoient été forcés de faire à bord jusqu'à ce moment; séjour qui devoit être pour eux une contrariété insupportable, si l'on considère quelle étoit la structure et la forme d'un vaisseau grec (1),

---

(1) Il ne paroît pas qu'Ulysse, dans tout le cours de ses voyages, ait jamais dormi παρὰ πρυμνήσια νηός, dans l'arrière-partie du vaisseau, lorsqu'il pouvoit trouver un autre endroit pour prendre du sommeil. Les galères d'Homère avoient un arrière-pont, qu'on

séjour dont le terme étoit nécessairement à leurs yeux la plus heureuse des circonstances. L'amiral établit sans délai, sur le lieu, un camp naval, en tirant une ligne depuis le fleuve jusqu'au rivage; et ce camp, il le fortifia par un double rempart formé d'une levée de terre, et par un fossé profond qu'il fit remplir, selon toute apparence, de l'eau du fleuve. Cette enceinte une fois achevée, les vaisseaux furent amenés à la côte; et l'on prit toutes les mesures convenables pour les mettre en sûreté, comme aussi pour effectuer les réparations dont ils avoient besoin. L'intention de Néarque étoit de laisser son monde dans ce camp sous les ordres d'officiers intelligens et habiles, tandis que lui-même essaieroit de se

---

nommoit ἰκρίον, sur lequel le timonier étoit élevé au-dessus des rameurs dans le milieu. Par le mot πρυμνήσια, il faut entendre les cables de la poupe; peut-être étoit-ce aussi l'arrière-partie du vaisseau. Ici se présente une question : lorsqu'on passoit la nuit à bord, et que l'on y prenoit du sommeil παρά πρυμνήσια, dormoit-on sur l'ικρίον (l'arrière-pont)? ou bien étoit-on couché dessous? C'est ce que rien ne nous fait connoître. Quoi qu'il en soit, l'une et l'autre place n'offroient qu'un bien mauvais lit. (*N. de l'A.*)

procurer une entrevue avec Alexandre : mais avant de l'accompagner dans cette tentative hardie, il nous faut jeter un coup-d'œil sur le pays dont Néarque étoit environné alors, sur celui dans lequel l'amiral se proposoit de pénétrer; il est nécessaire enfin de rechercher quelle étoit, à cette époque, la position la plus probable du camp macédonien.

Nous reconnoissons sans peine le nom d'Ormuz dans l'Harmozéia d'Arrien; mais il ne faut pas supposer pour cela que les circonstances locales, particulières à l'un et l'autre pays, soient exactement les mêmes. L'Ormuz de nos jours est une île qui fut connue de Néarque sous le nom d'*Organa*, et sous celui de *Gerun* dans les siècles postérieurs à l'expédition de la flotte; et quelque bizarre que je puisse paroître à mes lecteurs de recourir à une transposition de lettres pour opérer un rapprochement entre les deux noms, il n'en est pas moins vrai qu'Oregana, changé en O-gerana, semble être le terme moyen entre l'un et l'autre (1).

(1) C'est ainsi que *Smaragdus* vient de Zumrud, Zmaragd. *Voyez* Bruce, *vol. I, p. 207.* (N. de l'A.)

La dénomination d'Ormuz, donnée depuis à l'île, et qu'elle a tirée de la partie continentale qui en est voisine ; cette dénomination, dis-je, s'accorde avec un usage commun dans toute l'étendue du Golfe Persique, et que j'aurai occasion de faire remarquer dans d'autres circonstances. Ajoutez que la ressource ordinaire des habitans du continent, toutes les fois qu'ils veulent se soustraire à l'oppression ou à des envahissemens de leur territoire, est encore aujourd'hui, selon le témoignage de Niebuhr (1), d'aller se refugier dans les îles. D'Anville trouve dans l'histoire, deux époques où les Harmozéiens établis sur le continent ont pu être contraints de fuir jusqu'à Gerun, et de porter ainsi avec eux leur propre nom dans un nouveau séjour. L'une de ces époques est le commencement du treizième siècle, lorsque Bahud-din, chef de naturels de la côte, redouta les suites d'une invasion des Turcomans Atabeks, qui vinrent occuper, vers ce temps, le Pharsistan et le Kerman (2) ; l'autre est l'année

---

(1) *Voyez* Niebuhr, *chap. d'*Abou-chehr. *(N. de l'A.)*
(2) La Perside et la Karmanie. *(N. de l'A.)*

1273, lorsque les descendans de Gengis-kan se furent rendus maîtres de l'empire des Perses (1). A ces deux périodes, je dois en ajouter une troisième. En 1407 (2), à l'époque où Mahomet, fils de Tymour, fut envoyé par son père, de Chyrâz à cette côte, pour soumettre Mahomet Châh, souverain d'Ormuz, Ormuz étoit évidemment une place continentale; car le fils de Tymour s'empara de sept forteresses qui faisoient toute la défense du royaume de Mahomet Châh, et força ce prince de fuir jusqu'à Geroum (3), où même il exigea de lui un tribut de six cent mille dinars. Cet événement prouve que l'île n'étoit pas encore désignée sous le nom d'Ormuz en 1407, tandis qu'il semble presque incontestable que Gerun fut

---

(1) *Voyez* Cheref-eddin, *vol. II, page 418*, édit. franç. *(N. de l'A.)*

(2) Plus exactement en 1397; car il y a une erreur de dix années dans la chronologie de Cheref-eddin. *(N. de l'A.)*

(3) Geroum est nommé Gomeroon dans Petis de la Croix, à la marge; mais ce seroit plutôt l'île; non qu'il puisse y avoir un rapport entre Geroum et Gomeroon, comme entre l'Ormuz du continent et l'île d'Ormuz. *(N. de l'A.)*

le lieu de retraite pour les habitans du continent dans ces trois différentes occasions : et suivant l'observation de Niebuhr que j'ai rapportée plus haut, telle est encore aujourd'hui la ressource habituelle des naturels de la côte. La variation de ce mot dans l'orthographe européenne, justifie, à l'égard des noms, de beaucoup plus grandes libertés qu'aucune de celles que j'ai prises dans cet ouvrage. Ormus, Ormuz, Ormutz, Hormus, Hormoz, Hormuzd, Hormozéia (1), Armozusa, Armoxusa, Armusa ; tous ces noms, dis-je, s'appliquent soit à l'île, soit au continent voisin, et, tous, ils ont, à ce que je présume, une origine qui leur est commune avec le nom d'Hormisdas, c'est-à-dire, d'Oromasdes ou Hormudsch, le bon principe dans la superstition des Parsis, nom adopté par plusieurs princes de la quatrième dynastie, et même par quelques-uns d'une époque plus récente. D'Anville a observé qu'il existe quatre districts, deux sur le golfe et deux dans

---

(1) Il est digne de remarque qu'Alfragani écrit Harmuz avec Ptolémée et Arrien. *Voyez* Gol. *ad Alf. pag. 112.* (N. de l'A.)

l'intérieur du pays (1), lesquels prennent leurs noms de differens monarques persans, Cobad (2), Sabur, Darab (3) et Ardeshir, c'est-à-dire, si l'on veut, d'Artaxerxès, puisqu'il est appelé en grec, Cobad, Sapor et Darab. Mais peut-être, si nous préférions de croire que ces districts ont des noms d'origine commune avec ceux des rois persans dont il s'agit, plutôt que de penser qu'ils en tirent les leurs, pourrions-nous y joindre Armoza comme un cinquième district (4), et le rapporter à Hormisdas ou

---

(1) Mém. *pag. 156.*

D'Anville tire ces divisions de Golius dans ses notes sur Alfragani. Mais, au rapport de Niebuhr, il ne reste présentement aucune trace d'une division semblable. *Voyez* Gol. *Not. ad Alfrag. pag. 115;* et Niebuhr, *vol. II*, *page 166*, édit. franç. (*N. de l'A.*)

(2) Ces noms paroissent tous être dérivés de ceux des rois de la quatrième dynastie de race persane. *Heylin Cosm. lib. III.* Peut-être est-ce à cette dynastie qu'il faut rapporter tout ce que le savant Anquetil du Perron a découvert de la mythologie et des connoissances des Parsis. (*N. de l'A.*)

(3) C'est ainsi que Darab Chierd est Dario-Certa. *Voyez* Pietro della Valle, *tome VI*, *page 130.* (N. de l'A.)

(4) Il convient d'observer, toutefois, que l'Armo-

Oromasdes au moyen de la même affinité. C'est-là, au surplus, une discussion plus curieuse que nécessaire. Nous n'avons à nous occuper sérieusement que de la partie de pays appelée Harmozéia par Arrien, Armuza par Ptolémée (1), et du cap Armozon de ce géographe, que Strabon (2) a marqué précisément comme placé au point même où le détroit a le moins de largeur. C'est à ce promontoire que commence, suivant mes conjectures, le district d'Arrien. Jusqu'où s'étendoit-il vers le nord? ou comprenoit-il Gomeroon (Bender Abbassi) dans ses limites? Ce sont là deux questions qu'il semble impossible de résoudre aujourd'hui; mais nous sommes assez fondés à présumer que ce district d'Arrien, renfermé dans les limites du Moghostan moderne, se terminoit au fleuve nommé Rud-Siur par Pietro della Valle, et qu'il se prolongeoit dans l'intérieur des terres jusqu'au pied des montagnes. Sur toute la longueur

---

zéie est en Karmanie, et non dans la Perside. *(N. de l'A.)*

(1) Ptol. *page 157.* (N. de l'A.)

(2) Strab. *page 765.* (N. de l'A.)

de cette côte, s'étend, à peu de distance de la mer, une file de montagnes dans laquelle est englobé le Kermesir, langue de terre étroite et unie, que le défaut de circulation d'air rend excessivement ardente et malsaine. De même que l'Armozéie étoit un district de la Karmanie, ainsi le Laristan (1) et le Moghostan sont, dans l'opinion des géographes modernes, des pays tellement distincts de Kerman, qu'à peine peut-on dire que la province commence pour le voyageur jusqu'à ce qu'il ait passé les montagnes. Le Moghostan, ou *la terre des Dattes*, indique par son nom seul les moyens de subsistance que produit le pays; et quoique l'air y soit mal-sain, au rapport des auteurs qui nous en ont donné les rela-

---

(1) Le Laristan tire son nom de Lar, ville située beaucoup à l'ouest de Gomeroon, dans la partie de pays qui est au bas des montagnes. Pietro della Valle se retira dans cette ville, après une maladie grave que lui causa le chagrin d'avoir perdu sa femme. Il eut le bonheur d'y rencontrer un Persan très-habile en médecine. La route que tint Pietro della Valle, seroit bien digne de notre attention, si nous nous occupions présentement de l'intérieur du pays; mais voyez *infrà*. (N. de l'A.)

tions les plus récentes, il ne paroît pas que le sol soit tout-à-fait stérile. Le district entier fut très-florissant, tant que les Portugais restèrent en possession de leur commerce à Ormuz; et Pietro della Valle trouva une factorerie anglaise (1) établie à Mina pour le commerce de soie. Aujourd'hui cette côte est désolée dans toute son étendue, par suite des déchiremens de la Perse; et, s'il faut en croire Niebuhr, elle est soumise à des Scheiks Arabes, qui ont profité de ces troubles pour y passer de la côte opposée, et fonder de petits gouvernemens depuis Ormuz jusqu'à Busheer.

Une fois parvenu au fleuve Anamis, Néarque prit toutes ses mesures pour découvrir la position de l'armée de terre; et après quelques recherches, il eut la satisfaction d'apprendre qu'elle étoit arrivée heureusement, et qu'elle ne se trouvoit pas à plus de cinq jours de marche de la côte. La journée de marche est encore aujourd'hui une mesure orientale; et cette mesure peut varier, dans sa plus grande différence, de vingt à trente milles : donc, en prenant

(1) Ou au moins des marchands. *(N. de l'A.)*

un terme moyen, nous reconnoîtrons qu'Alexandre étoit alors à cent vingt-cinq milles de la côte. Sur ce nombre, si l'on adopte notre systême de conduire Néarque à Mina (1), nous avons déjà deux journées de marche à l'égard desquelles il n'y a plus pour nous d'incertitude : restent soixante-quinze milles seulement dans l'intérieur du pays, depuis Mina. Ma raison pour faire arriver Néarque à Mina, ne repose pas uniquement sur des conjectures : car, en premier lieu, cette ville est la capitale du district, et devoit naturellement l'attirer dans son sein; en second lieu, nous allons bientôt voir que le gouverneur du district, dès qu'il apprit l'arrivée de la flotte, se rendit en diligence au camp pour y porter, avant tout autre, une si heureuse nouvelle. Dans l'Orient, le siége de l'empire varie

---

(1) Niebuhr dit que Mina est à six lieues seulement de la mer : mais je m'en rapporte davantage à Pietro della Valle, qui fit dans cette ville une assez longue résidence, et eut des occasions fréquentes d'envoyer des messagers à la côte. Remarquez, au surplus, que *six lieues* est l'expression du traducteur. Niebuhr lui-même dit simplement, *quelques lieues*. *Voyez* l'édit. franç., *vol. II, page 165*. (N. de l'A.)

suivant le caprice du monarque, et, par cette seule cause, il a éprouvé de fréquens changemens ; mais dans les provinces (1), ou dans la subdivision des provinces, la ville principale devant le plus généralement sa prééminence aux convenances locales, n'est pas autant exposée à de semblables vicissitudes : d'où j'incline assez à penser qu'une place telle que Mina, fut l'ancienne capitale, comme elle est encore la capitale moderne. Il nous faut donc chercher Alexandre dans la Karmanie, sur quelque point qui s'accorde avec les circonstances de sa situation présente, et placé dans une distance de trois jours de marche de Mina.

Nous avons laissé ce prince à Poora dans la Gédrosie, ville que le célèbre auteur de la Géographie ancienne (2) estime être pré-

---

(1) Dans l'Hindoustân, Palibothra, Canouge, Agra et Delhy ont été successivement les siéges de l'empire en différens âges ; mais Lahore est restée invariablement la capitale d'une province. Ecbatane, Persépolis et Suze ont toutes cédé en Perse la prééminence à Ispahan ; mais Qandahâr, Herat, Balk, Lar, &c., sont toujours des villes principales. *(N. de l'A.)*

(2) Géog. anc. *vol. II, p. 283.* Le nom est écrit Fahrag, Fohreg, Pohreg, Puhreg, Puregh, Pureh.

cisément le Pureg ou Phoreg du géographe de Nubie, et qu'Arrien nomme la capitale de la province. La capitale moderne, selon Cheref-eddin, est Kidge (1); et d'Anville trouve un autre Phoreg (2) ou Forg, sur le côté occidental de la Karmanie, en quoi il est justifié par le géographe de Nubie, si toutefois j'entends bien cet auteur, et par

---

Dans tous les mots persans, le P et l'F se mettent souvent l'un pour l'autre. Fars est la Perside. G, GH et H, sont tous des aspirées finales, et difficiles à distinguer. *Voyez* le géog. de Nubie, *p. 129*. (N. de l'A.)

(1) *Vol. II, page 417.*

Kidge devient Kudge, d'où se tire le Kutch des Européens, et le Kutch Mekran de l'Ayeen Akbary; on le confond quelquefois avec Tidge, qui est sur la côte. Petis de la Croix, d'après les historiens de Gengiskan, dit que l'armée de ce chef de brigands périt presque toute entière dans cette province. *Voyez* Petis de la Croix, Histoire de Gengis, *page 337*. Tiz est une place sur la côte dans la baie de Churbar; et peut-être Petis de la Croix a-t-il confondu les deux.

Otter nomme cette place, Kie ou Guie, *vol. I, page 408*. (N. de l'A.)

(2) Appelé Purg ou Forg par Pietro della Valle, *vol. I, page 361*. Nous trouverions moins de différence dans tous ces noms, s'ils étoient écrits avec le PH au lieu de l'F, lettre qui est la même dans d'autres

Pietro della Valle, qui fut en personne sur le lieu. A Poora, Stafanor et Phrataphernes vinrent, des hautes provinces, joindre Alexandre. Ces officiers, pressentant les obstacles et les embarras divers dont l'armée auroit eu à souffrir, s'empressèrent de venir à son secours avec des provisions et un convoi de chameaux et d'autres bêtes de somme. La totalité de ces provisions fut distribuée entre les officiers et les différentes troupes qu'ils commandoient; et l'armée s'avança vers la Karmanie dès qu'elle fut remise de ses fatigues. La marche offrit, selon toute probabilité, le spectacle d'une fête joyeuse, d'un véritable triomphe; car non-seulement l'armée étoit couronnée par la victoire, mais encore elle se voyoit délivrée de la famine. Quant à la description qu'ont faite de cette marche et Plutarque et Quinte-Curce, comme d'une orgie signalée par les excès de la licence et de la débauche

---

langues orientales, ainsi que dans l'hébreu, פּ ou פ sans autre distinction que le point. Phorg, Phoorg, Phooreg, Phooreh se changent facilement en *Poora*, qui est la prononciation grecque de Πουρα, au moyen de cette manière d'écrire le nom. *(N. de l'A.)*

la plus honteuse, c'est une pure fiction, ainsi que l'assure Arrien ; c'est une fable qui n'est appuyée du témoignage ni de Ptolémée, ni d'Aristobule, ni d'aucun autre historien. Aristobule et Ptolémée parlent de jeux et de sacrifices solennels, célébrés en l'honneur des dieux par l'armée reconnoissante de la protection qu'ils lui avoient accordée. On conçoit aisément qu'une imagination vive et féconde ait transformé cette marche en une bacchanale, et qu'elle ait exagéré les transports de joie auxquels se livrèrent les Macédoniens, comme la terreur avoit chargé le tableau des infortunes dont ils s'étoient vus accablés dans la Gédrosie. Je trouve, dans les événemens mêmes qui suivirent, la preuve que les souffrances de l'armée avoient été moins cruelles que ne l'ont prétendu quelques auteurs. Aucune circonstance en effet ne dépose d'une foiblesse ou d'une diminution de forces extraordinaire : les expéditions s'exécutent avec le succès accoutumé, et les plans nouveaux prennent chaque jour le caractère de grandeur et de hardiesse qui appartient à leur objet.

Si donc nous jetons maintenant un coup

d'œil sur la carte, et que nous considérions la position de Mina (1) et celle de Fohregh de la Gédrosie, nous ne pouvons guère nous tromper en tirant une ligne au travers de Giroft (2), ville de la Karmanie, qui sera alors comme le point d'union entre la flotte et l'armée. Le motif qui me détermine à choisir Giroft, ou quelque place voisine située sur la même ligne, est que la position s'accorde avec la distance de cent vingt-cinq milles, à une fraction près (3), si la carte de d'Anville est correcte. Il n'y a point de ville dans la Karmanie, soit sur cette route, ou près d'elle, à l'exception de Valase-gerd (4) ou Valase-cherd, qui réclameroit

---

(1) Mina gît par 26 degrés 35 minutes de latitude nord, suivant Pietro della Valle, *vol. V, p. 377*. Cette ville a deux châteaux. (*N. de l'A.*)

(2) Le Djiriff d'Otter, *vol. 1, p. 311*. (N. de l'A.)

(3) Ce qui donne, presque aussi exactement que si l'on mesuroit au compas même, cent vingt-cinq milles romains, de soixante-quinze au degré; et cette distance, comparée avec celle de la route, s'élèveroit à cent vingt-cinq milles anglais, de manière à atteindre presque le dernier degré de précision. (*N. de l'A.*)

(4) Ce nom est écrit des deux manières par le géographe de Nubie. Observez ici que la syllabe *gerd*

peut-être avec plus de fondement le droit d'ancienneté, s'il nous est permis d'en juger par sa terminaison : car, bien qu'écrite différemment, la syllabe finale de ce nom est la même que celle de Tigrano-certa et Pasa-garda (1), villes anciennes toutes deux. La seule objection contre Valase-cherd, est sa trop grande proximité de la côte. Maintenant, il est digne de remarque que ni Arrien, ni Strabon, ni Plutarque, ni Quinte-Curce, n'ont assigné de nom à la ville où l'entrevue d'Alexandre et de Néarque eut lieu : mais Diodore de Sicile la fixe à Salmus; et il ajoute que Néarque étant arrivé au moment où le roi étoit au théâtre, et donnoit des jeux à son armée, on le fit monter sur la scène, d'où il fut prié de raconter les détails de son voyage à l'assem-

---

conserve le rapport avec Pasa-*garda*, et celle *cherd*, avec Tigrano-*certa*. Cette terminaison signifie *fort*, *ville* ou *cité*, comme les finales modernes *abad*, *patam*, *poor* : Fal-*abad*, Jehann-*abad*, Melia-*poor*, Masuli-*patam*, &c. *(N. de l'A.)*

(1) Pasa, écrit Phesa et Besa, qui signifie le vent de nord-est, parce que la ville est rafraîchie par ce vent dans un climat chaud. *Voyez* Gol. *ad Alfrag.* p. 114. *(N. de l'A.)*

blée. Salmus (1) est tellement un nom obscur, et dont l'intelligence ne nous est facilitée par aucune circonstance, même indirecte, que le savant commentateur de Diodore désespère d'en donner une explication satisfaisante : j'ai moi-même consulté tous les auteurs qui m'étoient connus, sans parvenir à trouver la moindre ressemblance de ce nom avec un autre. En supposant qu'il faille réellement désespérer d'arriver à cette découverte, voici la conjecture que je forme, et sur laquelle, au reste, je ne prétends bâtir aucune espèce de preuve : je le répète, ce n'est qu'une conjecture ; je la soumets au lecteur ; elle lui paroîtra, je l'espère, plus curieuse qu'indigne de son attention.

Le géographe de Nubie (2) fait mention de Maaun, petite ville, mais très-fréquentée par des commerçans, et située à la distance

---

(1) Wesseling, *ad Diodor.* Lib. XVII, pag. 243. *Σαλμοῦντι. Urbis nomen quam in Karmaniâ fuisse ex Arriano conficias.* Lib. VI, p. 28. *Ab aliis negligitur.* (N. de l'A.)

(2) Pag. 130. *Canat-Alsciam, hinc ad* Maaun, *urbem parvam, sed commerciis minimè infrequentem, statio. Ab hâc ad urbem Valase-gerd, quæ et Valase-cherd dicitur, statio.* (N. de l'A.)

d'une station, ou vingt-cinq milles de Valase-cherd. Cette ville est, à mon avis, la même que le *De-Maum* de d'Anville, qui se trouve entre Valase-cherd et Giroft. Seroit-ce donc aller trop loin que de prétendre que, dans le *Sal-Moun-ti* de Diodore, nous découvrons le *Maaun* du géographe de Nubie? Je ne connois pas plus l'origine du *De* de d'Anville que celle du *Sal* de Diodore; mais en hébreu, et même, si je suis bien instruit, en arabe ou en persan, *Sal* a deux significations: par l'une, il exprime l'*abri* que donne une tente ou une maison; par l'autre, un *rempart* (1). Le mot ne trouveroit-il donc pas son application dans un sens ou dans un autre, d'abord, comme le *camp* à Maaun; ensuite, comme le *fort* Maaun? ou bien, si l'on disoit que j'abuse d'une origine ou racine grecque pour avoir *Moun* (2), j'observerois que les mots

---

(1) סללה, un rempart, de צלסל, ombrager ou donner de l'abri, comme une maison ou tente. *Voyez* Parkhurst à ce mot. *(N. de l'A.)*

(2) ΣΑΛΜΟΥΣ, qui se prononce *Salmous*, et qui se forme comme *Pessinus*, *Pessinuntis*, *Selinus*, *Seli-*

qui ont cette forme, quoique d'abord on ne remarque pas la lettre *n* dans leur construction, en prennent toujours une à la prononciation, et la gardent constamment. Je ne donne ceci que comme une conjecture, et sans prétendre au mérite d'un savant Orientaliste : mais je suis très-persuadé qu'un Orientaliste qui pousseroit plus loin ses recherches en ce genre, verroit ses peines et sa curiosité amplement récompensées. Je ne tirerai donc aucune conséquence des probabilités que je viens d'établir, bien qu'elles m'offrissent un motif de préférer Maaun ; mais je fixerai à Giroft l'entrevue de Néarque et d'Alexandre, en quoi je me trouve d'accord avec la distance correspondante, et avec l'opinion de d'Anville. Si nous reconnoissions par la suite, que, sous un semblable déguisement, Diodore nous a conservé cependant le nom de cette place, il faudroit convenir que nous avons un reproche de moins à faire au récit informe et bizarre qu'il nous a laissé de l'expédition.

---

nuntis, écrits originairement en latin, *Pessinuns*, *Selinuns*; et c'est ainsi que l'on auroit Σαλμοῦνς, Σαλμοῦντος. (N. de l'A.)

Giroft est nommée la capitale (1) de la Karmanie par Petis de la Croix, dans le commentaire de cet auteur sur Cheref-eddin. Elle ne l'est pas toutefois, car Seirdgian est cette capitale. Petis de la Croix ajoute qu'elle se trouve à quatre journées de marche d'Ormuz, et qu'elle gît par 27° 30′ de latitude (2). Golius en parle comme d'une place considérable, dont le séjour offre beaucoup d'agrémens, qui abonde en blé et en fruits exquis, où l'eau est d'une excellente qualité, et que fréquentent habituellement les caravanes. J'irai plus loin, et je dirai que c'est une place tellement importante, qu'à l'époque où Mirza Mehemet, fils de Tymour, envahit le royaume d'Ormuz, il en fit un poste (3) pour son frère, qui com-

---

(1) Voyez le géographe de Nubie. *Giroft autem magna est, habetque in longitudine duo ferè milliaria.* Pag. 129. *(N. de l'A.)*

(2) Je pense que l'écrivain français a établi les latitudes d'après Abou'l-Feda. *Voyez* Cheref-eddin, *vol. II, p. 418.* (N. de l'A.)

(3) Gol. *ad Alfrag. Not., pag. 118.* Suivant ce commentateur, le poste dont il s'agit ici n'étoit qu'à une journée d'Harmuz. Si cela est exact, ce dut être l'Ormuz de l'intérieur du pays. *(N. de l'A.)*

mandoit l'une des divisions de l'armée. Selon le géographe de Nubie, il y a un *Hormoz-regis,* ou Hauz, dans les terres situées entre Phoreg et Giroft (1), ce qui laisseroit présumer qu'au temps de l'invasion de Mirza Mehemet, le royaume d'Ormuz s'étendoit dans l'intérieur du pays, ou commençoit au-delà des montagnes qui garnissent la côte, et que le nom passa d'abord de la ville, située dans l'intérieur des terres, à la côte, puis de la côte à l'île. Si cette conjecture est fondée, elle s'accorde merveilleusement avec le langage d'Arrien. En effet, Néarque ne trouva pas une ville, mais un district, appelé le pays des Armozéiens; et suivant toute probabilité, le siége du gouvernement, à cette époque, étoit dans l'Hormoz de l'intérieur des terres, qui existoit comme royaume ou province d'Ormuz, à-peu-près de la même manière qu'au siècle de Ty-

---

(1) Il y a une erreur dans le géographe de Nubie. Cet auteur dit d'abord qu'Hormoz est entre Phoreg et Giroft, et ensuite qu'il est à l'ouest de Giroft, ce qui devient impossible. D'Anville a placé Hormoz entre les deux villes; et par conséquent, il faut lire, suivant toute apparence, *orientem* pour *occidentem*, l'est pour l'ouest. *(N. de l'A.)*

mour. La marche de l'armée de Mirza Mehemet en quatre divisions, pour aller envahir ce royaume, jetteroit beaucoup de lumière (1) sur le sujet, s'il étoit nécessaire de le discuter plus à fond. Une circonstance pourtant que je ne dois pas omettre, c'est que, la position de Giroft dépendant de celle de Poora ou Phoreg de la Gédrosie, il est digne de remarque que le géographe de Nubie (2) place Phoreg au commencement du grand désert qui se prolonge jusqu'au Segestan, et à deux cent dix milles (3) de la capitale. C'est la partie la plus basse de ce désert qu'Alexandre venoit de traverser; en quoi je trouve une preuve de plus de la direction que j'ai supposée avoir été celle de la marche de ce prince, et un motif plus plausible de le conduire à Giroft plutôt qu'à Seirdgian la capitale, par la raison que s'il se fût dirigé au nord, il auroit toujours tenu sa route au travers du même désert.

A l'époque de l'arrivée de l'armée dans

---

(1) Cherefeddin, *vol. II, page 417.* (N. de l'A.)

(2) *Page 129.* (N. de l'A.)

(3) Son calcul n'est pas clair. *(N. de l'A.)*

la Karmanie, Alexandre reçut la nouvelle que Philippe, nommé tout récemment par lui satrape de l'Inde, avoit été assassiné par les troupes de naturels à sa solde, et que les Macédoniens avoient vengé sa mort. Eudème et Taxile reçurent l'ordre de prendre le commandement de la province jusqu'à ce qu'un nouveau satrape eût été choisi pour la gouverner. Stafanor, satrape d'Aria et de la Drangiane ; Pharasmane, fils de Phratapherne, satrape de la Parthie et de l'Hyrcanie; Cléandre, Siltacès et Héracon, accompagnés d'un nombre considérable de soldats de toutes armes, et les troupes de Parménion, sorties du pays des Mèdes ; toutes ces forces réunies joignirent Alexandre dans la Karmanie, où Cléandre et Siltacès ayant été accusés du double crime d'oppression et de sacrilége, furent jugés et exécutés. Cratère arriva aussi avec les éléphans et les gros bagages, sans avoir éprouvé dans sa marche à travers l'Arachosie et la Drangiane (1), aucun des obstacles qui

(1) *Voyez* la Géog. ancienne de d'Anville, *page 287, vol. II.* (N. de l'A.)

s'étoient opposés à celle d'Alexandre dans la Gédrosie : et cependant, en jetant un coup d'œil sur la carte et en consultant les géographes, nous ne découvrons pas aisément les moyens qu'il eut d'éviter une partie de ce désert à l'est de la Karmanie, désert que le géographe de Nubie (1) assure être le plus vaste qui soit au monde. Toutes ces circonstances, bien qu'étrangères au voyage même, ne sont pas inutiles à remarquer, par la raison qu'elles expliquent et la prolongation du séjour d'Alexandre dans la province, où ce prince paroît s'être occupé de tant de soins divers (2), et le repos des troupes après la fatigue de leur marche, et tant de maux et de contrariétés dont elles avoient eu à souffrir.

Cette marche de l'armée ainsi bien connue, et sa position actuelle exactement constatée, notre objet le plus intéressant est de nous occuper des dates.

---

(1) *Page 128.* (N. de l'A.)

(2) Ce fut aussi à Poora, qu'il choisit Siburtius pour successeur d'Apollophane au gouvernement du pays des Orites. *(N. de l'A.)*

Néarque arriva à l'Anamis le 20 décembre, et il n'est pas difficile d'établir la correspondance de cette date avec les mouvemens de l'armée. J'ai déjà prouvé qu'Alexandre quitta Pattala vers la fin de juillet ou dans les premiers jours d'août ; et nous avons des raisons assez fortes pour démontrer qu'avant la fin de ce mois, il avoit passé le pays des Arabiens et des Orites, et pénétré dans la Gédrosie. La preuve de ce fait est une circonstance rapportée dans le journal. Alexandre, y est-il dit, fit camper son armée dans cette province, après une marche extrêmement pénible sur le bord d'un torrent, lequel, grossi tout-à-coup par les pluies tombées sur les montagnes, entraîna, dans la violence de son cours, tout le bagage de ceux qui, pour avoir de l'eau plus facilement, avoient dressé leurs tentes trop près du fleuve. Strabon et Arrien déposent l'un et l'autre de ce fait. Il en résulte, à mon avis, que quoiqu'il ne tombe point de pluie dans la Gédrosie, les pluies du solstice ne couvroient pas encore les montagnes qui enferment cette province du côté du nord. Maintenant, Strabon nous dit que les pluies cessent vers l'époque du lever

de la constellation de l'Ourse (1), c'est-à-dire, le 2 septembre : conséquemment l'armée dut s'être trouvée dans la Gédrosie et avoir essuyé cet accident vers la fin d'août. Si donc, à cette circonstance, nous en ajoutons une autre sur l'autorité d'Arrien, savoir, que l'armée employa soixante jours à traverser la Gédrosie, nous trouvons l'arrivée à Poora fixée vers la fin d'octobre. On peut raisonnablement supposer que les événemens qui se passèrent à Poora et dans la Karmanie occupèrent six semaines ; et les probabilités, à cet égard, se fortifient d'une circonstance dont les historiens n'ont pas fait mention, je veux dire la remonte de la cavalerie : car tous les chevaux avoient péri dans le désert. Ainsi, comme on le voit, un simple rapprochement de faits nous autoriseroit à prendre pour date la première ou la seconde semaine de décembre. Mais nous avons une donnée beaucoup plus positive pour connoître la saison : en effet,

---

(1) Strab., *page 690*. Ussérius, d'après Euctémon, dit, le 5 de septembre.

Voyez *Ephem. de anno solar. Maced.* (N. de l'A.)

lorsqu'Alexandre, après avoir reçu Néarque, recommença sa marche vers le nord, il dépêcha Héphestion avec la plus grande partie de l'armée, le bagage et les éléphans, après lui avoir donné l'ordre de s'avancer le long de la côte maritime de la Karmanie, par la raison qu'on étoit alors *en hiver* (1), que le climat étoit plus doux (2), et que les approvisionnemens devenoient plus faciles (3), c'est-à-dire qu'Héphestion passa les montagnes, et traversa le Moghostan moderne (4) et le Laristan ou Kermesir, tandis

(1) Arrien, *page 270*. (N. de l'A.)

(2) Ἀλεεινά τε ἦν. Voyez sur ce mot une note très-longue et très-aigre de Gronovius, qui ne pardonne pas à Facius et à d'autres commentateurs, d'avoir lu Ἐλεεινά τε ἦν. *Ibid.* (N. de l'A.)

(3) Si nous supposons qu'Héphestion passa les montagnes à Mina, ce qui est probable, il suivit, pour se rendre à Lar, la même route sur laquelle Pietro della Valle fut transporté malade jusqu'à cette ville. *Voyez* le Ve vol. de cet auteur, *in fine*. (N. de l'A.)

(4) Niebuhr dit, depuis Bender-Abbassi jusqu'à Delam : c'est une plaine aride, nommée par les Persans le Kermesir, ou le pays chaud. *Voyez* le IIe vol. de son Voyage, *page 143*, *édit. anglaise*. Ce langage de Niebuhr est confirmé par Pietro della Valle, qui

qu'Alexandre, avec le reste de ses forces, marcha dans l'intérieur du pays jusqu'au nord des montagnes, et dirigea sa route vers Pasagarda. Ce qui est dit bien positivement de l'hiver dans ce passage, s'accorde à tel point avec la date du 20 décembre, que donne la relation du journal, qu'il semble impossible d'admettre même une erreur de quelques jours. Ainsi que je l'ai déjà fait entendre, le calcul pèche plutôt par excès; et, tout bien considéré, j'incline à en soustraire les dix jours, et à fixer l'arrivée de Néarque à l'Anamis au 10 décembre de l'an 326 avant l'ère chrétienne, et la onzième année du règne d'Alexandre.

La satisfaction qu'éprouvèrent les Macé-

---

nous apprend qu'à Lar il pleut rarement, excepté dans le mois de mai, époque où il tombe un peu d'eau. Le mois de mai est le plus froid de l'année. *Vol. VI, pag. 20 et suiv.* Strabon (*page 727*) s'accorde d'une manière bien précise avec Niebuhr. Il dit, en effet, que la côte maritime le long du golfe jusqu'à la rivière Oroates, est brûlée du soleil, frappée de stérilité, et exposée à des vents violens jusqu'à trois ou quatre cents stades dans l'intérieur des terres. De-là, le pays est très-beau du côté du nord, dans une étendue de huit mille stades. (*N. de l'A.*)

doniens en se retrouvant à terre après tous les malheues qu'ils avoient essuyés, est décrite par Néarque dans les termes les plus expressifs (1). Comme ils étoient alors dans un pays ami, sans avoir à craindre désormais ni la famine, ni aucun danger, ils se répandirent bientôt sur toute l'étendue des terres voisines, excités les uns par un mouvement de curiosité, les autres par le desir de s'approvisionner des différentes choses qui leur manquoient. Dans une de ces excursions, on rencontra, par hasard, un soldat resté en arrière de l'armée de terre, que ses habits (2) et son langage firent reconnoître pour un Grec. Des larmes coulèrent en abondance de tous les yeux (3) à

---

(1) Page 348. *(N. de l'A.)*

(2) Χλαμὺς. *Chlamys.* (N. de l'A.)

(3) Le lecteur un peu familiarisé avec les auteurs classiques, se rappellera à ce sujet les sentimens et le discours attribués par Sophocle à Philoctète, dans une circonstance assez semblable :

Ποίας πάτρας ὑμᾶς ἂν ἢ γένους ποτὲ
Τύχοιμ' ἂν εἰπών; σχῆμα μὲν γὰρ Ἑλλάδος
Στολῆς ὑπάρχει προσφιλεστάτης ἐμοί.
Φωνῆς δ' ἀκοῦσαι βούλομαι. L. 222.

l'aspect d'un compatriote, et au moment où on l'entendit parler le même langage. Les Macédoniens commencèrent à l'accabler de questions avec ce vif empressement qui devenoit si naturel chez eux après tant d'infortunes et de souffrances. Qu'on juge de leurs transports lorsqu'ils apprirent de lui qu'il étoit séparé de l'armée depuis peu de temps seulement, et que le camp n'étoit pas fort éloigné ! Ils conduisirent sur-le-champ cet homme vers Néarque, dans tout le désordre de la joie où leurs cœurs se livroient. Arrivé en présence de l'amiral, l'étranger

---

Franklin traduit ainsi :

« Quel climat t'a vu naître ? quelle est ta race ? qui » es-tu ? parle : si j'en dois juger par ce vêtement, » jadis bien connu de moi, tu es de la Grèce ; de la » Grèce, ma patrie adorée ! Laisse-moi jouir un mo- » ment du bonheur que j'ai si long-temps souhaité, » d'entendre les doux accens de ton langage ».

Et ensuite :

Ω φίλταλον φώνημα· φεῦ τὸ καὶ λαβεῖν
Πρὸσφθεγμα τοιȣ̃ δ' ἀνδρὸς ἐν χρόνω μακρῷ.

« Oh ! quel bonheur pour moi de t'entendre ! après » tant d'années d'un affreux silence, combien le son de » ta voix me paroît doux » ! *(N. de l'A.)*

confirma les heureuses nouvelles qu'il venoit de donner, et réitéra l'assurance positive que le roi ne se trouvoit qu'à cinq jours de marche de sa flotte, et que le gouverneur de la province étant sur les lieux mêmes, on pourroit en obtenir de plus amples renseignemens.

Ce fut le jour même du débarquement qu'on eut à se féliciter d'un bonheur aussi inespéré. Néarque résolut à l'instant de se mettre en route; et dès le lendemain il donna l'ordre d'amener les vaisseaux à la côte, ainsi que de fortifier le camp. Tandis qu'il étoit occupé de ces soins, le gouverneur de la province, qui n'ignoroit pas quelles violentes agitations l'incertitude du sort de la flotte excitoit dans l'ame d'Alexandre, et qui vouloit se faire un mérite auprès du roi de lui avoir donné le premier avis de son heureuse arrivée, le gouverneur, dis-je, se hâta de gagner le camp par le plus court chemin; et ayant obtenu audience du prince, il l'informa de l'existence de la flotte, et lui annonça que Néarque, en personne, arriveroit sous peu de jours. On peut concevoir facilement quelle fut la joie d'Alexandre, quoiqu'il osât à peine accor-

der une confiance entière à ce rapport. Après avoir douté quelque temps de son exactitude, une vive impatience s'empara de lui : plusieurs jours se succédèrent sans que le fait se confirmât; et enfin, lorsque le roi eut attendu en vain pendant un certain intervalle, et que tous ses calculs furent épuisés, il envoya des détachemens à la recherche de Néarque sur différens points, et dans des directions différentes, espérant, soit qu'il pourroit le trouver s'il étoit effectivement sur sa route, soit que, dans le cas où ils le rencontreroient, ils le protégeroient contre toutes insultes de la part des naturels du pays. Mais la plupart de ces détachemens étant revenus sans avoir rien découvert, Alexandre en conclut que la nouvelle annoncée par le gouverneur étoit une histoire faite à plaisir, et donna l'ordre de l'emprisonner, non sans lui avoir reproché, avec les expressions de la douleur la plus amère, qu'en trompant ses espérances, il avoit rendu mille fois plus aiguës les inquiétudes qui le dévoroient.

Alexandre passa plusieurs jours dans cette cruelle incertitude, laissant assez connoître, par sa contenance et son visage abattu, les

angoisses auxquelles son cœur étoit en proie. Néarque cependant étoit en ce moment même sur la route ; et tandis qu'il avançoit avec Archias et cinq ou six autres officiers qui l'accompagnoient, il rencontra heureusement une troupe détachée de l'armée, qui avoit été envoyée en avant avec des chevaux et des chariots destinés à lui servir au besoin. L'amiral et ses compagnons auroient pu passer sans être reconnus, tant ils étoient changés ; leur chevelure longue et négligée, leurs vètemens en lambeaux, leurs visages pâles et empreints de tous les caractères de la misère, la maigreur de leurs corps, occasionnée par la famine et par la fatigue, étoient autant de circonstances qui sembloient ne devoir pas fixer sur eux l'attention des amis qu'ils venoient de rencontrer : mais ils étoient Grecs, et il étoit naturel qu'ils s'informassent de voyageurs grecs s'ils avoient vu l'armée ou entendu parler d'elle, et, dans ce cas, en quel lieu elle étoit campée. On satisfit à leur curiosité, en répondant à leurs questions : mais néanmoins aucun soldat du détachement ne les reconnut, et n'imagina de les questionner à leur tour. Au moment où l'on alloit se sé-

parer, Archias dit à Néarque : « Il faut assurément que cette troupe soit un détachement envoyé pour nous secourir ; car quel autre motif pourroit la faire errer ainsi à l'aventure dans le désert ? Il ne me semble point du tout surprenant que ces hommes ne nous aient pas reconnus ; nous étions sans doute entièrement déguisés pour eux : adressons-leur de nouvelles questions ; apprenons-leur qui nous sommes, et sachons d'eux-mêmes quel est l'objet de leur excursion ». Néarque approuva l'avis d'Archias ; et se rapprochant des Macédoniens, il leur demanda de quel côté ils dirigeoient leurs pas : « Nous cherchons Néarque et ses compagnons », répondit l'officier. « Je suis Néarque ! s'écria l'amiral, et voici Archias : menez-nous vers le roi ; nous lui raconterons toute l'histoire de nos aventures ». On les fit aussi-tôt monter sur les chariots, et ils furent conduits sans délai vers l'armée. Pendant qu'ils étoient en marche, quelques cavaliers impatiens d'apporter au roi la nouvelle de cet heureux événement, se rendirent au camp pour l'informer que Néarque et Archias étoient arrivés avec cinq ou six de leurs compagnons : ils

déclarèrent au surplus ne rien savoir de ce qui concernoit la flotte. Leur rapport alarma vivement Alexandre ; une idée affligeante occupa tout-à-coup son esprit. Il imagina que ces malheureux seuls s'étoient sauvés ; que le reste de la flotte avoit péri, soit de faim, soit dans les horreurs d'un naufrage ; en un mot il éprouva moins de plaisir en espérant de revoir le petit nombre de ceux qui seroient échappés aux périls, que de douleur en songeant à la perte de leurs compagnons. Durant cet intervalle, Néarque et les siens arrivèrent. Ce ne fut pas sans peine que le roi les reconnut sous un déguisement aussi affreux : il n'en demeura que plus attaché à son erreur, se persuadant, à ce triste aspect de leurs corps défigurés et de leurs habits en lambeaux, que de telles apparences annonçoient un naufrage et la destruction entière de la flotte. Toutefois il tendit la main à Néarque ; et le prenant à part, après avoir éloigné ses gardes et les personnes qui l'environnoient, il resta quelques momens sans pouvoir proférer une parole. Lorsqu'ils furent seuls, Alexandre fondit en larmes, et continua de pleurer pendant très-long-temps. Enfin, se

rappelant sa dignité et reprenant un air plus serein : « Néarque , dit-il, je ressens beaucoup de satisfaction en vous voyant de retour, et Archias avec vous ; mais dites-moi en quels lieux et par quel malheur ma flotte et mes Macédoniens ont péri ». — « Votre flotte , seigneur, répondit Néarque, est sauvée toute entière, ainsi que vos soldats, et nous sommes venus pour vous en instruire ». A ces mots, des larmes coulèrent de nouveau, et en plus grande abondance, des yeux d'Alexandre ; mais ces larmes étoient plus douces. « Où sont, dit-il alors, où sont mes vaisseaux » ? — « Sur l'Anamis, répliqua Néarque, tous en bon état, et se préparant à achever le voyage ». — « Par le Jupiter Ammon qu'honore la Libye, par le Jupiter de la Grèce, je vous jure, s'écria le roi, que cette nouvelle me rend plus heureux que la conquête de toute l'Asie; car j'aurois considéré la perte de ma flotte et le mauvais succès de l'expédition comme des événemens qui eussent contre-balancé d'une manière fâcheuse toute la gloire que j'ai acquise ». Telle fut la réception qu'Alexandre fit à l'amiral, tandis que le gouverneur de la province, qui le premier avoit donné avis à

ce prince de nouvelles aussi satisfaisantes, étoit toujours dans les fers. En voyant Néarque, il tomba à ses pieds et implora son intercession. On peut bien imaginer que le pardon fut obtenu aussi-tôt que demandé.

La joie devint bientôt universelle par tout le camp. Un sacrifice solennel y fut offert en l'honneur de Jupiter conservateur, d'Hercule, d'Apollon protecteur, de Neptune, et de toutes les divinités de l'Océan. Des jeux furent célébrés; et le roi ordonna une procession magnifique, dans laquelle Néarque parut comme le principal ornement de la cérémonie, et fut l'objet sur lequel se fixèrent tous les regards. On tressa des guirlandes de fleurs pour en couronner sa tête; la foule nombreuse des spectateurs lui témoigna sa reconnoissance, en les prodiguant sur son passage; tandis que mille voix proclamoient le succès inespéré de l'entreprise, et en consacroient la gloire par les chants les plus harmonieux. Lorsque la fête fut achevée, Alexandre déclara à Néarque qu'il ne vouloit pas l'exposer plus long-temps aux hasards de la navigation, et que son intention étoit d'envoyer un autre officier pour conduire la flotte jusqu'à Suze.

« Je dois, seigneur, vous obéir comme à mon roi, répondit Néarque, et je trouve un plaisir bien doux dans cette obéissance. Mais si vous croyez ces sentimens dignes de quelque retour, et que vous desiriez de me le prouver, permettez-moi, seigneur, de garder le commandement jusqu'à ce que j'aie achevé l'expédition. Je ressentirois une douleur amère, si, après avoir lutté contre tous les obstacles qui s'opposoient au voyage, vous aviez l'injustice de confier à un autre que moi le soin de le terminer et de recueillir ainsi l'honneur de finir sans efforts ce que j'ai commencé avec tant de peine ». Alexandre, ne lui laissant pas même le temps de continuer jusqu'au bout, souscrivit à tout ce que Néarque desiroit, et le renvoya vers la côte avec une petite escorte, ne supposant pas qu'il y eût aucun danger pour lui dans le voisinage de l'armée, ou dans un pays qui sembloit être soumis de manière à ne donner aucune inquiétude. Mais en cela Alexandre se trompoit : les Karmaniens avoient conçu un vif ressentiment de la destitution de leur satrape (1);

---

(1) *Voyez* sur le mot τετελευτήκει, qui se trouve

et en conséquence, ayant pris les armes, ils s'étoient emparés des places-fortes de la province. Tlépolème, nommé pour successeur au satrape disgracié, n'avoit pas encore eu le temps d'établir son autorité. Il arriva donc que Néarque rencontra dans sa marche deux ou trois détachemens des insurgens, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à sa destination. Lorsqu'il eut rejoint ses compagnons de voyage, il offrit des sacrifices à Jupiter conservateur, et fit célébrer les jeux solennels accoutumés, en reconnoissance de ses succès (1).

L'entrevue d'Alexandre et de Néarque

---

dans le texte de ce passage, une note de Gronovius, où ce savant commentateur prouve que le mot dont il s'agit ne signifie pas que le satrape fut mis à mort, mais seulement qu'il fut déposé. *Page 352*. (N. de l'A.)

(1) Le roi célébra un *ἀγῶνα μȣσικὸν καὶ γυμνικὸν*; et Néarque, un *ἀγῶνα γυμνικὸν* seulement. L'*ἀγῶνα μȣσικὸν*, ou exercice des talens de l'esprit, semble avoir fait partie des jeux qu'Alexandre fit célébrer; tandis que le *γυμνικὸν*, c'est-à-dire, les exercices du corps, dans lesquels on luttoit de force ou d'adresse, étoient plus convenables à la situation de Néarque. Cet officier, suivant toute apparence, n'avoit avec lui ni poètes, ni orateurs, ni musiciens. *(N. de l'A.)*

n'a pas besoin de commentaire : mais je ne puis reprendre la suite du voyage sans observer que le journal original ne présente rien de contraire à la conjecture que j'ai formée, savoir, que Néarque prit le chemin de Mina pour traverser les montagnes dans sa route vers Giroft; qu'il les avoit passées, ces montagnes, et étoit à son cinquième jour de marche, lorsqu'il rencontra le détachement par lequel il fut conduit au camp d'Alexandre; qu'enfin les ennemis qui le harcelèrent dans son retour, consistoient probablement en quelques corps de troupes restés en arrière, qui s'étoient mis en sûreté dans les défilés au-dessus de Mina (1). Il y a tout lieu de croire pareil-

(1) Niebuhr écrit ce nom, *Minau*, et dit que la place est à quelques lieues de la côte. Comme il ne la visita point en personne, il ne peut en parler que d'après les rapports qui lui ont été faits. (*Voyez* son ouvrage, *vol. II, page 142 de l'édition anglaise.*) Je n'ai, au surplus, aucune autorité directe pour fixer d'une manière précise, soit la position de Mina, soit celle de l'Anamis. Si la géographie de d'Anville est correcte, il en résulte que je place la rivière trop avant vers le midi; et si j'ai commis une faute, ce sont les mesures de d'Anville qui m'ont égaré. L'erreur de distance, si

lement que les places fortes dont j'ai dit que ces ennemis s'étoient rendus maîtres, étoient situées dans la même partie du pays, et que peut-être ils ne les occupoient que dans la vue d'intercepter toute communication entre l'armée et la côte.

En retranchant dix jours du journal, j'ai fait arriver la flotte à l'Anamis le 10 de décembre; et si nous supposons que Néarque soit parti le 13 pour se rendre au camp, dix jours pour ce voyage et trois pour le séjour auprès d'Alexandre portent notre calcul au 26 du même mois. Toutefois l'amiral ne mit pas à la voile immédiatement à son retour vers la flotte. Nous devons compter au moins un jour pour la solennité des jeux et des sacrifices qu'il fit célébrer : il paroît indispensable d'en admettre un ou deux de plus pour les préparatifs de l'embarquement, de telle sorte que nous ne pouvons nous tromper de beaucoup en déterminant

---

toutefois on pouvoit prouver qu'elle existe, doit se trouver entre Néoptana et l'Anamis. Quelques-uns de nos officiers anglais qui ont été à Gomeroon, seroient en état, sans doute, de déterminer la position de la rivière Ibrahim. *(N. de l'A.)*

une date de quelque importance pour celle de son départ de l'Anamis, je veux dire le 1er janvier de l'an 325 avant Jésus-Christ. Nous sommes également fondés à conclure qu'Alexandre et Héphestion se mirent en marche, chacun sur la route qu'il devoit tenir (1), peu de jours avant l'époque dont il s'agit; et cette supposition suffira pour justifier l'assertion d'Arrien, qu'Héphestion se mit en marche dans l'hiver.

Avec le commencement d'une nouvelle année, la flotte va commencer, pour ainsi dire, un nouveau voyage : le premier jour, elle parcourut près de dix-neuf milles pour gagner l'île d'Oaracta. Pendant ce trajet, on eut la vue d'une île déserte, appelée *Organa*, la fameuse île Ormuz des géographes modernes. Quoiqu'il n'en soit fait qu'une très-légère mention dans le journal, nous ne serions point excusables de garder le silence sur cette île, l'un des entrepôts de commerce les plus riches et les plus extraor-

Île Oaracta. 1er janvier. 92e jour. An 325 avant J. C.

(1) Ces deux routes, au rapport de Pietro della Valle, se rejoignent à une petite distance du Chyrâz moderne. *Voyez* le vol. V de son ouvrage, *page 351*. (N. de l'A.)

dinaires qu'il y ait au monde. Oaracta est la moderne Kismis (1), entre laquelle et la rivière de Mina ou l'Anamis, sont situées deux petites îles nommées *Ormuz* et *Arec*. Le nom de cette dernière s'écrit communément l'Arek (2) avec l'article. Arrien n'en parle point; et, en consultant la carte, on verra tout d'un coup que la navigation d'une flotte grecque devoit nécessairement la conduire à Organa ou Ormuz, qui se trouve la plus voisine de la côte, plutôt qu'à l'Arek, qui en est la plus éloignée. Toutes les trois ont été indiquées par Ptolémée, mais avec une confusion telle, qu'il faut quelque sagacité pour débrouiller l'obscurité dont elles sont enveloppées. La carte de Mercator (3) offre une île de Tylos et une île d'Arathos (4) vers l'entrée du golfe,

(1) Dsjism, Dsjes, Drâz de Niebuhr; Kismis, Khesem, le Queixomo des Portugais. *(N. de l'A.)*

(2) Laresdsj de Niebuhr. *(N. de l'A.)*

(3) *Table VI*, Asie. *(N. de l'A.)*

(4) Le Tyrus et l'Aradus d'autres géographes ou historiens. Ce sont, dans le fait, les îles de Bahrein; mais leur position est inexacte sur la carte de Mercator. *(N. de l'A.)*

indiquées l'une et l'autre pour être deux petites îles, mais transposées à la côte d'Arabie (1), et une île d'Aracca ou île d'Alexandre, tout-à-fait au nord. J'expliquerai d'abord cette variation de noms. Saumaise prétend (2) qu'Arrien s'est trompé en plaçant dans Oaracta le tombeau d'Erythras, roi qui donna son nom à la Mer Erythrée. D'autres auteurs, en effet, assurent que ce tombeau étoit déposé dans Ogyris, la plus petite des deux îles ; et Ogyris, suivant le même Saumaise, est l'Organa d'Arrien.

Malheureusement, nous autres modernes, qui sommes accoutumés à douter de tout, nous ne croyons pas à cette histoire du roi Erythras. C'est une opinion devenue universelle aujourd'hui, que la Mer Rouge est la mer d'Idumée, ou le Golfe Arabique, prenant son nom d'Edom (3) ou Esaü, le

---

(1) L'erreur ne doit pas être imputée à Mercator. Ce géographe a assigné aux deux îles dont il s'agit, une position conforme à la longitude et à la latitude de Ptolémée. (*N. de l'A.*)

(2) *Exercitat. Plin.* pag. 1180 et suiv. (*N. de l'A.*)

(3) אדום, Edom *hebraïcè* rubrum *significat, ut testatur Moses.* Genes. XXV, 30. *Nec verò est absi-*

patriarche arabe de l'Ecriture. *Edom*, en effet, signifie *rouge* (1). Les Arabes furent sans doute les premiers navigateurs dans l'Océan Indien; et comme ils entrèrent sur cette mer en passant les détroits de Bab-el-

---

mile quod hodiè docti contendunt, Mare Rubrum indè esse dictum; nam à Mari Rubro allui terram Edom vel ex Scripturâ compertum. Vid. I; Reg. IX, 26. דם, *Sanguis, ab* אדם, *per aphæresin.* Bochart, *vol. I, pag. 769.*

Le roi Salomon construisit une marine dans Ezion-Geber, qui est près d'Eloth, sur les côtes de la Mer Rouge, dans la terre d'Edom, ים-סוף. Le nom de *Weedy Sea* [la mer où les herbes abondent] est celui employé ici pour exprimer la Mer Rouge, et paroît l'être effectivement comme le terme propre, d'après le récit d'autres auteurs. *Voyez* Parkhurst à ce mot. Mais il y a une autre origine de ce nom, laquelle signifie *fin* ou *extrémité*. Et peut-être doit-on en conclure que, par Im-Suph, il faut entendre une des extrémités ou baies de la Mer Rouge, comme partagée en deux bras à son extrémité septentrionale. *Voyez* les Questions de Michaëlis, et le Voyage de Niebuhr. *(N. de l'A.)*

(1) Les Arabes, ou du moins les Orientaux, se complaisent dans ces dénominations. C'est ainsi que le Pont-Euxin est la Mer *Noire*; la Propontide, la Mer *Blanche*; la Méditerranée, la Mer *Bleue*; et l'Océan Indien, la Mer *Verte*. (N. de l'A.)

Mandeb (1), ils portèrent le nom de la Mer Rouge, d'où ils avoient commencé leur navigation (2), jusqu'aux extrémités des pays où s'étendirent leurs découvertes. C'est de là que l'Océan Indien reçut le nom de Mer Rouge; et les Grecs, qui traduisoient tous les mots plutôt que d'introduire dans leur langue un terme étranger, les Grecs, dis-je, firent de cette mer la Mer Erythrée. Toutefois ce n'étoit pas assez pour eux. Ils découvroient toujours quelque dieu, quelque héros, quelque roi, dont le nom ou l'histoire devoit avoir nécessairement, selon eux, un rapport quelconque avec l'origine d'une dénomination de pays; et voilà la raison pour laquelle nous trouvons ici cet Erythras. Mais ni Arrien, ni aucun de ses compatriotes, n'imaginèrent jamais

---

(1) La *Porte de la mort* ou *des larmes*. Cosmas Indicopleustes, quoiqu'il nous donne une description de l'île de Ceylan, ne paroît pas avoir jamais passé ce détroit. (*N. de l'A.*)

(2) Je ne puis citer mon autorité; mais je sais qu'il y auroit moyen de prouver que le vaste pays de la Sibérie tire son nom d'un village appelé Sibérie, près duquel les Russes entrèrent pour la première fois dans ce pays. (*N. de l'A.*)

qu'Erythras, pour que la Mer Erythrée tirât son nom de lui, dût avoir régné ou avoir eu un tombeau dans quelque île située sur le Golfe Arabique (1); car c'est là originairement la Mer Rouge; c'est de là que vient ce nom sous lequel fut désignée depuis une si vaste étendue de mer. Ainsi donc, sans égard pour le roi Erythras, tout ce que nous pouvons supposer, c'est qu'il y avoit dans cette île déserte un tombeau que venoient visiter les naturels de la côte; superstition dominante par tout l'Orient depuis les temps les plus reculés, et qui existe encore aujourd'hui dans toute sa force, autant parmi les Mahométans que chez les autres castes. Nous adopterons donc Ogyris pour l'un des noms d'Organa, d'après Denis Périégète (2); Tyrine, pour un second, d'après Strabon, Pline et Philostrate (3); et

---

(1) Je n'entends pas assurer que le Golfe Persique ne soit pas compris dans le nom général de Mer Erythrée. (*N. de l'A.*)

(2) Dissertation de d'Anville, *page 147*. (N. de l'A.)

(3) Philostrate est cité ici d'après d'Anville; mais je n'ai pas négligé de le consulter, quoiqu'en dernière analyse on ne doive pas se promettre de grands secours

Turun, pour un troisième nom, celui donné à l'île par les modernes. Il est à remarquer maintenant, que Vossius, au lieu du *Tyrine* de Strabon, propose de lire, ou *O-Gyrine* (1), ou bien tout simplement *Gyrine*, pour établir une correspondance entre les deux mots; et j'ai hasardé plus haut une conjecture, savoir, que peut-être dans l'Organa d'Arrien, les syllabes devroient-elles être transposées, et devrions-nous lire O-G'rana (2), ou O-Gerana. Ainsi

---

de son ouvrage. Quiconque prendra la peine de recourir à cet auteur, reconnoîtra qu'Apollonius (ou son historien) a bâti entièrement sur les relations des Macédoniens toute la partie de son roman qui a rapport à l'Inde. Il entre dans l'Inde, et en revient par la même route qu'eux; et je n'ai pas osé m'écarter de ces données. *(N. de l'A.)*

(1) Νῆσον Ω'-Γυριvην, ou Γυριvην, pour TYPINHN. *Voyez* d'Anville. *Ibid.* (N. de l'A.)

(2) Quelque étranges que puissent paroître ces transpositions à tout lecteur familier avec les auteurs classiques, il n'en est pas moins constant qu'elles existent dans presque tous les noms orientaux. Faut-il les attribuer à l'ignorance des naturels, ou à des méprises de la part des hommes qui se sont livrés aux recherches les plus approfondies sur cette matière? C'est ce qui est fort douteux pour moi. Le nom d'Astrakan se pro-

il est évident que Gerun, nom sous lequel l'île étoit désignée avant de porter celui d'Ormuz, est un terme originaire, aussi ancien que le siècle d'Alexandre, offrant sous une forme les noms de Gyrine et d'O-Gerana, et sous une autre, ceux de Djerun, Tyrine et Turun (1), par le changement du D en T. Le palais des rois d'Ormuz, dans cette île, étoit appelé *Turun-baque*, ainsi que d'Anville nous l'apprend. Ce mot, s'il étoit écrit Turun-bach, ou Turun-bah, pourroit être traduit par les mots, *le jardin de Turun* (2); et *Turun* n'est autre chose que le nom du prince, dérivé (3) de celui

---

nonce Asctarchan parmi les habitans de cette province, et Agitarcan chez les Perses. *Voyez* Pietro della Valle, *tome III, page 105*. (N. de l'A.)

(1) De même Tsor, Turus, Tyrus, et Sor, Sour, Sarr-anus. *Voyez* plus bas le mot Tarsia. *Voyez* également l'extrait de Niebuhr par Michaëlis, *page 34*. (N. de l'A.)

(2) D'Anville fait mention d'un Turun-Shah, qui étoit un historien. Turun-Shah est roi de Djerun. Il écrivit une histoire d'Ormuz, que Texeira a traduite en portugais. Ce dernier lui donne le nom de Torunda. *Dalrymple*. (N. de l'A.)

(3) Comme celui de Taxile, de Taxila; celui de Porus, de Lo-Pore. *(N. de l'A.)*

du lieu de sa résidence, appelé Turun, Tyrine, Djerun ou Gerun, ce qui est d'un usage universel dans l'Orient. Saumaise ne paroît rien savoir de l'Arek moderne, et en conséquence il le confond avec Oaracta. La même méprise de la part des auteurs a fait qu'ils ont écrit Tyros et Tylos (1) pour Tyrine, et Aradus et Arathos pour Aracca; d'où il résulte que les noms de Tyrus et Aradus ont été transportés de la Phénicie (2), sur la Méditerranée, jusque dans le Golfe

---

(1) Le Tylos dont parle Arrien, *page 301*, est le Bahrein moderne, où est établie la pêche des perles sur la côte arabique du golfe, et d'Anville le considère comme tel dans sa Géographie ancienne: mais le Tylos de Ptolémée est dans la latitude d'Ormuz; et quoique transposé par lui sur la côte d'Arabie, c'est par une erreur manifeste qu'il l'a confondu avec Tyrine ou Gerun. S'il y a dans Ptolémée quelque chose qui ressemble à Bahrein, c'est Ichara. *(N. de l'A.)*

(2) Strabon dit que Tyrus et Aradus sont à dix jours de navigation de Teredon, et à une journée seulement de Macæ. Gossellin fait une supposition singulière; savoir, que ces îles sont à dix jours de navigation de Macæ, et à une journée seulement de Gerra. (Géograph. des Grecs analysée, *page 28.*) Ce n'est point là une erreur de sa part, mais une hypothèse: voyez-en une autre du même savant, qui n'est pas

Persique (1), comme si des navigateurs (2) partis de cette contrée avoient emporté

---

moins hardie, *page 53* de l'ouvrage que je viens de citer. *(N. de l'A.)*

(1) Il y a différentes positions assignées à ces deux îles par divers auteurs, Eustathius, &c. Mais un coup d'œil jeté sur la carte de Mercator (*Table VI*, Asie), suffira pour faire reconnoître la source de l'erreur. *Aracca*, Ptol., page 149; — *Tylus, Aradus*, p. 156; à la marge, *Tyrus*, *Arathos*, îles dans le Golfe Persique. Si le lecteur a besoin de plus amples renseignemens, je le renvoie à l'ouvrage de Saumaise, *p. 1180*, où il trouvera une dissertation très-longue et fort peu intéressante, hérissée de savoir et remplie d'erreurs. Ce commentateur a tout consulté, excepté les auteurs modernes; et c'étoit dans les livres de ces derniers seulement, qu'il pouvoit trouver des données exactes et certaines.

Sur les distances d'Icarus et de Tylos, il convient de remarquer que l'estime est prise, non du journal de Néarque, mais de Ptolémée et d'Aristobule. Il se pourroit donc que ces deux auteurs eussent fait leur calcul l'un et l'autre d'après le stade olympique, et non d'après le petit stade de Néarque. Si cette conjecture paroît digne d'être accueillie, la distance des deux îles se trouvera doublée. Il en résultera qu'Icarus ne sera pas loin de sa véritable position, et que nous aurons la distance exacte jusqu'à Tylos. *(N. de l'A.)*

(2) Strabon suppose absolument le contraire, *p. 766 et 784*. (N. de l'A.)

avec eux les noms de leur pays. Il existe, dans le fait, une double erreur; car le Tylos d'Arrien (1) est, à n'en pas douter, la plus considérable des îles Perles, appelées aujourd'hui les îles Bahrein (2); et l'une des plus petites se nomme, encore à présent, Arâd, suivant Niebuhr (3). Ce Tylos et cet Arâd nous donnent le Tyrus (4) et l'Aradus de Strabon, le Tylos et l'Arathos de Ptolémée, quoique mal placés; et il semble qu'à force d'être confondus l'un et l'autre avec Tyrine et Aracca (5), l'Ormuz moderne et l'Arek, ces îles aient été transportées toutes deux jusqu'à l'embouchure du golfe. La position qui leur est assignée par Strabon, et les latitudes de Ptolémée, prouveront la vérité de mon assertion, aussi

---

(1) *Voyez* Arrien, *page 301*. (N. de l'A.)

(2) Bahrein est l'Ichara de Ptolémée. *Osorius*, vol. II, pag. 329. *(N. de l'A.)*

(3) *Voyez* sa carte du Golfe. *(N. de l'A.)*

(4) *Liquidas* R *et* L *omnes sciunt esse maximè permutabiles*. Bochart, Phal. *page 689*. (N. de l'A.)

(5) L'Aracca de Ptolémée est près de Busheer, et peut-être le Ara ou l'Ara de d'Anville, le Schitwar des cartes anglaises, toujours y occupant une position qui n'est pas exacte. *(N. de l'A.)*

clairement que l'examen de la carte très-fautive de Mercator: et l'erreur qu'a commise Strabon, en faisant sortir de ces îles situées dans le Golfe Persique, les Tyriens (1) et les Aradiens de la Méditerranée, cette erreur, dis-je, s'accorde avec la vanité des Grecs, qui cherchoient toujours dans leur histoire fabuleuse l'explication de tout ce qui leur étoit inconnu.

L'île d'Ormuz est un rocher stérile, manifestement formé par un volcan, dont on remarque encore aujourd'hui les vestiges sur une montagne qui s'étend d'une extrémité de l'île à l'autre : le sol est un sel blanc, assez dur pour être employé à la bâtisse; le fort et les maisons de l'île n'ont pas été construits avec d'autres matériaux. Les seules eaux qui s'y trouvent, sont celles que donne la pluie, et elle tombe rarement. Point de plantes ni de végétaux, hors

---

(1) Tyr vient de Tsor, Tor, Tur; et Michaëlis, dans son extrait de Niebuhr, *page 34*, dit que ce voyageur trouva un Tor dans le Golfe Persique; ce qui est de quelque importance pour la géographie. Je ne puis trouver le passage dans Niebuhr, attendu que Michaëlis cite d'après l'édition allemande. *(N. de l'A.)*

quelques-uns qui croissent dans le jardin royal (1), où ils ont été apportés du continent. Les Portugais, pour protéger leurs approvisionnemens d'eau, furent obligés de conserver un fort sur Kismis. La chaleur est insupportable à Ormuz : en été, les habitans restent plongés dans l'eau durant plusieurs heures; en hiver, ils se couchent sur la terrasse de leurs maisons, et dorment ainsi en plein air. Malgré tous ces désavantages, le commerce est parvenu à se fixer dans le pays. Les Portugais qui s'emparèrent d'Ormuz, commandés par Albuquerque, en 1507, demeurèrent maîtres de cette île jusqu'en 1622, qu'elle fut réduite de nouveau sous la domination de la Perse, par Abbas-le-Grand, aidé du puissant secours de la flotte anglaise. Grâce à son heureuse situation, elle étoit devenue, entre les mains des Portugais, le comptoir le plus

(1) Le palais du roi étoit situé dans la partie sud-ouest de l'île, avec ce jardin Turun-bach dont j'ai fait mention plus haut. D'Anville parle d'un Turun-châh, ou roi d'Ormuz, qui étoit un historien. C'est son histoire que Texeira a traduite en portugais. *Voyez* Dalrymple. *(N. de l'A.)*

florissant qu'ils eussent, si l'on en excepte Goa. Je remarquerai à ce sujet une circonstance particulière qui mérite l'attention du lecteur, c'est que les Portugais conservèrent la race des rois du pays, et cela par les mêmes principes de politique qui ont déterminé depuis les Anglais à soutenir les chefs revêtus du titre de princes au Bengale et sur la côte de Coromandel. Lorsque la place eut été soumise, le dernier roi, fait prisonnier, fut conduit, en traversant Lar, jusqu'à Ispahan, à l'époque même où Pietro della Valle habitoit cette ville. Le voyageur italien eut la générosité d'adresser au malheureux prince, en personne, l'expression du vif intérêt que lui inspiroit son sort. Ayant visité par lui-même l'île d'Ormuz quelques mois après, il rend un éclatant témoignage à l'intrépidité que déployèrent les Portugais dans la défense de la place. Abbas projetoit d'anéantir la ville, et de transporter son commerce à Gomeroon, qu'il nomma dès-lors Bender-Abbassi, le port d'Abbas : mais ce prince trahit ses engagemens envers les Anglais, qui devoient avoir la moitié du produit des droits pour prix du secours qu'il avoit reçu d'eux; et

Bender-Abbassi ne tarda pas à devenir désert, par l'effet de l'oppression trop ordinaire du gouvernement. Tant que l'île d'Ormuz fut le siége du commerce, elle vivifia toute cette partie de l'empire de Perse qui borde le golfe: et quoique la décadence de ce commerce tendît beaucoup à diminuer la puissance portugaise, les conquérans de l'île ne recueillirent cependant aucun avantage de leurs succès. Le commerce des Anglais déclina insensiblement à tel point, qu'ils se virent presque forcés de l'abandonner; et les provinces de Perse voisines d'Ormuz, eurent de nouveau à souffrir tous les maux attachés à l'ingratitude naturelle de leur sol. Quelques vaisseaux frétés par les établissemens anglais dans l'Inde, continuent encore aujourd'hui de fréquenter le golfe; mais les résultats de leurs expéditions n'ont pas une grande importance. Depuis la mort de Nadir-Châh, un Persan, qui a pris le titre de Mulla Ali Châh, est maître d'Ormuz, ainsi que nous l'apprend Niebuhr. Mais la résidence de ce prince paroît être fixée à Gomeroon, d'aprés les renseignemens que je trouve dans le journal de l'Houghton, vaisseau de l'Inde, qui fait

mention d'un nom semblable en parlant de cette ville (1). Ces renseignemens sont les derniers que j'aie pu me procurer sur une place autrefois si célèbre; et tout annonce qu'elle restera dans cette situation, à moins que l'empire de Perse ne vienne un jour à se relever du milieu de ses débris, événement qui ne semble pas devoir se réaliser de si-tôt.

Ormuz a deux ports sûrs et commodes, l'un à l'est, et l'autre à l'ouest. Cette île est à trois lieues de la côte de Perse; elle en a trois ou quatre de circuit. D'Anville prétend qu'elle est plus petite que l'Arek (2); mais toutes nos cartes anglaises la représentent comme plus considérable: et comme Mc Cluer les visita l'une et l'autre en personne, son témoignage est d'un grand poids. Suivant M. Dalrymple (3), elle est située

---

(1) Ce journal est daté de l'année 1755; et Niebuhr fut en Perse neuf ou dix ans après. Si ce prince est le même homme, il faut que son règne ait été de longue durée relativement au temps où il a vécu. *(N. de l'A.)*

(2) L'Arek est à une lieue et demie d'Ormuz ». Cutler, *page 85*, collection de Dalrymple. *(N. de l'A.)*

(3) *Page 38*. (N. de l'A.)

par 27° 4′ 22″ de latitude nord : le meilleur passage (1) se trouve entre Ormuz et le continent ; et ce fut, suivant mes conjectures, celui par lequel Néarque conduisit la flotte, non-seulement parce qu'il le jugea moins dangereux, mais encore parce qu'en le traversant il ne perdoit point de vue la côte. A l'époque de son expédition, Ormuz étoit inhabité, comme l'est aujourd'hui l'Arek (2), excepté dans les temps où des détachemens d'Arabes s'y rendent, pour en faire, en quelque sorte, l'entrepôt de leur pêche et de leurs pirateries. L'Arek est désigné quelquefois aussi, entr'autres lieux de sépulture, comme celui où le tombeau d'Erythras fut déposé : et quelque mal placée que puisse être l'île elle-même, le nom d'Aracha et d'Arakia (3) a été conservé par

---

(1) Cutler, *page 85*. (N. de l'A.)

(2) Pietro della Valle raconte que le capitaine du bâtiment anglais à bord duquel il étoit monté, envoya sa chaloupe débarquer sur la côte de l'Arek quelques hommes de son équipage, accompagnés de chiens de chasse, et qu'elle revint chargée de gibier et de chèvres. Nous verrons plus bas qu'Arrien parle de chèvres apperçues dans les îles désertes du golfe. *(N. de l'A.)*

(3) Saumaise se permet assez inconsidérément de

Pline et par Ptolémée. Il paroît assez étrange que Pietro della Valle (1), qui fit un voyage sur le lieu, parle de sépultures, non pas, à la vérité, de rois du pays, mais d'anciens habitans; et toutes ces îles étant exposées aux déprédations des Arabes d'un côté, ou de l'autre à celles des Persans, il y a tout lieu de présumer que comme elles offrent aussi des retraites assurées, soit aux chefs, soit aux tribus mêmes, quelque parti qui succombe, elles sont tour-à-tour occupées et abandonnées suivant les circonstances. J'ajoute que les tombeaux étant construits de matériaux plus solides et plus durables que les maisons chez la plupart des nations de l'Orient, il est naturel de penser que tous les navigateurs qui ont débarqué sur une terre déserte dans ces climats, ont dû y rencontrer fréquemment des lieux de sépulture : telle je suppose que peut être l'origine mythologique des relations qui concernent le tombeau d'Erythras; et de cela seul que divers voyageurs ont vu des

convertir l'un et l'autre de ces deux noms en celui d'Oaracta. *Exercit. Plin.* 1180. (N. de l'A.)

(1) *Tome VI, page* 232. (N. de l'A.)

tombeaux dans différentes îles, il résulte qu'ils ont indiqué différens lieux comme ceux où étoit placé celui dont il s'agit. Quant à moi, j'incline à transporter, et cette tombe d'Erythras, et tout ce que la tradition nous en a transmis, à l'ouest d'Oaracta plutôt qu'à l'est. On remarque en effet, à l'ouest, deux petites îles qui ont été appelées jusqu'à ce jour *le Grand Tombeau* (1) et *le Petit Tombeau;* et si ces noms sont portugais, il y a grande raison de présumer que la tradition d'un tombeau érigé en l'honneur de quelque héros, de quelque roi, ou de quelque saint personnage, s'étoit conservée jusqu'à l'époque où les Portugais firent leurs découvertes.

En voyant la position qu'occupe l'île l'Arek sur les différentes cartes, on s'explique facilement la raison pour laquelle Arrien n'en fait pas mention; car la flotte s'étant dirigée autour d'Ormuz dans sa navigation, et ayant borné sa route à un intervalle d'un peu moins de dix-neuf milles, dut nécessairement la terminer à la pointe

---

(1) J'ignore l'étymologie de cette dénomination. Niebuhr écrit *Tunb*. (N. de l'A.)

orientale de Kismis, sans prendre connoissance de l'Arek. D'Anville suppose deux mouillages, en y comprenant celui de Bender-ser, avant l'arrivée de la flotte à Kismis : mais la distance sur la carte même de ce géographe, n'exige pas de notre part un grand intervalle ; et la mesure générale déterminée par les autres, favorise davantage l'estime que j'ai adoptée.

L'Oaracta d'Arrien est écrit Ouoroctha, ou Worectha, par Ptolémée, et se trouve ainsi avoir du rapport avec le Wroct ou Vroct (1) des modernes. *Oracta* (2), qui est l'orthographe de ce nom la plus ancienne dans Pline, paroît être aussi évidemment une corruption du même mot que le Doracta de Strabon (3), quoique défiguré par

(1) Je ne découvre pas quelle est l'autorité de d'Anville pour le nom moderne ; mais je présume qu'il s'est fondé sur celle d'écrivains orientaux. *(N. de l'A.)*

(2) Les commentateurs qui n'avoient aucune notion d'Oracta, ont changé ce nom en celui d'Organa, qui étoit connu ; mais on n'ajouta jamais à un mot une épithète moins convenable et plus mal appliquée que celle qui suit ce même nom dans Pline : *Organa habitatur tantùm, aquosa.* Voyez d'Anville. *(N. de l'A.)*

(3) *Voyez* Strabon, *p. 767* ; — Saumaise, *Exercit. Plin. 1180.* (N. de l'A.)

l'effet d'une cause toute différente. Le nom moderne est Kismis, dont l'orthographe varie à l'infini (1), et qui dérive peut-être, pour le sens, de la langue persane, dans laquelle *kismis* signifie *de petits raisins sans pepins* (2). Arrien parle effectivement de l'île comme produisant le fruit de la vigne; et des bâtimens venoient habituellement de diverses parties du golfe charger des raisins dans ses ports. Niebuhr donne à cette île un second nom qui s'éloigne beaucoup de tout autre, celui de Dsjesîret Drâs (3) : et quoiqu'on voie clairement que par Dsjisme il exprime Kismee, toujours seroit-on fort embarrassé de dire ce que signifie la finale *Drâs ;* et le savant Orientaliste nous eût

---

(1) *Kesem*, Pietro della Valle ; *Kishmee*, *Kishma*, *Kishmich*, *Queixomo*, Portug. &c. *(N. de l'A.)*

(2) Thévenot, *part. II, page 69, édit. angl.* Le nom commun de ces raisins, en Angleterre, est raisin *sultana* ou *sultanie*. (N. de l'A.)

(3) Dsjesîret Drâs est le nom persan ; Dsjesîret Tanîle, le nom arabe. La même île est appelée *Loft* ou *Left* par quelques Européens, d'une ville de ce nom ; et par d'autres, *Kismee*, de Dsjisme, autre ville. *Voyez* Niebuhr, *vol. II, p. 185*, édit. fr. — *p. 268*, édit. d'Amst., *Arabie*. (N. de l'A.)

rendu un grand service en nous apprenant l'étymologie du mot.

La pointe de Kismis, où nous supposons que la flotte arriva, ne peut être très-éloignée d'un fort qu'occupoient les Portugais lorsqu'ils étoient maîtres de l'île d'Ormuz. Ce fort, qu'ils avoient été obligés de construire pour protéger leurs approvisionnemens d'eau, ils le défendirent avec un courage héroïque, sous les ordres de Rui Freira, contre les forces de la Perse, jusqu'au moment où les Anglais (1) vinrent se joindre aux assaillans avec leur artillerie. L'officier qui commandoit en ce lieu à l'époque où Néarque vint s'y arrêter, étoit un Perse nommé *Mazène* (2), qui s'offrit volontai-

(1) En 1621, Pietro della Valle visita cette île l'année suivante, et il y fut accueilli très-amicalement par les Anglais, qui passèrent toute une nuit à le fêter de leur mieux, et qui, le lendemain, arrangèrent une partie de chasse sur l'île l'Arek, dont le gibier lui fut offert. *(N. de l'A.)*

(2) Strabon, *page 767*, lui donne le nom d'Amazène. Cet auteur réfute ainsi, d'une manière satisfaisante, un autre passage de son histoire même, *p. 732*, dans lequel il fait dire à Néarque qu'il n'avoit pas de guide. Mais le passage que je rappelle ici, est soupçonné d'altération ou d'inexactitude. *(N. de l'A.)*

rement pour diriger la flotte : ses services ayant été acceptés par Néarque, il se rendit à bord, et ne quitta l'amiral qu'après l'arrivée de la flotte au Pasitigris.

OARACTA. Second mouillage. 2 janvier, [jour supposé] 93e jour.

La route des jours suivans conduit Néarque de cette pointe jusqu'à un second mouillage dans la même île. Aucune distance ne paroît moins s'accorder avec les données que nous avons. En effet, d'après ce que dit le journal d'un îlot ou petite île située dans la haute mer, ce doit être l'Angan ou Angar de nos cartes modernes. D'où résulte nécessairement une route de près de trente milles, tandis que le journal n'en suppose que douze et demi ; ce qui semble d'autant plus extraordinaire, que la mesure de deux milles et demi donnée pour la distance entre Angar et la côte, est aussi exacte que sur la carte corrigée du lieutenant M'Cluer. Cette petite île, ainsi que le journal même nous l'apprend, étoit inaccessible, et consacrée à Neptune : inaccessible, peut-être à raison de quelque préjugé superstitieux des naturels, semblable à celui qui supposoit la retraite d'une Néréide établie dans l'Océan Indien ; consacrée à Neptune, par un motif et dans un sens que nous ne devinons pas.

Les Grecs conféroient les noms de leurs dieux aux divinités des autres nations, distinguées par les mêmes attributs : et comme il existe encore aujourd'hui sur le lieu une pagode (1), je ne vois rien d'impossible à ce que l'on parvienne à expliquer, par le moyen des emblêmes et figures représentés sur les murs de ce temple, s'ils sont de quelque antiquité, le genre de superstition auquel a rapport cette mention du Neptune des Grecs (2).

Néarque donne à l'île d'Oaracta cinquante milles (3) de longueur. D'Anville est d'opinion qu'il faut appliquer cet espace seulement à la partie de la côte le long de laquelle la flotte fit voile durant sa navigation ; mais le systême du géographe français n'est point justifié par le texte : et après tout, il ne faut pas supposer beaucoup pour trouver la différence. J'ajoute qu'une circonstance particulière (4) empêcha la flotte, à son départ

---

(1) *Voyez* Mc Cluer, et le lieutenant Cant. *(N. de l'A.)*

(2) Dans l'original, le nom est *Poseidon*. Neptune, en effet, n'est qu'une divinité de l'Italie. *(N. de l'A.)*

(3) Huit cents stades. *(N. de l'A.)*

(4) Il va en être parlé tout-à-l'heure. *(N. du T.)*

d'Angar, de reconnoître l'extrémité occidentale de l'île. Il nous auroit peut-être semblé plus naturel que Néarque eût traversé le canal entre Kismis et le continent, que de le voir se diriger vers le midi de la pleine mer. Nous avons d'ailleurs remarqué qu'il préféra tenir cette route en approchant de la rivière Arabis : mais en venant à la reconnoissance de la pointe orientale de Kismis, l'amiral macédonien paroît avoir douté quelle route il devoit préférer, et ne s'être déterminé dans son choix que d'après l'expérience et les conseils de Mazène.

Il existe toujours un passage ouvert entre Kismis et le continent, quoique peu fréquenté par les vaisseaux, de même qu'entre Angar et Kismis. Dans l'île d'Angar, on peut se procurer une eau excellente (1) : elle renferme aussi une grande quantité de bêtes à laine et de chèvres sauvages, comme la plupart de ces petites îles, qui semblent en être approvisionnées pour nourrir les gens de mer, les pêcheurs et les pirates. Plus

---

(1) *Voyez* Mc Cluer, *page 17*, et la préface de Dalrymple, *page 11*. L'île a une lieue de long. (*N. de l'A.*)

bas, nous en verrons une indiquée par Arrien, comme étant sous la protection de Mercure et de Vénus. Ne pourrions-nous pas croire, avec quelque fondement, que, suivant un préjugé religieux des anciens, et cette déesse et Neptune étoient des divinités tutélaires qui conservoient les animaux, du moment où ils arrivoient dans ces îles jusqu'à ce que la race s'en fût perpétuée? La position de la baie dans laquelle Angar est située, celle de l'île elle-même, sont déterminées d'une manière assez vague: mais, selon toute apparence, la seconde carte du lieutenant Mc Cluer est correcte.

Néarque ne fait pas mention d'un jour comme ayant précédé le depart de la flotte du mouillage qu'elle avoit choisi à Angar: mais ce jour, je le suppose ici, de même que dans la première partie du Voyage; sauf à rectifier les erreurs (si j'en ai commis quelqu'une), en achevant la relation.

UNE ÎLE. 3 janvier. 94e jour. GRAND TUMBO.

On appareilla donc de l'île d'Angar; et la flotte continua sa route avec l'intention présumable de doubler l'extrémité occidentale de Kismis, et de revenir sur la côte du continent: mais comme on s'y étoit pris un peu trop tard pour mettre à la voile

avec la marée descendante, trois galères s'arrêtèrent sur un bas-fond situé à quelque distance de Bassidu, et qui sort de la pointe occidentale de Kismis : elles y restèrent retenues si long-temps, qu'elles ne purent rejoindre la flotte que deux jours après. En conséquence de cet accident, tout ce qu'il y avoit de vaisseaux un peu plus éloignés de la côte, ou qui ne se trouvoient pas autant exposés à être engravés, tirèrent vers le sud-ouest, et, étant parvenus à se débarrasser (1) à force de bras, rentrèrent enfin dans la pleine mer.

Un simple coup d'œil, jeté sur la carte par le lecteur, lui prouvera mieux l'exactitude et la précision du journal que toute discussion à laquelle je pourrois me livrer

---

(1) Καλεπῶς διεκπλώυσαι τας ῬΗΧΙ'ΑΣ, ἐς τὰ βάθεα διαπεσώθησαν. Pag. 353. *E rupicosis locis navigantes.* Peut-être faudroit-il plutôt lire, *è brevibus.*

J'ai déjà insisté assez sur l'erreur dans laquelle les traducteurs sont tombés presque tous au sujet de ῥηχίας : bien évidemment, ce mot est opposé ici à βάθεα, et ce qui confirme davantage encore mon opinion, c'est que nous trouvons ce bas-fond marqué sur toutes nos cartes comme un banc de sable, et non comme un fond brisé ou hérissé de rochers. *(N. de l'A.)*

ici. En effet, les vaisseaux allèrent sur la côte en portant un peu trop au nord-est, et ils ne sortirent d'embarras qu'en gouvernant vers une direction opposée : d'où il arriva que, contre l'intention de Néarque, la flotte se trouva conduite jusqu'à l'île nommée aujourd'hui *le Grand Tombeau* ou *Tumbo*, après une route de quarante milles; ce qui marque la distance (1) d'une manière presque aussi précise qu'elle pourroit l'être par résultat d'observations.

Une autre distance nous est donnée : elle offre une étendue d'environ dix-neuf milles depuis le continent; ce qui ne s'accorde pas avec le fait exact, car la partie du continent la plus proche mesure trente-cinq milles. Mais si nous prenons l'espace entre l'extrémité occidentale et le Grand Tumbo, nous reconnoîtrons qu'il est en effet de dix-neuf milles, et aussi juste qu'il se trouveroit l'être, mesuré au compas; et rien ne semble plus raisonnable que de regarder Kismis

---

(1) La première île est nommée aussi Naza, et la seconde, Nabgion, Nabgian, Nabejou, &c.; Namin par Niebuhr. *(N. de l'A.)*

comme un continent par rapport à une petite île telle que Tumbo.

Les deux îlots désignés sous le nom de Tumbo (1), sont sans doute appelés ainsi (en supposant cette dénomination dérivée du portugais), par allusion à la sépulture de quelque fameux personnage ancien ou moderne : peut-être aussi quelque marabou, ou iman , est-il honoré sur le lieu comme successeur de quelque saint ou divinité des Hindous, ou même de cet Erythras dont j'ai parlé plus haut. Nous trouvons de pareils successeurs aux divinités de la Grèce et de Rome dans les pays catholiques romains ; et l'on assure que le même usage , ou préjugé religieux, est assez généralement établi parmi les peuples de l'Orient.

Le Grand Tumbo nous est représenté comme une île d'une lieue de long , de l'est à l'ouest , et d'une lieue de large : elle est le rendez-vous habituel d'un grand nombre de pêcheurs arabes. Du côté de l'est, elle a une baie sablonneuse, qui présente d'heu-

(1) Le lecteur doit être prévenu que je ne parle ici de l'un et de l'autre *Tumbo* que très-hypothétiquement. Niebuhr écrit ainsi leur nom, *Tunb*. (N. de l'A.)

reux moyens de débarquement. On peut se procurer de très-bonne eau dans cette île; et, selon toute probabilité, les chèvres n'y sont pas rares ; mais elle est inhabitée. Un bas-fond, qui s'étend vers le sud dans une longueur de six à sept milles, la rend assez remarquable : elle gît par 26° 12′ de latitude (1), ou, d'après la correction de Dalrymple, par 26° 24′ 17″.

Le matin du jour suivant, la flotte, ayant mis à la voile, prit sa route vers le continent. En considérant qu'elle eut la vue du bas-fond placé vis-à-vis de Kismis à la droite de cette pointe, avec celle de l'île Polior à gauche, nous nous trouvons évidemment conduits jusque dans la baie formée par le cap Sertes à l'est et par le cap Bustion à l'ouest sur la première carte du lieutenant M'Cluer. D'autres géographes ont transposé ces caps, comme l'a fait, par exemple, le célèbre d'Anville. Sur la carte qu'il a dressée, et la ville et le cap Bustion sont placés à la pointe orientale de la baie, tandis que son cap Gherd (le Certes ou Sertes de nos

(1) *Voyez* le lieutenant M'Cluer, *page 40*. Il a établi cette latitude d'après le lieutenant Kant. *(N. de l'A.)*

cartes anglaises) est à l'extrémité occidentale. Divers auteurs que j'ai sous les yeux, s'accordent à asseoir une ville sur le promontoire oriental; et quel que puisse être le nom de cette ville, je n'hésite pas à indiquer ici la position du Sidodone du journal. Ma détermination à cet égard est formée principalement par la position du bas-fond de Basidu, Bassidu, ou Bassadore, à l'extrémité occidentale de Kismis. En effet, s'il est naturel qu'une flotte grecque ait cherché de nouveau la côte aussi-tôt qu'elle se fut tirée de l'île, et que, dans cette intention, elle ait poursuivi sa route le jour précédent jusqu'à ce que le bas-fond l'ait forcée de se détourner, il est clair qu'elle eut le même objet en vue à son départ du Tumbo, et qu'elle se porta aussi directement vers le continent que l'extrémité du bas-fond put le lui permettre. Une observation digne de remarque a été faite sur ce bas-fond : il résulte des instructions données aux officiers anglais qui font voile dans le Golfe Persique, que « le bas-fond de Bassadore (1),

SIDODONE. 4 janvier. 95 jour. [Le Sisidone de Gronov.]

(1) *Voyez* Niebuhr, Collection de Dalrymple, *page* 52. (N. de l'A.)

bien qu'il s'étende à une grande distance en mer, est un banc de sable, et ne présente pas des dangers très-redoutables »; ce qui s'accorde parfaitement avec l'accident qu'éprouva la flotte, aussi bien qu'avec la facilité qu'elle eut à sortir d'embarras. Je dis plus : cette observation confirme une opinion que je n'ai cessé d'émettre, savoir, que le mot grec, rendu chez les traducteurs par ceux-ci, *fond de roc*, a été constamment mal entendu de tous ; car il ne peut et ne doit s'appliquer dans le journal, que là où il est question d'une eau basse ou d'un ressac.

L'île Pylora (1), que la flotte apperçut sur sa gauche dans la navigation de ce jour, conserve heureusement encore son ancien nom : il est écrit Peloro, Polior, Belior, dans la plupart des cartes. D'après la description que les auteurs nous ont donnée de cette île, elle a six milles de long, et trois de large : elle est remarquable par une chaîne de rochers placée au nord-ouest, et gît par 26° 22′ 7″ de latitude. La flotte ne

---

(1) Elle se voit de sept lieues de distance. *Voyez* Mc Cluer, *page 19*. (N. de l'A.)

vint point y jeter l'ancre, attendu que l'île passoit pour être déserte ; mais elle avança jusqu'à Sidodone, où l'on ne trouva d'autres provisions que du poisson et de l'eau, le pays étant très-pauvre, et les habitans accoutumés au même genre de vie que les Ichtyophages. S'il faut en croire Gronovius et Ortélius, Strabon, qui trouve une île Tyrus et une île Aradus dans le golfe, fait aussi de Sidodone une ville des Sidoniens. Et en effet, c'étoit parmi les Grecs un usage très-commun, que de rapporter tous les noms d'hommes ou de pays aux mots de leur propre langue qui paroissoient s'en rapprocher le plus par la consonnance (1). La position de Sidodone n'est pas difficile à déterminer, si nos cartes sont exactes. La plupart des géographes placent une ville à la pointe nommée *Sertes* par le lieutenant M' Cluer ; et la distance depuis cet endroit jusqu'à la pointe occidentale de la baie répond à l'espace de dix-neuf milles que

---

(1) Ainsi, par exemple, Nysa et Meros ou Merou, étoient des noms que les Grecs trouvèrent dans l'Inde ; et bientôt ils eurent établi un rapport quelconque de ces noms avec celui de Bacchus. *(N. de l'A.)*

mesure Arrien jusqu'à Tarsia (1). J'ai déjà fait remarquer, au sujet de la transposition des deux caps, que d'Anville et Mc Cluer ne sont pas d'accord entr'eux; et cette circonstance mérite toute l'attention du lecteur. En effet, bien que Sidodone soit un lieu peu connu, et qu'ici les difficultés ne soient pas considérables, la fixation d'une position est toujours quelque chose d'important, par la raison qu'une erreur dans le principe peut vicier toutes les conséquences (2). Ainsi, pour prévenir toute espèce de méprise, je dois établir d'abord que Mc Cluer (3) parle de Suráss ou Saráss comme d'un lieu où il vint mouiller à l'est de son cap Certes : ce Suráss ou Saráss correspond à-peu-près au Sanás de d'Anville, qui en fait la limite d'une chaîne de montagnes. En cet endroit est une ville, car Mc Cluer en indique une; en cet endroit encore il parvint à s'approvi-

---

(1) Nous trouvons Jarsey pour Certes ou Ghirde, dans l'une des cartes de Thornton. *(N. de l'A.)*

(2) Ce qui répond à l'axiome des jurisconsultes : *Quod initio non valet, tractu temporis convalescere nequit;* pensée qui s'applique à tout. *(N. du T.)*

(3) *Page 18.* (N. de l'A.)

sionner pour son voyage. La pointe qui se présente immédiatement à l'ouest, ce géographe la nomme *Certes;* et il ajoute qu'on l'apperçoit des îles Tumbo, et qu'en quittant ces îles, le navigateur doit porter à l'ouest pour gagner l'île Polior. Si donc nous observons que Néarque fut à Tumbo, nous avons sa route marquée jusqu'au cap, et son île Pylora sur la gauche, aussi distinctement que si le lieutenant M'Cluer eût été à bord de la flotte. Cet officier indique de suite un second cap à vingt milles à l'ouest de Certes, auquel il donne le nom de *Bestion* (le Tarsia de Néarque); et entre ces deux caps, selon lui, est une ville appelée *Charrack.* Maintenant, il se peut que M'Cluer ait mal nommé Certes, Bestion et Charrack : mais, quant à la géographie, elle est précise; et cette ville, quelque nom qu'elle porte, se trouve placée au cap Certes du géographe anglais sur toutes les cartes, et par d'Anville lui-même. Donc, quelque erreur que nous puissions découvrir dans les noms, le fait est qu'il n'en existe point de réelle : car, au moyen d'une très-petite distance que nous supposerons, en plaçant la ville un peu à l'ouest de ce cap Certes,

nous aurons les dix-neuf milles que mesure Arrien depuis Sidodone jusqu'à Tarsia ; et le journal, dans cette partie du voyage, est remarquable par son exactitude et sa fidélité. Sur le fait des noms, je ne suis pas éloigné de croire que Mr Cluer s'est trompé; mais il ne m'appartient pas de rien décider à cet égard. J'ai, par exemple, des doutes sur Charrack (1); et ce, par la raison que Charrack Hill (qui est le trait le plus saillant de la côte) se voit à l'ouest du Bestion de Mr Cluer, et qu'ainsi je ne découvre pas de motif pour placer une ville de ce nom entre les caps, ou plutôt au cap Certes de l'auteur anglais, qui est à plus de quarante milles géographiques (2) de Charrack. Cette ville, quoi qu'il en soit, est appelée *Bustion* par d'Anville, qui nomme *cap Bustion* le Certes de Mr Cluer. A présent, bien que je sois assuré de l'exactitude de mes données géographiques, et des positions déterminées

---

(1) Charrack (qu'il faut prononcer comme le *ch* du mot *chariot*) est le Tsjarrac de Niebuhr ; sa position est fixée à l'ouest de Tarsia. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* cette différence établie plus au long dans la collection de Dalrymple, *Tab. V.* (N. de l'A.)

en conséquence, je regarde comme impossible de rapporter les noms à un système de relation quelconque. Je vais donc me borner à citer les autorités de part et d'autre, et je laisserai aux navigateurs qui, dans la suite, visiteront ces parages, le soin de résoudre la question.

DEUX CARTES.

Pointe orientale.		*Pointe occidentale.*	
Certes *ou* Sertes,	Mc Cluer.	Bestion, ...	Mc Cluer.
Sertiss, ...	Harvey.	Girde (1), . . .	Harvey.
Sertes, ...	Cant.	Bustion, ...	Cant.
Sertes, ...	Mascall, 1773.	Bustian, ...	Mascall, 1773.
Serte, ...	Van Keulen.	Batanas, ...	Van Keulen.

Pointe orientale.		*Pointe occidentale.*	
Bustion, ...	D'Anville.	Gherd, ...	D'Anville.
Bistana, ...	Bellin.	Gueldre, ...	Bellin.
Bastion, ...	Holmes.	Sertis, ...	Holmes.
Bistana, ...	D'Apres, 1745.	Gueldre, ...	D'Apres, 1745.
Bistana, ...	D'Apres, 1776.	Gueldre, ...	D'Apres, 1776.
Râs-el-Heti (2),	Niebuhr.	Râs-el-Dsjerd, .	Niebuhr.

(1) Harvey a fait de Girde et de Sertiss deux pointes ou caps, qui sont évidemment le même. (*N. de l'A.*)

(2) Niebuhr n'est pas clair. Râs-el-Heti se trouve trop près de Râs-el-Dsjerd, et sa côte est mal tracée; mais il ne semble guère douteux que le Dsjerd de cet écrivain ne donne, au moyen de l'S, Sertes et Certes, et au moyen du D, Derd et Tarsia. (*N. de l'A.*)

Ainsi nous voyons qu'à l'egard de cette question, les auteurs français s'accordent entr'eux d'un côté, et les géographes anglais et hollandais de l'autre. Ici se présente une autre question, qui est celle de savoir si tous les géographes français n'ont pas suivi Thévenot, comme l'a fait manifestement d'Anville. Voici les propres expressions de Thévenot: « Nous fûmes emportés à quelque distance de l'autre extrémité de Keis; et alors le vent s'appaisa un peu. Une demi-heure après, nous abordâmes sur un endroit du continent où la côte se partage vers l'est, et donne naissance à un golfe qui a la forme d'un demi-cercle. L'extrémité de ce demi-cercle est appelée *Gherd* ». Je n'ai point sous les yeux l'édition française; mais d'Anville, qui cite ce passage du célèbre voyageur, écrit littéralement: « La terre où finit ce demi-cercle est appelée *Gherd* ». Maintenant, quoiqu'il n'y ait rien de très-clair dans cette explication, puisqu'un demi-cercle a deux extrémités, toujours est-il vrai que d'Anville se détermine à faire de Gherd le cap occidental; en quoi nous le voyons soutenu de l'autorité de Niebuhr, dont le témoignage est d'un grand poids. Le

Dsjerd de cet écrivain est évidemment le cap occidental et Tarsia (1). Somme toute, j'incline à penser que la topographie de Mr Cluer est bonne, et que ses noms sont inexacts ; et comme j'ai déjà fait remarquer l'erreur dans laquelle ce géographe est tombé en donnant le nom de Bombareek au cap gauche, j'hésite moins à supposer qu'il a pu commettre une pareille méprise au sujet de tout ce qui concerne cette baie.

A Sidodone on réussit à se procurer de l'eau : la flotte appareilla dans la matinée ; et après avoir parcouru un espace d'un peu moins de dix-neuf milles, elle arriva jusqu'à

---

(1) Le lecteur familiarisé avec les auteurs classiques, se convaincra mieux encore de cette prodigieuse variation de noms, en examinant l'orthographe de *Tyrus*, et les changemens que le nom de cette île subit depuis sa racine. Le mot phénicien est Tsor, avec les deux lettres initiales T S, correspondantes aux D S J de Niebuhr ; et Tsor, au moyen du T, devient Τυρ-ος, *Tyrus;* par l'S, Sor ou Sar, qui est la racine de Sour, Souria, Συρια, *Syria*, et qu'on trouve dans Virgile : *Sarrano indormiat ostro;* passage où le commentateur ajoute : *A Saro murice*. Par la même analogie, nous avons pour *Tserd*, Tarsia ; pour *Serd*, Sertes, Certes, Gherd, Sjerd. *(N. de l'A.)*

au cap nommé *Tarsia* (1). De cette pointe, elle fit dix-neuf autres milles jusqu'à Kataia, île située à la limite occidentale de la Karmanie. Ces distances s'accordent tellement avec celles établies par les auteurs qui ont traité de la navigation du Golfe Persique parmi nous, et l'interposition du cap marque d'une manière si précise la nature de la côte, qu'il est impossible que nous nous trompions gravement en fixant la position de Sidodone. Kataia conserve quelque chose de son ancien nom dans les diverses formes sous lesquelles il est écrit, Kaish, Keish, Guess, Queche (2), Qâs (3), Ken, ou le Zeits des cartes hollandaises. C'est une île qui se trouve évidemment indiquée plus que d'autres dans le voisinage par les navigateurs ; et cependant, comme elle est à douze milles de la côte (4), il n'y a pas de motif apparent pour que Néarque ait été

Cap Tarsia.
5 janvier.
96e jour.
île Kataia.

---

(1) Le nom de Tarsia me semble conservé dans le Râs-el-Dsjerd de Niebuhr. (*N. de l'A.*)

(2) Suivant la prononciation française. (*N. de l'A.*)

(3) Selon Niebuhr. (*N. de l'A.*)

(4) A huit milles seulement, d'après la carte de Mc Cluer, et neuf, suivant Thévenot. (*N. de l'A.*)

tenté d'y aborder, à moins qu'on ne suppose qu'il espéra s'y approvisionner de chèvres sauvages pour les besoins de la flotte.

Kataia, dit Arrien, est une île basse absolument déserte (1); le voyageur français, Thévenot (2), en parle en ces termes: « Elle a cinq lieues environ de circuit, et nous parut être un terrein plat et très-bas ». M'Cluer ajoute que c'est une île fort belle, mieux plantée d'arbres qu'aucune de celles du golfe, et à-peu-près aussi grande que Polior, mais moins élevée. L'exactitude de cette description est confirmée par le lieutenant Cant, qui nomme Kataia une île basse, et dont le terrein produit une quantité considérable de fruits (3). Néarque n'y trouva point d'habitans; mais elle étoit fréquemment visitée par des voyageurs du continent qui venoient tous les ans y apporter des chèvres, et qui, après avoir consacré ces animaux à Vénus et à Mercure, les

(1) Αλιτενέα. (N. de l'A.)

(2) *Partie II, page 173.* (N. de l'A.)

(3) L'Edrisi, *page 56*, parle aussi de Kis (*voyez* d'Anville), mais sans autres détails sur le lieu que ceux de sa distance de Kismis. (*N. de l'A.*)

laissoient errer à leur gré dans l'île. A quelles divinités de la mythologie persane ou arabe ces noms font-ils allusion? C'est ce qu'il n'est pas facile de découvrir. Mais l'usage dont il est fait mention ici, indique une navigation du golfe déjà établie dans ce siècle : et si les naturels mettoient des animaux quelconques sous la protection de leurs dieux dans l'espérance que la race s'en perpétueroit au bout de quelque temps, nous devons présumer qu'en définitif les animaux dont il s'agit étoient destinés aux besoins de l'homme, dans les mêmes vues et d'après les mêmes principes qui déterminèrent les Espagnols à peupler de bétail l'île de Juan Fernandez dans les mers du Sud. Néarque ne nous a point appris s'il viola la retraite de ces animaux : mais la certitude de leur réunion en assez grand nombre dans l'île, paroît avoir été le motif naturel qui le porta à quitter la côte pour venir à la reconnoissance de Kataia; et cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que la flotte n'avoit pu faire aucune espèce de provisions ni à Tumbo, ni à Sidodone. Nous ne voyons pas non plus dans le journal, que le sacrilége, s'il fut commis, ait été vengé par Mer-

cure ou par Vénus aussi sévèrement que les compagnons d'Ulysse furent punis de s'être régalés des bœufs d'Apollon.

Il fut un temps où l'île de Keish jouissoit d'un commerce très-florissant, et possédoit une grande influence dans le golfe : car d'Anville nous apprend, sur la foi du Portugais Texeira, que même Gerun formoit une partie du territoire de cette île, et que cette portion fut concédée aux Hormosiens du continent, à l'époque où, opprimés par les peuples qui venoient d'envahir leur sol, ils transportèrent à Gerun, comme dans un lieu de refuge assuré, et leurs trésors et leur nom (1). Ce que nous dit Niebuhr de cet usage des naturels établis de l'un et de l'autre côté du golfe, qui consistoit à fuir jusque dans les îles pour se soustraire à l'oppression, répand un jour éclatant sur la matière. De pareilles émigrations semblent avoir eu lieu dans tous les âges : quelques-unes, celles, par exemple, qui peuplèrent Keish, Ormuz et Karack, paroissent s'être

(1) Ce fut plus vraisemblablement à l'époque de l'irruption des fils de Tymour, vers l'an 1400. *(N. de l'A.)*

soutenues jusqu'à l'époque où les révolutions du continent vinrent y mettre un terme en changeant la face des choses. D'autres îles ne servoient que de retraite momentanée aux fugitifs, qui les abandonnoient aussi-tôt que l'orage avoit cessé. Keish conserve encore quelque chose de son ancienne splendeur dans les relations de ceux de nos navigateurs anglais qui ont visité cette île : ils nous la décrivent comme très-florissante, bien plantée d'arbres, et offrant des rafraîchissemens de toute espèce aux vaisseaux qui fréquentent cette mer. La latitude de l'île est fixée, par Dalrymple, à 26° 34′ 52″.

Une ligne tirée de Kataia jusqu'au continent, sépare les provinces de Karmanie et de Perse : et ce qui pourroit prouver que cette ligne n'est pas tout-à-fait imaginaire, c'est l'existence d'une colline très-remarquable sur le continent, désignée par nos géographes anglais sous le nom de *Charrack*, laquelle, selon toute apparence, est la limite d'une chaîne de montagnes qui se prolonge dans l'intérieur des terres et forme une limite naturelle. Au pied de Charrack, et presque en face de Keish, étoit la ville de

Siraff, dont l'Edrisi parle comme d'une place très-commerçante de son temps, et qui avoit les mêmes rapports avec Keish que Gomeroon eut par la suite avec Ormuz. Dans le neuvième siècle, Siraff (1) étoit un port considérable. Nous avons tout lieu de penser qu'à cette époque il étoit en la possession des Arabes, et le centre d'un commerce d'Orient qui s'étendoit jusqu'à la Chine. Kataia et Siraff déchurent l'une et l'autre à mesure qu'Ormuz acquit de l'importance, long-temps avant que les Portugais se fussent rendus maîtres de cette île; et quoique Siraff, au rapport de d'Anville, soit aujourd'hui en ruines, Charrack (le Tsjærâk de Niebuhr) existe presque dans

---

(1) Consultez le Voyage de deux Arabes, inséré, d'après Renaudot, dans la Collection de Harris, *vol. I, p. 523.* Les vaisseaux de Siraff alloient à Masqât comme à leur point de départ, c'est-à-dire, que cette côte étoit, dans l'opinion des navigateurs, l'endroit le plus favorable pour profiter de l'avantage des moussons. Alfragani *(Not. ad Gol. p. 116)* nous dit que, de son temps, le commerce de cette ville commençoit à déchoir; mais peut-être est-ce Golius lui-même, et non pas Alfragani. *(N. de l'A.)*

la même position (1), et n'a pas cessé d'être la résidence d'un scheik arabe. Les distances sur cette côte se trouvant aussi défectueuses par l'effet de leur trop grande diminution, qu'elles le sont sur la côte des Ichtyophages par une conséquence de l'exagération dans les mesures, il devient nécessaire d'indiquer positivement l'erreur pour laquelle au surplus il ne faut chercher d'autre excuse que la situation même de Néarque et de la flotte dans l'une et l'autre circonstance. On peut croire que si la détrese où les Macédoniens se virent plongés, fit qu'ils s'exagérèrent beaucoup à eux-mêmes la longueur de leurs premières mesures, l'amélioration de leur sort et la sécurité qu'elle produisit naturellement chez eux, sont les causes par lesquelles il faut expliquer la réduction trop

---

(1) Il y a grande raison de soupçonner que Charrack, Tsjarâk, Sharak, Sarak, est précisément Saraf ou Siraf. *Voyez* une relation de l'intérieur de cette ville et de son commerce, dans Renaudot et Harris. Il y est fait mention de cette circonstance particulière, que les maisons des habitans sont construites avec des os de baleines. *Renaudot*, p. 95, édit. anglaise. (*N. de l'A.*)

forte de ces mêmes mesures sur la côte de Karmanie. En voici le tableau détaillé :

De Badis

Milles anglais d'apr. les stades d'Arrien.		Stades.	Milles marins d'apr. la Carte.
50.......	à Armozon.....	800....	43.
43 $\frac{3}{4}$ } 50..	{ Néoptana.....	700 } ..	69.
6 $\frac{1}{4}$	L'Anamis.....	100	
12 $\frac{1}{2}$......	Oaracta	300....	34.
18 $\frac{3}{4}$......	Oaracta, seconde station...	200....	32.
25.......	Tumbo.......	400....	36.
37 $\frac{1}{2}$......	Sidodone, 600 (supposés)...	....	36.
37 $\frac{1}{2}$......	Tarsia et Kataia.	600....	46.
231 $\frac{1}{4}$.		3100.	296.
Stades supposés à Sidodone..		600.	
		3700.	

Ce nombre de trois mille sept cents stades s'accorde avec le total et de Strabon et d'Arrien ; et la distance supposée à Sidodone, non-seulement produit l'effet de rendre le montant égal de part et d'autre, mais encore correspond avec les mesures des premiers jours. Il y a pourtant ce malheur, que les trois mille sept cents stades en question ne donnent que deux cent trente-un

milles anglais, et qu'en mesurant au compas, nous avons deux cent quatre-vingt-seize milles marins, ou environ trois cent trente-neuf milles anglais : d'où résulte donc contre Arrien une balance ou différence de cent huit milles que cet auteur n'a point expliquée. J'ajoute qu'il ne s'offre aucune compensation à laquelle nous puissions avoir recours ; car la distance omise à Badis ne forme pas un espace de dix milles (1). L'erreur grave gît dans la supputation des distances entre Badis et l'Anamis, ou autour de la côte d'Oaracta. En effet, le calcul de quelques-unes des dernières est assez exact ; et comme Arrien n'a compté que cinquante milles pour la longueur de cette île, lorsqu'elle est réellement d'environ soixante-dix, cette différence, jointe aux autres erreurs qui l'accompagnent, bien qu'elle ne présente pas, à beaucoup près, une juste compensation, peut contribuer toutefois à opérer le rapprochement. Mon intention n'est cependant pas de justifier le stade de d'Anville dans quelques cas particuliers ;

---

(1) En calculant, selon moi, depuis le cap Jask seulement jusqu'au centre de la baie. *(N. de l'A.)*

mais ayant démontré qu'il correspond en général avec l'espace parcouru par la flotte pendant toute la durée du voyage, j'établis ici les faits à mesure qu'ils se présentent. J'aurois pu tirer quelque parti de la mesure au compas (1); et cette mesure, quoique j'en aie fait usage à l'égard de plusieurs stations particulières, j'ai évité de l'employer dans le résumé du total. Ce qu'on peut dire en faveur d'Arrien, c'est que tous les nombres de cet auteur sont des centaines, et qu'il néglige toujours les nombres inférieurs; en quoi je trouve la preuve qu'Arrien parle d'une manière générale, sans s'attacher à la précision rigoureuse de nos géographes modernes, qui divisent l'espace et la durée à une minute ou même à une seconde près.

La côte de Karmanie, ou Kerman, non loin de la mer, est, dans sa plus grande

(1) En mesurant le total, j'ai dû prendre nécessairement d'un point à un autre point ; en mesurant d'une île à une autre île, j'ai compté quelquefois à partir du côté le plus proche de chacune d'elles : d'où il résulte que quelques distances sont exactes en détail, mais qu'elles ne s'accordent point dans le total. *(N. de l'A.)*

étendue, une langue de terre étroite et basse, placée au pied des montagnes (1), d'une extrême aridité, et dévorée par les continuelles ardeurs du soleil. Cette partie de la côte est appelée *le Kermesir:* Niebuhr la compare au *Tehama* de l'Arabie, lequel est un terme pareillement consacré dans cette région pour distinguer le pays qui borde la mer d'avec le pays de montagnes dont se compose l'intérieur des terres. Le Kermesir toutefois ne se borne pas au Kerman; ce nom s'applique à un territoire de la même nature, qui se prolonge beaucoup plus avant vers l'ouest, au travers de la partie maritime de la Perside. Toute cette côte, depuis Gomeroon jusqu'au cap Bardistan, est aujourd'hui, suivant Niebuhr, sous la puissance d'une tribu d'Arabes nommée *Beni-Houle*, laquelle se divise en petites principautés soumises à autant de scheiks, indépendans les uns des autres, et sans cesse affoiblis par les dissentions qui règnent entr'eux. Ces Arabes connoissent peu les bien-

(1) Sanna et le cap Nabon terminent, au bord de la mer, des files de montagnes qui sortent de la chaîne dont l'étendue est parallèle avec la côte. *(N. de l'A.)*

faits de l'agriculture; ils vivent de leur pêche et de leur chasse : aucun objet d'exportation parmi eux, si ce n'est le bois, et les productions que le pays fournit sans avoir été cultivé. Les scheiks (1) dont Niebuhr fait une mention particulière, sont ceux de Seer (2), Mogo, Tsjærack, Nachelo, Nabend, Asloe, Tæhrie, Schilu et Konkoun, toutes places situées sur la côte, dont le territoire ne vaut guère la peine d'être décrit, et dont les habitans vivent principalement de poisson, soit frais, soit conservé, comme nos anciens Ichtyophages. Telle, précisément, Arrien rapporte qu'étoit la ville de Sidodone (3) au temps d'Alexandre; et quoique la décadence du pouvoir des Perses n'eût pas été, dès cette époque, assez continuelle et assez rapide pour que l'empire devînt tout-à-coup la

---

(1) Schiechs, selon l'orthographe de Niebuhr. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* aussi Otter, qui donne l'histoire des démêlés de cette tribu avec Nâdir-Châh, *vol. II, chap. 25.* (N. de l'A.)

(3) *Πολικνίῳ σμικρῷ, καὶ παντών ἀπόρῳ, ὅτι μὴ ὕδατος καί ἰχθύων. P. 353.* (N. de l'A.)

proie des Arabes comme il l'est de nos jours, les mœurs des anciens habitans ressemblent singulièrement à celles des nations qui le peuplent aujourd'hui. Je me persuade même qu'on parviendroit à tracer leur liaison progressive avec les Arabes, en analysant (1) les noms conservés dans nos historiens classiques. Cette partie de la province, appelée *le Moghostan*, vers l'embouchure du golfe, ainsi que l'île de Kismis et celles situées dans son voisinage, retirèrent des avantages inappréciables de l'établissement des Portugais à Ormuz, et prévirent bien la ruine de leur commerce et l'anéantissement total de leur prospérité dans les préparatifs que faisoit Abbas pour le siége : aussi le mécontentement et le désespoir des habitans se manifestèrent-ils à tel point, qu'ils encoururent autant l'animadversion soupçonneuse de leur souverain, que les Portugais s'étoient attiré sa haine. Les suites ont bien prouvé toute la justesse de leur

---

(1) Bruce a appliqué avec beaucoup de succès cette analyse à quelques-uns des noms de Ptolémée dans la Mer Rouge: *Orneon*, *Portus Albus*, &c. *Voyez* le premier volume de cet écrivain. (*N. de l'A.*)

raisonnement sur les projets d'Abbas. En effet, l'agriculture est perdue lorsque le commerce languit ou devient nul; et les manufactures déchoient rapidement partout où elles ne trouvent plus de protection. Avant la prise d'Ormuz, les Anglais y chargeoient de la soie, tant écrue que manufacturée : ils n'y prennent plus aujourd'hui que du sel, du soufre, de la laine du Kerman, et du cuivre (1), toutes denrées et marchandises du pays, mais brutes et non travaillées. La nature de ce pays, depuis Gomeroon jusqu'à Lar, capitale du Laristan, qui est le district voisin du Moghostan, ne sauroit être décrite avec plus de détails et d'exactitude qu'elle l'a été par Pietro della Valle (2). Ce voyageur insiste particulièrement sur le manque absolu de pluies; circonstance tout-à-fait semblable à celle que nous avons remarquée dans notre examen de la côte de Mekran (3): il ajoute

---

(1) *Voyez* le Journal de l'Houghton, vaisseau de la compagnie des Indes, 1755. *(N. de l'A.)*

(2) Tome V de ses Voyages, *sub fine.* (N. de l'A.)

(3) La correspondance des détails donnés par les

qu'à Lar même, où il n'y a pas un ruisseau, pas une source, plusieurs années de suite s'écoulent sans qu'il pleuve. Je soupçonne que Lar se termine à l'ouest sur la côte près de Kataia, comme l'ancienne limite de la Karmanie, ou peut-être à Sanás; mais je ne suis fondé sur aucune autorité pour déterminer ce point avec quelque précision. L'un et l'autre de ces deux districts sont évidemment compris dans le Kerman, et bornés (je le conjecture du moins) à l'étendue de pays située au bas des montagnes.

Et Ptolémée et Marcien fixent les limites de la Karmanie à la rivière Bagrada; mais comme ils ne s'accordent point avec Arrien lorsqu'ils portent la limite orientale jusqu'à Mosarna, et que la position de cette rivière sur la frontière occidentale n'est pas déterminée d'une manière bien précise par les

---

voyageurs modernes avec ceux que nous ont transmis les auteurs anciens, est vraiment digne de notre attention. Strabon dit qu'il ne pleut jamais dans Mekran, au bas des montagnes: le lieutenant Porter écrit qu'à l'époque où il fut à Churbar, on n'y avoit pas vu tomber d'eau depuis six ans. *(N. de l'A.)*

géographes modernes, ce sera pour le lecteur au moins un objet de curiosité, si ce n'est pas la matière d'une étude essentielle, que d'examiner la liste des rivières de Ptolémée, et de tenter d'obtenir quelques éclaircissemens de l'ordre même dans lequel il les a placées. Nous n'en découvrons point une seule sur le continent à l'opposite de Keish ou Kataia dans aucune de nos cartes anglaises; et ceci prouve que la limite assignée par Arrien et par Ptolémée n'est pas la même. En cherchant donc à l'ouest, nous trouvons un point remarquable au cap Nabon (1), et une rivière qui se décharge dans le golfe tout près de ce cap. C'est en cet endroit que je fixe le Bagrada de Ptolémée; et en comptant depuis l'Anamis jusqu'à ce fleuve, je parviens à découvrir cinq rivières (si même il n'y en a pas un plus grand nombre) sur les sept du géographe ancien.

---

(1) La rivière de Nabon est très-considérable, et conséquemment plus propre à former une limite. Je dois cette observation à M. Jones.

(N. de l'A.)

Marcien.	*Ptolémée.*	*Arrien.*	*Noms modernes.*
1. Saganus	Andanis	Anamis.	Mina.
2. Addanius (1) . .	Saganus.	. . . . . .	Bender-Ser ?
3. Akhiadama, l'île d'Agédana . .	Akhidana.		Nagana-Guda (2) ?
4. Korius.	Karius	. . . .	Rud-Shiur.
5. Kathrapus . . .	Atapus, Araps.	. . . .	Sarass.
6. Dora	Dara.	. . . .	Dara-bin.
7. Bagrada	Bagrada	. . . .	Nabon.

1. Le Saganus de Marcien est évidemment transposé, ce qui justifie la liberté que j'ai prise plus haut à l'égard de cet auteur; je veux dire, celle de rectifier ses transpositions, et de les ramener à l'ordre établi par Arrien : car dans cette circonstance, Marcien (bien qu'il soit d'ordinaire le copiste reconnu de Ptolémée) s'écarte pourtant de son original. Ainsi je prends son Addanius pour l'Andanis de Ptolémée, l'Anamis d'Arrien, et la rivière de Mina ou l'Ibrahemi de nos cartes modernes.

---

(1) Tuanes, suivant le manuscrit. *(N. de l'A.)*

(2) L'auteur interroge ici, ou le lecteur instruit, ou les savans familiarisés avec la connoissance des langues orientales, et leur demande si le Bender-Ser et le Nagana-Guda modernes ne seroient pas l'Addanius, le Saganus, l'Akhiadama et l'Akhidana de Ptolémée et de Marcien. *(N. du T.)*

2. 3. Le Saganus (1) vient donc ensuite, selon l'ordre de Ptolémée ; et soit à cette rivière, soit à l'Achindana, qui se présente immédiatement ensuite, je place le fleuve qui arrive à la mer tout près de Gomeroon à Bender-Ser. Je ne puis trouver deux rivières (2) ni même deux torrens en cet endroit sur aucune carte : mais dans l'esquisse manuscrite que Ressende (3) a tracée de la côte, je distingue deux fleuves, l'un vis-à-vis d'Ormuz, et un second plus au midi. Ces fleuves peuvent être les deux de Ptolémée, mais plus vraisemblablement le Bender-Ser, et l'Ibrahemi dont Ressende fait mention dans une autre partie de son ouvrage, sous le nom d'*Obremi.* D'Anville indique dans cette position une rivière qu'il appelle *Nagana-Guda*, et qui offre une ressemblance, assez légère il est vrai, avec le Saganus et l'Akhiadama ou Akhidana; ou bien peut-être l'un et l'autre ont-ils quelque

---

(1) *Saganos*, Pline, *liv. VI*, 25. (N. de l'A.)

(2) Pietro della Valle traversa un petit ruisseau dans sa route de Mina à Rud-Shiour. *Voyez* le cinquième volume de ses Voyages, *page* 419. (N. de l'A.)

(3) Mus. Brit. *(N. de l'A.)*

rapport avec l'Agedana de Marcien, que ce géographe nous donne pour une île. Il ne seroit pas impossible, puisque Marcien ne parle d'aucune place qui corresponde à Ormuz, que son A-gedana fût l'O-gerana d'Arrien, le Gerun, qui a subi, par corruption, des variations si nombreuses; et si je ne me trompe point dans cette conjecture, l'Akhiadama du même Marcien, et l'Akhidana de Ptolémée, sont la rivière correspondante sur le continent en face d'Ormuz, à l'endroit où d'Anville a marqué son fleuve. Par le moyen de cette supposition, nous retrouvons au moins une rivière sur les deux.

4. Dans Karius (1), ou Korius, nous appercevons une ressemblance avec le Rud-Schiour de nos cartes modernes. Un fleuve de quelque importance, en ce que son cours est d'une plus longue étendue que celui des autres, forme la limite qui sépare le Laristan du Moghostan, et vient se jeter dans le canal de Kismis, non loin de Kunk ou Kongo, ville qui, à raison de la salubrité de l'air qu'on y respire et de la bonté du cli-

---

(1) Le *Corius* de Pomponius Méla. *(N. de l'A.)*

mat, auroit beaucoup mieux convenu que Gomeroon pour devenir un entrepôt de commerce, si elle n'eût pas été située dans les détroits. Chiour, Kiour, ou Schiur (1), signifie *sel;* et Rud-Chiur, *la rivière salée.* Si donc nous observons que les Grecs, dans leur langue, n'avoient point de son qui ressemblât à *sch* (2), nous n'hésiterons pas à reconnoître que le nom par lequel ils pou-

---

(1) Schiour, Chiour et Kiour, sont des termes qui entrent dans la composition d'un grand nombre de noms de rivières ou de fleuves, par la raison qu'il y a beaucoup de rivières salées dans la Perse, la Karmanie et le Mekran.

Otter place un Roud-Guird sur sa route de Hamadan à Ispahan, *vol. I, page 192;* et Guird, dit-il, signifie *environs.* Guird est peut-être là pour Kiour; mais, si je ne me trompe à cet égard, Guird, entendu comme répondant au mot *environs*, vient de Gerd, Gherd ou Certa, et signifie une ville, et non un fleuve. Quoi qu'il en soit, le lieu où fut Otter, étoit appelé Guerdge, *la ville;* et, d'après cela, Roud-Guird n'est autre chose que *la rivière de la ville.* (N. de l'A.)

(2) Pietro della Valle, Italien de naissance, a suivi naturellement la prononciation italienne en écrivant *Chiur* de cette manière; et le mot répond ainsi à *Kiur* en anglais. *(N. de l'A.)*

voient approcher le plus du nom oriental de la rivière dont il s'agit, étoit Koor-ius ou Kor-ius; et cette considération, jointe à l'ordre local dans lequel la rivière Salée se trouve placée, paroît ne devoir laisser aucun doute sur l'identité que je cherche à établir. Si le lecteur avoit besoin de quelque autre autorité pour être confirmé dans cette opinion, je lui dirois que Pline (1) désigne la rivière en question sous le nom même de *Salsos* (2).

5. Kathraps, Kathrapus ou Kathrapis, correspond à l'Araps ou Arapis de Ptolémée : mais comme aucun fleuve de la géographie moderne n'offre de rapports avec celui-là, la mention que j'en fais ici servira seulement à justifier la liberté que nous

---

(1) *Lib. VI, cap. 25.* Cet écrivain intervertit l'ordre. *Voyez* Saumaise, *Exercit. Plin. 1181.* (N. de l'A.)

(2) D'Anville transporte ce nom de *Salsos* jusqu'au Sitacus; mais si nous faisons réflexion que l'épithète est jointe aux noms d'autres rivières placées évidemment dans la Karmanie, et à la partie orientale du golfe, nous ne verrons pas pourquoi on la transporteroit jusque dans la Perside, et aussi loin du côté de l'ouest. Consultez le Mém. de d'Anville, *p. 159.* (N. de l'A.)

avons déjà pu et que nous pourrons prendre encore à l'égard des noms; ou bien si le Kathraps se retrouve dans quelque rivière indiquée par les auteurs modernes, c'est peut-être dans un torrent qui descend du mont Sannass ou Saráss ; et Saraps ne seroit pas une plus grande variation d'Araps que le Kathraps de Marcien.

5. Dora (1) ou Dara présente une conformité de son avec le Dara-bin ou Derra-bin de nos cartes modernes, qui est placé presque vis-à-vis des îles Busheab (2) et de Schitwar. C'est ici, je dois l'avouer, que je cherchois la position du Bagrada de Ptolémée, comme avoisinant le plus le Kataia d'Arrien : mais, la ressemblance me détermine à fixer Dara à Dara-bin ; et si mes conjectures sont justes, le nom de Bagrada doit être transporté jusqu'au fleuve que nous trouvons immédiatement après, à l'ouest, et qui est au cap Nabon. Le Dara-bin est dans les environs du mont Okhus d'Arrien, et offrit à la flotte un mouillage

---

(1) Le Daras de Pline, *ibid.* (N. de l'A.)

(2) *Voyez* les cartes de M'Cluer, de Harvey, de d'Après, &c. *(N. de l'A.)*

commode et sûr, vraisemblablement à son embouchure. Cette montagne s'étend le long de la côte depuis le Darabin jusqu'au cap Nabon, et reçoit de Niebuhr (1) le nom de *Dahhr-Asbân:* ainsi Dahhr est aussi évidemment le Dara de Ptolémée, que Dahhr-Asbân est le Darabin des modernes.

7. Je place Bagrada (2) au cap Nabon ou Nabond, d'après les raisons déjà expliquées plus haut: et si je ne trouve pas de nom moderne qui corresponde à celui de ce fleuve, il faut considérer que les navigateurs ne nous donnent pas les noms naturels des rivières qui se jettent dans le golfe, mais qu'ils se contentent de les désigner par ceux des lieux où ils ont débarqué. La rivière de Basra est connue de tous les ma-

---

(1) Et de Capper, qui a suivi l'orthographe de Niebuhr. (*N. de l'A.*)

(2) D'Anville veut que le Bagrada soit l'Agradat de Strabon dans la Cœlé-Perside; mais le mot grec *κόιλη* signifie le pays situé entre les montagnes, et non sur la côte maritime. Par le nom de Dara, qui précède, et que je considère comme établi jusqu'à la démonstration d'après son rapport avec Dahhr-Asbân, je suis complétement persuadé que Nabon est le Bagrada. *Voyez* le Mémoire de d'Anville, *p. 159*. (N. de l'A.)

rins ordinaires : quant au nom de Schat-el-Arab, nous ne devons le chercher que sur la carte du géographe, ou d'un navigateur instruit.

Cette digression sur les rivières de la Karmanie ne doit pas être envisagée par le lecteur comme étrangère à l'ouvrage qu'il a maintenant entre les mains : car un des grands objets que je m'y suis proposés, a été de faire concorder entr'elles la géographie ancienne et la géographie moderne; et si le résultat de mes recherches produit l'effet de rendre manifeste à tous les yeux l'exactitude des mesures de Ptolémée sur cette côte, j'aurai la satisfaction de voir l'illustre auteur ancien dédommagé ainsi du reproche d'erreur qu'il a encouru relativement aux îles, dont une distribution meilleure et plus juste avoit été l'objet des vœux des géographes jusque dans le siècle dernier. Aujourd'hui l'ordre de position de chacune d'elles est établi avec une précision rigoureuse; et le monde savant doit ce bienfait au zèle infatigable des navigateurs anglais, et sur-tout du lieutenant M'Cluer (1).

---

(1) *Voyez* plus bas l'article où il est parlé de l'Inderabie. *(N. de l'A.)*

Je terminerai ces détails sur la Karmanie, en remarquant que les peuples qui l'habitèrent, eurent, au rapport d'Arrien, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes coutumes enfin que leurs voisins de la Perside, et que la manière d'armer et de former les troupes qu'ils fournissoient pour le service de l'empire leur étoit commune avec eux. Les Perses de nos jours considèrent les successeurs des Karmaniens comme une nation douée d'une grande finesse et d'une étonnante subtilité d'esprit, mais aussi comme très-encline à la rebellion. Leur province fut la dernière retraite que trouvèrent dans l'intérieur de l'empire les anciens Parsis ou adorateurs du feu. Cette caste malheureuse, connue sous le nom de *Guèbres*, Abbas tenta de l'exterminer, à l'époque où les restes en étoient dispersés sur la surface de l'Inde. Une nombreuse tribu de ces mêmes Guèbres est établie aujourd'hui à Bombay, où leur occupation consiste à bâtir ces vaisseaux fameux dont la construction et la solidité prouvent combien des hommes aussi industrieux auroient pu se rendre utiles à leur pays : mais depuis que le monde existe, aucun

gouvernement n'a gagné à la persécution.

LA PERSIDE, OU PROVINCE DE PERSE.

II. En accompagnant la flotte depuis son entrée dans le golfe, ce n'a pas été pour moi une tâche exempte de difficultés ni d'embarras, que de déterminer avec quelque précision chacune des stations où elle vint jeter l'ancre. Les secours dont j'ai eu besoin pour y parvenir, je les ai dus à d'Anville, ainsi qu'à nos géographes anglais, dans les cartes desquels j'ai reconnu une exactitude parfaite, à mesure que le but de mes recherches m'en rendoit l'examen nécessaire. Je ressens quelque plaisir à déclarer que, plus ces cartes sont correctes, mieux et plus clairement la correspondance du journal avec l'état actuel de la côte se trouve établie. Nous allons entrer présentement dans la province de Perse; et bien que je ne puisse promettre au lecteur des lumières aussi satisfaisantes sur quelques stations d'une médiocre importance, je ne crains pas de lui dire que la description de la côte est d'une fidélité irréprochable, et que la position des ports principaux a été

indiquée par le journal avec une précision égale à celle de nos géographes. La station à laquelle nous arrivons immédiatement avec la flotte, va offrir une preuve singulièrement frappante de cette assertion.

Après avoir quitté Kataia, on parcourut un espace de vingt-cinq milles, au bout duquel la flotte atteignit Ila, bon mouillage sur la côte, couvert par l'île de Kaikandros. Le nom que M[c] Cluer donne à un lieu qui répond à ce port, est *Gillam* (1); et si de Gillam nous ôtons la lettre initiale, qui tient la place d'une aspirée, nous aurons Illam, qui ressemble assez à Illa, ou Ila. Maintenant, je ne doute pas que, si l'on parvenoit à découvrir l'antiquité de Gillam, l'identité des deux noms ne fût prouvée d'une manière complète. Dans Kaik-*Andros*, nous pouvons reconnoître pareillement le nom moderne d'*Andarvia*, qui est une des mille dénominations données à une

Port d'Ila.
Ile de Kaikandros.
6 janvier.
97[e] jour.

---

(1) C'est le même que le Gella du lieutenant Cant, qui approche beaucoup plus d'Illa ou Ila; mais le Gella de ce navigateur est mal placé. *Illa* devient Hilla et Gilla, comme *Han*, Khan, Cawn; *Hendoo*, Gendoo. *(N. de l'A.)*

île située dans cette position, et que nous trouvons appelée Inderabia (1) par M'Cluer; Inderabi (1), par Niebuhr; Angarvia, Indernea et Indernore, sur les cartes d'autres géographes: et si nous faisons réflexion que les Grecs n'ont point de *sh*, peut-être inclinerons-nous à soupçonner que le Kaik-Andros de Néarque est l'équivalent de Keish (2) -Andarvia (3), surnom que cette

---

(1) Anderipe, Indernea, Hinderabi, &c. C'est peut-être aussi le Lameth de l'Edrisi; car cet auteur parle de Siraf, et de Tsafac, c'est-à-dire, Tsjarack, comme étant dans le voisinage. *Voyez* l'Edrisi, *p. 120*. (N. de l'A.)

(2) Otter *(vol. II, p. 213)* parle aussi de Kili-Kiavus; mais c'est un pays fabuleux.

Après avoir fait cette conjecture, je trouvai dans Golius, que Caicavus est *Divus Cavus*, lequel se procura de l'eau et du miel dans cette île ou *keish*. Voyez, *page 117*, Gol. *Not. ad Alfrag.* (N. de l'A.)

(3) Une observation que j'ai faite en lisant Golius *(page 117)*, m'a confirmé davantage encore dans mon opinion. J'ai remarqué dans cet auteur, dont je dois l'intelligence aux lumières et au zèle bienveillant de mon ami le docteur Russell, que *Keis* est un nom propre d'homme, et que les Arabes (peut-être en recourant, comme les Grecs, à des origines fabuleuses) font dériver leur nom d'île [*keis*] de *Keis ebn*

île pouvoit avoir tiré, soit de sa proximité, soit de sa dépendance de Keish. Depuis la pointe orientale de Keish jusqu'à Andarvia, dit d'Anville, il y a près de six lieues. Le géographe français considère (1) la pointe orientale comme un lieu où la flotte a pu venir mouiller; et ce, pour avoir une distance qui approche des vingt-cinq milles d'Arrien. Mais le même d'Anville eût été bien plus satisfait de reconnoître, par un coup d'œil jeté sur la seconde carte du lieutenant McCluer, que ce navigateur a étendu la distance de douze jusqu'à vingt milles géographiques entre Keish et Inderabia: et

---

Amurat, Keis, fils d'Amurat. D'après cela, le terme *keis* pourroit être regardé pareillement comme un accessoire nécessaire du nom *Andarvia*. Ce nom, que nous trouvons écrit de tant de manières, approche beaucoup plus du grec dans le portugais, *Anderoya*. Telle est son orthographe dans Ressende. *(N. de l'A.)*

(1) Cette licence doit être excusée par le lecteur, toutes les fois qu'elle peut produire un rapport, une coïncidence de noms. Je n'hésite point à me la permettre lorsque l'occasion s'en présente, par la raison que le point de mouillage de la flotte dans plusieurs îles n'est jamais déterminé avec certitude par le journal. *(N. de l'A.)*

vingt milles géographiques donnant plus de vingt-trois milles d'Angleterre (1), il en résulte que ce nombre concorde assez exactement avec le calcul d'Arrien. Mr Cluer écrit en propres termes à Dalrymple (2): « J'ai changé un peu la position d'Inderabia, par la raison que je l'ai jugée trop rapprochée de Kenn (3) ». De cette déclaration précise de Mr Cluer, nous pouvons conclure, non sans quelque satisfaction, que, plus la carte moderne est correcte, mieux elle s'accorde avec les mesures d'Arrien. Le géographe anglais nous a rendu un autre service en plaçant cette île beaucoup plus dans le voisinage du continent qu'elle ne paroît y être sur la plupart des autres cartes. En effet, une semblable situation est conforme aux données d'Arrien, qui nous décrit l'île comme couvrant la rade, et ren-

(1) Cette distance est prise des deux points extrêmes les plus rapprochés, de manière qu'en admettant un mouillage dans Kenn, vous pouvez avoir vingt-cinq milles de calcul exact. *(N. de l'A.)*

(2) *Page 13*, Préface de la Collection de Dalrymple. *(N. de l'A.)*

(3) *Keish*, écrit *Kenn* sur plusieurs cartes, mais toujours improprement à mon avis. *(N. de l'A.)*

dant le mouillage avantageux et sûr. Inderabia, au rapport du lieutenant Cant (1), est une île basse, inhabitée, mais où les navigateurs peuvent se procurer de l'eau douce. « Le passage, dit-il, entre cette île et le continent, a un mille environ de largeur; l'eau est profonde de sept à quinze brasses dans les endroits les plus voisins de l'île ». Inderabia gît par 26° 49′ 37″ de moyenne latitude.

De Kaikandros à une seconde île, aucune distance ne nous est donnée; et le journal compte deux milles et demi seulement jusqu'à un mouillage sur la côte : puis de ce mouillage jusqu'à un port situé sous une montagne nommée *Okhus*, nous ne voyons aucune mesure déterminée. D'Anville se plaint de ce qu'on a assigné une position inexacte à l'île; mais il lit dans les anciennes cartes des navigateurs ou géographes portugais, *Ilha de l'Ara* ou *Lara*, et je la trouve désignée sous le même nom par Ressende et par Thévenot (2). Nous avons, MONTAGNE OKHUS. UNE ÎLE. UN PORT. 7 janvier. 98e jour.

(1) *Page 44.* (N. de l'A.)

(2) Ce voyageur vit les deux îles à une certaine distance; de-là vient qu'il les a confondues en une

quoi qu'il en soit, deux îles placées avec exactitude sur la seconde carte de Mc Cluer, laquelle s'accorde mieux que la première du même géographe avec les distances établies par Arrien; et c'est d'après la position de ces îles que nous devons déterminer la route de la flotte. En prenant donc une mesure proportionnée à l'exactitude qui caractérise le journal depuis quelques jours, je suppose, à partir du centre de l'Inderabie jusqu'au mont Okhus, environ trois cents à trois cent cinquante stades, c'est-à-dire, de dix-huit à vingt-un milles, et je renferme en un seul jour toute la navigation de cet espace. Les deux îles sont appelées Schitwar (1) et Busheab. Le nom de la seconde est écrit Schech-Schaiib par Niebuhr, ce qui répond à Abu-Schaiib, ou Bu-Sheab;

---

seule. C'est ainsi que le lieutenant M' Cluer nous dit que les arbres dont Schitwar est planté, semblent être dans Busheab. L'île en question se trouve à soixante-dix lieues de Karak, au rapport de Thévenot, partie II de ses Voyages, *page 173*. Le même auteur dit encore qu'elle est située fort près de la côte, et qu'elle offre un passage intérieur. C'est peut-être l'Araka de Ptolémée. *(N. de l'A.)*

(1) J. Capper écrit ce nom, *Shudwan*. (N. de l'A.)

car Schech signifie *ancien*, et Abu *père*; l'un et l'autre mot sont des termes de respect, comme nos mots *seigneur* ou *sire*, en Europe. Schitwar, la plus petite des deux îles, et celle qui se trouve placée directement sur la route de la flotte, est l'île dont Arrien a entendu nous parler, qu'il déclare être habitée, et par des hommes qui faisoient leur occupation principale de la pêche des perles. Cette dernière circonstance n'est pas indigne de remarque. Différens voyageurs (1), en effet, nous apprennent que jadis on recueilloit des perles à Karak, et en d'autres endroits de la partie orientale du golfe, de même que sur la côte fameuse de Bahrein. Si donc je forme une conjecture juste en prenant Schitwar pour l'île à laquelle Arrien ne donne point de nom, le reste de la navigation de cette journée sera clairement établi; car les quarante stades que compte l'auteur grec pour la traversée depuis ce point jusqu'au continent, égalent à-peu-près la largeur du canal entre Schitwar et la pointe orientale de la rivière Darabin, où je présume qu'est le premier

---

(1) Thévenot, *ibid.* (N. de l'A.)

mouillage. Quant au second, j'imagine qu'il ne fallut, pour y arriver, que traverser la rivière jusqu'à la pointe occidentale, ou bien jusqu'à quelque baie commode qui joignît à cette même pointe. Voilà le motif apparent pour lequel il n'est fait mention ici d'aucune distance, tandis qu'il y a omission dans la mesure entre Inderabia et Schitwar. M[r] Cluer indique un mouillage dans une baie, et une ville appelée Schitwar (1), précisément à l'ouest de l'embouchure. C'est-là (2) que je fixe le stationnement de la flotte; là nous pouvons trouver une montagne correspondante à l'Okhus. Quant à cette circonstance particulière de la conformité du nom de la ville située sur le continent avec celui de l'île, il faut dire qu'elle est la même que celle dont nous avons eu occasion de faire la remarque, au sujet d'Ormuz; et, selon toute apparence,

---

(1) Chetvar. *(N. de l'A.)*

(2) Sur la carte de Harvey, la pointe de Schitwar est placée à l'est de la rivière; mais nous y découvrons une petite ville à l'endroit où M[r] Cluer a marqué son Schitwar ou Chetwar. *C. de Harv. 1778.* (N. de l'A.)

nous devons en chercher l'origine dans l'usage rapporté par Niebuhr, et dont j'ai déjà entretenu le lecteur, je veux dire l'émigration des naturels de la côte dans les îles de leur voisinage, toutes les fois que l'oppression les forçoit à fuir : d'où il résultoit qu'une île recevoit le nom d'une ville quelconque du continent. Voilà le second exemple que nous avons de cet usage; il s'en rencontrera deux autres encore, et même un troisième, qu'il ne sera possible d'expliquer qu'en admettant les mêmes causes.

Le mont Okhus (1) n'est rien autre chose qu'une élévation par laquelle se termine une partie de côte montagneuse qui embrasse dans son étendue tout l'espace depuis le cap Nabon jusqu'à la rivière Darabin, nommée Dahhr-Asbân par Niebuhr, comme je l'ai déjà observé, et marquée distinctement sur la première carte de Mc Cluer. Il ne m'a pas été possible de découvrir, ni d'indiquer par conséquent, le point de liai-

---

(1) *Voyez* la première édition de la carte de Mc Cluer, deux cartes de Claude Russel, Kæmpfer, Van-Keulen, d'Apres (1776), et Harvey (1778). *(N. de l'A.)*

son de cette branche prolongée dans l'intérieur des terres avec la grande chaîne qui s'étend dans une ligne parallèle à la côte : mais l'existence de ce point de réunion est un fait dont il ne me semble guère possible de douter ; car les deux rivières Darabin et Nabon, placées à l'une et à l'autre extrémité, doivent être produites par cette montagne, qui, distribuant ses eaux des deux côtés, forme deux fleuves plus considérables (en apparence du moins) que les torrens qui roulent à l'ouest. Dahhr-Asbân nous offre le Darabin de nos cartes (1), et le Dara de Ptolémée, que ce géographe marque, il est vrai, par le 28e degré 40 minutes de latitude : mais comme le même auteur a donné au golfe une direction plus septentrionale qu'il ne l'a réellement, ce point devient facile à expliquer.

A l'embouchure de cette rivière, et du côté ouest, je fixe maintenant la station sous le mont Okhus (2) ; et je dois observer que

---

(1) *Voyez* Niebuhr, *vol. II*, *p. 192*, édit. française. (*N. de l'A.*)

(2) Okhus est le nom d'une rivière qui se jette dans l'Oxus ; et ce nom, je n'en fais aucun doute, renferme

la seconde carte de M'Cluer, ou, si l'on veut, sa carte corrigée, présente plus qu'aucune des autres, et même que celle insérée dans mon ouvrage, une correspondance exacte avec plusieurs circonstances rapportées par Arrien.

Des deux îles, Schitwar est celle qui se trouve le plus près de la côte au sud-est de Busheab. Ni le lieutenant Cant, ni M'Cluer, n'ont franchi le passage entre Schitwar et le continent; mais l'un et l'autre déclarent, sur la foi de leurs pilotes, et d'après les renseignemens qu'ils tenoient d'eux, que ce passage est facile et dégagé d'obstacles, aussi bien que l'autre entre cette île et Busheab, lequel a moins d'un mille de largeur. Busheab est la plus grande des îles du golfe, si l'on en excepte Kismis (1); elle est basse de même que Schitwar, mais adossée à une partie de pays montagneux. Elle paroît bien plantée d'arbres, et peuplée d'un assez grand nombre d'habitans; elle a quatre lieues de

---

quelque rapport ou allusion à une rivière qui coule en cet endroit. *Voyez* Saumaise, *Exerc. Plin.* p. 216. (N. de l'A.)

(1) Et Bahrein, selon mes conjectures. *(N. de l'A.)*

long, quatre ou cinq milles de large, et gît par 27° 1′ 30″. L'île Schitwar passe pour être toujours plus productive en fruits ; circonstance qui nous explique suffisamment pourquoi Néarque y rencontra des habitans, et peut-être aussi la raison pour laquelle une pêche des perles étoit établie dans le voisinage. Le peu de largeur du passage, auquel Arrien donne moins de trois milles, me détermine à suivre l'opinion de Mc Cluer de préférence à toute autre ; et comme ce navigateur (1) diminue la distance marquée communément entre Busheab et le continent, nous sommes très-fondés à croire qu'il approche de la vérité dans la position qu'il assigne à l'île Schitwar, quoiqu'il n'ait pas traversé lui-même le passage.

Niebuhr place Nachelo, qui est le lieu de la résidence d'un scheik, dans la rivière Darabin ; et si j'eusse découvert la moindre ressemblance entre ce nom (2) et celui d'Okhus, j'aurois cherché là une station pour la

(1) *Voyez* son Mémoire, *p. 20.* (N. de l'A.)

(2) A moins qu'on ne suppose qu'Okhus s'est formé ainsi de Nachelo : N' *okhe*-lo. *(N. de l'A.)*

flotte : mais, dans la position adoptée, il ne peut y avoir d'erreur bien grave par rapport au Journal, si ce n'est qu'il conviendroit d'ajouter quelque chose à la distance établie par Arrien entre le Darabin et le cap Nabon, attendu que le calcul de cet auteur offre maintenant un peu d'excédant.

APOSTANI, ou APOSTANA. 8 janvier. 99e jour, [jour supp.]

D'Okhus à Apostani, la flotte parcourut une route de vingt-huit milles, ce qui porte le mouillage à plus de moitié chemin du Darabin au cap Nabon. Ici nous devons trouver une rade, par la raison que plusieurs vaisseaux furent vus à l'ancre. Néarque apprit aussi qu'il y avoit un village à la distance de près de quatre milles en montant le pays. Il ne s'est pas présenté encore à nous un objet de recherche qui laisse moins que celui-là l'espérance de quelque succès : car, d'un côté, le pays montagneux dont la côte est surmontée, ne permet guère de penser que la position d'un village ait pu y être assise ; de l'autre, la nature même de la côte n'offre aucunement la possibilité d'un abri commode pour des vaisseaux. D'Anville, je ne sais sur quelle autorité fondée, trouve au pied de la montagne une baie nommée *Estornadi ;* et faute de bonnes cartes, il ne

marque de rivière ni à Darabin ni au cap Nabon. Cet auteur place Asselo (1) et Apostanos (2) dans le même endroit; en quoi il manque évidemment d'exactitude, car Asselo ou Aslo (3) est marqué, par tous les meilleurs géographes, au nord-ouest de Nabon, tandis qu'Apostani est incontestablement à vingt-cinq milles vers l'est. Mais avant de pouvoir déterminer une situation, il nous faut fixer celle d'une ville appelée *Chewra*, *Chetow* ou *Sherouw*, qui reçoit une infinité de positions diverses depuis l'est du Darabin, presque jusqu'au cap Nabon.

La ressemblance de ces noms, de quelque manière qu'ils soient écrits, donneroit à conjecturer qu'ils se rapportent tous au même lieu : mais Sherouw ou Sherouve, placé sur les cartes des navigateurs hollandais vers l'est du Darabin, est le Shirav ou

---

(1) N'auroit-il pas confondu Asselo avec l'Assetow de nos cartes modernes? (*N. de l'A.*)

(2) C'est ainsi que d'Anville écrit ce nom, de même que celui de l'Anamis, *Anamin*; d'Ila, *Ilan*, &c., d'après les auteurs latins, qu'il a suivis. (*N. de l'A.*)

(3) *Voyez* Niebuhr. Mr Cluer écrit *Astola*, comme le nom de l'île située sur la côte de Guadel. (*N. de l'A.*)

Siraf des géographes orientaux, à l'opposite de Keish ; et c'étoit anciennement une place très-commerçante. Chetow est le lieu dont parle M[r] Cluer sous le nom de Chetwar, et se rapporte, je n'en fais aucun doute, à l'île de Schitwar : il est placé par le géographe anglais, avec un mouillage, précisément à l'ouest du Darabin. La même position est donnée à Assetow sur la carte du lieutenant Harvey (1778) (1) ; et As-setow n'est que Setowar et Chetwar sous une autre forme. Cette même carte, qui indique ici un village, en marque un second sans nom, à moitié chemin entre le Darabin et le cap Nabon ; et ce second mouillage est le lieu appelé *Shevoo* par le capitaine Simmons (2). « Environ à moitié chemin de cet endroit [le Darabin] au cap Nabon, est situé Sevoo (3), où l'on peut se procurer d'excel-

---

(1) Sur cette carte, Dalrymple compare Harvey avec le lieutenant Cant et Claude Russell. *(N. de l'A.)*

(2) Ives, *page 205*, parle de Shewee avant Nabon, comme d'une petite ville habitée par des pêcheurs. La relation de cet auteur est quelquefois obscure. *(N. de l'A.)*

(3) *Voyez* la préface de Dalrymple, *p. 13*, à la note. *(N. de l'A.)*

lente eau ». Telles sont les propres expressions de ce navigateur; et ici, à moins que le nom de Shevoo (1) ne soit mal appliqué, nous obtenons une situation de Harvey, et un nom du capitaine Simmons. La position de ce village, sous quelque dénomination qu'on le désigne, correspond à celle de l'Apostani d'Arrien; et la facilité de s'y approvisionner de bonne eau, nous explique assez pourquoi les vaisseaux du pays fréquentoient ces parages du temps de Néarque, et pourquoi ils les fréquentent encore aujourd'hui. La distance générale du mont Okhus au cap Nabon, établie par le journal, est de cinquante-trois milles, divisés en deux routes, l'une de quatre cent cinquante (2), l'autre de quatre cents stades, et s'accorde, à trois milles près, avec la carte corrigée du lieutenant Mc Cluer. Nous ne sommes donc point exposés à commettre

---

(1) La raison pour supposer que le nom de Shevoo peut être mal appliqué, est sa ressemblance avec Sherouw et Chetow, à Sherouw au-dessous de Darabin. Voici ce qu'écrit Van-Keulen : *Hier is water van kuysen ;* dans des creux ou fontaines. *(N. de l'A.)*

(2) Vingt-huit et vingt-cinq milles. *(N. de l'A.)*

d'erreur qui affecte gravement la série des distances, en plaçant Apostani d'après la mesure donnée, ou bien en l'identifiant avec le Shevoo du capitaine Simmons : le nom lui-même se présente sous une forme grecque; mais, très-certainement, il n'est point un nom grec. Rien ne nous empêche donc de supposer que ce pourroit être Abu-Stan (1), comme Abu-Schaib, Abu-Shâhhr, et autres composés semblables, qui ne sont point rares sur la côte; à moins que nous ne préférions adopter une corruption du nom, justifiée par la localité même, et faire dériver Apostani d'Asbân. J'inclinerois, quant à moi, à suivre cette dernière opinion; et si elle obtenoit en définitif l'approbation des orientalistes que j'aurai pour lecteurs, nous devrons reconnoître alors dans Niebuhr un mérite important, celui d'avoir le premier donné le nom de cette chaîne de montagnes, et résolu ainsi trois problêmes à la fois; le Dara de Ptolémée, le Darabin de la géographie moderne, et l'Apostani d'Arrien, tous dérivés de Dahhr-Asbân (2).

---

(1) *Le pays du Scheik.* Abu et Sheck sont équivalens dans Abu-Schaib, Schech-Schaib. *(N. de l'A.)*

(2) Aux éclaircissemens que j'ai déjà tâché de

UNE BAIE au cap Nabon. 9 janvier. 100e jour.

D'Apostani, la flotte appareilla de nuit, et fit vingt-cinq milles pour arriver à une baie, sur les bords de laquelle on apperçut quelques villages épars : des palmiers en embellissoient les environs, et diverses parties du terrein produisoient des fruits (1) semblables à ceux de la Grèce. Néarque vint jeter l'ancre en cet endroit, sous un cap dont la pointe se projetoit fort avant en mer, et s'élevoit à une hauteur considéra-

---

donner sur Bah et Dah, j'ajouterai qu'il semble, d'après Ludolphe, que ces mots ont une opposition entr'eux dans la langue abyssinienne. En effet, Bahr signifie la *mer;* Bahr-Nagash est le gouverneur ou roi de la côte *maritime.* Dahr est, dans le même dialecte, Daber ou Dabra, qui veut dire *montagne;* et l'auteur que je viens de citer, présume que l'un et l'autre mot ont du rapport avec l'arabe. Suivant moi, le sens originaire de Dahr est *tête;* et de-là vient Dara ou Darius, le *roi*, la *tête* de l'empire. Dar est un *principal* officier; Dahr, le *sommet* d'une montagne. *Voyez* Ludolphe sur l'Abyssinie, *liv. I, chap. 4; liv. III, chap. 4.* Voyez aussi Bruce, *passim.* (N. de l'A.)

(1) Ἀκρόδρυα. Saumaise parle seulement de noix, d'amandes, et d'autres fruits renfermés dans une coquille. *Voyez* cet auteur, *pag. 108 et suiv.;* mais voyez aussi Théophraste, qui s'exprime ainsi : *Ἀμπέλους καὶ τἄλλα ἀκρόδρυα.* (N. de l'A.)

ble. Le cap est évidemment celui dont nous venons de parler sous le nom de *Nabon*, et la baie est formée par l'embouchure de la rivière qui porte ce même nom. Ce cap (1) doit fixer toute l'attention du navigateur : c'est une terre plate et unie qui s'étend à une grande distance, et se termine à son extrémité par une pointe très-aiguë, en forme de talus ; ce qui fait que la partie de terre plate et unie semble moins basse qu'elle ne l'est réellement. La rivière qui se décharge ici dans la mer, a son cours parallèle avec la côte : elle est aujourd'hui le lieu de la résidence d'un scheik, qui possède quelques petits bâtimens, avec le secours desquels il exerce le métier de pirate. Thévenot (2) dit que le palmier continue de croître en cet endroit : il fait mention d'un village situé sur une rive basse du fleuve. La montagne, qui commence près du cap, s'étend très-

---

(1) *Voyez* le lieutenant Mc Cluer, *page 21 ;* le lieutenant Cant, *page 22,* dans la Collection de Dalrymple. *(N. de l'A.)*

(2) C'est d'Anville seul ; du moins ai-je cherché inutilement dans Thévenot le passage de ce voyageur qui a servi d'autorité au géographe français. *(N. de l'A.)*

loin dans l'intérieur des terres. L'expression employée par Arrien donne à entendre que la flotte, pour jeter l'ancre, vint se mettre à couvert sous la partie de terre plate dont j'ai parlé, au pied de la montagne. A cette circonstance, ajoutons celle de l'existence d'une baie, de villages, d'arbres fruitiers (1); et la correspondance entre l'historien grec et nos voyageurs modernes est parfaite. J'ai déjà observé qu'ici doit être fixé le Bagrada de Ptolémée, que ce géographe place par 28° 4′ de latitude, et dont il marque l'extrémité par 30° 6′ : mais, d'après son cours à l'endroit où est situé le cap, cette rivière devroit incliner vers la direction contraire, bien qu'aucun voyageur ni écrivain ne nous fournisse de

(1) M. Jones parle de Nabon comme d'une rivière considérable ; et telle effectivement elle devroit être, si l'on en juge d'après l'étendue des montagnes. Ives, *p. 205*, a fait la même observation. La Providence semble avoir placé à dessein, au milieu de rochers et de déserts inhospitaliers, une portion de terre susceptible de produire des végétaux de la meilleure espèce. *Voyez* encore Ives, *page 205*. Un vaisseau de neuf cents tonneaux peut mettre à l'ancre dans la rivière. Les Portugais eurent jadis un établissement en ce lieu. *Voyez* Ives, *ibid.* (N. de l'A.)

données certaines sur lesquelles nous puissions nous fonder pour lui assigner une position déterminée. Le peu de concordance qui existe entre les diverses cartes, prouve que la côte n'est guère fréquentée. Quant aux routes de l'intérieur du pays, elles conduisent à Bendereek, à Lar ou à Gomeroon, soit à l'est, soit à l'ouest : les navigateurs, et même les vaisseaux marchands, ne sont attirés par aucun intérêt bien grand vers Nachelo (1) ou Nabon. Suivant Dalrymple, Nabon gît par 27° 27′ 26″ de latitude.

En partant de Nabon, la flotte parcourut un espace de plus de trente-sept milles, au bout desquels elle atteignit Gogana : cette distance correspond, à un mille près, à la position du Konkûn ou Congoon de nos géographes, remarquée par M'Cluer à cause d'une espèce de montagne dont elle est surmontée, et qui porte le nom de *Barn-Hill*,

GOGAN[A]
10 janvie[r]
101e jou[r]
[supposé

(1) Pietro della Valle fait mention de quelques Arméniens qui se proposoient de débarquer à Nachelo pour aller de-là à Chyrâz (*vol. VIII, page 20*). Cette route tombe dans l'ancienne route qui conduisoit à Siraff. *Voyez* le géographe de Nubie, *p. 125*. (N. de l'A.)

par allusion à sa forme singulière (1). Le même navigateur observe que c'est la ville la plus septentrionale de la baie, qui décrit une ligne courbe jusqu'au Verdistan. Entre Nabon et Konkûn sont placées Asselo et Tæhrie (2), d'où cette baie, dit Mc Cluer, roule ses eaux à une assez grande profondeur en montant jusqu'à Konkûn. Pendant toute la route de cette journée, la flotte fut abritée contre le vent de nord-ouest par la pointe du cap Verdistan, qui se projette à une certaine distance en mer, et par le fond vaseux du voisinage. Ce fond nous est décrit dans le journal comme formant un cercle autour de l'endroit propre au mouillage, et comme présentant l'apparence de quelque péril lorsque l'eau est basse. Gogana nous est donné pour un lieu habité, et situé sur le bord d'un torrent d'hiver appelé *Areon*, dans l'embouchure duquel la flotte jeta l'ancre, non sans beaucoup de difficulté, tant à raison du peu de largeur de l'entrée qu'à

---

(1) Des deux mots anglais, *hill*, colline ou monticule, et *barn*, grange. (*N. du T.*)

(2) Astola, Taurie. *Voyez* Mc Cluer, *p. 22.* (N. de l'A.)

cause des bas-fonds dangereux qui en obstruent presqu'entièrement les approches. Le torrent dont il s'agit ici, ne se trouve sur aucune carte, excepté sur celle de d'Anville, qui l'y a placé sans doute d'après l'autorité du journal. Mais, selon toute probabilité, il existe en effet, quoiqu'à raison du peu de connoissance que nous avons de cette partie du golfe (1), et aussi de la petitesse même du torrent, ils n'aient pas été l'objet d'une attention particulière pour nos navigateurs anglais. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction que nous trouvons un nom qui offre autant de ressemblance avec Konkûn, que Gogana; et comme Niebuhr en fait la résidence d'un scheik arabe, ce lieu est peut-être mieux connu, et conséquemment mieux apprécié par les naturels du pays, que par les voyageurs qui fréquentent le golfe, et qui n'ont d'autre objet en vue que le commerce.

Il faut admettre que la flotte parcourut

(1) « Un vaisseau ne doit s'avancer qu'avec beaucoup de précaution dans cette baie ». Mc Cluer, *p. 22.* Voyez aussi Niebuhr, qui la signale comme la partie la plus dangereuse du golfe. *(N. de l'A.)*

le jour suivant une route de cinquante milles pour arriver au Sitakus. En effet, cette supposition s'accorde avec l'intervalle réel, quoique le journal ne fasse pas mention d'un emploi de plusieurs jours pour le franchir : la côte seule offre cette distance, indépendamment du cercle qu'il est nécessaire de décrire autour du bas-fond voisin du cap Verdistan. Il n'y a pas d'apparence qu'un vaisseau anglais puisse jamais s'assurer s'il existe un passage au milieu des brisans : mais ce passage, nous devons regarder comme certain que Néarque l'effectua, si nous voulons ne pas compromettre l'exactitude du calcul des stades ; et quoique Mc Cluer place un mouillage presqu'au centre de ces brisans, il faut douter de la possibilité d'un passage tout près de la côte, à moins qu'on ne parvienne à prouver que les vaisseaux des naturels du pays l'entreprennent encore aujourd'hui avec succès. Il existe une île appelée *Mongella* (1), située à l'est du cap Verdistan, et distante de trois milles seulement du continent. Si cette île offre un passage intérieur, la flotte dut

[...IVIÈRE ...TAKUS. ... janvier. ...2e jour, ...upposé.]

(1) L'*Om-en-Châle* de Niebuhr. *(N. de l'A.)*

l'appercevoir; et le silence du journal à cet égard, ou même au sujet du cap, n'est pas du tout une preuve que Néarque ait fait voile dans la haute mer; car des omissions de ce genre ne sont pas rares dans la relation qu'il nous a laissée. Cette discussion n'a d'autre but que de démontrer que, s'il se trouve un passage en dedans du bas-fond (1), la distance donnée par Arrien est exacte : s'il n'y a point de passage, cette distance est la première sur la côte qui soit défectueuse. Mongella est le Palmeira des Portugais, l'Om-en-Châle (2) de Niebuhr, quoique ce voyageur ne marque point d'île; et son Ras-el-Chân ou cap Chân, est le Kenn de nos cartes anglaises, le Kaneh-Sithan de d'Anville. Les monticules qui dominent Mongella rendent ce lieu remarquable aux yeux du navigateur : ils sont pour les vaisseaux une espèce de signal qui leur indique, à

---

(1) « Depuis Mongella, vers le nord, jusqu'à la baie, dans le voisinage de Kenn, je n'ai jamais fait de reconnoissance ni d'observations ». M' Cluer, *p. 25.* (N. de l'A.)

(2) Ou plutôt une île de ce nom, répondant à un Om-en-Châle situé sur le continent. *Voyez* Niebuhr, *vol. II, p. 168*, édit. franç. (*N. de l'A.*)

mesure qu'ils approchent du cap Verdistan, l'endroit où l'on peut venir prendre terre. C'est-là qu'il faut placer le mouillage marqué par le journal à Sitakus, rivière que d'Anville appelle *Sita-Reghian*. Je terminerai mes observations sur la route de cette journée, en conjecturant que, comme la marée monte ici (1) à dix pieds, il est possible que Néarque ait trouvé le moyen de passer au travers des brisans (2), des bas-fonds et des lits de vase dont il nous donne une description si exacte. Telle, dit-il, étoit la nature de la côte; et telle en effet elle paroît, d'après les cartes, avoir été il y a deux mille ans. Mais si les approches de cette station furent difficiles, le mouillage n'étoit pas très-avantageux : la flotte d'ailleurs avoit besoin de réparations. En conséquence, les vaisseaux furent amenés à la côte; et l'on n'employa pas moins de vingt-un jours à les radouber et à les caréner. Pendant cet intervalle on reçut un approvisionnement con-

---

(1) *Voyez* M'Cluer. *(N. de l'A.)*

(2) Βράχεα, des bas-fonds; ῥηχίαι, des fonds brisés; τενάγεα, des bas-fonds remplis de vase. *(N. de l'A.)*

sidérable en blé, qui avoit été envoyé à la flotte par l'ordre d'Alexandre. De cette circonstance nous pouvons conclure que le détachement commandé par Ephestion étoit dans le voisinage, et (s'il faut en croire Alfragani (1), Golius, d'Anville et Otter (2)) à Giouar, ou Firouz-abad, ville de l'intérieur du pays (3), la capitale du district d'Ardeshir, fameuse par ses jardins, ses vignobles, ses rosiers, aussi supérieurs à tous les autres en Perse que ceux de Pæstum en Italie. Le motif qui me détermine à partager l'opinion de ces écrivains, est un fait que nous apprend Otter, savoir, que la rivière de Giouar reçoit un courant appelé *Sita-Reghian* (4), nom qui peut être rendu

---

(1) Golius *ad Alfraganum*, pag. 114. (*N. de l'A.*)

(2) *Vol. I, page 191.* C'est par hasard que je trouve dans Otter quelques détails sur la ville dont il va être parlé, et que cet auteur place assez bizarrement sur une route de Hamadan à Ispahan. *(N. de l'A.)*

(3) Fondée par Ardexir, fils de Babec, fils de Sasun. Il y avoit dans cette ville un Elbourz, ou tour de feu, des Parsis. *Gour* signifie un *sépulcre*. (N. de l'A.)

(4) Raiguian, selon l'orthographe d'Otter. *(N. de l'A.)*

par celui-ci, le Sita sablonneux, et qui, au moyen d'une aspirée finale, devient Sitahh ou le Sitak de Néarque. Les historiens orientaux prétendent qu'Alexandre prit cette ville en l'inondant avec les eaux de la rivière; ce qui ne fut pas possible, car Alexandre en personne étoit de l'autre côté des montagnes. Mais l'armée de ce prince, sous les ordres d'Héphestion, auroit pu s'emparer de la ville par ce moyen; et une tradition constante semble prouver qu'Héphestion y entra effectivement, comme je l'ai dit plus haut. Les diverses routes qui partent de Firouzabad, indiquent d'une manière évidente que c'étoit une capitale : et lorsque nous nous rappelons que Siraff et Keis étoient autrefois le Gomeroon et l'Ormuz du golfe, nous reconnoissons la nécessité de communications qui s'étendissent de ce point central jusqu'à la côte à Siraff, et dans l'intérieur des terres jusqu'à Chyrâz; à l'est jusqu'à Lar, et jusqu'à Reghian au nord-ouest. C'est dans cette dernière ligne évidemment qu'Héphestion fit ses mouvemens avec la division de l'armée qu'Alexandre lui avoit confiée. Nous avons accompagné précédemment ce général au travers des montagnes depuis Giroft

jusqu'à Lar; et ici nous avons une route depuis Lar, en traversant Giouar (1) et Kaseron, jusqu'à Ragian sur la rivière Tab ou Endian, qui forme la limite entre la Perside et la Susiane. Dans cette dernière province, Héphestion rejoignit le corps d'armée à la tête duquel marchoit Alexandre, qui paroît avoir tenu la route de Velaz-Gherd, c'est-à-dire, du Phoreg occidental, de Pasagardæ et de Persépolis, jusqu'à ce qu'il tomba dans celle par laquelle Tymour se rendit de la Susiane à Chyrâz. Il suivit alors ce chemin dans une direction contraire jusqu'à Suse ou Shuster, l'ancienne comme la moderne capitale de la province. Nous reviendrons sur les marches de ces deux divisions, à l'époque de l'arrivée de la flotte à Suse : je n'en parle en ce moment que pour faire remarquer au lecteur la liaison intime des opérations et des mouvemens de l'armée de terre avec les progrès de la flotte, liaison bien prouvée par l'approvisionnement de blé que Néarque reçut à Sitakus. La durée du séjour

---

(1) Dans la route donnée par l'Edrisi, de Chyrâz à Siraff, nous découvrons celle de Lar à Giouar, quoique Lar soit sur la gauche, et que l'auteur n'en fasse pas mention. Voyez *infrà*. (N. de l'A.)

de la flotte en cet endroit est plus longue qu'aucun intervalle de temps dont elle eût eu besoin jusqu'alors pour le radoub des vaisseaux; et c'est un motif pour nous de supposer que Néarque comptoit alors sur l'arrivée prochaine de l'armée de terre, ou sur des secours peu éloignés. Ce qui doit manifestement justifier cette supposition, c'est que la distance de Giroft à Giouar est de plus de trois cents milles; étendue de marche qui, dans ce climat, ne peut guère nécessiter moins de vingt-quatre ou vingt-cinq jours, même quand Héphestion se seroit mis en mouvement le même jour que Néarque. Ainsi donc une navigation de onze jours (1), et vingt-une journées de stationnement dans le port, donnent à-peu-près le temps convenable pour la longueur de la marche de l'armée; et la supposition que nous venons de faire, présente en résultat une combinaison des opérations des deux armées qui s'accorde parfaitement avec la raison, et ne contredit en aucune manière l'histoire des événemens, telle qu'elle nous est parvenue.

---

(1) De douze jours inclusivement. *(N. de l'A.)*

Le cap Verdistan (1), avec son bas fond qui s'étend jusqu'à Kenn, offre, s'il m'est permis d'employer cette expression, un des traits les plus saillans du golfe. Toutefois, comme les navires anglais qui sont, en général, chargés pour Busheer ou pour Basra, évitent ce cap avec un soin extrême (2), nous ne devons nous attendre à trouver dans les voyageurs aucun renseignement immédiat sur ce point de la côte : mais d'Anville a donné les lumières les plus satisfaisantes relativement au mouillage de la flotte à Sitakus (3). Kaneh-Sitan, au rapport de ce géographe, signifie l'habitation de Satan; et le nom de la riviere Sita-Reghian (4) renferme évidemment une allusion à ce prince des ténèbres; preuve singulière de son an-

---

(1) Bardestan, Bardestrand, selon Van-Keulen; Babestan, suivant d'Apres (1745); Burdistan, d'après Capper, qui appelle ce cap une montagne. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* Mc Cluer, *pag. 24 et 25.* Toutes les instructions de ce navigateur tendent à indiquer le moyen d'éviter le cap sans courir aucun danger. *(N. de l'A.)*

(3) Le lieutenant Cant marque ici une baie, et Harvey une rivière. Sur la carte de Claude Russell, la rivière porte le nom de Jareu. *(N. de l'A.)*

(4) Le Sitiagogus de Pline, *p. 136, liv. VI*,

tique influence dans ce pays, et de la durée de son empire. Je ne prétends point décider si Néarque trouva le territoire de Satan un lieu de résidence agréable pendant vingt-un jours; mais, d'après l'intérêt que je prends à lui, je regrette de le rencontrer dans un endroit dont le nom est d'un si mauvais augure. Reghian présente quelqu'obscurité, attendu qu'il y a un autre Reghian sur le Tab ou Endian, et un Bender-Regh, qui est le Rhogonis d'Arrien. Suivant toute probabilité, l'étymologie du mot, qui signifie *sable*, nous explique le sens des trois noms : mais j'ai cherché en vain plus d'un seul Reghian dans le géographe de Nubie. Le Giouar de cet auteur, situé sur la rivière Sita-Reghian (1), éclaircit beaucoup la marche d'Héphestion, et tout ce qui nous est dit des secours qui arrivèrent à la flotte, par la raison que les distances prises de Chyrâz, de Kazeron, de

---

chap. 22, ne mérite aucune attention de notre part. L'historien grec prétend que cette rivière est navigable jusqu'à Pasagardæ. (*N. de l'A.*)

(1) L'Edrisi ne fait pas mention de la rivière. (*N. de l'A.*)

Siraff et de Reghian sur le Tab, correspondent toutes entr'elles avec assez de précision. Le parti que d'Anville a tiré de ces mesures dans sa première carte d'Asie, fait le plus plus grand honneur à son jugement et à sa pénétration. C'est dans cette occasion que l'illustre géographe se livre à ses remarques sur les rivières de la province de Perse : il démontre qu'aucune de ces rivières placées au-delà des montagnes, ne parvient jamais à s'ouvrir un chemin jusqu'à la mer; il fait voir que celles dont parle Arrien ont tous les caractères qui indiquent des torrens, et il nous les décrit comme tels, ne dépassant jamais la grande chaîne de montagnes, et entretenus seulement par les pluies, qui sont trop périodiques dans cette région pour former une rivière de continuelle durée. Lorsque nous voyons la nature dans tous ses détails, peinte avec autant de fidélité, comment oseroit-on prétendre que le journal de Néarque est la production d'un sophiste grec qui s'est amusé à écrire un roman dans son cabinet? Un seul fait me surprend de la part de d'Anville, c'est qu'il se soit mépris à l'égard du Bagrada de Ptolémée. En effet, comme il

a placé lui-même le Taoké de cet auteur ancien, et, suivant toute apparence, ainsi qu'il convenoit, à Gennaba, et son *Chersonesus* à Busheer ou Bender-Rischer, le Brisoana du même géographe doit être la rivière qui coule à Kiérazin, nom avec lequel il a du rapport, bien que ce rapport soit fort éloigné. Son Auzinza (1) devient naturellement Ausizan, ou Verdi-Stan ; et alors Bagrada est la rivière qui vient immédiatement après au cap Nabon (2). En suivant ainsi Ptolémée depuis le cap Jask jusqu'à l'endroit où se termine la Perside, je crois non-seulement éclaircir pour le lecteur quelques obscurités de son ouvrage, mais encore rendre un service essentiel à la géographie, et bien mériter de tous ceux qui trouvent quelques charmes dans l'étude de cette science.

---

(1) Écrit *Stausinda* par Marcien, *page 19.* (N. de l'A.)

(2) Il n'y a point d'autre rivière entre les caps Verdistan et Nabon, que le torrent *Areon*, qui est trop peu de chose pour que nos voyageurs ou géographes l'aient indiqué sur leurs cartes. *(N. de l'A.)*

FIN DU TOME SECOND.

